This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Michigan Law Library

Digitized by Google

Digitized by Google

AC
25
.D66

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA CRITIQUE MODERNE

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

ET DE

L'ESPRIT ALLEMAND

PAR

CH. DOLLFUS

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1864

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

ET DE

L'ESPRIT ALLEMAND

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, 30, RUE DU BAC

Digitized by Google

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

ET DE

L'ESPRIT ALLEMAND

PAR

CH. DOLLFUS

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1864

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

Gen. lit.
Epch.
U. of M. Law Library
4-25-1933

DE L'ESPRIT FRANÇAIS

ET

DE L'ESPRIT ALLEMAND[1]

L'échange est la condition du progrès. Nous constatons dans la nature un développement de l'échange au sein de la vie universelle. La constitution de l'univers moral nous révèle la même loi de progression et le même principe de solidarité que l'univers physique. La sociabilité crée celui-là, comme l'affinité moléculaire a créé celui-ci. Les individus se sont groupés en familles, les familles en tribus, les tribus en peuplades, les peuplades en nations. Familles, tribus, peuplades et nations, autant de multiples de l'homme engendrés l'un par l'autre, et d'où sortira enfin

(1) Une part de collaboration revient dans cette étude à mon ami M. A. Neffzer, qui l'a signée avec moi quand elle parut comme introduction à la *Revue germanique*. M. Neffzer n'a pas jugé que cette collaboration dût être un obstacle à sa reproduction en tête d'une œuvre exclusivement personnelle.

Digitized by Google

l'association des peuples, l'organisation complète de l'échange dans l'humanité.

Quel esprit ne s'ouvrirait au pressentiment d'un avenir nouveau devant cette sublime conspiration pour la paix qui gagne les peuples de proche en proche? Tous les obstacles ne sont pas encore vaincus, mais les nations tendent visiblement à se grouper autour d'un intérêt collectif, et à mettre leur honneur, non plus à s'amoindrir mutuellement, mais à augmenter les bénéfices d'une existence solidaire, par une plus large expansion de leur vie de relation, en même temps que par la mutuelle garantie de leur énergie personnelle. L'harmonie des intérêts, des besoins et des idées tend à se fonder. Elle cherche encore sa formule définitive : elle la trouvera. Nous sentons aujourd'hui vivement cette grande idée qui a poussé comme un instinct confus les peuples dans leur voie, et sur plus d'un point nous voyons surgir les ébauches de son organisation future. Le monde ancien ne connaissait d'autre instrument d'union que la conquête; le monde moderne en possède que la science lui a donnés, et dont il apprend chaque jour à se servir plus efficacement. Dès sa naissance, il eut l'imprimerie. Aujourd'hui, les forces naturelles lui sont soumises, la vapeur et l'électricité lui obéissent. Que sont, et que seront surtout les frontières avec les chemins de fer et avec le télégraphe électrique? Déjà l'industrie et le commerce, centuplés dans leur force par ces prodigieux auxiliaires, enveloppent les nations du réseau compliqué des intérêts, et, prise dans ce réseau chaque jour plus inextricable, déjà la guerre agonise. A l'horizon des champs de bataille on voit poindre l'aube d'une paix solide fondée sur la conquête du droit et de la liberté. Le rêve honni de l'abbé de Saint-Pierre est devenu l'espérance de tous et la certitude des penseurs.

Digitized by Google

On a parfois manifesté la crainte que le rapprochement plus intime et la pénétration réciproque des peuples ne portassent atteinte à l'intégrité de leur génie personnel, et n'amenassent, au lieu d'un développement, un amoindrissement de leur existence. Alors même qu'il en pourrait être ainsi, il n'en faudrait pas moins subir la loi évidente de l'évolution humaine, et se consoler en pensant que, si les peuples sont peut-être appelés à se transformer par l'association, ils sont assurés de se perdre par l'isolement ; car se mettre hors de l'association, c'est se mettre hors de la loi humaine. Individu ou peuple, on tente vainement de ne vivre que de soi. L'heure vient où la séve que l'on tirait de son propre sein, où la source de vie ne jaillit plus des entrailles desséchées ; il faut mourir, et mourir seul... D'ailleurs, l'individu ne s'est point dégradé en passant de l'isolement à la vie collective, de l'état sauvage à l'état civilisé : il s'est élevé. Comment en serait-il différemment des peuples, ces individualités collectives ? L'originalité vraie ne consiste pas à offrir le moins de prise possible au monde extérieur, et à se maintenir immuable et intangible au milieu du mouvement des choses, des hommes et des idées ; les véritables grands hommes présentent au contraire avec un grand relief de personnalité, quelque chose d'impersonnel et de général par où ils s'identifient avec leur époque, leur pays, avec le genre humain tout entier. Ils plongent profondément dans le milieu social qui les entoure, ramènent à eux et concentrent les rayons de vie qui s'y trouvent répandus, pour les réfléchir avec une intensité nouvelle de chaleur et de lumière. Il n'en est pas différemment des peuples. Les plus grands sont ceux qui possèdent la puissance la plus grande pour recueillir, partout où ils les trouvent, les éléments du progrès, et les restituer au monde sous une forme plus générale, après

Digitized by Google

les avoir fait passer au creuset de leur génie civilisateur. Telle semble être la fonction par excellence départie à la France et à l'Allemagne. Elles ont la gloire des deux grandes batailles gagnées par l'esprit moderne, la réforme et la révolution. Wicleff, Arnaud de Brescia, ont précédé Luther, comme la révolution anglaise a précédé la révolution française. Mais la réforme, demandée partout, n'a pu être réalisée que par l'esprit germanique; la révolution anglaise n'a été qu'un fait particulier, la révolution française a été un fait général. L'Allemagne, au seizième siècle, et la France, au dix-huitième, se sont levées pour le monde en même temps que pour elles-mêmes, et c'est la généralité de leur œuvre qui en fait la grandeur. Leur double victoire domine et constitue l'histoire moderne. La réforme a été la révolution de la pensée, et la révolution la réforme des choses. Le peuple qui, seul, les eût accomplies toutes deux, eût été la synthèse évidente de l'esprit moderne. La France et l'Allemagne se complètent donc réciproquement, et si tout échange est utile, si toute communion est féconde, c'est manifestement entre elles que peuvent s'établir le plus utile des échanges et la plus féconde des communions.

L'Allemagne a depuis longtemps pris les devants, et ce n'est pas un des caractères les moins singuliers de cette nation d'avoir, avec un fonds personnel aussi riche, constamment offert un si facile accueil aux idées et aux influences étrangères. Sa passion est de tout traduire et de tout s'assimiler. Les Allemands sont les plus laborieux, et, par les qualités et les défauts de leur langue, les meilleurs et les plus heureux traducteurs du monde. La langue allemande a la faculté de se mouler sur toutes les formes étrangères, et d'en garder exactement l'empreinte. Les Allemands ont eu les premières traductions d'Homère et

Digitized by Google

de Shakspeare. Leurs reproductions des poésies et des formes orientales sont des chefs-d'œuvre, et leurs plus grands écrivains n'ont pas dédaigné l'œuvre secondaire de la traduction. Ce sont Tieck et les Schlegel qui leur ont donné Shakspeare et le théâtre espagnol; c'est Herder qui a traduit le *Romancero*, Schiller a donné *Phèdre*, Gœthe a donné *Mahomet* à la scène allemande. Cette tradition s'est maintenue; aujourd'hui encore les Allemands traduisent tout de notre littérature, même le médiocre et le mauvais, les monuments sérieux comme les romans de fabrique et les vaudevilles d'occasion. Cette absorption constante n'est pas restée sans effet, et le cachet français s'est visiblement imprimé sur plus d'un esprit germanique. Il suffit de rappeler ici Henri Heine. On peut dire aussi que, si aujourd'hui l'Allemagne descend des hauteurs de l'abstraction, si de spiritualiste elle se fait naturaliste, au moins passagèrement, l'influence française n'est assurément pas étrangère à ce remarquable mouvement de réaction.

Dans l'échange intellectuel comme en toutes choses, la France a été l'exacte contre-partie de l'Allemagne. Elle a beaucoup moins reçu qu'elle n'a donné. Les peuples étrangers apprenant sa langue, elle s'est crue dispensée d'apprendre celle des peuples étrangers; et pendant deux siècles elle a joui de l'empire incontesté de son esprit et de sa littérature en Europe. Elle a longtemps ignoré, puis méconnu et travesti Shakspeare, et quand déjà les Allemands avaient Lessing et Winckelmann, elle croyait posséder dans la Harpe le premier critique du monde. La décadence était la conséquence inévitable de ce glorieux isolement, et on ne peut savoir ce que fussent devenues les lettres françaises, si elles n'eussent puisé à temps une vie nouvelle aux sources étrangères. Shakspeare fut enfin

Digitized by Google

compris; et madame de Staël rendit à la France le service inestimable de lui faire connaître l'Allemagne, à la plus éclatante période de son puissant et subit développement. Depuis ce temps les communications sont restées ouvertes, mais bien plus fréquentes et plus régulières avec l'Angleterre qu'avec l'Allemagne.

La divergence des deux génies éclate dans le caractère des œuvres qui sont leur titre dans l'histoire. La réforme a eu sans doute des résultats politiques : elle a transformé l'Angleterre et fondé les États-Unis; mais en Allemagne elle n'a pas dépassé la sphère immatérielle, et les Allemands ont été impuissants à en déduire des conséquences applicables au gouvernement des sociétés. Le trait fondamental de la nation est dès lors indiqué, c'est l'esprit de méditation et de spéculation. La pensée affranchie n'a pas aspiré à se transformer en fait; elle a joui d'elle-même et s'est développée en paix, sans entrer en lutte avec le monde extérieur. Aussi l'Allemagne a-t-elle été par excellence la terre de la liberté philosophique et scientifique. C'est la magnifique compensation des tristesses et des désenchantements de son histoire.

Le génie français, au contraire, tend à la réalisation, et à une réalisation générale. Agressif et conquérant, il subit naturellement le hasard des luttes où il se précipite. Ce qu'il estime avant tout dans l'idée, c'est sa capacité d'application, c'est-à-dire son rapport avec l'ensemble des faits qui le dominent et qu'il veut dominer. Ce qu'il lui demande, ce n'est pas de s'épanouir dans le tranquille et impalpable domaine des déductions logiques; c'est de transformer le monde des réalités extérieures dans le sens des aspirations de l'époque et du jour. Aussi toute œuvre de l'esprit soulève-t-elle d'abord pour ou contre elle la question d'opportunité. En Allemagne, l'étude cri-

Digitized by Google

tique des religions est une partie intégrante et constante du travail intellectuel; en France, cette critique, sauf de brillantes mais rares exceptions, n'existe pas. Elle est remplacée par la controverse agressive. L'ordre du jour est souverain chez nous. C'est en s'appuyant directement sur les instincts de leur pays et de leur temps que nos grands écrivains ont agi si fortement sur les hommes et sur les événements. Le présent est toujours présent chez eux, et la réalité vivante circule dans leurs écrits. De là des œuvres puissantes, parce qu'elles sont passionnées, mais aussi parfois des œuvres incomplètes et marquées au coin d'une précipitation regrettable. Nous improvisons beaucoup, et trop souvent la plume emportée gagne de vitesse la réflexion. La brochure, le pamphlet, sont des produits naturels de l'esprit français, et les Anglais seuls peuvent nous en disputer le prix. Le journalisme, cette improvisation quotidienne, est encore mieux approprié à notre humeur vivace et impatiente, et chez nul peuple il ne s'est produit avec plus de force et d'éclat. Mais nos préoccupations de tendance et d'application immédiate se manifestent aussi en des œuvres plus graves, et en ceci nous sommes tous, quelles que soient nos opinions, les fils de Voltaire, qui faisait de la polémique et de la controverse jusque dans ses tragédies. L'histoire est plus vivante en nos mains qu'en nulles autres ; mais elle ne peut se dégager du parti pris, et l'impartialité absolue n'est pas de son fait. Elle veut conclure avant tout, et donne le pas à l'intérêt politique et social sur l'intérêt purement scientifique. Parfois les faits cadrent comme ils peuvent avec une thèse préconçue. Nos historiens égalent leurs rivaux étrangers par l'érudition et la recherche patiente et féconde, les surpassent par d'éminentes facultés de composition et par le mouvement du récit ; mais s'ils ont l'éloquence de la

Digitized by Google

passion, ils en ont aussi les entraînements et parfois les injustices.

Il serait inutile de suivre en toutes ses manifestations, tour à tour salutaires ou fâcheuses, ce besoin qui possède la France de se porter en toutes choses vers l'application. Mais il est impossible de ne pas faire une remarque générale qui donne la clef de notre histoire. L'impatience d'agir est grosse de déceptions en plus d'un genre. Elle procède sans doute du plus généreux instinct, mais elle s'irrite devant l'obstacle; au lieu de l'écarter, au lieu de l'user s'il le faut, elle le franchit. Nous sortons des limites du possible, et faisons de l'idéologie appliquée, car il y a une utopie du fait comme de l'idée. Ce qui signale le fait utopique, c'est l'impossibilité de subsister par lui-même. Rien ne caractérise mieux le peuple français que cette contradiction où il tombe, lorsque, poussé par la passion du réalisme et la fougue de son tempérament au delà des possibilités d'une situation donnée, il va jusqu'à marquer les institutions du signe irrécusable de l'idéalité. Il l'a fait à certains moments de la révolution, et c'est encore une remarque curieuse que la France ait eu, à peu près, le monopole de ces systèmes qui devaient transformer l'humanité tout d'une pièce, et franchir d'un seul bond toutes les étapes du progrès. En toutes choses, nous nous élançons plus que nous ne marchons vers le but. De là cette oscillation des esprits, ce mélange de chimère et de réalité, et ces retours si brusques et si prompts qui ont souvent fait accuser l'inquiète mobilité du caractère français. Qu'on ne s'y méprenne point cependant, il est une chose qui ne varie pas en nous et qui est le principe même de nos variations : l'impatience du progrès.

La mesure qui semble manquer à l'esprit français dans l'appréciation de la réalité, il la retrouve au plus haut

Digitized by Google

point dès qu'il est transporté dans la sphère idéale de la poésie et de l'art. Il est une qualité, en effet, que le monde entier s'accorde à lui reconnaître par excellence, le goût, expression d'une heureuse pondération des facultés et signe d'une organisation morale bien équilibrée. Ce qui est incorrect ou démesuré a toujours de la peine à se faire accepter chez nous. Nous préférons le beau au grandiose, et c'est en France qu'on a dit que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Nulle nation n'a un sentiment aussi juste des choses de l'art, et à ce point de vue nulle n'est aussi artiste; mais le goût n'est point une faculté créatrice, et la source de l'inspiration a coulé plus abondamment pour d'autres peuples que pour nous. C'est dans le monde réel que la France poursuit son idéal, et c'est là qu'elle trouve l'emploi de sa spontanéité. Dans le monde idéal, nous ne sommes guère que les seconds en tout genre ; en musique, nous venons après les Allemands et les Italiens; et si nos peintres d'aujourd'hui sont sans rivaux sérieux, ils se classent assurément bien loin des grands maîtres de la renaissance. Il serait ridicule de méconnaître la grandeur variée de notre littérature, mais il serait maladroit d'en dissimuler les faiblesses et les défectuosités. Les grands poëtes du siècle de Louis XIV sont des artistes bien plus que des poëtes. La forme les absorbe, la convention les domine et les amoindrit. Corneille lui-même se diminue sous la gêne inconcevable et barbare des trois unités. Seules, la haute figure de Molière et la figure originale de la Fontaine se détachent avec indépendance du groupe trop ordonné de leurs contemporains. Mais le grand siècle n'a pas de grand lyrique, et l'ode, cet élan spontané, doit étaler « un beau désordre, effet de l'art. » Ce mot peint l'époque.

Le goût, allié au bon sens, produit la faculté critique,

Digitized by Google

ou du moins une certaine faculté critique où nous excellons, et qui s'applique surtout aux œuvres d'art, et à ce qui est du domaine de l'art dans la composition littéraire. Notre critique est leste, perspicace et très-sûre dans ce qui est de son ressort, mais ce ressort ne dépasse que rarement la forme et l'ordonnance, et si nous avons le sentiment de l'art, nous n'en avons pas la philosophie comme les Allemands. Ils sont aussi nos maîtres, et les maîtres de tout le monde, dans cette autre critique érudite et scientifique qui s'attaque au fond des choses, restitue l'histoire et dissout les fictions. C'est la critique telle que l'entendaient les Wolff et les Niebuhr, et telle que l'entendent leurs continuateurs.

L'ordre et la mesure que la France apporte aux choses de l'esprit trouvent un emploi éminent dans les sciences proprement dites. Ces qualités y deviennent la puissance d'analyse et la clarté d'exposition. Des deux faces de la méthode, c'est l'analyse que nous préférons ; et bien qu'il soit aujourd'hui de mode de parler de synthèse en toutes choses, les esprits classificateurs seront toujours mieux compris en France que les esprits généralisateurs. Ce qui nous frappe dans les phénomènes de la vie universelle, c'est moins le rapport qui les unit que la diversité qui les sépare. Cuvier a, dans son temps, éclipsé Geoffroy-Saint-Hilaire, et Condillac restera plus Français que Descartes, mieux compris comme métaphysicien de l'autre côté du Rhin que chez nous. Ce que la France a retenu de lui, ce n'est pas son système, c'est un fait, l'affranchissement de sa pensée. Elle reconnaît en lui le Luther de la philosophie. Du reste, le vrai métaphysicien de l'école cartésienne n'est pas Descartes, c'est Spinoza ; et nulle doctrine n'a eu moins de succès en France que celle de l'illustre panthéiste. Descartes, dont il a développé les prémices, n'a

Digitized by Google

fait que traverser la métaphysique pour verser finalement, infidèle à lui-même et à sa méthode, dans le matérialisme. L'esprit du physicien l'a emporté.

Si le style est l'homme, la langue est le peuple. L'industrie, l'art, la science, la religion, ne sont que des manifestations partielles du génie national; ils n'expriment qu'un certain ordre de sentiments, d'idées et de propriétés intimes. La langue les exprime tous. Elle contient le peuple dans l'espace et dans le temps. On l'y reconnaît dans son passé; on l'y pressent, on l'y trouve dans son avenir. Analysez la langue, vous retrouvez le peuple, pour ainsi dire, couche par couche. Décomposez le peuple, vous trouvez les éléments de la langue.

La langue française est la langue de la clarté et de la vulgarisation. La clarté est encore une forme de la sociabilité. Enveloppe transparente et solide de l'idée, elle ne lui permet ni de se cacher ni de se détendre. D'un autre côté, elle ne sépare point, elle unit. Elle n'accuse pas le relief des types individuels en les isolant, peut-être même lui pourrait-on reprocher de les trop effacer. Elle est faite encore plus pour la parole que pour la plume, parce que la parole est la vie même. Souple, rapide et nette, elle se prête à merveille aux mouvements de la conversation, s'y exalte, et vit surtout de la pénétration des esprits. Elle est moins au service de chacun et plus au service de tout le monde. Elle révèle un peuple dont la sociabilité est le plus profond instinct, et qui, par l'impulsion parfois extrême de ce besoin dominant, va jusqu'à rapprocher les individus et les groupes, au point de compromettre leur existence personnelle dans une centralisation absorbante des intelligences et des intérêts. Nation électrique, contagieuse, dont un de nos historiens a pu dire avec un sens pro-

Digitized by Google

fond (1) : « Le génie moral de la France se résume dans un mot : la Propagande. »

La langue allemande a un tout autre caractère. L'exacte précision et la clarté limpide du français lui font défaut. Elle flotte autour de la pensée en plis épais et indécis, et elle abonde en mots vagues qui laissent à l'esprit la périlleuse facilité de l'à-peu-près. Avec une richesse presque incomparable, et qui la sert admirablement dans la poésie, elle ne sait pas se borner, et se montre toujours prête à emprunter aux langues étrangères, et surtout au français, des mots dont elle n'a nul besoin. Elle ressemble à ces substances chimiques qui ont des affinités multiples et faciles, et qui se désagrégent à la moindre sollicitation, pour contracter de nouvelles alliances. Elle est fluide et inconsistante. La solidifier, la fixer et y sculpter un style n'est pas aisé, et peut-être Lessing et Gœthe seuls y ont-ils complétement réussi. De nos jours, l'Allemagne a vu encore d'heureuses exceptions se produire. M. Léopold Ranke et Varnhagen d'Ense sont de vrais prosateurs et témoignent par l'exemple que, malgré les résistances ou les accommodements de la langue, on n'est pas irrémédiablement condamné à mal écrire quand on écrit en allemand. Dans ces ressources infinies et dans ses défectuosités radicales, elle est comme la première et la plus intime révélation du génie germanique, de sa puissance de conception et de son impuissance de réalisation. Elle a tout, excepté la forme. Et cette création incomplète, qu'elle a été lente à se produire ! La réforme marque, pour les Allemands, l'ère de la rénovation littéraire aussi bien que celle de la rénovation religieuse, et la Bible, traduite par Luther, est le premier monument de leur langue et de

(1) Henri Martin.

Digitized by Google

leur littérature modernes. Et ce n'est que deux cents ans après Luther que s'ouvre le siècle littéraire. L'intervalle, depuis la fin de la guerre de Trente Ans, appartient à l'ascendant français. Lessing et Klopstock, Schiller et Gœthe ont eu pour prédécesseurs des Campistron germaniques.

Alors, il est vrai, dans la seconde moitié du dernier siècle, tout éclate à la fois. C'est, dans toutes les directions, l'irruption subite d'une séve longtemps contenue, et la pensée envahit ensemble tous les espaces qu'ailleurs elle n'a parcourus que successivement. La poésie, la spéculation et la critique s'élancent de front. Pendant que Klopstock chante, Kant médite la rénovation de la philosophie; Semler et Michaëlis ouvrent cette longue série d'érudits et de critiques qui se continue jusqu'à nos jours par les Eichhorn, les Wolff, les Genesius, les Strauss, les Ewald, les Baur. Jamais l'esprit n'eut une manifestation plus grandiose, et il faut ajouter aussi caractéristique et aussi singulière. La splendeur littéraire d'un peuple n'avait été jusque-là que l'ornement de sa grandeur politique. Phidias et Sophocle sont contemporains de Périclès; Virgile apparaît à l'apogée de la grandeur romaine; en même temps que Boileau régente le Parnasse, Louis XIV donne des lois à l'Europe. La pensée allemande s'est élevée par elle-même, au milieu de circonstances médiocres et parfois misérables, en dehors de l'assistance des gouvernements et des faveurs des souverains. Les deux grands gouvernements allemands ont été à peu près étrangers à son développement. La pensée française régnait à Berlin comme la poésie et la musique italiennes à Vienne, quand déjà Lessing et Klopstock avaient conquis les esprits. Plus tard, la capitale d'un État très-secondaire devient, par un heureux concours de circonstances, un puissant

Digitized by Google

foyer de la vie littéraire; mais Schiller et Gœthe, Herder et Wieland ont assurément plus donné au duc de Saxe-Weimar qu'ils n'en ont reçu, et, d'un autre côté, la splendeur de Weimar atteint son apogée au moment du désarroi politique de l'Allemagne. Pendant que le sol allemand est foulé par les armées de l'Europe, que Vienne et Berlin sont vaincues et humiliées, cette petite ville apparaît comme le centre radieux d'une vie idéale. Il est donc vrai de dire que la grandeur intellectuelle de l'Allemagne s'est développée dans une indépendance complète des faits extérieurs. L'existence de cette race de penseurs nous apparaît comme un long déploiement de l'idée. Si la France aime la vérité pour les satisfactions qu'elle peut offrir à ses besoins sociaux, l'Allemagne l'aime d'un amour platonique, pour elle-même, pour sa beauté et son éclat rayonnant. Pour l'Allemagne, penser c'est vivre. Portée par la plus immense et la plus noble curiosité, armée d'une hardiesse naïve et loyale, elle a plongé au fond de toutes les questions, elle a plané sur les hauteurs les plus vertigineuses, elle a communié avec l'infini, et de cette communion sont sortis les grands métaphysiciens et les grands poëtes dont les œuvres illuminent son front d'une gloire impérissable.

Mais tout ce grand travail s'est accompli hors du monde réel; il n'y a pas marqué son empreinte, à peine l'a-t-il effleuré de son souffle. On dirait que l'Allemagne a eu peur de compromettre l'idée par l'alliage de la réalisation, car nulle idée ne passe dans les faits qu'elle ne transige avec eux et ne se courbe plus ou moins sous leur joug; et comme l'a dit un critique éminent (1) auquel l'Allemagne et la France sont toutes les deux redevables à plus d'un

(1) Ernest Renan, *Études d'histoire religieuse*, préface.

Digitized by Google

titre : « L'incapacité de l'Allemagne dans le champ de l'action n'est-elle pas la conséquence des dons incomparables dont la nature l'a douée dans l'ordre des spéculations intellectuelles? L'homme pratique ne saurait avoir la largeur d'esprit de l'homme voué à la pensée ; de son côté, le penseur, s'il veut prendre part aux affaires de ce monde, est obligé à une foule de compromis qui l'amoindrissent et nuisent à son originalité. »

La pensée nourrie d'elle-même et ne développant qu'elle-même ne peut produire que l'idéalisme. L'Allemagne a donc été idéaliste. L'effort suprême de l'idéalisme est la conception synthétique de l'unité. Les esprits analytiques sont frappés, avant tout, des aspects multiples et divers de la nature; le côté de l'unité les préoccupe moins, souvent il leur échappe entièrement. Ils pourront se montrer admirables dans leur aptitude à suivre la nature à travers la variété infinie de ses apparitions, mais la sensation les domine; ils succombent aisément sous le poids des distinctions qu'ils ont accumulées, et s'exposent à perdre, dans le sentiment des différences, la notion des rapports et celle de l'harmonie universelle. En revanche, il faut reconnaître aussi que les esprits portés avec trop de puissance vers la synthèse courent le risque d'aboutir en sens contraire à une conséquence également exclusive. Préoccupés de rechercher l'unité dans la nature, et n'observant en conséquence les faits qu'au point de vue de leur relation, ils perdent aisément le sens de la diversité. Mais l'univers est l'unité multiple, et pour que la pensée arrive à le comprendre dans son existence totale, il faut qu'elle apprenne à l'embrasser simultanément sous ses deux aspects, et à passer, ainsi qu'il le fait lui-même dans son incessante activité, de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité. Cela revient à dire que synthèse et analyse

Digitized by Google

sont des procédés alternatifs, mais non indépendants. La science doit les employer tous deux, si elle veut reproduire dans l'entendement, sous la forme de notion, l'univers extérieur que la sensation lui révèle. L'alliance des deux procédés constitue la méthode, et la méthode seule peut donner la vraie philosophie, c'est-à-dire la généralisation la plus élevée des sciences particulières, et la plus complète représentation de l'univers dans l'homme à un moment donné de son développement intellectuel.

Pour bien juger une nation, il faut l'observer dans ses grands hommes. De Jacob Bœhme à Hegel, tous les philosophes dogmatiques de l'Allemagne ont été panthéistes. On peut objecter Leibnitz, mais cette figure complexe appartient à la France et à l'Angleterre au moins autant qu'à sa patrie, et puis il ne suffit pas de polémiser contre Spinoza pour n'être pas panthéiste, et il ne serait pas malaisé de dégager de la métaphysique leibnitzienne la conclusion obligée de toute métaphysique. Kant s'est abstenu de toute construction spéculative; mais sa critique a rouvert la porte au panthéisme, et l'inévitable tendance de l'esprit germanique s'est révélée avec éclat dans ses successeurs, dans Fichte, ce Spinoza du moi; dans Schelling, le prêtre de l'identité, et enfin dans Hegel, le représentant le plus complet des facultés métaphysiques de l'Allemagne. Hegel a atteint la cime de la spéculation pure, et après lui il a bien fallu s'arrêter, car le système était complet. Cet incomparable constructeur de pensées a eu des disciples, mais il n'a pas eu de continuateurs : il ne pouvait pas en avoir, car, dans la direction donnée, il avait atteint le but. Après lui, la philosophie allemande redescend des hauteurs, et renoue connaissance avec la vie réelle. Le système disparaît peu à peu, absorbé dans la circulation générale. De rares disciples conservent et répètent comme

Digitized by Google

un texte sacré les doctrines du maître; mais, dans la philosophie comme dans l'art, comme dans toutes les créations de l'esprit, les écoles sont, par leur principe même, frappées de décadence : toute répétition aboutit à la scolastique en philosophie, comme au mécanisme dans l'art. D'autres soumettent Hegel à une torture posthume pour le réconcilier avec l'orthodoxie. La masse des intelligences est entraînée ailleurs, et les esprits superficiels voient dans le prompt abandon de l'édifice la condamnation de l'architecte. Ils se trompent. L'esprit humain ne séjourne nulle part, parce qu'il est le mouvement même; dès que l'édifice est achevé, il a hâte de l'abandonner pour en élever un autre. Plus tard, il y reviendra peut-être pour en faire le fondement d'une nouvelle construction. La doctrine hégélienne a donc eu le sort de toutes les doctrines complètes : elle est rentrée dans le milieu d'où elle était sortie, comme rentrent dans la nature, pour la féconder de nouveau, les organismes dont la vie est épuisée. Comme meurent les hommes, comme tombent les feuilles, les systèmes s'évanouissent, mais ils ressuscitent en d'autres systèmes. Il est dans le ciel de la pensée, comme dans le ciel physique, des étoiles filantes qui disparaissent sans trace et sans souvenir, et des astres immortels qui se dérobent au regard pour un temps. Aristote, Descartes, Voltaire ont eu leurs éclipses.

Gœthe occupe dans la poésie, cette métaphysique du sentiment, le rang qui appartient à Hegel dans la métaphysique, ce lyrisme de la raison. Ce complet génie, le type le plus élevé de la poésie allemande, est panthéiste dans l'âme. Toutes ses œuvres en témoignent, et aussi le culte qu'il professa pour l'initiateur du panthéisme moderne, Spinoza. Il faut, du reste, noter ce culte comme un des signes généraux et caractéristiques de l'esprit

Digitized by Google

germanique. Herder, qui était philosophe, mais qui était en même temps premier pasteur de Weimar, se proclamait spinoziste, et le prince des théologiens allemands, le grand, le vénéré Schleiermacher, appelait le philosophe d'Amsterdam : saint Spinoza.

Si Hegel est le plus grand métaphysicien, et Gœthe le plus grand poëte de l'Allemagne, Alexandre de Humboldt est la révélation la plus éclatante de son génie synthétique dans les sciences naturelles. Ces trois hommes sont la nation elle-même, glorieusement manifestée dans les ordres supérieurs de son activité créatrice. Le dernier resta seul pour consommer, dans son infatigable vieillesse, une des grandes œuvres du dix-neuvième siècle, l'inventaire de l'univers, et il lui a été donné, comme de survivre à ses pairs, de les remplacer dans le gouvernement des esprits. La spéculation philosophique et la création poétique se sont effacées pour faire place à l'observation des faits et à la constatation des lois naturelles.

Les principaux défauts de l'Allemagne sont l'esprit de système et le défaut de méthode. Le système naît, en tout, du désir naturel à l'homme de généraliser et de conclure. Si la France réaliste elle-même ne s'en est point préservée, on comprend que l'Allemagne idéaliste ait encore succombé plus facilement. Le système et sa ressource obligée, l'hypothèse, sont inévitables en métaphysique. Mais il ne s'y confine point, et il nous semble qu'il diminue un peu l'autorité de la critique historique et scientifique, cette gloire, et il faut presque encore dire ce monopole de l'Allemagne. La théorie du mythe, si féconde et si juste, eût été moins attaquée si elle se fût avancée d'un pas plus mesuré sur un terrain mieux étudié, et c'est encore l'esprit de système qui nous semble déparer les beaux travaux de l'école théologique de Tubingue. De ce qu'il y eut,

Digitized by Google

dans le principe, un christianisme judaïsant et un christianisme à tendances plus générales, une école de Pierre et une école de Paul, ce n'est pas une raison pour faire rentrer de force, sous l'une ou l'autre de ces rubriques, toutes les productions littéraires de l'Église primitive. La vie est toujours variée et complexe, et, en ce qui touche les origines littéraires du christianisme, l'absence de témoignages contemporains fera toujours échouer toute classification rigoureuse.

Dans la manière de traiter l'histoire générale, l'Allemagne a été naturellement dominée par ses préoccupations idéalistes et synthétiques. L'histoire est pour elle le développement de l'idée plus que du fait et de la vie. Les événements, les choses et les hommes, qui représentent la diversité et le mouvement, fondus au foyer de la métaphysique, ne laissent plus apparaître que le développement logique de l'idée. L'idée est le principe et la fin; les faits sont ses manifestations et ses auxiliaires qu'elle emploie pour se réaliser. Cette théorie peut se formuler d'un mot : Dieu dans l'histoire; et c'est justement le titre que M. Bunsen, l'auteur des *Signes du Temps*, donnait à son dernier ouvrage. Dans le passé, il suffit de citer les *Idées* de Herder et la *Philosophie de l'histoire* de Hegel. Cette manière d'envisager le développement de l'histoire est grandiose et féconde en plus d'un sens; mais elle tend à écraser la personnalité de l'homme, et elle le dégrade réellement, sous prétexte de l'élever au rang d'un agent nécessaire de la Divinité. L'histoire de l'homme, comme celle de la nature, proclame partout à la fois l'unité et la diversité; et, dans l'une pas plus que dans l'autre, l'esprit n'est autorisé à résoudre les activités particulières dans le principe qui sert à les relier. Pour dépendre essentiellement, dans leur existence individuelle, de l'existence collective, elles

Digitized by Google

n'en conservent pas moins leur orbite propre. Dieu est dans l'histoire, mais l'homme y est aussi.

L'Allemagne produit et consomme prodigieusement d'idées; cette profusion même doit être considérée comme la cause principale, après les défectuosités de la langue, du défaut de clarté qu'on a reproché à ses œuvres, souvent avec trop de raison. La clarté est l'expression de l'ordre. Il sera toujours plus aisé de classer et de rapporter ensemble un petit nombre d'idées ou de sentiments, que d'en disposer un grand nombre dans un cadre unique, selon les règles d'une sage ordonnance. Les productions de l'Allemagne pèchent trop souvent par l'absence de composition. Non pas qu'une méthode générale ait jamais fait défaut à ces grands esprits : il n'y a pas de grand esprit sans méthode; mais nous voulons parler ici de cette ordonnance intérieure qui classe à leur rang, sans jamais s'accuser, jusqu'aux derniers détails de la composition, et qui fait, d'un coup d'œil, embrasser l'ensemble, c'est-à-dire la notion génératrice et ses développements. Si l'art chez nous se montre en toutes choses et jusque dans l'industrie, chez nos voisins, — faut-il l'avouer? — il n'est presque nulle part, et à peine dans l'art lui-même.

A ce point de vue, on doit féliciter l'Allemagne de l'effort réaliste qu'elle fait en ce moment, et de sa réaction contre l'idéalisme excessif de son génie. Réaction naturelle : car s'il y a des peuples réalistes et des peuples idéalistes, la même tendance ne peut cependant prévaloir toujours. Le spiritualisme et le naturalisme sont deux systèmes incomplets, entre lesquels oscillera l'esprit, avec plus ou moins de penchant pour l'un ou pour l'autre, jusqu'à ce qu'il soit reconnu que, dans le monde où nous vivons et que nous touchons, on ne peut pas plus abstraire la matière de l'esprit que l'esprit de la matière. La France

Digitized by Google

fait, depuis le commencement du siècle, des efforts malheureux vers le spiritualisme. Par le même jeu de compensation, l'Allemagne, après s'être enivrée de métaphysique, se jette dans le matérialisme. Hegel eût trouvé dans cette antinomie la meilleure confirmation de son système, et peut-être a-t-il hâté la réaction en plus d'un sens, car nul penseur allemand n'a plus exalté les philosophes français du dix-huitième siècle et les plus matérialistes.

Après lui est venu Louis Feuerbach, modifiant la doctrine, la faisant descendre des hauteurs abstraites, et l'*humanisant* de toutes les manières. Hegel avait représenté l'univers comme le développement sériaire de l'idée, de l'absolu, arrivant dans la conscience humaine à la conscience de lui-même; M. Feuerbach en conclut qu'il n'y avait à s'occuper de l'absolu qu'autant qu'il se manifestait dans l'humanité, et qu'il ne pouvait y avoir d'autre religion que le culte de l'humanité. C'était un pas considérable hors de l'idéalisme; mais l'humanité pouvait encore être considérée comme une abstraction, et les abstractions devenaient impopulaires. M. Max Stirner substitua donc l'individu à l'humanité, l'égoïsme à l'humanisme; il proclama l'absolu du moi, et l'hégélianisme transformé aboutit, dans cette direction, à la négation de la société et de ses droits au profit de la souveraineté individuelle. On était loin du point de départ. M. Stirner et sa doctrine extrême n'ont obtenu, il est vrai, qu'un retentissement éphémère; mais M. Feuerbach est resté, et, quelque jugement que l'on porte sur ses idées, il méritait assurément de rester pour la courageuse franchise de sa pensée et la rare netteté de sa forme. Il est la transition entre la métaphysique d'hier et le naturalisme d'aujourd'hui. Il n'est plus métaphysicien, mais il est encore dialecticien. Après un silence de plusieurs années, il est rentré en scène avec un nouvel

Digitized by Google

ouvrage, la *Théogonie*, en même temps qu'un penseur plus jeune et déjà célèbre remettait en honneur la figure, longtemps négligée en Allemagne, du fondateur de la méthode expérimentale dans la philosophie moderne. Le *Bacon de Verulam* de M. Kuno Fischer est vraiment un « signe du temps ».

La place que Spinoza a si longtemps tenue en Allemagne, Bacon va l'occuper jusqu'à nouvel ordre. L'observation est proclamée l'unique institutrice des esprits Le microscope et la balance ont évincé la synthèse ; l'analyse règne, et les faits sont interrogés à la place des anciennes sibylles de la métaphysique. On proteste même contre le passé, et on ne veut pas que l'Allemagne ait jamais été une nation philosophique (1). L'intelligence obéit à la nature, afin d'apprendre à la mieux dominer. Le système est tombé en

(1) « Quoique l'esprit national allemand n'ait pas plus connu l'existence de la spéculation métaphysique qu'il ne s'apercevra de sa disparition, nos voisins anglais et français n'en prétendent pas moins que nous sommes un peuple philosophique. Cette méprise naïve n'a pu naître que dans un salon étranger. » Louis Knapp, *Système de la philosophie du droit*, 1857.

Cette philosophie du droit, « basée sur l'unique autorité de la perception sensible, » est un des produits les plus hardis et les plus caractéristiques de la nouvelle direction des esprits. Mais la prétention de n'être point une nation philosophe paraît singulière, si on réfléchit que l'Allemagne a peut-être dans un très-court espace de temps produit autant de systèmes métaphysiques que tous les peuples réunis. On ne cite ordinairement que Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Nous serons encore très-incomplets en ajoutant à ces noms ceux de Jacobi, de Fries, de Herbart, de Solger, de Schopenhauer, de Krug. Autant de noms, autant de systèmes. Que serait-ce si nous voulions épuiser l'énumération des systèmes théologiques? Chaque théologien a sa dogmatique, c'est-à-dire sa manière particulière de classer et de développer les dogmes de la révélation chrétienne, ou, s'il nie la révélation dans le sens supernaturaliste du mot, les principes de la philosophie du christianisme. Chaque dogmatique n'est autre chose qu'un corps de doctrines métaphysiques. Cette spéculation théologique est encore plus caractéristique que la spéculation purement philosophique.

Digitized by Google

complet discrédit. Il renaît cependant aux extrémités d'un réalisme qui s'est déjà dépassé lui-même. Le matérialisme de M. Moleschott tend à la systématisation, et le disciple du savant chimiste, M. Louis Büchner, en faisant de l'atome la base et l'artisan de l'univers, traite son dieu avec des égards qui montrent bien comment, dans un cerveau germanique, la métaphysique trouve malgré tout quelque porte ouverte, et comment elle sait toujours prendre ses revanches. En toutes ces protestations qui surgissent contre l'idéalisme, il serait curieux de montrer comment celui-ci tend à revendiquer son ancienne autorité. L'idéalisme n'est pas aussi absent qu'on l'imagine. On le sent sourdre au fond, comme ces filets d'eau qui se glissent limpides sous les gazons, et dont la présence est subitement trahie par des touffes de verdure d'une fraîcheur imprévue. L'Allemagne se met au régime de l'observation rigoureuse, et elle fait bien; mais le jour viendra où les faits, rassemblés avec le secours de cette enquête scrupuleuse dont on s'est fait une loi, fourniront à l'esprit les éléments d'une généralisation nouvelle et supérieure. En attendant, il faut suivre ce mouvement, qui est l'intérêt et la passion du jour, et, si on le trouve excessif, se rappeler que les réactions ne sont jamais modérées.

Les sciences naturelles, depuis longtemps redevables à l'Allemagne, ont nécessairement reçu une nouvelle impulsion de la primauté qui leur a été décernée. En même temps, elles se sont rendues accessibles aux profanes. Des esprits éminents, tels que MM. Vogt, Moleschott, Schleiden, Tschudi, Zimmermann, sont entrés dans la voie de la vulgarisation, si brillamment ouverte par M. de Humboldt, en des tableaux où les qualités de l'artiste le disputent à celles de l'homme de savoir et de génie.

Dans les études historiques, la tendance réaliste se

Digitized by Google

montre avec évidence. L'histoire se fait concrète et vivante. On fouille avec patience les archives des peuples, comme ailleurs celles du globe. MM. Ranke, Häusser, Droysen, Gervinus accusent cette tendance nouvelle par de brillants travaux. Entre leurs mains l'histoire prend plus de mouvement et de relief, et se colore au contact de la réalité. Elle est moins philosophique et plus politique. Avec ses préoccupations nouvelles, sa méthode devait se transformer, avec sa méthode sa langue. Désireuse de porter, avec la lumière dans les esprits, la chaleur dans les âmes et l'énergie dans les volontés, elle a pris un dessin plus ferme, un langage plus précis. Peut-être a-t-elle perdu quelque chose de cette haute impartialité dont parlait madame de Staël quand elle disait que « tout comprendre, c'était tout pardonner. » C'est un signe qu'elle se rapproche de la politique.

Le poésie allemande n'avait pas attendu la réaction actuelle pour se mêler au monde. On se souvient de la jeune Allemagne, de ses aspirations sociales et même un peu socialistes, et de ses sympathies pour la France, qui a connu le chef de cette école, Henri Heine, ce grand et parfois trop léger esprit, pétri de lyrisme et de sarcasme. La jeune Allemagne est morte depuis longtemps. Elle avait succédé à une autre génération de poëtes politiques : Rückert, Kœrner, Arndt, les chantres de la nationalité, les Tyrtées des guerres de l'indépendance ; après elle, vinrent MM. Herwegh et Freiligrath. Aujourd'hui la poésie est redevenue moins militante et plus tranquille. Il faut le dire aussi : la plupart des grandes renommées ont disparu. Deux groupes ont subsisté : le groupe souabe, à la tête duquel marchait Uhland, et que représente encore Justinus Kerner, moins maître de la forme, mais plus profond et plus pénétrant ; le groupe autrichien, où manque Lenau,

Digitized by Google

mais que MM. Frédéric Halm (Munch de Bellinghausen) et Anastasius Grün (comte Auersperg) maintiennent avec honneur.

Les romanciers sont peu nombreux, nous entendons les romanciers sérieux, car la production est aussi abondante qu'en France. A leur tête, il faut, ce nous semble, placer MM. Gutzkow et Auerbach, le premier plus hasardeux et plus chercheur, le second plus naïf et plus sympathique. M. Gutzkow date de la jeune Allemagne. Les *Contes de village* de M. Auerbach ont été traduits, et ces tableaux des champs, d'une grâce si bienvenue, n'ont pas été moins goûtés en France qu'en Allemagne. L'auteur de ces charmants récits s'est essayé en des sujets plus hauts; il n'était pas aisé de tailler un roman dans la vie toute intellectuelle de Spinoza, et M. Auerbach y a presque réussi. Deux renommées plus jeunes, MM. Freitag et Otto Ludwig, viennent de s'ajouter avec un certain éclat aux célébrités du roman. Ils ont déjà tenu beaucoup, et font concevoir plus d'espérances. MM. Ottfried Keller, Otto Muller, Paul Heyse, Maurice Hartmann, Th. Mugge, sont des conteurs de mérite qu'il serait injuste d'omettre, même dans une nomenclature sommaire. La tendance la plus générale du roman est réaliste, et rentre ainsi dans le courant général.

Nous retrouvons au théâtre, avec quelques autres noms, la plupart des écrivains que nous venons de citer, et notamment MM. Frédéric Halm, avec sa *Griseldis* et son *Gladiateur de Ravenne;* M. Gutzkow, auteur de drames et de comédies assez nombreuses; M. Otto Ludwig, avec son drame des *Maccabées;* M. Freitag, avec ses *Journalistes*. Il faut ajouter à ces noms ceux de MM. Wolfsohn, Julius Mosen, Hebbel, Dingelstedt, etc. Il serait malaisé de rattacher tous ces écrivains à un système unique. Le théâtre allemand, sorti d'un mouvement critique, a tou-

Digitized by Google

jours cherché sa voie, et les Allemands sont convaincus qu'il ne l'a pas encore trouvée. Ce qu'on peut dire, c'est que les poëtes contemporains ont produit des œuvres consciencieuses et distinguées, mais le répertoire ordinaire des théâtres est trop alimenté par la traduction française. Il y a de ce côté l'indice d'un affaissement temporaire. Schiller et Gœthe ne sont plus.

Si, pour terminer, nous effleurons les arts dans cette étude rapide, une remarque singulière nous frappe : on dirait que la musique, le plus immatériel et le plus idéal des arts, est elle-même entraînée dans la conversion générale. M. Richard Wagner n'est pas encore classé, et son nom souvent applaudi n'a pas atteint la région sereine des gloires non contestées. La critique et l'opinion sont flottantes et diverses ; mais si on peut différer d'avis sur la valeur de l'entreprise, il ne me semble pas qu'on puisse en méconnaître le caractère. La suppression des formes conventionnelles et l'alliance plus intime des paroles et de la musique indiquent évidemment une tendance réaliste, si tant est que la musique puisse jamais être appelée ou devenir réaliste. La peinture, au contraire, la chair et le sang de l'idéal, est devenue en Allemagne quelque chose de métaphysique et d'abstrait. Les tableaux sont des systèmes, et les toiles sont peuplées des ombres de la philosophie de l'histoire. L'allégorie et le symbole s'y prélassent. L'école de Dusseldorf, célèbre surtout par ses paysages, n'a pas survécu à l'esprit de scepticisme romantique dont elle était issue. Elle s'est évaporée dans ses clairs de lune.

Partout ailleurs, l'Allemagne, réagissant contre des instincts trop exclusifs, cherche la vie et la réalité : c'est un pas qu'elle fait vers la France, alors que celle-ci, au contraire, semble aujourd'hui vouloir parcourir, à sa façon,

Digitized by Google

en lui imprimant les modifications de son caractère, les phases d'une évolution philosophique dont l'Allemagne lui aurait transmis le germe. La France et l'Allemagne se recherchent en paraissant fuir les limites trop exclusives de leur génie particulier.

Digitized by Google

Digitized by Google

GOTTHOLD EPHRAIM LESSING[1]

« Je ne connais pas de plus agréable travail que de contrôler les noms d'hommes célèbres, d'examiner leurs droits à l'immortalité, de les délivrer de souillures imméritées, de dissoudre le faux badigeon de leurs faiblesses ; de faire, en un mot, au sens moral, ce que fait au sens physique celui qui est préposé à la surveillance d'une galerie de tableaux. »

LESSING.

I

C'est à Lessing que les Allemands doivent leur patrie littéraire. Quand il surgit, la pensée germanique, timidement asservie au double joug de la France et de l'Angleterre, n'avait pas en elle-même son centre de gravité. Lessing la dégagea du poids des influences étrangères, et il la rendit maîtresse de son avenir. Cet avenir réclamait un prompt secours. Schiller et Gœthe étaient nés ; ils portaient en eux une gloire prochaine. Une végétation parasite

(1) Né à Camentz (Lusace), le 22 janvier 1729, d'un pasteur protestant dont il était le dixième fils. Il est mort en 1781.

Digitized by Google

menaçait d'entraver sur le sol natal, de dénaturer et d'amoindrir l'essor de leur génie. Lessing travaillait donc, à son insu, à l'avénement d'une littérature classique et vraiment nationale, mais que sans doute il jugeait moins voisine.

L'œuvre d'émancipation ne semblait point facile, et en réalité elle ne l'était pas. Voltaire régnait à Berlin sous l'égide du grand Frédéric: les lettres, et à leur suite les mœurs et les relations sociales, cherchaient gauchement les modèles français. Moindre était en apparence la part de l'Angleterre dans cette servitude, et surtout mieux dissimulée. On ne pouvait cependant la méconnaître dans Klopstock, dont la « Messiade » trahit à chaque page l'ascendant de Milton, au point même qu'il serait permis, sans dépasser la mesure d'une stricte justice, de ne voir dans cette œuvre qu'un pastiche supérieur. Wieland, en revanche, par les qualités de son organisation, était prédisposé aux sympathies françaises; sa finesse railleuse tempérée de bonhomie, la qualité de son sentiment, encore plus enclin à la volupté qu'à la rêverie d'amour, l'élégance de sa forme et le fini de son exécution ; tout ce qui le distingue enfin le rendait impropre à stimuler puissamment le génie national et à le pousser dans des voies vraiment indépendantes. S'il y avait eu en lui un élément régénérateur, c'était son atticisme, ce parfum de la Grèce qu'il a su mêler dans « Oberon » aux inspirations de l'Arioste.

Wieland et Klopstock régnaient quand Lessing entra en scène et se mit à prêcher la croisade contre l'étranger. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne se trouvât déjà dans ces deux poëtes quelques points d'appui pour l'émancipation que devait poursuivre l'œuvre du grand critique, avant qu'elle se complétât, sous la forme définitive de la production elle-même, dans Schiller et

Digitized by Google

dans Gœthe. Avec Klopstock et Wieland, l'Allemagne avait gagné du terrain; les premières fraîcheurs d'une rosée rajeunissante annonçaient aux lettres comme l'aube d'un nouveau jour. Mais ni Klopstock ni Wieland n'avaient abordé le théâtre; or, un peuple qui n'a pas de théâtre à lui manquera toujours d'une véritable existence littéraire. La scène est l'expression la plus complète en même temps que la flagrante démonstration de la nationalité. L'existence nationale n'est-elle pas la physionomie collective? Et cette physionomie, où s'accusera-t-elle entièrement, sinon au théâtre, qui implique tout ensemble l'histoire, la philosophie et les lettres; qui réfléchit dans leur ensemble les traits épars de la vie d'un peuple, s'empare de cette vie sous toutes ses faces, et la représente dans ce qui fait le peuple lui-même, dans le passé, le présent, l'avenir? — C'est de ce côté que Lessing porta ses coups les plus décisifs, joignant de son fait aux efforts victorieux du critique des tentatives hardies d'une création individuelle. Racine, Corneille et surtout Voltaire occupaient, en de médiocres traductions, le répertoire tragique. A côté du formalisme de la tragédie française, superbement hissée sur les échasses de l'alexandrin et réputée antique, on avait vu la tragédie bourgeoise, venue d'Angleterre, prendre sa place et s'épanouir dans les larmes. « Le Négociant de Londres » (1) disputait les planches à Agamemnon et à sa clique sublime. C'était déjà cette réaction qui s'accomplissait en France peu d'années après, et dont les premiers types furent « le Fils naturel » et « le Père de famille » de Diderot. Lessing avait cru voir là, non sans quelque motif en un sens, une impulsion rénovatrice; il paya même de sa

(1) Pièce d'un auteur anglais, Hills, jouée partout alors avec le plus grand succès.

Digitized by Google

personne en mettant au théâtre, en 1754, un drame bourgeois, « Miss Sara Sampson ». L'avenir a eu soin d'oublier cette œuvre dans l'intérêt de sa gloire. Mais un péché non plus, surtout de jeunesse, ne vient jamais seul. Diderot fit jouer son « Père de famille » en 1758. Lessing, qui a reconnu à Diderot, dans la phase de son premier développement, une part d'influence qui alla s'amoindrissant à mesure qu'il s'affermit et s'éleva davantage dans sa propre nature et dans l'étude des modèles supérieurs, Lessing admira la pièce de l'encyclopédiste et il la traduisit pour la scène allemande. Le critique a racheté surabondamment ces erreurs premières; il a compris qu'entre Agamemnon et « le Négociant de Londres » il y a l'éternelle humanité, et que la vérité dramatique, expression vivante du cœur de l'homme aux prises avec les destins, s'est appelée du grand nom de Shakspeare. Il n'y a ni tragédie héroïque, ni tragédie bourgeoise, ni tragédie populaire ; il n'y a que la tragédie humaine, qui implique en elle tous les aspects de la société, toutes les conditions, toutes les classes; le milieu social ou historique ne fournit que le cadre et le prétexte; quant à la substance, elle est la même pour Sophocle et pour Shakspeare; car l'homme au fond n'a pas changé et il ne changera pas. L'histoire le montre au grand poëte éternellement le même dans ses passions fondamentales. Or la passion en mouvement, n'est-ce pas l'âme sous la forme tragique, le ressort théâtral par excellence ?

Si l'humanité ne varie pas dans les lignes essentielles de sa constitution morale, elle perd aisément de vue toutefois, à travers les couches successives que l'histoire accumule sur elle, le sentiment spontané de son existence. A l'instar du globe d'où elle est sortie, qu'elle habite et qu'elle dompte comme un coursier lancé à travers l'im-

Digitized by Google

mensité, elle tend à se refroidir, à recouvrir d'une écorce toujours plus épaisse la lave créatrice qui bout dans ses entrailles. Les poëtes qu'attend l'immortalité percent cette écorce et vont jusqu'au foyer puiser, dans la séve enflammée, le contenu durable de leurs productions. Et c'est sans sortir d'eux-mêmes qu'ils arrivent à ce foyer, car l'homme est leur essence ; s'ils l'observent en autrui, c'est en eux seulement qu'ils le saisissent directement. Leur génie est la spontanéité de vie qui leur permet d'exister au milieu des choses artificielles vieilles dès leur naissance, comme s'ils sortaient des mains de la nature ; leur prérogative est de pouvoir ressentir la nature et de la proclamer dans son impérissable jeunesse au milieu des générations qui se corrompent ou se déssèchent en l'oubliant. Par le génie, en tout ordre, l'humanité subit un périodique rajeunissement et se renouvelle. Le génie, n'est-ce pas la nature même, le sel et le levain du monde? Les peuples aussi bien que les individus peuvent perdre le sentiment primitif de la vie. Être soi-même, se manifester librement, voilà pour les uns et les autres la chose difficile entre toutes. Un peuple ne doit pas s'isoler pour croître en liberté ; ni dans l'art, ni dans sa politique il n'est indépendant de la civilisation générale. En se confinant en lui-même, il périrait. Mais s'il peut avec succès emprunter un stimulant au dehors, il faut, comme le démontre l'histoire, qu'il n'y trouve qu'un aiguillon passager et propre à susciter l'éveil de ses énergies particulières. Le choc vient du dehors, les lois mêmes du mouvement viennent de son organisation. Il trouvera en autrui l'occasion, jamais la cause de son essor. Cette vérité, qui s'applique à toute son activité, est visible surtout quand il s'agit de son existence littéraire. Dans la seconde moitié du dernier siècle, bien que l'Allemagne languît dans les

Digitized by Google

voies de l'imitation, on sentait en elle déjà comme des frémissements; sous cette poussière inféconde quelque chose s'agitait qui voulait vivre. « Klopstock et Wieland », dit M. Gervinus (1), « avaient montré à la culture allemande et à son développement des perspectives nouvelles.... Ils s'étaient appuyés néanmoins sur le dehors et avaient nourri notre jeune littérature sur le sein d'une nourrice étrangère; un troisième vint qui la mit sur le sein maternel. »

En présence de cette situation littéraire de l'Allemagne au temps de Lessing, deux écoles critiques se disputaient le terrain; c'était d'un côté J. Christophe Gottsched; de l'autre, le petit groupe formé à Zurich autour de Bodmer et de Breittinger. La question était posée entre les deux partis, mais exclusivement de part et d'autre, chacun la prétendant voir tout entière sous un seul de ses aspects.

« Le mérite des Suisses, » dit M. Danzel (2) dans son ouvrage si méritoire et si consciencieux, « le progrès réel qu'ils ont provoqué en dépit de leurs adversaires, n'est contesté par personne. Ils ont rendu justice à l'Arioste et à Milton, en un mot, à l'épopée romantique; ils ont opposé à la tyrannie de la règle et de la forme la spontanéité et l'indépendance du génie; les plus doués de la jeunesse allemande, Klopstock et Lessing parmi eux, obéirent avec enthousiasme à leur appel. Malgré cela, ils restèrent toujours, en face de leur adversaire (Gottsched), un simple *parti*. La conception *entière* de la poésie, la chose qui l'élève jusqu'à *l'art*, on la rencontrait aussi peu de leur côté, que de l'autre côté l'élément non moins essentiel de la spontanéité. Gottsched combattait avec autant de raison (pour parler notre langue d'aujourd'hui) la pure liberté

(1) *Histoire de la poésie allemande.*

(2) *Gotthold Ephraïm Lessing, sa vie et ses écrits.* Leipzig, 4 livraisons in-8. Par Th. W. Danzel. — 3e liv.

Digitized by Google

sans la loi, qu'ils repoussaient, eux, une loi sans liberté. Sur ce point important, Gottsched avait été réduit au silence par l'esprit du siècle rajeuni, mais il n'avait pas été réfuté. Il était réservé à une organisation plus élevée de faire de l'alliance du *génie* et de la *règle* la loi suprême de l'art, et d'insister en temps opportun, quand l'un menaçait de triompher de l'autre. »

N'est-ce pas là, en effet, le problème de toute critique, comme aussi de toute production : la liberté dans l'art et l'art dans la liberté? Le génie brut est l'imagination ne relevant que de son caprice; le génie artiste est une force qui se discipline elle-même. On peut être un homme de beaucoup d'invention et de peu d'art; on peut-être très-artiste et médiocrement créateur. Il y a des poëtes auxquels l'art, qui donne le frein et la mesure, fait défaut presque en entier. Leurs productions dénotent une grande verve d'invention; elles frappent, et semblent peut-être d'autant plus prodigieuses au premier regard, qu'elles manquent davantage de proportions; car proportionner, c'est toujours à un certain degré atténuer, réduire et compenser, fondre les parties sans les confondre, en les assujettissant toutes à la loi dominante de l'ensemble. Des œuvres dénuées de mesure, si elles ne le sont pas également de puissance, pourront fortement saisir l'imagination; elles ne sauront jamais l'attirer ni la retenir, comme font celles où la force se marie à la beauté; celles qui nous gagnent, puis nous ravissent, nous quittent et nous ramènent sous leur joug par je ne sais quelle céleste et mélodieuse fascination, par je ne sais quel glorieux rayonnement s'échappant de leur sein pour passer dans nos cœurs émus. L'œuvre, en revanche, qui sous un art étudié, même le plus habile, couvre l'insuffisance de sa force originale, ne saura pas fortement s'emparer de nous;

Digitized by Google

sa prise sur les âmes, en dépit des plus merveilleux efforts de l'ouvrier, ne sera que superficielle; elle n'arrivera qu'à nous plaire, et dans la justice que nous rendrons volontiers à son mérite, il y aura toujours quelque tiédeur invincible, dérivant d'elle-même et accusant son manque de profondeur, d'énergie et de flamme, de vie, en un mot, et de spontanéité. Le talent nous plaît, l'imagination nous étonne; seuls, le génie et le talent réunis nous séduisent et nous obligent à l'admiration. Le talent sans le génie, c'est le jugement sans l'imagination créatrice; le génie sans le talent, c'est la force d'invention privée de goût et de jugement (1). Le talent et le génie, la discipline du jugement et la délicatesse du goût, alliés à la fécondité de l'âme, voilà ce qui fait le maître, l'artiste-poëte, le promoteur élu des œuvres durables.

Le critique est un juge. Mais tout jugement procède d'une loi, dont il ne montre que l'application. Si cette loi n'est pas comprise, ou bien si elle est incomplète et même arbitraire en son entier, le jugement la traduira nécessairement selon son degré de justesse ou d'erreur. La critique n'est pas le caprice individuel, elle n'est ni le sentiment ni le goût de chacun. Ce qui fait le juge en cette matière délicate résulte d'une aptitude première développée par l'étude de la nature et des maîtres, et qui permet au vrai juge, tout en parlant comme individu, de s'élever par le mérite de ses décisions jusqu'à un niveau capable de lui assurer l'autorité. Cette autorité, elle n'est

(1) On comprendra bien que je n'entends pas ici pousser les choses à l'extrême, et que je n'admets pas qu'un homme de talent puisse être complétement dénué de génie, ni qu'un homme de génie puisse manquer tout à fait de talent. J'entends indiquer seulement les deux relations opposées, où l'un des deux éléments, le jugement artistique ou la production, l'emporte sur l'autre au point d'apparaître manifestement à son préjudice.

Digitized by Google

pas, à vrai dire, celle de l'individu; mais bien celle de la règle permanente qui se formule par le secours de l'individu supérieur.

Il en est des régions de l'art comme de toutes celles où l'homme s'essaye au rôle de créateur que la nature lui délégua, et où son effort oscille sans cesse entre la licence absolue et la parfaite liberté.

Mais où chercher les règles fondamentales de la création artistique, sinon chez les grands artistes qui les révèlent? Elles étaient impliquées en eux; leurs œuvres en témoignent. Ces règles ne souffrent aucune dérogation; par leur vivante souplesse, elles se prêtent cependant à toutes les combinaisons individuelles et nationales; dans leur largeur, elles enveloppent toutes les diversités et toutes les nuances de temps et de lieu. Le jeu est infini des combinaisons que le poëte peut former sans les enfreindre. Elles montrent dans leur permanence une merveilleuse élasticité; semblables en cela aux grandes lignes de la vie universelle, qui, sans jamais disparaître sous la variété débordante des genres, des espèces, des individus, se retrouvent identiques en métamorphoses. Ces lois de l'harmonie, le génie du poëte est fait pour les manifester dans l'art; il leur emprunte sa durée et son éclat : l'éclat et la durée du diamant, qui raye tous les corps, les façonne ou les réduit en poudre, et qu'aucun ne peut rayer, façonner ou détruire.

Lessing a compris que les chefs-d'œuvre de l'art, en tous siècles et en tous pays, sont l'école du critique; par la fréquentation des maîtres, il a développé son discernement naturel et renouvelé incessamment en lui l'amour intelligent de la poésie et du beau. C'est le grand souffle de liberté qui règne dans les productions mesurées du génie qui l'éleva au-dessus des sectes littéraires, des

Digitized by Google

coteries et des partis, jusqu'à cette hauteur de vue où l'admiration du passé n'isole pas de l'avenir, où l'on s'appuie à la tradition, mais en lui empruntant l'esprit, non la lettre morte des œuvres immortelles. Aucune critique n'est moins formaliste que celle de Lessing; aucune cependant ne respire davantage le respect des principes essentiels dont, à aucune époque, chez aucun peuple et en aucun individu, l'art ne se départira sans se dénaturer et se corrompre. Nulle part Lessing n'a donné une théorie systématique du beau, définition en tête. Mais s'il n'a pas défini l'art, la beauté et la poésie, il les a vivement ressentis partout où ils s'offrirent à lui. Il tire ses jugements des faits de l'art, qui sont les belles œuvres, et ne prétend pas imposer à la poésie le despotisme anguleux et roide d'une formule préconçue. L'empirisme critique, où règne le hasard de l'humeur individuelle, et trop souvent les lâchetés de l'envie, de la vanité et de la complaisance, appartient aussi peu à la nature de Lessing que l'abstraction esthétique, dont nos voisins sont friands. Si l'on veut pénétrer l'homme et apprécier son œuvre, il faut considérer en lui un esprit ardent à délivrer l'art en son pays de toute limite artificielle, mais qui s'efforce, tout en ouvrant au génie les perspectives de la liberté, de substituer à des règles arbitraires les formes et les conditions qui dominent l'art dans tous les pays et dans tous les temps. Lessing ne fut pas un agitateur ou un pédant; il fut un réformateur.

Digitized by Google

II

Plus d'une analogie existe entre Lessing et Luther. Ils poursuivent tous deux un but semblable, d'abord confusément entrevu, puis se dégageant toujours mieux dans la lutte qu'ils eurent à soutenir contre des adversaires étrangers. Luther poursuivit la liberté religieuse. Lessing servit avec passion la liberté dans l'art. Luther, en délivrant le génie national sous sa forme religieuse, décida le mouvement qui s'achève aujourd'hui, celui de la conscience morale de l'homme rendue à ses énergies naturelles et spontanément religieuses. Lessing dégagea le génie national sous sa forme poétique, il décida le grand essor qui valut à sa nation, ainsi qu'au monde entier, les productions de Schiller et de Gœthe. Tous deux également, Lessing et Luther, maintinrent, en face de la liberté individuelle proclamée par eux, la tradition générale de deux faits impérissables dans leur esprit général : ici, l'esprit du christianisme, apparition la plus influente dans l'ordre religieux; là, l'esprit de la Grèce, manifestation la plus haute et la plus persistante dans l'ordre de la beauté. En religion, nous procédons surtout du christianisme; dans l'art, nous sommes les fils de la Grèce. Nous avons développé, et nous continuerons à développer cette double tradition par des éléments nouveaux qu'apporte sans cesse le courant agrandi de l'histoire; jusqu'au jour où les deux filiations, en se réconciliant dans un idéal capable de les contenir à

Digitized by Google

la fois, permettront sans doute à l'humanité de s'élever à une puissance supérieure de création, avec le concours de la poésie et de la religion, encore séparées aujourd'hui.

La ressemblance dans l'entreprise s'offrirait également, j'imagine, et en plus d'un trait, si on la recherchait dans le caractère et dans le tempérament de ces deux hommes. L'œuvre de l'individu est l'empreinte de son organisation sur les faits, les idées et les événements qui l'environnent. Dès lors ne doit-on pas déjà conclure des analogies que présente l'œuvre à celles qui se cachent dans la nature intime des ouvriers? Une pareille recherche sortirait de mon cadre; mais son indication me conduit à signaler les qualités d'esprit et de volonté qui soutinrent Lessing, l'armèrent pour la lutte, et qui d'avance lui avaient assuré la victoire. Lessing précipita de leur piédestal les faux dieux littéraires de l'époque, non pour le plaisir de les renverser, mais parce qu'ils usurpaient sur l'autel la place réservée aux dieux véritables. Sa haine pour l'idolâtrie des faux modèles et des conventions stériles ne fut que son amour pour la vérité poétique, toujours originale, et pour le génie de l'artiste qui met au jour les lois permanentes dont s'arme le critique en ses jugements.

J'ai dit les obstacles qu'il s'agissait de vaincre, l'engourdissement littéraire d'un pays plongé dans la servitude d'une stérile imitation. Il fallait obliger l'Allemagne au réveil, à l'indépendance, faciliter à la nation cette chose si difficile : l'existence personnelle, la confiance en soi. Aucun critique sans doute n'eût suffi à cette tâche, si le principe d'une réaction ne s'était trouvé renfermé déjà dans l'excès même du mal. Pour que l'étincelle du réformateur ait réussi à dévorer l'amas des erreurs accumulées, il fallait que le bûcher fût prêt, et que les souffles

Digitized by Google

d'une nouvelle atmosphère devinssent les complices de sa vigoureuse initiative. Tout réformateur est né homme d'action. Lessing l'était au plus haut degré. L'action est une qualité du tempérament bien plus que de l'esprit. Lessing fut tout mouvement, mais mouvement direct vers le but. Quand la réflexion ne le poussait pas, c'était le sûr et rapide instinct de sa nature. Il est des hommes qui ont toutes les apparences d'une extrême activité; cependant, à peser les résultats de leur entreprise, on s'aperçoit qu'ils ont passé leur vie à s'agiter, non à agir. L'action est féconde. Si elle n'engendre rien d'essentiel, elle ne peut non plus être réputée essentielle à l'individu. Que de gens font du bruit, grossissant leur voix à travers l'acoustique d'une complaisante publicité, et que l'on voit disparaître sans laisser après eux autre chose qu'une vague rumeur aussitôt dissipée. Lessing était actif, il n'était pas tumultueux; il était prompt, alerte, mais il ignorait cette merveilleuse gymnastique et ces prodiges de souplesse qui permettent au jugement du critique dilettante de toucher en un instant, dans ses écarts, les points les plus extrêmes, sinon les plus opposés. Dans la précision et la célérité qui signalaient ses coups, il gardait un rare sang-froid; la réserve motivée et le tact de ses jugements étonnent surtout quand on songe aux exigences d'une lutte qu'il était presque seul à soutenir. Sa vive allure, la prestesse de son regard frappent tout d'abord. Le trait ne reste pas longtemps dans sa main : quand il part, c'est pour aller se planter au cœur de la question. La sûreté du coup d'œil égale la vigueur du jet; on sent dans cette énergique précision le mélange de l'instinct et de l'étude, du discernement immédiat et du savoir approfondi. Bien juger, c'est bien voir. Naturellement sain, le regard de Lessing est devenu plus clair encore par l'étude des chefs-

Digitized by Google

d'œuvre, sa main plus sûre dans l'exercice assidu du combat. Lessing est à la fois un soldat et un chef d'armée. Sa critique, d'un bout à l'autre, est militante. Les circonstances l'exigeaient ainsi, et l'homme s'y prêtait merveilleusement. Ayons garde cependant de nous tromper : sous les feuilles qui se détachent de sa plume presque au jour le jour, il y a un appui solide ; dans ces campagnes qui semblent improvisées, l'examen attentif reconnaît une base d'opération, un plan général et une stratégie dont les principes essentiels ne varient pas. La faculté improvisatrice joue un rôle éminent chez tous les hommes d'action, qu'ils manient la plume, la parole ou bien l'épée. Mais ce qui distingue ces improvisateurs de l'entraînement vulgaire, c'est précisément que les rapides combinaisons qu'ils forment en face de l'ennemi, réservent toujours dans leur latitude une part qui domine le moment, et qui projette sur les détails, même sur l'accident et le hasard des conflits, une lumière d'ensemble révélatrice du génie. Le Romain, soldat né conquérant, portait sur ses rudes épaules un bagage de campagne qui nous écraserait. Sa marche ne s'en trouvait pas entravée, ni ses redoutables manœuvres ralenties sur le champ de bataille. Soldat de l'indépendance littéraire, Lessing portait de même le bagage de son savoir; bagage de campagne aussi, mais qui eût encombré plus d'un rival et paralysé ses mouvements. Il semble que Lessing ait possédé l'ubiquité. Dans un pays littérairement centralisé, son activité impatiente se fût sans doute fixée. Mais l'Allemagne n'avait pas alors, elle n'a pas encore aujourd'hui de foyer visible des intelligences. Cette centralisation littéraire que le groupe brillant de Weimar devait préparer, et qui, sans doute, se complétera quelque jour, sans nuire, comme chez nous, à l'existence des foyers secondaires, Lessing

Digitized by Google

était venu pour lui applanir les voies. « La vie nomade de Lessing, » dit M. Gervinus, fut salutaire, soit qu'elle résultât d'une volonté arbitraire ou d'un instinct. Avant tout, il importait de voir s'établir des liens dans notre littérature..... Lessing, qui ne pouvait appartenir à un lieu déterminé, ni travailler en vue d'un but exclusif, se répandit partout, et nous le rencontrons dans toutes les villes qui avaient une importance pour la culture allemande : résidant tour à tour à Leipzig, Berlin, Breslau, Hambourg, Brunswick; traversant d'autres villes qui promettaient quelque chose, telles que Vienne, Manheim et Kœnisberg. »

Lessing ne fut pas à proprement dire un érudit; mais il savait tout ce qu'il lui fallait savoir, et il le savait bien. S'il puisait aux sources, c'était pour faire sortir la tradition des bibliothèques et l'attirer à l'air libre, au soleil des vivants, en lui rendant ainsi l'âme de l'humanité. Il étudiait pour savoir, non pour montrer qu'il savait. Il portait ses coups pour frapper l'ennemi, et ne considérait pas ce dernier comme une occasion de déployer en public l'agilité de son escrime ou de faire briller le mérite de ses armes. On ne l'a jamais surpris se regardant au miroir de ses propres jugements. D'autres eurent peut-être la clarté d'esprit de Lessing, qui n'eurent pas son tempérament; d'autres encore ont pu avoir son tempérament, auxquels manqua la prompte lucidité de son intelligence. C'est pourquoi Lessing est au premier rang, et qu'il y restera. Ses erreurs, ses exagérations, les aspects exclusifs et restreints de quelques-unes de ses opinions, plutôt incomplètes que fautives, il est aisé de les relever aujourd'hui; on s'y peut même complaire, oubliant que si Lessing n'avait pas existé, on aurait moins facilement raison de Lessing. « D'hommes qui possèdent infiniment plus de connaissances que moi, » disait-il de lui-même, « il y en

Digitized by Google

a une foule partout. Mais de ceux qui allient, même au moindre degré, les deux choses, les connaissances et la pénétration, il n'y en a pas déjà un si grand nombre. Et, dans le petit nombre de ces derniers, il en est moins encore qui pensent devoir appliquer, ou qui peuvent appliquer réellement cette pénétration dont ils sont doués à ces connaissances dont ils ne manquent pas non plus. »

Si chez Lessing l'activité pratique de l'esprit ne s'accommodait pas de l'érudition contemplative — (j'entends surtout de l'érudition de cabinet qui se contemple elle-même), — son caractère ne pouvait davantage s'accorder avec les oisivetés du cœur qui s'appellent la sentimentalité. Lessing ne connaissait pas les séductions du vague. Sans sécheresse, le contour de son esprit s'arrêtait toujours en une forme très-précise. Chez lui, chose rare en Allemagne, ni métaphysique du cœur, ni métaphysique de la pensée. Les charmes de la rêverie, où l'âme fait l'école buissonnière, eussent détendu le ressort de son intelligence. Il n'a point bâti de système, comme l'oiseau bâtit son nid au bord du chemin, afin d'y garder sa future couvée. Le besoin des théories absolues ne le possédait guère. Il n'aimait pas à arrêter géométriquement les lignes de la pensée et à y enfermer la vie. Peut-être, s'il eût agi en un temps moins avide d'action, son intelligence eût-elle pris une tournure plus contemplative. Mais on doutera que, livré à des spéculations paisibles, il eût jamais perdu la saillie dominante de son caractère. Les fragments philosophiques qu'il nous a laissés montrent assez que chaque pensée venait en lui de la pratique des choses, et qu'elle tendait à s'y conformer. Par l'absence de toute sentimentalité et de tout excès de systématisation, il s'est puissamment détaché, je le répète, de certaines faces du génie allemand. C'est pour cela sans doute que l'Allemagne a si

Digitized by Google

bien senti la férule du maître. La sentimentalité est la rhétorique du cœur. Or Lessing avait du cœur et de la sensibilité, mais une sensibilité essentiellement virile. Rien n'est plus opposé à la sentimentalité que la sensibilité vraie. Celle-ci est féconde et s'appelle la bonté; celle-là, qui en offre la grimace, est une coquetterie du cœur avec lui-même, et la coquetterie en tout genre ne connaît qu'elle seule. En ceci encore s'est manifestée l'énergie de Lessing. Il était prompt à rendre service; tout malheureux l'avait pour défenseur naturel; l'infortune chez un adversaire devenait à ses yeux un autel sacré, et le poursuivre jusque-là lui eût semblé une profanation. Quelle âpre et saine douleur, à l'annonce de la mort de son ami le plus cher, du poëte Christian Kleist, frappé en héros sur le champ de bataille, comme plus tard Théodore Kœrner, la lyre d'une main et de l'autre l'épée! Il apprend à Berlin que Kleist a été blessé à la bataille de Kunersdorf, perdue par Frédéric le Grand contre les Russes. Il voulait se faire illusion et croire à une méprise de nom. On a parlé d'un *major* Kleist : « Non, » écrit-il à Gleim, « c'est celui-ci qui aura péri, et non pas *notre* Kleist. Non, *notre* Kleist n'est pas mort; cela ne peut être; il vit encore. Je ne veux pas m'affliger avant le temps; ni vous non plus, je ne veux pas vous affliger avant le temps. Laissez-nous espérer ce qu'il y a de mieux. » — « S'il vit encore, j'irai le visiter. Je ne devrais plus le voir? De toute ma vie, ne plus le voir, l'entendre et l'embrasser! » — Mais quelques jours après, la nouvelle se confirme, elle est positive; le doute est devenu impossible. Le 6 septembre (1759) il écrit à Gleim : « Ah! cher ami, cela est malheureusement vrai. Il est mort. Nous l'avons possédé. Il est mort dans la maison et dans les bras du professeur Nicolaï. Il est resté constamment, même dans les plus grandes douleurs,

Digitized by Google

calme et serein. Il a beaucoup souhaité de revoir encore ses amis. Pourquoi cela ne fut-il pas possible! Ma tristesse en cet événement est une bien sauvage tristesse. Je ne vais pas jusqu'à exiger que les balles prennent un autre chemin parce qu'un honnête homme est là. Mais je demande qu'un honnête homme... Voyez-vous : parfois je suis tenté dans ma douleur de m'emporter contre l'homme même que cette douleur concerne. — Il avait déjà trois, quatre blessures; que ne quittait-il la place? Il y a des généraux qui sans honte se sont retirés avec des blessures moins nombreuses et plus légères. Il a voulu mourir. Pardonnez-moi si je l'accuse trop. Il ne serait pas mort, dit-on, même de la dernière blessnre, mais il a été négligé. Il a été négligé! Je ne sais contre qui je dois m'exaspérer! Les misérables qui l'ont négligé! — Le professeur Nicolaï a prononcé un discours mortuaire; un autre, je ne sais qui, a également fait une élégie sur lui. Ceux-là ne doivent pas avoir perdu beaucoup en Kleist, qui aujourd'hui sont en mesure de débiter pareille chose. Le professeur veut faire imprimer son discours, et il est si pitoyable! Je le sais à coup sûr, Kleist eût préféré emporter encore une blessure de plus dans la tombe que de laisser ce bavardage l'y suivre. Est-il bien certain qu'un professeur ait un cœur? Le voilà qui à présent demande encore des vers de moi et de Ramler, pour les faire imprimer en même temps que son discours. S'il vous a demandé la même chose, et que vous remplissiez son désir, — mais non, cher Gleim, c'est ce que vous ne devez pas faire! c'est ce que vous ne ferez pas! »

Il n'y a pas là le moindre filon de sensiblerie. Le sentiment est expressif et mâle; on croit entendre la parole résonner dans le cœur comme le marteau sur l'enclume; les coups sont brefs et précipités, mais à chaque fois jaillit

Digitized by Google

l'étincelle de la véritable amitié. La mort, plus que la vie, révèle les âmes. Elle les met à nu; les fausses enveloppes disparaissent sous son implacable étreinte. Deux choses découvrent l'homme à lui-même et aux autres, en le portant en sens contraire jusqu'aux limites de ce qu'il peut ressentir : la suprême souffrance et le suprême délice, la mort et l'amour. Pour Lessing ils se sont presque rencontrés ensemble. Après de longues et cruelles vicissitudes, le critique avait épousé, le 8 octobre 1776, Éva Kœnig, veuve d'un estimable négociant. Il pensait avoir réalisé le rêve du foyer. « Tous ses amis, de près et de loin, » dit M. Stahr (1), « ressentaient la bienfaisante influence de sa nouvelle position sur tout son être. » — Mais ce bonheur-là n'était pas fait pour lui. Un an après, le soir de la Noël, sa femme lui donnait un fils. Vingt-quatre heures plus tard, l'enfant expira; il n'avait pris que le temps de jeter un fugitif espoir dans le cœur paternel. Il mourut avant d'avoir souri. L'avenir entrevu se fermait brusquement. L'enfant entraînait la mère. Lessing veilla jour et nuit au chevet de la mourante. Le 3 janvier de la nouvelle année, tandis que sa femme était en syncope, il écrivait à un ami : « Je saisis le moment où ma femme est sans connaissance pour vous remercier de votre bienveillante sympathie. Ma joie ne fut que de courte durée. Et je l'ai perdu si fort à regret, ce fils! Car il avait tant d'intelligence! tant d'intelligence! — N'était-ce pas de l'intelligence qu'il ait fallu le tirer au jour violemment avec des tenailles de fer? Et que si vite il ait flairé la misère de ce monde? N'était-ce pas de l'intelligence, qu'il ait saisi la

(1) Adolphe Stahr, *G. E. Lessing, sa vie et ses écrits*. Berlin, 1859. 2 vol. in-8. Ouvrage qui, dans son ensemble, ne répond que trop bien aux intentions proclamées par l'auteur de *vulgariser* Lessing et son œuvre.

Digitized by Google

première occasion de partir? — Mais il entraîne la mère avec lui, car il reste peu d'espoir que je puisse la conserver. — J'ai voulu être heureux une fois comme tant d'autres; mais cela ne m'a point réussi. »

Durant trois jours cependant il put croire espérer : « Je viens de passer, » écrit-il alors à son frère, « la quinzaine la plus triste de ma vie. J'étais en péril de perdre ma femme, une perte qui aurait jeté dans ma vie une bien profonde amertume; — depuis trois jours j'ai le ferme espoir que pour cette fois encore je conserverai celle qui, à chaque heure, même dans sa situation présente, me devient plus indispensable. » — Cinq jours après il envoyait ces quelques mots à son ami Eschenbourg, à Brunswick :

« Ma femme est morte, et c'est une expérience que j'ai faite à mon tour. Je me réjouis de ce que beaucoup d'expériences semblables ne puissent plus m'être réservées; et je suis tout léger. — Cela me fait du bien aussi de penser que je suis assuré de votre sympathie et de celle de nos amis de Brunswick!

« Tout à vous,

« LESSING.

« 10 janvier 1778. »

Il avait tracé ces lignes d'une main brève, avec une sorte d'ironie de la douleur. Mais le 12 janvier, après que la tombe s'est refermée muette sur ce rapide bonheur, c'est une explosion de tristesse dans la lettre qu'il adresse à son frère. « Si tu l'avais connue! » — et ce cri revient toujours — « Si tu l'avais connue! — Mais on dit que ce n'est faire que son propre éloge de louer sa femme. — Tu ne me verras plus jamais, je le crains, comme notre ami

Digitized by Google

Moïse (1) m'a vu, si paisible, si content entre mes quatre murs! » — Et à son ami Eschenbourg, deux jours après : « Si je pouvais encore racheter avec la moitié des jours qui me restent à vivre le bonheur d'en passer l'autre moitié dans la fréquentation de cette femme, combien je le ferais volontiers! Mais cela ne se peut, et voilà qu'il me faut recommencer seul à me traîner sur mon chemin. »

Ces lignes sont bien de l'homme qui, au milieu de l'Allemagne noyée dans l'élégie larmoyante, et déjà grosse des « souffrances du jeune Werther », répondait en riant à quelque dithyrambique amant de la *belle nature*, qui lui demandait un jour de mai pourquoi il ne sortait pas pour aller *jouir des charmes du printemps :* « Mon Dieu, elle est toujours si égale à elle-même, votre nature! A la bonne heure, si elle renaissait rouge un beau matin, au lieu de verte! » — A l'apparition de « Werther » il écrit à Eschenbourg qui lui a envoyé le livre : « Mille remercîments pour le plaisir que vous m'avez procuré en m'adressant le roman de Gœthe. Je vous le renvoie un jour plus tôt, afin que d'autres puissent goûter également ce plaisir d'autant plus vite et plus volontiers. » Mais il craignait que cet écrit, où un si grand talent se révélait, ne poussât jusqu'à son paroxysme la rage élégiaque qui possédait alors ses compatriotes; aussi s'empresse-t-il d'ajouter : « Si une production aussi ardente ne doit pas engendrer plus de mal que de bien, ne pensez-vous pas qu'il y faudrait mettre encore une autre conclusion? Quelques indications seulement à la fin, comme quoi Werther est arrivé à un caractère fantastique, et comment un autre jeune homme, auquel la nature aurait donné une disposition analogue, aurait à se garer contre elle... Croyez-vous vraiment qu'un

(1) Le philosophe israélite Moïse Mendelssohn.

Digitized by Google

jeune homme grec ou romain se serait jamais tué de cette façon et pour un motif pareil? Non, à coup sûr. Ils savaient, ceux-là, se préserver bien autrement de tout mysticisme amoureux, et du temps de Socrate on aurait à peine pardonné à une femmelette une semblable folie d'amour, qui porte à une action contre nature... Ainsi donc, cher Gœthe, un petit chapitre encore pour la fin, et plus il sera cynique, mieux il vaudra! »

Lessing aimait la nature, mais surtout la nature dans l'homme; il l'aimait à l'antique et de la bonne façon. Les anciens ne sont pas vieux, ce sont les modernes, Pascal l'a dit. Il y a dans la culture de l'antiquité un éternel rajeunissement, une séve de santé, une simplicité forte, une moelle virile pour le caractère, pour l'âme une virginité de nature qu'à peine, de distance en distance, le génie ramène au milieu de nous. Ces qualités, Lessing les possédait, et c'est là qu'il faut chercher sa force. Il voyait juste, parce qu'il voyait simplement. Or, rien n'est plus difficile que d'être simple.

III

L'individu, c'est l'œuvre individuelle. Elle est son second visage; il se retrouve en elle, elle se motive en lui. Je n'ai rendu la physionomie morale de Lessing que dans ce qu'elle m'a montré de plus essentiel. J'en dois faire autant pour son œuvre, en la ramenant, autant que possible, à cette unité que produit toujours le lointain historique par l'effet d'une équitable perspective.

Digitized by Google

Les titres de Lessing, en tant que critique, sont déposés en deux ouvrages principaux : le *Laocoon* et la *Dramaturgie*. Dans la *Correspondance littéraire* ou *Lettres sur la littérature* (1), il n'y a qu'un prélude. On ne saurait pourtant négliger cette œuvre. Ce n'est pas encore le juge consommé, mais c'est déjà Lessing. On y trouve sa verve, à la fois véhémente et contenue, fine et vigoureuse; on y voit apparaître sa netteté incisive, son habileté si prompte à distinguer les genres, à déterminer les attributions et à fixer les limites, à rendre enfin à chaque chose de l'art sa liberté en même temps que sa place et son domaine. Dans cette série de lettres qu'il adresse publiquement à un officier blessé (il songeait sans doute à son ami Christian Kleist), Lessing s'attaque particulièrement à Gottsched, à Klopstock et à Wieland. En Gottsched, il poursuit à outrance la critique sèchement rationaliste du prétendu sens commun, critique pédante de l'équerre et du cordeau, qui, après avoir levé le plan de son étroite cervelle, y voudrait renfermer le génie, la tradition, le présent et l'avenir. Contre les Bodmer et les Breittinger, qui veulent l'autocratie et l'inviolabilité de l'imagination personnelle, Lessing invoque en revanche la règle, dont le vrai génie a lui-même fourni les exemples. Vis-à-vis de Gottsched, qui prétend déduire l'art de la règle posée *à priori*, au lieu de déduire au contraire la règle de l'art, Lessing plaide avec chaleur l'indépendance du génie, sans laquelle cette règle ne peut se manifester. Sa polémique contre Gottsched est très-vive. Mais qu'importent ici quelques écarts? Ce qu'il faut voir, c'est le principe fondamental de toute critique proclamé avec une salutaire énergie. Gottsched d'ailleurs n'est qu'un prétexte, et ce n'est

(1) *Litteraturbriefe.*

Digitized by Google

pas contre lui que les coups sont dirigés : ils atteignent le faux système que son nom représente. En Allemagne plus qu'en aucun pays, les systématisations sont dangereuses. Poésie, musique, peinture, tout tend à s'incliner plus ou moins sous le sceptre de l'abstraction, cherchant à réaliser moins le beau qu'une définition de la beauté. Les grammairiens servent peut-être à gâter la langue plus qu'ils ne la perfectionnent; ainsi des théologiens à l'égard de la religion, des faiseurs de traités à l'encontre de la poésie. Ou peut-être faut-il croire que le beau temps d'une langue est passé quand arrive l'*ère des grammairiens*, comme le temps de la foi quand les théologiens s'emparent des croyances religieuses? L'esthétique ne serait-elle pas de même la brillante ou lourde épitaphe de la poésie? Quand le lit du fleuve est presque desséché, on peut croire à de puérils barrages; mais que le flot monte et recommence à marcher, ce sont des brins de paille indignes même de ses efforts. Il y a une critique vivante et une critique morte. Celle-ci se repaît de formules et voudrait arrêter l'histoire; celle-là puise dans l'histoire même, dans le courant de l'humanité; elle élargit en comparant, elle prépare un plus vaste horizon et un plus vaste champ à la production humaine. Elle reste avec cette production en des rapports intimes; son intelligence des choses est leur intelligence historique, la seule vraie, la seule qui, sans mépris du passé, regarde vers l'avenir. Telle fut la critique de Lessing. Elle ne ressemble pas plus à un traité d'esthétique que la philologie comparée et l'histoire des langues ne ressemblent à ce détritus de règles, à ce *caput mortuum* dont on nous voudrait accabler sous prétexte de grammaire. La critique de Lessing est une autre forme de la production; elle participe du moins à toute la chaleur, à toute la séve de la production même; elle encourage les

Digitized by Google

bons poëtes en décourageant lès mauvais; elle suscite, stimule, réconforte partout les forces spontanées; son âme brûle du même enthousiasme qui produisit les œuvres libres et belles; en parcourant les pages où elle palpite, le poëte sent tressaillir en lui les fibres créatrices. A l'inverse de tant de dissertations arides, elle est tombée comme une chaude pluie d'été sur les moissons littéraires que déjà l'Allemagne couvait dans son sein.

M. Danzel rend une rigoureuse justice à Lessing lorsqu'il dit à propos de la *Correspondance littéraire :* « Ici sont rejetés, pour la première fois, sur le domaine de la littérature allemande, tous les appuis et les béquilles de la théorie, et l'esprit est comme le paralytique auquel le Seigneur dit : « Prends ton lit et marche. » Bien que les hommes et les ouvrages dont traitent ces lettres aient promptement vieilli dans les sympathies de l'Allemagne, on les lit encore dans le pays de Lessing, et on peut avec fruit les lire ailleurs. La part faite à la vérité permanente a empêché qu'elles ne fussent absorbées dans l'élément transitoire qui les fit naître. Aujourd'hui, la principale importance de Gottsched est d'avoir fourni à Lessing l'occasion d'établir contre lui le principe de toute critique. On lit encore Klopstock, mais on ne le lit plus avec quelque intelligence sans songer à la délimitation que Lessing a indiquée, à propos de sa *Messiade*, entre la religion et l'art. Alors en possession de l'enthousiasme national, Klopstock avait abreuvé sa muse, à l'exemple de Milton, dont il cherchait les traces aux sources du christianisme. Mais chez Mliton la religion servait l'art, plutôt que l'art ne servait la religion; chez son émule, le christianisme n'offrait pas seulement l'étoffe et le prétexte supérieur, il tendait à se substituer à l'art et à en devenir l'aspiration et le juge. Lessing avait d'un coup d'œil pénétré les con-

Digitized by Google

séquences de ce déplacement, d'autant plus grave qu'il se couvrait du prestige d'un incontestable talent, à l'abri lui-même sous des suffrages unanimes. Lessing n'hésite pas; il attaque de front l'idole du jour. Il proteste contre cette confusion qui menace de s'établir entre la foi et la poésie, et il le fait aussi bien au nom de la foi qu'au nom de la poésie. Une nouvelle édition de la *Messiade* vient de paraître; la circonstance est favorable. Après avoir reconnu les qualités du poëte, il ajoute : « Mais je dois malheureusement vous dire que je ne sais quel esprit d'orthodoxie a souvent illuminé M. Klopstock, au lieu de celui de la critique. En conséquence de ses scrupules pieux, il a mutilé tant de passages, que tout lecteur doué de sentiment poétique le prendra sous son égide contre lui-même. » ..... « Même tous les mots qui pourraient se prêter à un sens païen, et que cependant, à mon avis, le poëte a suffisamment sanctifiés, ont été exclus : ce qui d'abord s'appelait le destin s'appelle maintenant la Providence, et la muse s'est partout transformée en fille de Sion. » Dans une lettre à Gleim, il est encore plus catégorique : « Que dites-vous des chants religieux de Klopstock? Si vous en pensez du mal, je douterai de votre christianisme; et si vous en pensez du bien, de votre goût. Que préférez-vous? »

Lessing voulait que la poésie, par une représentation à la fois claire et vivante, éveillât dans le lecteur les sentiments qui animèrent le poëte. Les énigmes d'une forme ambitieuse lui étaient antipathiques. Il prétendait que la forme accusât sans roideur, mais avec netteté, une substance solide de la pensée ou de l'émotion. Il craignait que les mots sonores ne prissent bientôt le dessus sur l'idée et ne donnassent le change à l'âme en séduisant l'oreille. C'était encore la rhétorique, cet emphatique mensonge,

Digitized by Google

auquel il s'en prenait. Basedow, le pédagogue philanthrope, grand amateur de pathos et de tirades à l'aune, crut devoir morigéner l'auteur, alors encore ignoré, de la *Correspondance :* « On ne peut, dit-il, songer sans tristesse à l'existence d'une pareille critique à notre époque. Elle est un phénomène à la réalité duquel il est presque impossible de croire sur parole et sans quelque preuve. Elle a une outrecuidance sans pudeur. « Je calomnie les gens, » dit Lessing en rapportant ce grotesque jugement; « j'ai un malheureux caractère. Je mérite le mépris du monde. M. Basedow souhaite, par amour de l'humanité, que je puisse me dérober au regard de l'univers! » Et il ajoute, en s'adressant avec un malicieux sourire au destinataire fictif de la *Correspondance :* « Vous voyez bien quel ami vous avez là. — Combien est éloquente la philanthropie de M. Basedow. Quel miroir elle me présente! Il est derrière moi et m'y fait voir un monstre. Je m'épouvante — et par un mouvement naturel, — je me retourne pour voir duquel de nous deux il s'agit. »

Wieland, dans la primeur de sa réputation de jeunesse, était allé s'établir, à la suite d'une déception d'amour, à Zurich, auprès de J.-J. Bodmer. Sous cette influence et sous celle de Klopstock, il en était venu à tremper également sa poésie dans des préparations plus ou moins orthodoxes. Teinture légère et de circonstance, que le tempérament du poëte et la vérité de sa nature devaient bien vite effacer. Lessing, qui avait reconnu le mérite de Wieland, le ménagea d'autant moins. « La muse de M. Bodmer, » avait dit Nicolaï, « est une vieille matronne qui oublie le monde parce que le monde l'a oubliée, qui parle sans cesse de la mortification de la chair et maugrée contre l'époque méchante et corrompue ; la muse de M. Wieland est une jeune fille qui veut aussi jouer la sœur grise, et

Digitized by Google

qui, pour complaire à la respectable veuve, s'affuble d'une coiffe surannée qui ne lui sied point du tout ; elle s'efforce de se composer un visage plein de raison et d'expérience, sous lequel sa jeune étourderie ne paraît que trop aisément; et ce serait le plus réjouissant des spectacles, si cette jeune prêcheuse de piété allait tout à coup redevenir une gaie jeune fille à la mode. » Cela ne pouvait manquer d'arriver ; la mascarade n'eut pas de durée, les saillies de Lessing produisirent leur plein effet. « Réjouissez-vous avec moi, » s'écrie le critique, « M. Wieland a quitté les sphères éthérées et marche de nouveau au milieu des enfants de la terre. »

Affranchir les productions de l'art des influences orthodoxes, tel est le but culminant de la *Correspondance littéraire*. Dans le *Laocoon*, qui suivit bientôt (1764), Lessing s'est également proposé d'affranchir l'art, non plus cette fois des préoccupations religieuses, mais d'une confusion bien autrement difficile à discerner et surtout à établir, parce qu'elle mêle deux choses qui se pénètrent au point que le regard les voit aisément comme identiques : je veux dire la poésie et la peinture.

Winckelmann avait loué le sculpteur inconnu du groupe de Laocoon d'avoir étouffé jusqu'au soupir le cri de douleur que Virgile, à tort selon lui, fait pousser au grand prêtre d'Apollon se tordant avec ses deux fils sous l'étreinte noueuse des serpents :

Clamores horrendos ad sidera tollit.

D'après Winckelmann, le poëte a péché ici contre les règles de la poésie, qui, *de même* que les arts de la forme — arts plastiques — commandent avant tout la beauté, dont le caractère essentiel est, à ses yeux amoureux de

Digitized by Google

l'antique, la noble simplicité et la grandeur paisible, le repos. Lessing saisit le prétexte de cette double assertion. Il croit que ce jugement confond les lois qui régissent les arts plastiques avec celles qui règnent sur la poésie. Ceux qui n'ont pas lu le célèbre opuscule de Lessing pourraient supposer d'après cela que le *Laocoon* est une simple polémique contre Winckelmann, à la veille de publier son *Histoire de l'Art chez les anciens*. Ce serait là une grossière erreur. Lessing passe toujours vite à côté des personnes pour aller aux faits et aux idées. L'opinion de Winckelmann n'est point un point de départ. Dès la première page, il ne s'agit plus de lui ni de la seule sculpture; le critique s'est élevé jusqu'aux régions supérieures qu'il voulait atteindre, et où il demeure jusqu'à la fin. On l'y suit avec délices; on admire le tissu brillant, délicat et solide où il cherche à saisir, à envelopper la vérité. Cette œuvre de délimitation, Lessing l'avait conçue à une hauteur d'où elle présenterait une vivante poétique, et dont le drame, comme chez Aristote, occuperait le sommet. Ébauchée dans l'esprit du critique, elle ne s'acheva point. Ce que nous en possédons ne constitue que le fragment d'un fragment; c'est la première partie, même inachevée, d'un travail qui en devait contenir trois pour répondre à l'ensemble projeté. Toutefois, ce fragment vaut une œuvre classique. Dans la *Dramaturgie*, qu'il écrivait peu d'années après, sous les alternatives d'une scène qui tentait prématurément à Hambourg l'ébauche d'un théâtre national, Lessing nous montre toute la maturité de son jugement, désormais en possession de lui-même. Mais ici il a pu travailler à loisir, en artiste, une œuvre sur l'art lui-même; à la finesse pénétrante, à la sagacité analytique, il a joint la perfection d'une forme admirablement limpide. Le diamant brut a passé entre les mains de l'ouvrier : il brille

Digitized by Google

en même temps qu'il éclaire. *Laocoon*, dit M. Danzel, « est le produit d'une disposition d'esprit absolument paisible; il appartient à la période du plus profond recueillement interne dont Lessing ait joui en sa vie, à une période de paix avec lui-même et avec le monde. De là le style clair et élevé de ces investigations, la digne attitude du langage, son calme et sa douceur à l'encontre d'opinions divergentes; de là l'expression qui partout s'ajuste au fond de la pensée, bien qu'elle ne soit pas entièrement libre de quelques négligences. Le tout porte écrit au front : *Odi profanum vulgus*. Un public tel que l'exigeait le livre devait se former d'abord avec son secours. »

Voici, d'après Lessing lui-même, la quintessence critique du *Laocoon* : Les *corps* et leurs qualités visibles sont le véritable objet de la peinture; les *actions*, le véritable objet de la poésie. La peinture, il est vrai, peut imiter aussi des actions, mais c'est seulement *au moyen d'indications fournies par les corps;* de même la poésie décrit aussi des corps, mais c'est seulement *au moyen des actions qui les indiquent*. Comment Lessing arrive-t-il à ces deux propositions? Par l'analyse des éléments qui constituent le langage respectif de la peinture et de la poésie, des arts plastiques et des arts oratoires. Les différences et les limites de la langue se reportent sur le fond des choses, et l'on peut avancer qu'en matière d'art surtout le fond est dans l'intime dépendance de la forme. Qui n'a ressenti l'esclavage étroit que l'emploi d'un petit nombre de signes invariables impose aux combinaisons de l'esprit? et combien cet esclavage se resserre encore à mesure que la langue approche des formes supérieures, à mesure qu'elle s'élève en perfection et se détermine davantage? Or, la poésie et la peinture n'ont pas la même langue, car les signes font la langue, et les signes dont elles disposent

Digitized by Google

sont différents. A cette diversité extérieure et d'expression répond nécessairement une diversité correspondante dans le fond, c'est-à-dire dans le principe même et dans le but de la peinture et de la poésie. Cette démonstraiion développée sous ses aspects majeurs, et à l'aide d'exemples, constitue, ce me semble, le *Laocoon* tout entier. Bien que Lessing ne le dise pas formellement, son œuvre repose sur cette vérité, que la nature des signes et des éléments dont l'artiste dispose réagit sur l'âme et détermine à un degré notable la substance même de la production. L'élément essentiel de la peinture est l'étendue, l'espace : d'où la conséquence que les formes, portions de l'espace, sont le véritable objet de la peinture, et de l'art plastique en général. L'élément essentiel de la poésie est le temps, la succession : d'où la conséquence que l'action est de l'essence de la poésie. Ces deux points établis et bien fixés, les lignes qui en partent dans la chaîne du raisonnement ne se peuvent plus confondre; le but de l'analyse est atteint : la poésie et la peinture restent distinctes, leurs frontières sont tracées. Sans doute, — et cela n'échappait pas à Lessing, — ces frontières peuvent se rencontrer au delà des points de départ si soigneusement distingués; car il est possible, et même il est conforme à la nature des choses d'admettre dans l'esprit humain agissant comme créateur, c'est-à-dire dans l'imagination, un point commun de coïncidence ; mais, outre qu'il aurait par là médiocrement avancé la question et fourni lui-même un appui au préjugé si disposé à confondre des choses qu'il lui importait avant tout de distinguer, Lessing eût trahi sa propre nature, qui fut aussi sa mission, en poussant la recherche au delà de l'application, et en rentrant avec l'ontologie dans cette nuit de l'absolu dont parle Hegel, de cette nuit « où tous les chats sont gris ». Il fallait séparer la plume

Digitized by Google

et le pinceau au profit de l'art ; il fallait mettre un terme à l'envahissement de la poésie *pittoresque*, genre hybride qui avait pénétré en Allemagne à la suite de l'Anglais Thomson, auteur des *Saisons*, et qui menaçait, s'érigeant en théorie, de porter un égal préjudice à la poésie et à la peinture. Après tant de dissertations oiseuses sur leur affinité, Lessing pensait que le moment était venu et qu'il valait la peine « de retourner tout à coup la médaille et de signaler leurs différences, afin de voir si de cette diversité ne résultent pas des lois appartenant en propre à l'une et à l'autre, et qui obligent l'une à suivre le plus souvent un tout autre chemin que celui de sa sœur, si elle veut maintenir le titre de sœur, et ne pas dégénér en une émule jalouse et qui se contente de singer sa rivale. »

Les formes sont de l'essence de la peinture ; mais dans l'art les formes les plus accomplies sont aussi les plus réelles. Lessing reconnaît dans l'idéal suprême la suprême réalité, et ce point de vue, qui le met en contact intime avec l'antique, explique ses prédilections, un peu exclusives, pour la sculpture, plus apte que le pinceau à exprimer dans sa pureté cette beauté de la forme à laquelle il voudrait enchaîner l'art plastique en toutes ses expressions. Mais que de choses bannies ainsi du domaine de cet art, et combien va se trouver réduite la sphère de la peinture ! Le paysage est à peine admissible, alors que le tableau de genre, même chez les Flamands, se voit tout à fait écarté ; le portrait s'offre rarement comme possible, car Lessing nous dit expressément que l'idéal de la beauté consiste principalement dans l'idéal de la forme, bien qu'accompagné aussi de l'idéal de carnation et de l'expression *permanente*. La seule coloration et l'expression transitoire n'ont pas d'idéal, parce que la nature elle-même *ne s'est en eux proposé rien de fixe*. Phidias et Raphaël

Digitized by Google

restent debout ; mais ne faudrait-il pas ignorer Michel-Ange? Et combien de noms illustres condamnés sans appel, combien d'œuvres éminentes frappées d'un si cruel verdict !

Du côté de la poésie, Lessing paraît également trop exclusif. « Si la beauté de la forme, révélée dans le dieu plutôt que dans l'homme, fait l'âme de la peinture et de la sculpture, c'est l'action, dit-il, qui est celle de la poésie. Le drame, étant la poésie active par excellence, apparaît donc comme le genre supérieur et l'apogée de toute poésie. Mais ici encore, on serait disposé à accueillir ce jugement que Herder portait sur l'auteur du *Laocoon :* « Sa sagacité tranche presque toujours avec bonheur ; mais il ne peut manquer que des deux côtés maintes choses restent inaperçues, sur lesquelles au moment même son pénétrant regard ne tombait pas. » — Ce jugement, qui renferme l'absolution en même temps que le reproche, est le meilleur que l'on ait porté sur la qualité principale et sur le défaut de cette rare intelligence critique. C'est encore Herder qui disait, mais avec un peu moins d'à-propos : « Je frémis à l'idée du bain sanglant que vont occasionner chez les poëtes anciens et nouveaux des propositions pareilles à celles-ci : Les actions sont le véritable objet de la poésie ; la poésie décrit des corps, mais par le moyen des actions propres à les indiquer ; chaque chose d'un seul trait, etc. — A peine si le seul Homère restera debout comme poëte. De Tyrtée jusqu'à Gleim, et de Gleim à Anacréon, d'Ossian jusqu'à Milton et de Klopstock jusqu'à Virgile, il faut déblayer, — épouvantable lacune ! — sans parler des poëtes didactiques, des poëtes *pittoresques*, des poëtes idylliques. » — « Herder, dit M. Danzel, avait raison ; de tous les poëtes qu'il nomme (à l'exception de Milton, auquel Lessing assignait expressément le second

Digitized by Google

rang après Homère), aucun n'aurait pu prétendre à la palme. Lessing se montre ici le disciple rigoureux des Grecs, chez lesquels même la poésie *lyrique* conservait un caractère plastique, dramatique. Lessing était très-éloigné de bannir le lyrisme du domaine de la poésie; mais le lyrisme flasque, prétentieux et vide des soixante dernières années lui était antipathique; il visait à un lyrisme énergique se rapprochant du drame, tel que Gœthe nous l'a d'abord donné, et comme depuis longtemps il existait dans les plus belles productions des chants populaires. »

Si l'on veut rendre justice à celui qui fut lui-même un juge, il ne faut pas oublier l'époque ni le peuple auquel Lessing s'adressait. C'était chose salutaire de proclamer l'action comme la substance la plus intime en toute poésie chez un peuple trop enclin à confondre celle-ci avec la rêverie et le mysticisme. Il y avait du mérite également à relever chez le peintre et chez le sculpteur la pureté du sens artistique, en ramenant leur attention sur ce qui exprime en effet la plus complète beauté dont la nature ait réjoui les yeux de l'homme : l'idéal de la forme humaine. Qu'on y réfléchisse, et l'on conviendra, je crois, que les principales affirmations de Lessing, sous leur apparence un peu tranchante, n'en renferment pas moins ce que la poésie et l'art doivent rechercher d'abord ; et que, s'il n'a pas dit tout ce que l'on pouvait dire, s'il a laissé en dehors de ses opinions et même de ses sympathies des aspects légitimes, mais peut-être secondaires, il a, mieux que personne, découvert et accusé le côté principal des genres qu'il voulait distinguer. De quel droit d'ailleurs aurions-nous des exigences complètes au regard d'une œuvre qui, de l'aveu de son auteur, n'a pas reçu son achèvement ? Prenons-la telle qu'elle est, nous estimant heureux de saisir un en-

Digitized by Google

semble jusque dans ce fragment, alors qu'en tant de théories prétendues générales, c'est à peine si l'on rencontre quelques fragments répondant à la réalité des choses.

Quand parut le *Laocoon*, Gœthe était encore étudiant à Leipzig, et recherché par l'esprit confus de sa vocation. L'ouvrage de Lessing lui apparut comme la colonne de feu sur le chemin de la terre promise : « Il faut avoir été jeune homme, dit-il, pour se représenter l'effet que produisit sur nous le *Laocoon* de Lessing, qui, des régions d'une contemplation mesquine, nous entraîna dans les libres domaines de la pensée. Le précepte depuis si longtemps mal compris : *Ut pictura poësis*, fut écarté d'un seul coup ; la différence des arts plastiques et des arts oratoires devint claire, les sommets des deux apparurent séparés, quelque rapprochées d'ailleurs que pussent être leurs bases. » « Toute critique dont les conseils ou les jugements s'étaient jusque-là offert à nous fut rejetée comme un vêtement usé... » « La beauté de cette pensée nous ravit surtout, que les anciens avaient reconnu la Mort comme sœur du Sommeil, et qu'ils les avaient, comme il convient aux Ménechmes, faits ressemblants à s'y méprendre. C'est d'abord là que nous pûmes célébrer hautement le triomphe du beau, et dans le royaume de l'art rejeter la laideur en tout genre, puisqu'il est absolument impossible de la bannir du monde, dans les cercles inférieurs du comique. »

La *Dramaturgie*, dernière œuvre critique de Lessing, naquit à Hambourg (1). Lessing avait répondu à l'invitation qui lui était faite de venir seconder, moyennant les

(1) Hambourg passe, en général, pour avoir été sans influenee sur les lettres allemandes. C'est trop dire, et l'on trouvera dans le petit ouvrage de M. Féodor Wehl, « la Vie littéraire de Hambourg au dix-huitième siècle, » Leipzig, Brockhaus, 1856, des informations intéressantes et de nature à combattre en plus d'un sens ce préjugé.

Digitized by Google

modiques émoluments de 800 thalers, les efforts de quelques négociants et bourgeois associés, sous l'initiative de J.-F. Loewen, écrivain et ami de Lessing, pour la création d'un nouveau théâtre allemand. L'entreprise, outre qu'elle renfermait, dans son organisation, le germe d'une rapide dissolution, était évidemment fort prématurée, puisque le théâtre allemand attendait encore son existence des messies qui s'apprêtaient à paraître, et dont Lessing lui-même fut à son insu le précurseur. Planches, quinquets, acteurs et décors étaient là, avec le souffleur; mais le répertoire? *Minna de Barnhelm*, propre œuvre de Lessing, ne pouvait le remplir seule. Il fallait donc combler les vides, et de toutes parts affluaient les drames familiers venus de l'Angleterre, la tragédie bourgeoise empruntée à Diderot; enfin, les médiocres traductions de nos tragiques, depuis le *Siége de Calais*, de du Belloy, jusqu'à là *Rodogune* de Corneille, et depuis Crébillon jusqu'à *Mérope*, *Zaïre*, *Sémiramis*, de Voltaire. L'occasion était bonne pour revendiquer les prérogatives d'un théâtre national et pour en indiquer les bases. Lessing ne manqua point de s'y appliquer, et les bourgeois de Hambourg, dont il contribua ainsi à couler l'entreprise consciencieusement et de haut, comme c'était son devoir, servirent en réalité, mais autrement qu'ils ne se l'étaient proposé, à l'édification d'un *nouveau* théâtre allemand. Leur éphémère création fut le prétexte d'une création durable, la plus importante, sinon la plus achevée, qui soit sortie de la plume du critique.

Pas plus que dans les précédents écrits de Lessing, il ne faut ici chercher une systématisation; mais ce n'est pas à dire qu'il n'y faille point chercher des principes. Sous cet édifice improvisé, il y a des assises solides; l'esprit de parti pourra les contester, il les détruira moins

Digitized by Google

aisément, parce qu'elles s'élèvent au-dessus de ses temporaires agitations.

Dans la *Correspondance littéraire*, Lessing a distingué, à propos de Klopstock, l'art et la religion; dans *Laocoon*, il a traité des limites qui séparent la poésie et les arts plastiques; dans la *Dramaturgie*, il trouve tour à tour l'occasion de distinguer la morale et l'esthétique, le théâtre et la morale, la tragédie et l'histoire, la vérité des caractères et celle des faits, la poétique oratoire de Corneille enfin, sur laquelle repose théoriquement l'autorité du théâtre français, de la véritable poétique qu'elle prétend appliquer et qui la condamne : celle d'Aristote. Il restitue ainsi Aristote, mais dans le large et vivant esprit de son œuvre, non dans sa lettre, où il devient aisément exclusif et faux; il relève ce nom en Allemagne pour donner un appui et un frein aux forces qu'il appelle à la liberté; cette autorité, il l'invoque, non pour en faire un fétiche de pédant, mais parce que ses propres méditations l'ont conduit à penser comme le philosophe; non pas, en un mot, parce qu'Aristote est Aristote, mais parce que les règles que propose Aristote, déduites des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux, lui semblent impossibles à réfuter quand on les saisit dans leur pensée fondamentale. « Car, dit Lessing lui-même, j'en aurais bien vite fini avec l'*autorité* d'Aristote, si je savais également le moyen d'en finir avec ses *raisons*. »

A propos de la *Sémiramis* de Voltaire, jouée à Hambourg le 29 avril 1767, Lessing compare le fantôme de Ninus à celui évoqué par Shakspeare dans *Hamlet*, et ce parallèle le conduit à distinguer ainsi, sans les opposer, l'art dramatique et la morale:

« J'observe encore une différence qui existe entre les fantômes du poëte anglais et du poëte français. L'ombre

Digitized by Google

évoquée par Voltaire (1) n'est rien qu'une machine poétique dont la présence ne se trouve motivée que par le nœud de la pièce ; elle ne nous intéresse en aucune manière pour elle-même. Le fantôme, chez Shakspeare (2), est un personnage réel et agissant, à la destinée duquel nous prenons intérêt ; il excite l'épouvante, mais aussi la pitié.

« Cette différence vient, sans aucun doute, de la manière de voir fort différente des deux poëtes en ce qui concerne les fantômes en général. Voltaire considère l'apparition d'un mort comme un miracle, Shakspeare comme un événement tout naturel. Lequel des deux pense le plus philosophiquement, cela ne saurait être mis en question ; mais Shakspeare pensait plus poétiquement. L'esprit de Ninus, chez Voltaire, n'est pas un seul instant admis comme un être susceptible d'éprouver au delà du tombeau des impressions agréables ou douloureuses, et à l'égard duquel, par conséquent, nous puissions ressentir de la pitié. Il voulait uniquement nous enseigner par là que la plus haute puissance, pour attirer au jour et punir des crimes cachés, peut bien suspendre exceptionnellement ses lois éternelles.

« Je ne prétends pas dire que le poëte dramatique commette une faute lorsqu'il dispose sa fable de telle sorte qu'elle puisse servir à l'éclaircissement ou à la confirmation de quelque grande vérité morale. Mais j'ose dire que cette disposition de la fable n'est rien moins que nécessaire, qu'il peut y avoir des pièces très-parfaites et édifiantes qui ne visent à aucune de ces maximes particulières, et que l'on a tort de considérer la formule morale

(1) Celle de *Ninus*.
(2) Le spectre, dans *Hamlet*.

Digitized by Google

que l'on trouve à la fin de différentes tragédies chez les anciens, comme si l'ensemble ne se trouvait là que pour elle.

« Si donc la *Sémiramis* de M. de Voltaire n'avait d'autre mérite que celui dont il se targue si fort, à savoir que l'on peut y apprendre à respecter la suprême justice, laquelle, pour punir des crimes exceptionnels, choisit des voies exceptionnelles, *Sémiramis* ne serait à nos yeux qu'une pièce très-médiocre, alors surtout que cette morale n'est pas précisément la plus édifiante ; car il est évidemment beaucoup plus digne de la souveraine sagesse qu'elle n'ait pas besoin de ces voies extraordinaires, et que nous nous représentions le jugement du bon et du méchant comme inséré par elle, avec le reste, dans la chaîne naturelle des choses. »

La même pensée est exprimée encore à propos de la comédie de Favart *Soliman II*, représentée le 21 août 1767. Favart avait emprunté la donnée de sa pièce à un conte *moral* de Marmontel. Après quelques réflexions sur le conte lui-même, Lessing conclut :

« Mais qu'il y ait là une morale ou qu'il n'y en ait point, n'importe : c'est chose indifférente pour le poëte dramatique de savoir si de sa fable on peut déduire ou non une vérité générale, et c'est pourquoi la narration de Marmontel n'était pour ce motif ni plus ni moins propre à être transportée sur la scène. »

Quels sont, au point de vue de l'art, les rapports à maintenir entre le drame, ou la tragédie, et l'histoire ? Dans quelles limites le poëte tragique peut-il s'écarter de la réalité des faits que lui fournit la tradition ! Doit-il dominer l'histoire, ou bien se laisser dominer par elle ? Grave question, et, comme la précédente, sans cesse à l'ordre du jour. Parlant de la *Zelmiré* de du Belloy,

Digitized by Google

dont un critique français avait ainsi commencé l'analyse : « Un sujet tiré de l'histoire nous eût été infiniment *plus agréable*, Lessing s'exprime en ces termes : « Il est loisible à chacun d'avoir son goût particulier, et c'est chose méritoire de chercher à se rendre compte de son goût particulier. Mais accorder aux raisons par lesquelles on le veut justifier une généralité qui, si ces raisons étaient fondées, devrait en faire le seul goût véridique, cela s'appelle sortir des limites que comporte l'investigation de l'amateur et se proclamer législateur arbitraire. L'auteur français cité par nous commence par un modeste « Il nous eût été plus agréable, » et passe ainsi peu à peu à des assertions qu'il généralise, de manière à faire croire que ce *nous* est sorti de la bouche de la critique même. Le vrai juge en matière d'art ne déduit aucune règle de son jugement personnel, mais il a formé son goût d'après les règles que commande la nature de la chose.

« Or, Aristote a décidé depuis longtemps jusqu'à quel point le poëte tragique se doit préoccuper de la vérité historique ; pas au delà des limites où cette vérité ressemble à une fable bien disposée et avec laquelle il puisse accorder ses desseins. Il se sert d'une histoire, non parce qu'elle a eu lieu, mais par ce motif qu'elle a eu lieu de telle sorte qu'il lui eût été difficile de la mieux imaginer pour le but qu'il poursuit en ce moment même. Trouve-t-il cette convenance d'aventure en un cas véritable, ce cas véritable est pour lui le bienvenu ; mais de compulser longuement les annales de l'histoire pour y découvrir ce qu'il cherche, cela n'en vaut certes pas la peine. Et combien y en a-t-il donc qui savent ce qui s'est passé ? Si nous ne voulons tirer la possibilité qu'une chose peut arriver que de ce qu'elle est arrivée réellement, qu'est-ce donc qui nous empêche de considérer une pure invention

Digitized by Google

du poëte comme une histoire ayant eu lieu véritablement et de laquelle nous n'avons jamais rien ouï dire? Qu'est-ce qui nous rend d'abord une histoire croyable? N'est-ce pas sa vraisemblance interne? et n'est-il pas indifférent que cette ressemblance ne soit attestée par aucun témoignage ou aucune tradition quelconque, ou bien par des témoignages ou des traditions qui jamais encore ne sont parvenus jusqu'à nos oreilles? On admet sans motif que c'est une attribution du théâtre de conserver la mémoire des grands hommes; l'histoire est là pour y veiller, non le théâtre. Au théâtre, nous ne devons pas apprendre ce que tel ou tel individu a fait, mais ce que chaque homme d'un certain caractère fera sous le coup de certaines circonstances déterminées. Le dessein de la tragédie est bien plus philosophique que le dessein de l'histoire; et cela s'appelle la faire descendre de sa véritable dignité, de simplement prétendre l'utiliser pour le panégyrique d'hommes célèbres, ou même d'en abuser pour nourrir l'orgueil national. »

Cette dernière affirmation paraîtra bien hardie au premier regard; mais je crois qu'elle ne soulèvera pas d'objection réelle chez ceux qui, la reliant à ce qui la précède, pénétreront, sous son étroitesse apparente, le sens large et profond qu'elle renferme. C'est Shakspeare en main qu'il la faut surtout interpréter. Aucun de ceux qui ont l'intelligence du plus grand des poëtes tragiques ne pourra se méprendre sur cette règle si nettement proclamée par Lessing, et qui fait régner le drame sur l'histoire, à la seule condition d'y faire régner en même temps l'éternelle beauté dramatique, le cœur humain et la vie.

Voltaire, à propos de la pièce de Th. Corneille *Essex*, s'était donné beau jeu en critiquant les inexactitudes historiques dont elle est remplie. Lessing lui prouve qu'en

Digitized by Google

pareil sujet il n'est guère fondé à s'ériger en censeur, ayant lui-même en mainte occasion, et fort gravement, péché envers l'histoire.

« Mais après tout, dit-il, en quoi m'importe l'ignorance historique de M. de Voltaire? elle m'importe aussi peu que l'ignorance historique de Corneille lui importait à lui-même. Et, à la verité, ce n'est aussi qu'à propos de cette ignorance que je veux le défendre contre lui.

« Toute la tragédie de Corneille (dit Voltaire) est un roman. » S'il est émouvant, le sera-t-il moins parce que le poëte s'est servi de noms véritables?

« Pourquoi le poëte tragique choisit-il de véritables noms? Puise-t-il ses caractères dans ces noms, ou bien prend-il ces noms parce que les caractères que l'histoire leur adjoint sont plus ou moins conformes aux caractères qu'il s'est proposé de montrer dans l'action? Je ne parle pas de la manière dont la plupart des tragédies ont pu naître, mais de la manière dont, à vrai dire, elles auraient dû naître. Ou bien, pour m'exprimer davantage selon la pratique ordinaire des poëtes, sont-ce les seuls faits, les circonstances de temps et de lieu, ou bien sont-ce les caractères des personnages par lesquels les faits ont été engendrés, qui font que le poëte choisit plus volontiers tel événement et non tel autre? Si ce sont les caractères, la question se trouve aussitôt résolue, de savoir à quel point le poëte se peut éloigner de la vérité historique; en tout ce qui ne tient pas aux caractères, autant qu'il voudra. Rien que les caractères sont sacrés pour lui; fortifier ceux-ci, les mettre dans leur meilleur jour, c'est tout ce qu'il lui est permis d'y ajouter de son fait; la moindre différence essentielle détruirait la cause qui fait qu'ils portent ces noms et non pas tels autres, et rien n'est plus rebutant que ce dont nous ne pouvons comprendre aucune cause. »

Digitized by Google

Lessing n'a pas seulement compris le drame, il a pénétré la nature de la comédie; et sur ce nouveau terrain encore, où il a rendu à nos bons comiques, à Molière surtout qu'il admire sans réserve, une justice intelligente, son clair regard a dissipé une confusion. Lessing ne goûtait guère cet axiome banal que la comédie est faite pour châtier les mœurs en riant : — CASTIGAT RIDENDO MORES. — « Où donc est-il écrit que la comédie ne doit nous faire rire que de défectuosités morales, de vices susceptibles d'être réformés ? Toute dissonnance, tout contraste qui oppose le néant d'une chose à sa réalité, est risible. Mais rire et se moquer sont deux choses extrêmement distantes. Nous pouvons rire d'un homme, rire à son occasion, sans nous moquer de lui le moins du monde. Cependant, aussi incontestable, aussi notoire que soit cette différence, toutes les chicanes que récemment encore Rousseau a soulevées à propos de l'utilité de la comédie ne sont nées que de ce qu'il ne l'a pas suffisamment prise en considération. Molière, dit-il, par exemple, nous fait rire du Misanthrope, et pourtant le Misanthrope est l'honnête homme de la pièce; Molière se montre donc comme un ennemi de la vertu, en ce qu'il rend l'homme vertueux méprisable? Non pas: le Misanthrope ne devient pas méprisable, il reste ce qu'il est; et le rire, qui jaillit des situations dans lesquelles le poëte le place, ne lui enlève absolument rien de notre estime. De même pour le Distrait; nous rions de lui, mais le méprisons-nous pour cela? Nous prisons ses autres bonnes qualités, comme nous le devons; sans elles nous ne pourrions pas même rire de ses distractions. Que l'on donne ces distractions à un homme méchant, à un homme méprisable, et l'on verra si elles seront encore risibles! Elles seront répugnantes, repoussantes, laides, et non comiques. »

Digitized by Google

« ... Son utilité véritable et générale (celle de la comédie), ajoute-t-il un peu plus loin, « réside dans le rire lui-même, dans l'exercice de notre capacité de pénétrer le comique, de le saisir légèrement et vite sous tous les costumes de la passion et de la mode, dans tous ses mélanges avec de bonnes et de mauvaises qualités; même sous les rides de l'austérité solennelle. Admettons que l'*Avare* de Molière n'a jamais guéri un avare, le *Joueur* de Regnard un joueur; accordons que le rire ne peut aucunement corriger ces fous : tant pis pour eux, mais non pour la comédie. Il lui suffit, à elle, si elle ne peut guérir des maladies incurables, de confirmer en leur santé les gens qui se portent bien. »

L'esprit de Lessing s'élevait bien au-dessus des coteries littéraires que se constituent des peuples dans leur vanité ou dans leur ignorance. En Allemagne, certaines gens qui se décernent volontiers le titre de critiques croient rehausser le mérite littéraire de leur nation en rabaissant celui des nations voisines, et surtout de la France. C'est là une patriotique sottise. On ne saurait faire à Lessing un plus grand outrage, et le plus méconnaître qu'en attribuant à sa grande intelligence et à sa vaillante justice de pareilles infirmités d'esprit et de caractère. Il ne pensait pas, comme quelques-uns de ses admirateurs inintelligents — qui nous délivrera de nos amis? — que l'on donne rien à la gloire d'un peuple de ce que l'on prend à celle d'un autre. Il faut, il est vrai, que le laurier croisse sur le sol natal, s'il doit rester vert et défier le temps. C'est là ce que savait Lessing, et c'est pourquoi il n'a cessé de s'élever contre les importations de la scène française, et de combattre, surtout dans nos œuvres tragiques, cet ennemi qu'il redoutait par-dessus tout pour l'avenir de la poésie et des arts en son pays : le mécanisme des convenances vou-

Digitized by Google

lues, les solennelles fictions de la forme, proclamées comme règles immuables du génie.

Dans sa dissertation sur la *Mérope* de Voltaire, Lessing arrive à ce jugement général sur lequel il a souvent appuyé par des exemples :

« La régularité (1) tant vantée du théâtre français est seulement apparente. Voltaire surtout s'entend en maître à se rendre les chaînes de l'art si légères, si larges, qu'il conserve toute liberté de se mouvoir comme il veut; et pourtant il se meut souvent avec une telle lourdeur et fait des contorsions si inquiètes, qu'il semblerait que chacun de ses membres est rivé à un billot particulier. »

Lessing n'a pas épargné les tragédies de Voltaire. Il avait sur ce point assez beau jeu. Mais il a osé discuter Corneille lui-même, lui préférer Sophocle et surtout Shakspeare. C'est chez nous, je le sais, un grand grief contre lui. Que de gens cependant l'ont condamné sur ce fait, qui jamais n'ont lu une ligne de la *Dramaturgie!* Quelle vertueuse indignation s'emparerait d'eux si, ouvrant l'œuvre au hasard, leurs yeux allaient tomber sur le passage suivant : « Qu'on me nomme la pièce du grand Corneille, que je ne ferais pas mieux que lui. Qui tiendra la gageure?

« Mais non ; je ne voudrais pas que cette assertion fût prise pour de l'outrecuidance. Que l'on considère donc bien ce que j'y ajoute : Je ferai certainement mieux la pièce, — et pourtant il s'en faudra de beaucoup que je sois un Corneille, — et il s'en faudra de beaucoup également que j'aie fait un chef-d'œuvre. »

Si Lessing indiquait vivement à ses compatriotes les périls de la scène française, ce n'était pas pour convertir en

(1) Mot pris ici dans le sens de conformité à la règle.

Digitized by Google

qualités, au profit de leur amour-propre, les defauts signalés chez leurs voisins. Il rendait justice à la culture des lettres en France, à cette élégante urbanité qu'elle avait répandue dans les esprits, et dont, ce me semble, Racine a la meilleure part.

« Pour le dire sans détour, nous autres Allemands sommes encore en ce point, vis-à-vis des Français, les vrais barbares! Plus barbares que nos barbares aïeux, pour lesquels un ménestrel était un homme très-précieux, et qui, auprès de toute leur indifférence pour les arts et les sciences, auraient certainement tenu pour fou celui qui eût fait cette demande : « Lequel, d'un barde ou d'un trafiquant de peaux d'ours et d'ambre jaune, est le citoyen le plus utile ? »

Lessing croyait l'étude de Shakspeare aussi favorable au développement de l'art national, qu'il jugeait préjudiciable pour celui-ci l'imitation de Corneille et de Racine, et surtout l'imitation du théâtre de Voltaire. Déjà dans sa *Correspondance littéraire*, en combattant Gottsched, il avait assigné le premier rang à Shakspeare :

« Même à juger la chose d'après les modèles des anciens, Shakspeare est un poëte tragique beaucoup plus grand que Corneille, quoique celui-ci ait fort bien connu les anciens, et celui-là presque pas du tout. Corneille s'en rapproche davantage dans l'arrangement mécanique, et Shakspeare dans ce qu'ils ont d'essentiel. L'Anglais atteint presque toujours le but de la tragédie, quelque personnels et singuliers que soient les chemins qu'il choisit ; le Français ne l'atteint presque jamais, bien qu'il suive presque toujours les chemins frayés des anciens. Après l'*Œdipe* de Sophocle, aucune pièce ne s'empare de nos passions avec plus de puissance que le *Roi Lear*, *Othello*, *Hamlet*, etc. Corneille a-t-il une seule pièce qui nous ait émus

Digitized by Google

autant que la *Zaïre* de Voltaire ? Et la *Zaïre* de Voltaire, combien elle est au-dessus du *Maure de Venise*, dont elle offre la faible copie, et à laquelle tout le personnage d'Orosmane a été emprunté ? »

Dans la *Dramaturgie*, Lessing parle ainsi de *Zaïre* : « L'amour même a dicté *Zaïre* à Voltaire, dit un critique français, avec beaucoup de grâce. Il eût dit avec plus de justesse, la galanterie. Je ne connais qu'une seule tragédie à laquelle l'amour même ait travaillé, et c'est *Roméo et Juliette* de Shakspeare... Voltaire comprend à merveille, si je puis dire ainsi, le style de chancellerie de l'amour ; mais le meilleur chancelier n'en sait pas toujours le plus sur les secrets du gouvernement. »

En un autre endroit de la *Dramaturgie*, nous lisons : « Ce que l'on a dit d'Homère, qu'il est plus facile d'arracher à Hercule sa massue que de lui ravir un vers, cela peut aussi s'appliquer entièrement à Shakspeare. Sur la moindre de ses beautés est imprimé un sceau qui sur-le-champ dit au monde entier : Je suis *Shakspeare*. Et malheur à la beauté étrangère qui ose se mettre à côté d'elle !

« Shakspeare veut être étudié, non pillé... »

Et dans la *Correspondance littéraire*, complétant le passage cité tout à l'heure, Lessing s'énonçait en termes vraiment prophétiques, car l'avenir s'est porté garant de son assertion :

« Si l'on avait traduit pour les Allemands les chefs-d'œuvre de Shakspeare avec quelques humbles modifications, je sais à n'en point douter que cela aurait produit de bien meilleurs résultats que ceux que l'on a provoqués en les familiarisant à ce point avec Corneille et Racine. Le peuple aurait d'abord goûté le premier bien davantage qu'il ne peut goûter les seconds ; Shakspeare aurait en-

Digitized by Google

suite mis en train parmi nous de bien autres cerveaux que ceux dont on peut attribuer le réveil à Corneille et Racine. Car un génie ne peut s'allumer qu'à un autre génie, et surtout à celui qui semble ne tout devoir qu'à la nature et qui ne s'effraye pas à l'aspect des laborieuses perfections de l'art. »

Lessing a le respect du génie et lui accorde sans réserve la souveraineté sur la critique, parce qu'il n'admet pas, je le répète, le génie comme force indisciplinée, et que le vrai poëte à ses yeux renferme toujours en lui un artiste véritable :

« Les règles, dit-on, écrasent le génie ! — Comme si le génie se laissait écraser par quoi que ce soit au monde ! Et encore ici par quelque chose qui, comme ils en conviennent eux-mêmes (1), est tirée de lui-même. Tout critique n'est pas un génie; mais tout génie est un *critique né*. Il a en lui le spécimen de toutes les règles... »

Je n'ai rassemblé que quelques traits dans l'œuvre de Lessing. Il eût fallu écrire un volume pour fouiller le détail de cette physionomie. Dans cette esquisse, de plus, c'est le critique seul que j'ai voulu présenter; pour avoir l'homme complet, il eût fallu examiner encore l'auteur dramatique en Lessing lui-même, ne pas négliger le fabuliste, un côté fort intéressant et en France absolument ignoré de cet éminent esprit; il eût fallu par-dessus tout mettre dignement en relief le philosophe qui écrivit ces lignes si calmes et si élevées dans l'introduction à son beau traité sur l'Education du genre humain :

« Pourquoi nous refuser à voir autre chose dans *toutes* les religions positives que la seule marche d'après laquelle l'intelligence humaine pouvait et devait se développer en

(1) C'est-à-dire les Bodmer et consorts.

Digitized by Google

chaque contrée, au lieu de nous irriter contre aucune d'elles ou d'en sourire avec pitié ? »

Lessing ramenait tout à l'éducation dans sa philosophie :

« Ce que l'éducation est pour l'individu, écrivait-il, la révélation l'est pour l'espèce entière. L'éducation est une révélation qui se réalise pour l'individu : la révélation est l'éducation qui s'est réalisée pour l'espèce humaine et *qui se réalise encore.* »

A coup sûr, ce n'était pas un philosophe de faible trempe, celui qui osait écrire ces lignes :

« Ce n'est pas la vérité qu'un individu quelconque possède ou croit posséder ; c'est l'effort loyal fait pour s'emparer de la vérité, qui constitue la valeur de l'homme. Car ce n'est point par la possession, mais par la recherche de la vérité que s'étendent ses forces, où réside seul son perfectionnement toujours croissant. La possession rend paisible, paresseux, fier. Si Dieu tenait renfermée dans sa droite toute vérité, et dans sa gauche le seul instinct toujours vivace qui la poursuit, en y ajoutant même pour moi la condamnation à l'erreur permanente, éternelle, et si Dieu me disait : Choisis ! je me précipiterais humblement à sa gauche, et je dirais : « Père, donne ; la pure vérité n'est que pour toi seul. »

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDE SUR GŒTHE

Gespräche mit Göthe in den letzten Jahren seines Lebens.
Von Johann Peter Eckermann.

Göthe aus näherm persönlichen Umgange dargestellt.
Von Johannes Falk.

Geistesworte aus Göthe's Briefen und Gesprächen.
Von Ludwig von Lancizolle.

Göthe's Briefe in den Jahren 1768 bis 1832.
Von Dr Henrich Döring.

« Les lettres appartiennent aux documents les plus importants que puisse laisser l'individu... Ce qui nous réjouit ou nous tourmente, ce qui nous pèse ou nous occupe, se détache avec elles de notre cœur; et ces feuilles, envisagées comme vestiges durables d'une existence, sont toujours d'autant plus importantes pour la postérité, que l'instant seul flottait devant celui qui les écrivait, et qu'il songeait moins à un temps à venir. »

Gœthe, *Réflexions et Maximes.*

I

En Allemagne on n'est pas grand homme à bon marché, il faut payer rançon à la critique. A peine est-on sous terre, les vers s'attaquent au corps, les interprètes à l'esprit. Depuis qne la mort a éteint l'éclat de ses yeux, en

Digitized by Google

ranimant celui de son génie, Gœthe a fourni prétexte à une multitude d'écrits. Tel a pris un fragment de l'œuvre; tel autre un aspect de l'individualité, une période ou même un simple accident de la vie. Quelques-uns, comme MM. Viehoff, Schæfer, et plus récemment M. Lewes dans un remarquable travail, ont tenté d'embrasser l'œuvre et l'homme dans les limites d'une biographie générale. De toutes ces recherches est née une véritable bibliothèque. Mais, en dépit de travaux sérieux, mêlés à un trop grand nombre de dissertations médiocres, on ne saurait dire que la personnalité de Gœthe ait été épuisée jusqu'ici et sous tous ses aspects également approfondie. Ce n'est pas, on l'imagine, un pareil travail que je me propose. Je ne crois pas d'ailleurs le moment venu encore d'accomplir cette tâche avec un plein succès; la perspective où Gœthe apparaîtra quelque jour ne me semble pas suffisamment reculée pour qu'on puisse dès aujourd'hui le juger sans nul esprit de parti. Il faut pour cela que son génie, engagé malgré lui dans les luttes du présent, se soit placé définitivement et de lui-même dans les cadres de l'histoire, et que, sans cesser de nous intéresser moins profondément, il cesse, en nous passionnant, de nous exciter aux admirations trop véhémentes comme aux protestations trop amères. Quand la polémique ne soulèvera plus ses nuages autour du piédestal qui supporte cette imposante figure, celle-ci se montrera dans sa vérité, dans son repos, et tous ses traits s'éclaireront à la fois. Mais on peut dès à présent tracer quelques lignes dominantes de l'ensemble. Gœthe lui-même, dans ses lettres et dans des conversations pieusement recueillies, a marqué pour la postérité, d'autant mieux qu'il ne songeait pas à elle, les côtés décisifs de son esprit et de son caractère. Dans ces écrits, c'est le poëte surtout qu'il nous fait voir; dans les docu-

Digitized by Google

ments intimes qui sont aujourd'hui sous nos yeux, c'est l'homme qu'il met à nu, sans que cette épreuve, fatale à tant d'autres, porte à sa grandeur le moindre préjudice.

Si Gœthe était l'homme des partis, combien le rôle du critique à son égard serait plus aisé; mais combien aussi son propre rôle se trouverait amoindri! Car c'est là le plus manifeste témoignage de son élévation, qu'il se soit montré incapable de satisfaire un parti, et qu'il les ait attirés tour à tour vers lui par quelque côté de sa vaste organisation.

Au congrès d'Erfurt, Napoléon manifesta le désir de voir Wieland et Gœthe. Quand celui-ci se présenta, l'empereur le contempla durant quelques secondes, et puis il lui dit brusquement: « Monsieur Gœthe, vous êtes un homme. » — Après le départ de Gœthe, l'empereur se tourna vers Talleyrand, Daru, Savary et Berthier, présents à l'entrevue, et répéta encore : « Voilà un homme! »

Employé comme phrase à effet, l'éloge est banal; pris au sens philosophique, c'est le plus grand qui puisse être accordé à aucun mortel. Les individus sont nombreux, l'homme est extrêmement rare. La prépondérance d'une faculté, le développement spécial d'une aptitude suffit pour nous assurer la supériorité sur un point, en nous laissant incomplet sur d'autres. Examinée de près, l'individualité s'offre presque toujours comme une altération plus ou moins notable de la nature humaine ; elle s'accuse par un défaut d'équilibre entre les facultés qui constituent l'espèce. Ainsi que la santé exprime l'harmonie des organes, la beauté physique proclame la proportion des formes et l'heureuse complicité des lignes pour créer l'ensemble. Les dieux, qui dans les limites de l'humanité n'ont rien voulu devoir à Gœthe, lui accordèrent le triple privilége de la santé, de la force intellectuelle et de la beauté, de la

Digitized by Google

proportion et de l'équilibre en tout. Ce qui frappe chez lui, ce n'est pas, on le reconnaît aussitôt, telle faculté prédominante, mais l'ensemble et le libre jeu de toutes les facultés. Aussi bien que dans sa stature et dans son visage, on ne voit rien de heurté dans son génie, de grêle ni d'excessif en aucun sens. Gracieux dans sa puissance, élégant et souple dans sa dignité, d'une inépuisable variété dans son unité, Gœthe laisse toujours apparaître en lui et goûter l'espèce sous l'individu. Il est tolérant, parce qu'il est fort; il est simple, parce qu'il est naturel; il est humain, parce que, répondant à la nature humaine par tous les côtés de son organisation, son intelligence et son cœur ne sauraient rien exclure de ce qui appartient à celle-ci. Qui ne représente qu'un fragment de l'homme ne saurait non plus réfléchir que fragmentairement la vérité humaine. Gœthe n'a jamais considéré les choses que dans l'ensemble, parce qu'il fut lui-même un ensemble merveilleux. La modération que sans contrainte il met dans ses vues, dans sa volonté et dans son activité, est un signe encore de sa supériorité, car l'impatience et l'obstination sont peut-être les plus irrécusables témoignages de notre faiblesse. Nulle fièvre ne le saisit à la vue des obstacles; il ne tranche jamais là où il ne peut dénouer, et son calme regard règne tranquille et limpide sur la vie. Il ne cherche ni à s'imposer à l'imagination, ni à la surprendre par la saillie d'une forme ambitieuse; son large bon sens, exclusif de toute excentricité, répugue au paradoxe, qu'il rejette comme une nature saine et vigoureuse éliminerait un poison; nul artifice de la pensée ou du langage ne le sollicite, et c'est par degrés, sans violence et sans fracas, qu'il s'empare de l'esprit, en le remplissant d'une inspiration soutenue qui jamais ne déborde dans le lit profond que l'artiste a su creuser à l'âme du poëte. Ses œuvres

Digitized by Google

ressemblent à ces eaux qui sont calmes parce qu'elles sont profondes. Herder a porté plus haut que Gœthe peut-être l'idée de l'humanité et de ses destinées morales; Schiller l'a vaincu par un plus grand essor dramatique; Hegel l'a surpassé en tant que métaphysicien; Gœthe, non-seulement comme poëte, mais comme homme, fut plus complet qu'eux tous, et en cela il les a tous dominés. Auprès de Herder, de Schiller et de Hegel, ma pensée va malgré moi combler d'un désir la lacune entrevue dans leur génie. Auprès de Gœthe, je n'ai jamais ressenti cette insuffisance relative. Il s'ajuste si bien à tous les instincts du genre humain, qu'on ne songe pas à compléter en lui ce que la nature fit si complet. Gœthe est l'homme s'offrant en méditation à l'homme. Sa supériorité se meut si constamment dans les régions humaines, qu'elle ne nous décourage jamais, et qu'il nous semble même parfois que nous la pourrions aisément atteindre. En certains génies, il se trouve au contraire que le défaut de proportion engendre une élévation plus ou moins illusoire; ils apparaissent plus grands que nature en nous montrant le développement exclusif d'une capacité de la nature humaine, et non pas cette nature dans son développement général. Gœthe est d'autant plus grand en réalité qu'il se rapproche davantage de nous. Parce qu'il s'est développé à la fois dans le sens de la hauteur et de l'étendue, on peut croire, au premier coup d'œil, plus facile de l'approcher. Mais que l'on prenne en main la mesure du critique, chargée d'anéantir les apparences et de déterminer les dimensions véritables, et qu'on l'applique impartialement à ce vaste génie, on se convaincra bientôt que s'il apparaît moins élevé que d'autres, c'est surtout parce qu'il présente plus de surface. Son caractère est l'ampleur.

L'attribut fondamental de l'homme se peut réduire, en

Digitized by Google

dernière analyse, à celui de l'éducation personnelle. Ainsi que les grands peuples, les grands hommes sont ceux dans lesquels cet attribut apparaît à un degré supérieur. Or, je ne vois pas qu'il se soit déployé nulle part avec plus de suite et de succès que dans la vie de Gœthe. Cette vie nous présente le tableau d'une force de développement qui sans cesse s'accroît avec le secours de son milieu, se replie en elle-même au contact des influences hostiles aussitôt distinguées, s'empare de celles qu'elle ressent comme favorables, et dans cette permanente alternative, ne cesse jamais de se discipliner en s'élevant. La destinée, sans doute, s'est encore complu au service d'une œuvre que la nature ébaucha avec tant de générosité dès le berceau. Gœthe naquit heureux, en enfant gâté de la nature et du sort tout à la fois. On aurait tort néanmoins de penser que, dans le développement de cette belle et vigoureuse organisation, il n'y eut autre chose que de l'instinct et du bonheur. Gœthe avait conscience de son étoile, et ce sentiment se résolvait à ses yeux en un grand devoir à accomplir. Il avait de la sorte mis sa volonté au-dessus des priviléges de la fortune, de la naissance et de la destinée; il devint plus grand que ces dons répandus d'une main si favorable sur son berceau; il éleva le caprice de la nature dans les régions de la liberté, et le fit sien en l'employant à régner sur lui-même.

« La perfection, » écrivait-il, « est la règle du ciel; vouloir le parfait est la règle de l'homme. »

Cette règle, il l'avait prise au sérieux; j'en atteste ces lignes à Lavater :

« L'œuvre journalière qui m'est imposée, et qui me devient quotidiennement plus difficile, appelle dans la veille et dans le rêve ma vigilance. Ce devoir me devient plus cher chaque jour, et je voudrais en cela ne rester inférieur en rien aux plus

Digitized by Google

grands hommes... Ce désir d'élever aussi haut que possible dans les airs la pyramide de mon existence, dont la base m'est indiquée et demeure établie, passe avant toute chose et me laisse à peine sujet à des oublis passagers. Je ne dois pas différer; je suis déjà avancé en âge (1), et peut-être la destinée me brisera-t-elle au milieu de mon ouvrage, laissant inachevée et tronquée la tour babylonienne. Il faudra que du moins l'on dise que le plan fut hardi, et si je vis, il faudra bien aussi, avec l'aide de Dieu, que mes forces y suffisent. »

Les destins respectèrent un tel ouvrier; l'œuvre qu'il taillait dans le granit de l'histoire s'éleva majestueusement, et la base qui la portait ne fit que s'affermir en s'élargissant toujours davantage. Dix ans avant sa mort, en 1823, il avait vraiment acquis le droit de répondre à sa vieille amie, la comtesse Auguste de Stolberg, un peu trop désireuse de le convertir au sentiment de sa mystique piété :

« Durant toute ma vie, j'ai agi loyalement vis-à-vis de moi-même et des autres, et dans mon train terrestre, j'ai toujours porté mon regard vers ce qu'il y a de plus élevé. »

Toute œuvre sérieuse repose sur la sincérité de l'homme envers lui-même. Nul ne ment aux autres s'il n'a commencé par se mentir à lui-même. Gœthe n'a pas connu le mensonge, et c'est en cela que sa nature est foncièrement morale, non pas sans doute en vertu des préceptes de telle confession particulière, mais du précepte unique et éternel que proclame la conscience humaine, et qu'elle proclamera toujours au-dessus de toutes les sectes et de toutes les doctrines particulières. La sincérité est notre juge à tous. Elle est la commune orthodoxie, la seule qui

(1) Il avait alors quarante et un ans (1780).

Digitized by Google

ne passe point, et qui, aussi vaste que l'univers, embrassera et justifiera toutes les convictions sincères jusqu'à la fin des siècles. Qui s'absout lui-même dans son for intérieur, aucun pouvoir au monde ne le peut condamner; qui se condamne, nulle puissance ne le saurait absoudre. Devant la souveraineté de la conscience individuelle, Dieu lui-même perdrait ses droits, s'il en pouvait élever là où l'homme ne s'est pas librement accusé lui-même. La sincérité envers soi, qui est le support de la morale, était pour Gœthe également le fondement du talent et la condition du génie. C'est dans ce sens qu'il dit dans ses *Reflexions et maximes :*

« Celui qui est vrai vis-à-vis de lui-même et des autres, et qui le reste, possède la plus belle qualité des plus grands talents. »

Dans ses conversations avec le professeur Eckermann, il a fourni son meilleur commentaire à cette parole :

« Dans son ensemble, le style d'un écrivain est une expression fidèle de ce qu'il renferme au dedans de lui; quelqu'un veut-il avoir un style clair, que la clarté d'abord se fasse dans son âme, et s'il veut avoir un grand style, qu'avant tout il possède un grand caractère. »

On n'accusera pas Gœthe d'avoir mis l'art au rabais, ni d'avoir patronné d'avance de son exemple ou de son assentiment ces productions artificielles qui, en Allemagne comme en France, ont envahi, à l'égal de ronces parasites, le terrain des lettres et des arts. La décadence littéraire s'accusera toujours par l'hypocrisie de la forme, s'étudiant à dissimuler la vanité du fond. La crédulité d'un public frivole ou corrompu, en se rendant complice de ce charlatanisme, tend à le perpétuer. En même temps que

Digitized by Google

l'inspiration et l'amour véritable des lettres, toujours accompagnés du travail et de la patience, on voit disparaître la loyauté dans les œuvres de l'esprit, et les maximes de Gœthe, depuis qu'il les énonça, n'ont été que trop vérifiées par l'expérience. Trop de réputations littéraires ressemblent aujourd'hui aux fortunes que le jeu a édifiées, et que le jeu menace sans cesse de détruire. L'écrivain est devenu plus rare à mesure que la gent littéraire, enfièvrée du seul désir de la renommée, a fait irruption bruyamment dans les avenues de l'idéal, de la nature et de la vérité. Qui n'aime la célébrité que pour elle-même, et non pour la vérité et pour la beauté dont elle devrait être le reflet, celui-là renonce à la vertu dans l'art : il prostitue son talent, il vend son esprit et son intelligence. De cette prostitution, comme de l'autre, ce n'est pas la fécondité ni la force qui peuvent sortir. Du jour où reparaîtra la sincérité dans la production, la renaissance ne sera pas loin. Jusque-là on se croira fort, et l'on ne sera que violent; on voudra être ingénieux, et l'on se persuadera que l'on a fouillé la vérité en ses derniers replis, parce qu'on sera parvenu à grossir, à l'aide d'un prisme fantastique, un côté infime de la vérité, ou que l'on aura ballonné du vent de la réclame et de la vanité des œuvres vides et mortes en naissant.

La complication est, avec le défaut de sincérité et de vie, la maladie des époques d'où l'art est absent. Elles n'ont point de synthèse; l'homogénéité que crée entre les esprits une grande et souveraine conception leur fait défaut; tout se mêle bientôt, se heurte et se combat dans leur sein. Chaque force isolée trouve devant elle un monde à soulever; elle s'use à ce labeur, se révolte ou se désespère. Dans cette diffusion, chaque fragment, chaque détail s'impose avec des conditions extravagantes. La perspective

Digitized by Google

idéale d'un point de vue commun, qui mettrait toutes choses à leur place et déterminerait leur importance relative, se trouble, s'efface, disparaît même complétement. L'art n'étant pas dans la vie sociale, il n'en peut sortir. Au lieu des grandes lignes et des horizons dégagés, l'œil ne voit plus que l'encombrement dont il est obstrué : il perd le sentiment des distances; la pensée débordée mêle encore à la complication des choses celle qui lui est naturelle, et qu'un pareil spectacle tend à augmenter à mesure qu'elle s'applique davantage à le comprendre. Le plus grand mal, c'est que, au lieu de lutter avec persistance, nombre d'esprits, trop enclins à se montrer subtils, finissent par se complaire dans cet élément. Au lieu de tendre à la simplification, ils s'ingénient à multiplier les problèmes de l'art, de la vie, de la science, comme s'ils redoutaient de s'appauvrir en sortant de la confusion.

« Qui exige trop, qui se complaît à ce qui est embrouillé, reste exposé aux erreurs (1). »

Les esprits que possède cette périlleuse tendance ont bien vite abandonné ou perdu la piste du vrai. On les trouve à l'écart dans les sentiers de traverse qu'ils s'applaudissent d'avoir frayés, mais qui ne mènent à rien.

« L'amour de la vérité se manifeste en ceci, que l'on se montre partout capable de trouver le bien et de le chérir (2). »

La vérité n'est pas dans les sentiers de traverse; elle est dans la large voie où doivent passer la civilisation et l'histoire, dérivées des besoins permanents de l'homme. Gœthe n'est jamais sorti de cette large voie. Il n'a pas

(1) Gœthe, *Réflexions et maximes*.
(2) *Idem*.

Digitized by Google

compliqué les choses en y introduisant une nature compliquée ; il ne les a pas faussées en les regardant à travers les raffinements d'une pensée plus soucieuse de frapper que de convaincre ; il ne les a pas déformées en y introduisant sa propre déformation ; il ne les a pas scindées en leur imposant les bornes exclusives de l'intelligence particulière ou des coteries : il a conservé avec soin la nature en lui, et c'est ainsi qu'il est resté digne de voir, de ressentir, d'exprimer les choses naturellement. Combien d'entre nous, au milieu des fictions de toutes sortes qui les reçoivent dès leur naissance, et après avoir anéanti en eux la nature jusqu'à la dernière fibre, font des efforts superflus pour la réaliser au dehors dans leurs œuvres ! Ils ne songent pas que c'est au dedans qu'il la faudrait d'abord rétablir, et qu'ils l'ont perdue en obscurcissant dans leur âme le miroir où elle a voulu se peindre rehaussée de l'idéal.

II

Comme l'étoile,	*Wie das Gestirn,*
Sans hâte,	*Ohne Hast,*
Mais sans trêve,	*Aber ohne Rast,*
Que chacun se meuve	*Drehe sich jeder*
Autour de son propre poids.	*Um die eigne Last.*

Je voudrais voir ces vers de Gœthe inscrits au pied de la statue que le ciseau de Schwanthaler a élevée à la mémoire du poëte dans sa ville natale. Ils sont l'épigraphe de sa vie. On disserte beaucoup sur le prix du temps,

Digitized by Google

mais le temps n'a de prix que par nous. Tant vaut l'homme, tant vaut l'instant. Ce que chaque situation, ce que chaque heure porte en elle, celui-là seul le sait qui travaille loyalement et sans trêve à l'œuvre de sa propre éducation. Gœthe comprenait ce que l'homme peut emprunter au temps et ce qu'il y peut déposer, quand il disait à Eckermann en 1823 :

« Chaque situation, chaque instant même est d'une valeur infinie, car il est le représentant de toute une éternité. »

« Il vaut mieux (1) faire la plus infime chose du monde, que de regarder une demi-heure comme de peu d'importance. »

« Le plus sûr est toujours de ne faire que la chose la plus voisine, celle qui est devant nous (2). »

« Ne cherche pas d'inutile remède !
De notre maladie le grave secret
Flotte entre la précipitation
Et la négligence (3).

La nature de Gœthe s'exprime ici avec une clarté parfaite. Il fuit l'agitation qui rompt l'harmonie des forces; il craint, par trop de hâte, de détruire le centre autour duquel — « semblable à l'étoile » — son génie se meut avec calme et sans trêve. Que de mécomptes il a dû s'épargner par là, et que de fois il a dû soustraire sa liberté aux inévitables conséquences d'un acte irréfléchi! Ne l'a-t-il pas exprimé lui-même dans ce distique?

« Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, ne te laisse pas sur-
Et tu auras échappé cent fois (4). » [prendre,

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) *Wilhelm Meister's Lehrjahre.*
(3) *Sprichwörtlich.*
(4) *Sprichwörtlich.*

Digitized by Google

Gœthe apprit de bonne heure que la vie est un art, et que ce n'est pas être libre ni le devenir que de se mettre sans discernement à la merci des influences. Au milieu des courants opposés de l'époque, il était difficile, même à un esprit aussi puissant et aussi pondéré que le sien, de se maintenir dans la direction d'un développement normal. Sa prudence et sa réserve vis-à-vis des événements, des agitations, des hommes de son temps et de son pays, lui ont été souvent imputées à crime. C'est dans les troubles de l'époque qu'il faut chercher leur véritable sens et leur justification. On a taxé Gœthe non de sagesse, mais d'indifférence et d'égoïsme, parce qu'il s'est tenu à distance de certaines fièvres prématurées ou stériles, et qu'il a écarté de lui tout ce qui eût faussé son individualité. Si Gœthe ne s'est pas laissé engager, comme quelques-uns l'auraient voulu, dans la crise sociale que traversait alors l'Allemagne, ce n'est pas qu'il en comprît moins que d'autres l'importance et la portée; c'est plutôt parce qu'il voyait de plus haut, et que les résultats dont les impatients se croyaient si voisins, il les jugeait encore ensevelis dans un lointain avenir. L'extrême désir supprime le temps et crée à son profit des illusions d'optique. Gœthe avait trop de calme et d'étendue dans l'intelligence pour ne pas voir que l'époque et l'Allemagne surtout participaient encore bien plus au chaos qu'à l'organisation et à la renaissance. Or le chaos répugnait à sa nature harmonieuse. Cherchant à affermir en lui et à développer le précieux équilibre dont la nature l'avait doué, il devait se soustraire d'instinct et par la réflexion à tous les chocs violents qui eussent pu le rompre. C'est là le secret de ce qu'on a appelé son égoïsme. Né poëte, il voulut le rester. Il a bien fait, et ceux qui eussent désiré le voir tribun ne songent pas qu'ils lui demandent le sacrifice de tout ce

Digitized by Google

qui le fit poëte. Gœthe est resté Gœthe : qui oserait l'en blâmer? La destinée ne l'avait pas comblé de présents si rares et si abondants pour qu'il en fît la proie des partis religieux, littéraires ou politiques. Tout grand homme appartient à son génie. Quelle que fût l'originalité de Gœthe, beaucoup de choses flottaient alors dans l'atmosphère sociale qui menaçaient sans trêve d'altérer et même de détruire cette originalité. Gœthe a été de son temps, mais il l'a possédé plus qu'il ne s'est laissé posséder par lui. En le devançant, il l'a jugé. L'indépendance ne se traduisit pas en isolement dans cette âme si remplie de sympathie pour tous les grands intérêts de la civilisation, si large, si vivante et si désireuse de vivre. Mais il connaissait la place qui lui était assignée :

« Quelques vers que j'ai à faire, écrivait-il à son ami Knebel en 1797, m'intéressent plus que maintes choses plus importantes, sur lesquelles il ne m'est accordé aucune influence; et si chacun en fait autant, tout n'ira que mieux à la ville et à la maison. »

C'était un de ces rares esprits qui ont de l'hygiène. S'il se fût ouvert sans réserve aux influences qui l'assiégeaient, nous aurions certainement un moins grand poëte et un moins grand homme à admirer. De grands talents, qui s'abandonnèrent avec trop d'ardeur aux souffles agités de l'époque, se sont perdus, et le désespoir a, comme un dernier orage, emporté leurs débris. Il y a de ce fait, parmi les contemporains de Gœthe, des exemples notoires. Gœthe lui-même, selon l'expression caractéristique dont il s'est servi, « maintenait ses lignes de défense. » Il n'ouvrait la place qu'à bon escient. En restant, en ramenant sans cesse toutes ses forces au foyer de sa culture personnelle, il a payé généreusement sa dette au monde

Digitized by Google

et à la postérité. Accuse-t-on d'égoïsme la source qui, tout en suivant sa pente, réjouit de ses limpides fraîcheurs le voyageur altéré? Accuse-t-on d'indifférence l'arbre qui prête à nos lassitudes ses ombrages et ses fruits? Mais si l'on veut empêcher que la source ne tarisse, il ne faut pas la transporter au désert; si l'on veut que l'arbre fleurisse et porte des fruits, il ne faut pas le transplanter dans un terrain mouvant, ou dur et raboteux. Aveugle, d'ailleurs, qui ne voit pas combien Gœthe, en créant avec Schiller une Allemagne intellectuelle, a servi et préparé les futures destinées de son pays!

« Pour une nation, disait-il à Eckermann (1824), il n'y a de bon que ce qui sort de son propre foyer et qui résulte d'un besoin général et personnel, sans singerie d'aucune autre. Car ce qui est un aliment salutaire pour un peuple à un certain degré de son âge, peut se montrer un poison pour un autre. Toutes les tentatives faites pour introduire une innovation étrangère dont le besoin n'est pas profondément ressenti par la nation elle-même, sont par conséquent insensées, et toutes les révolutions qui préméditent un pareil dessein demeurent sans résultats; car elles sont sans Dieu, qui se tient à l'écart de semblables avortements. Mais qu'il se trouve dans un peuple le réel besoin d'une grande réforme, Dieu est avec lui, et cette réforme réussit. Il fut visiblement avec Jésus-Christ et avec ses premiers disciples, car l'apparition de la nouvelle doctrine de l'amour était pour les peuples un besoin; il fut tout aussi visiblement avec Luther, car l'épuration de cette doctrine pervertie par les pratiques monacales n'était pas moins un besoin pour les peuples. »

..... « Je respecte et j'aime le positif, et je repose moi-même sur cette base, en tant qu'elle se confirme de plus en plus à l'épreuve des âges et peut servir de fondement véritable à notre vie et à notre activité. En revanche, je me réjouis, non pas de la rage d'un scepticisme subversif, mais d'une franche attaque contre une autorité usurpée... Quand la vérité devient nécessaire et nous offre un avantage évident, alors, que je voie crou-

Digitized by Google

ler de droite et de gauche ce qui pourra crouler, je ne m'en épouvanterai pas, mais j'observerai attentivement quelle perspective plus avantageuse s'offrira à moi quand la vieille barrière sera tombée (1). »

Gœthe est un génie tempérant. Il se retrouve partout avec cette sagesse sans timidité, avec cette modération et cette indépendance qu'il mettait dans sa propre vie, et qu'il a exprimées ainsi dans *Iphigénie* en parlant des dieux :

. . . . . « Paisibles, vous écoutez
Notre prière, qui, pour vous demander plus de hâte,
S'élève vers vous comme celle de l'enfant; mais votre main
Ne cueille jamais avant maturité les fruits dorés du ciel;
Et malheur à celui qui, dans son impatience,
Les voulant rompre, goûte la mort en même temps qu'un ali-
[ment amer. »

C'est dans le même esprit qu'il a écrit :

« Jouis modérément de l'abondance et de la bénédiction;
Que la raison partout soit présente
Où la vie se réjouit de la vie (2). »

Et dans Wilhelm Meister :

« Le sérieux et la sainteté modèrent la joie, et par la modération seulement nous nous conservons. »

« Tout au monde peut se supporter,
Hormis une série de beaux jours (3). »

« Si la destinée t'éprouve, elle sait bien pourquoi :
Elle te veut sobre! obéis en silence (4). »

(1) Lettre à Schultz, 1829.
(2) *Vermächtniss.*
(3) *Sprichwörtlich.*
(4) *West-östlicher Divan.*

Digitized by Google

« Une activité illimitée, de quelque sorte qu'elle soit, finit par faire banqueroute (1). »

« Il y a des vertus, écrit-il à Riemer en 1806, que l'on n'estime, comme la santé, que le jour où on les trouve absentes; desquelles il n'est question, si ce n'est là où elles manquent; que tacitement l'on suppose; qui ne sont pas inscrites au profit de leur possesseur parce qu'elles consistent dans un état passif, dans la patience. Elles n'apparaissent, là où elles existent, que comme un manque de force et d'activité, et elles sont la force la plus haute, mais dirigée seulement vers l'intérieur, et employée comme défensive, comme réaction à l'encontre des contrariétés extérieures. »

La modération vis-à-vis de soi commande toujours la modération envers les autres. Sous cette dernière forme, elle s'appelle la tolérance. Cette vertu était chez Gœthe dans la logique de son organisation. Il possédait au suprême degré cette force aussi rare que vantée, et il l'avait ramenée en lui à son véritable principe : le respect de l'individualité humaine.

« C'est une grande folie d'exiger que les gens soient en harmonie avec nous. Je n'ai toujours considéré un homme que comme un individu existant pour lui-même, que j'avais à pénétrer et que je m'efforçais de comprendre dans ses particularités, mais duquel je n'exigeais d'ailleurs en aucune façon qu'il m'accordât de la sympathie; je suis arrivé par là à pouvoir fréquenter chaque homme, et c'est aussi de là seulement que naît la connaissance des caractères variés, ainsi que l'art nécessaire dans la vie (2). »

Tous ceux qui ont vécu sentiront dans ces paroles, non une indifférence d'égoïste, mais tout au contraire le désir d'épargner à autrui ainsi qu'à soi-même des conflits inu-

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) Conversations avec Eckermann.

Digitized by Google

tiles et presque toujours préjudiciables. Dans ses rapports sociaux, Gœthe apportait sa belle sincérité, en se gardant bien toutefois de la confondre avec l'abus que font de la parole certains caractères intempérants, plus propres à exciter en autrui la réserve et la dissimulation qu'à susciter la confiance; car un homme indiscret envers lui-même ne donne guère à penser qu'il cessera de l'être quand il s'agira des autres. L'indiscrétion d'ailleurs s'alimente de curiosité, et l'on fait bien en ce monde de se garder des curieux comme des voleurs.

« L'importance des plus innocents discours croît avec les années, et je cherche constamment à rendre ceux qui m'entourent attentifs à la différence qui existe entre la sincérité, la confiance et l'indiscrétion, et même à leur faire comprendre qu'il n'y a entre elles, à vrai dire, aucune différence, mais bien plutôt une légère transition du moins dangereux au plus nuisible, qui demande à être aperçue, ou plutôt ressentie (1). »

Le respect des individualités, dont Gœthe a nourri sa philosophie pratique, se traduit de lui-même en bonté, et c'est en ce sens que Daniel Stern a écrit avec une profonde intelligence du poëte : « On peut dire de Gœthe qu'il a élevé la bonté à la puissance d'une philosophie (1). » La bonté, en effet, consiste à n'exiger de chacun que ce qu'il est en mesure d'obtenir de lui-même. Une bonté qui reste en deçà se fait complice de l'inertie ; une exigence, en revanche, qui au nom de l'humanité réclame de l'individu au delà de ce qu'il peut donner, est propre seulement à décourager la volonté et à la détourner même des progrès réalisables. Gœthe ne demandait de miracles ni à lui-même ni aux autres. Il parlait au nom de la na-

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) *Esquisses morales.*

Digitized by Google

ture, qui met le devoir au niveau de la puissance qu'elle a octroyée à chacun :

« Le moindre homme peut être complet, quand il se meut dans les limites de ses capacités et de ses aptitudes; mais les plus belles prérogatives sont obscurcies, écartés et détruites, quand cette mesure, toujours nécessaire, fait défaut. Ce malheur se montrera encore souvent dans les temps nouveaux; et qui pourra bien suffire aux exigences d'un présent foncièrement surexcité et entraîné toujours dans un plus rapide mouvement (1)? »

« Chaque homme doit penser à sa manière, car il rencontre toujours sur son chemin quelque chose de vrai, et qui lui sert à travers la vie. Seulement il ne doit pas s'abandonner; il faut qu'il se contrôle; l'instinct pur et simple ne sied pas à l'homme (2). »

« Qu'aucun ne ressemble à l'autre; mais que chacun suffise à ce qu'il conçoit de plus élevé (3). »

A Jacobi il écrivait en 1786 :

« Quand l'estime personnelle se traduit en mépris pour les autres, même pour les plus infimes, elle devient repoussante. Un homme étourdi peut se moquer des autres, les abaisser, les rejeter, parce qu'il se livrera lui-même un jour. Celui qui s'accorde de la valeur paraît avoir renoncé au droit de n'en point concéder à autrui. »

« C'est un grand défaut de s'estimer plus que l'on n'est, de s'estimer moins que l'on ne vaut (4). »

« On n'a qu'à vieillir pour devenir plus tolérant; je ne vois commettre aucune faute que je n'aie pas commise aussi (5). »

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) *Idem.*
(3) *Vier Jahreszeiten.*
(4) *Réflexions et maximes.*
(5) *Idem.*

Digitized by Google

En 1814, il écrit à son ami Knebel, au retour d'un voyage sur les bords du Rhin :

« Parmi les avantages que mon dernier voyage m'a procurés, je dois certainement mettre en tête la tolérance, que, plus que jamais, j'éprouve pour chaque individu en particulier. Quand on observe de près plusieurs centaines d'individus, et des milliers de loin, on est contraint de s'avouer qu'en définitive chacun a assez à faire de se préparer une situation, de la conserver et de l'accroître; on ne peut enseigner à personne comment il doit s'y prendre, car c'est en lui-même définitivement que chacun trouve le moyen de s'aider dans l'infortune et de se préserver dans le bonheur. »

« Je ne veux pas disconvenir, écrit-il à Zelter (1) deux ans plus tard, que j'ai agi salutairement durant ces derniers étés aux bords du Rhin et du Mein, car je n'ai fait, après tout, que prêcher l'Évangile de Jean : *Enfants, aimez-vous*, et si cela ne va pas : Supportez-vous du moins les uns les autres. Et tu m'approuveras, car si la céleste nouvelle pénétrait quelque peu dans votre Ninive, vous seriez d'autres gens, sans être cependant plus ou moins que vous n'êtes. »

Gœthe ne s'isolait ni ne se prodiguait : il choisissait ce qui était selon sa nature et selon son développement dans la mêlée des hommes, des œuvres, des tendances et des situations diverses ou opposées. Il aimait à se communiquer, mais il connaissait son prix et ne prostituait pas sa pensée à des oreilles indignes. Une parole sensée ou profonde qui tombe en un terrain stérile est deux fois perdue. Tout homme d'ailleurs qui ressent les choses avec quelque profondeur et quelque délicatesse n'éprouve-t-il pas une répugnance pudique à livrer ce qu'il a de plus intime dans l'âme ? Et cette répugnance ne vient-elle pas en partie de ce que toute parole est un amoindrissement

(1) Professeur et directeur de l'Académie de chant, à Berlin.

Digitized by Google

de l'individualité, en ce qu'elle nous oblige à transiger, à chercher dans l'expression un compromis capable de rapprocher notre pensée de celle des autres? Cet effort, que nul langage ne peut écarter, car il est le langage même, entraîne une altération inévitable, et plus ou moins importante, de notre propre substance. Même à l'égard des âmes qui ressentent le plus intimement la nôtre, il y a encore une distance souvent impossible à franchir au moyen de la parole, qui laisse toujours ainsi dans le cœur ou dans l'esprit un reliquat. Il est des choses qui adhèrent si puissamment à nous, qu'il faudrait nous absorber en autrui, ou absorber autrui en nous-même pour nous faire comprendre entièrement. C'est un fait que les bavards ne parlent tant que parce qu'ils ont peu de chose à dire; ils s'alimentent de leur entourage plus que d'eux-mêmes; il ne leur en coûte guère de se répandre, parce qu'ils ne savent pas se concentrer. La solitude est leur plus terrible ennemi et leur plus grande infortune. Gœthe dut éprouver souvent, et plus cruellement qu'aucun autre, cette insuffisance de l'expression propre aux natures recueillies, car il écrivait en 1796 à Mayer, directeur de l'Académie des beaux-arts de Weimar, et l'un des esprits dont il cultivait le commerce avec le plus d'assiduité :

« Toût le prix de la vie se perd pour nous quand nous ne pouvons nous communiquer, et c'est précisément dans les choses les plus délicates, et pour lesquelles on trouve si rarement des esprits participant au vôtre, qu'on le désire avec le plus de vivacité. »

Ces paroles ne sont pas d'un misanthrope ou d'un indifférent. On aura peine également à trouver un cœur aride, un esprit insociable dans celles-ci :

Digitized by Google

« La malveillance et la haine limitent l'observateur à la surface, même quand la perspicacité se joint à elles; celle-ci parvient-elle au contraire à s'allier avec la bienveillance et l'amour, elle pénètre le monde et l'homme; elle peut même espérer d'atteindre ce qu'il y a de plus élevé (1). »

« Il y a une politesse du cœur; elle est parente de l'amour (2). »

« La dépendance volontaire est le plus bel état de l'âme, et comment serait-elle possible sans amour (3) ? »

« Contre les grandes prérogatives d'autrui, il n'y a de salut que l'amour (4). »

Cette dernière pensée mériterait d'être méditée surtout. Quand nous rencontrons la supériorité, nous ne pouvons autrement que de la reconnaître. Mais elle froisse les petites âmes et se convertit pour elles en envie. Dans les âmes dignes de la comprendre, elle devient une force, elle rafraîchit, elle cultive. Qui n'aime pas la supériorité d'autrui ne peut que la détester; mais, au lieu de lui échapper, il la subit; elle lui ronge le cœur secrètement, et tandis qu'elle devrait stimuler le talent, elle fait éclore le ver mortel et caché qui le corrompt.

La nature harmonieuse de Gœthe le disposait à concilier. La conciliation était le fond de son être; il aimait la diversité, il la recherchait, mais il fuyait la dissonance. L'aveu qu'il faisait à Zelter en 1831 est à cet égard fort significatif:

« En ce qui concerne la tragédie, c'est un point chatouilleux. Je ne suis pas né poëte tragique, ma nature étant conciliante;

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) *Les Affinités électives.*
(3) *Idem.*
(4 *Idem.*

Digitized by Google

c'est pourquoi le cas purement tragique, qui doit, à vrai dire, porter en lui une fatalité implacable, ne peut m'intéresser, et dans ce monde, si plat d'ailleurs, l'implacable m'apparaît comme une chose tout à fait absurde. »

L'esprit de Gœthe s'est dégagé de plus en plus de l'étreinte tyrannique des hommes et des choses; il s'éleva avec le temps jusqu'à cette hauteur où, flottant en quelque sorte à la surface de la vie, sa pensée l'effleurait sans se laisser fixer, comme une aile puissante qui raserait les mouvantes profondeurs de l'Océan. Contemplateur avant tout, Gœthe ne s'est jamais engagé dans la polémique. L'humeur contemplative le ramenait sans cesse dans les régions de l'art et de la beauté:

« Il n'y a que l'œuvre d'art, écrit-il à Riemer en 1810, qui excite la contemplation; le cas historique, quand il est présent, ou bien l'action, n'excite que la haine ou l'amour, la répugnance ou la sympathie, l'éloge ou le blâme. C'est seulement le miroir de l'art qui nous permet d'arriver à une contemplation paisible et à un résultat désintéressé. »

« Lessing se tient, en vertu de sa nature polémique, le plus volontiers dans la région des contradictions et des doutes; distinguer est son affaire, et en cela sa grande raison l'a merveilleusement servi. En revanche, vous me trouverez moi-même très-différent; je ne me suis jamais occupé des contradictions, je n'ai jamais cherché à niveler les doutes au dedans de moi, et je n'ai proclamé que des résultats acquis. » (Eckermann, 1827.)

L'âge ne pouvait que développer cette disposition contemplative et, si je puis dire ainsi, cette impassibilité d'une vaste curiosité intellectuelle, mêlée à un sentiment si abondant et à un commerce si intime, si profond et si étendu du sentiment avec tout ce qui appartient à la nature et à l'humanité. On n'est pas surpris, dès qu'on a re-

Digitized by Google

connu en Gœthe le trait fondamental qui caractérise l'artiste, de rencontrer sous sa plume, dans une lettre écrite en 1831 à Guillaume de Humboldt, cette confession révélatrice :

« J'avoue volontiers qu'en m'élevant en âge, tout me devient de plus en plus historique. »

A ce moment, et sur le point de disparaître, mais sans déclin, Gœthe était presque sorti des liens du temps et de l'espace. Il s'apparaissait à lui-même comme dans un lointain qui lui présentait par grandes masses sa vie et ses œuvres. C'est alors qu'il a pu achever largement le tableau de sa jeunesse, en insinuant dans la stricte réalité des événements et des faits cette réalité supérieure de l'art, plus vraie en un sens que la réalité superficielle, parce qu'elle extrait des dispositions persistantes de l'âme ce qui donne aux faits et aux événements transitoires leurs conséquences durables dans l'individu. Sans tomber dans la fiction, Gœthe a pu donner pour titre aux mémoires de sa jeunesse *Vérité et Poésie*, car la vérité ne cesse pas d'y être poétique, ni la poésie d'y être vraie.

Dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, il peint ainsi la mission du poëte :

« Qu'est-ce qui inquiète les hommes, sinon qu'ils ne peuvent mettre leurs conceptions d'accord avec les choses, que la jouissance se dérobe sous leurs mains, que la chose désirée arrive trop tard, et que tout ce qui est atteint et réalisé ne produit pas sur leur cœur l'effet que le désir nous fait augurer de loin? Presque à l'égal d'un dieu, la destinée a mis le poëte au-dessus de tout cela. Il voit la mêlée des passions, des familles et des royaumes se mouvoir sans but. Il voit les problèmes insolubles nés de malentendus qu'un mot, une syllabe pourrait dénouer,

Digitized by Google

entraîner souvent les plus désastreux égarements. Il éprouve en lui la tristesse et la joie de chaque destinée humaine; mais alors que l'homme, livré aux tourbillons du monde, se consume en mélancolie sur la perte irréparable de ses jours, ou qu'il court dans une joie sans mesure à la rencontre de ses destins, l'âme si aisément impressionnable du poëte s'avance de la nuit au jour comme le soleil dans sa course, et par de légères transitions il accorde sa lyre pour la joie et pour la douleur. Innée dans le fond de son cœur, croît la belle fleur de la sagesse; et quand les autres rêvent éveillés, les sens inquiétés par des images exorbitantes, il vit le rêve de la vie comme s'il était éveillé; l'événement le touche en même temps dans le passé et dans l'avenir, et c'est ainsi que le poëte se montre à la fois le maître, l'oracle, l'ami des dieux et des hommes. »

Ce portrait, Gœthe l'a tracé, on le sent, sur son propre idéal. Le poëte doit reproduire, mais transposée dans les régions supérieures de l'art, toute la gamme des misères et des joies de l'humanité. Si quelque fibre ou quelque note manque au clavier de son âme, les lacunes de l'homme se reproduiront dans l'artiste. A un poëte complet, il faut un homme complet. Chez Gœthe cette vérité se propose par l'exemple. Avant de chanter; il a su vivre, et sans que la vie le maîtrisât, c'est la vie qu'il a chantée. La spontanéité et la réflexion, la vie et l'art, la production et la critique alternaient et se limitaient en lui de la manière la plus heureuse. Il portait dans son âme une force de discipline égale à sa force créatrice. On ressent cet accord, on le goûte dans ses œuvres, avant même de l'avoir bien pénétré. Gœthe savait que la création peut être régularisée, mais non suppléée par le raisonnement.

L'inspiration, qui semble n'obéir qu'à elle-même, suit dans les grands esprits une logique cachée et conforme à la nature des choses, qui est le vrai.

« Je crois que le génie arrive sans conscience à tout ce qu'il

Digitized by Google

fait en tant que génie. L'homme de génie est capable d'agir raisonnablement, même après délibération et par conviction réfléchie; mais cela n'a lieu qu'accessoirement, en quelque sorte. Aucune œuvre du génie ne peut être améliorée par la réflexion et ses suites immédiates, ou délivrée de ses défauts; mais le génie peut s'élever de telle sorte avec le secours de la réflexion et du travail, qu'il arrive enfin à produire des ouvrages modèles. Plus le siècle a lui-même de génie, plus le génie particulier se trouve stimulé (1). »

« Chaque productivité d'espèce supérieure, tout aperçu important, toute grande idée qui porte ses fruits et se montre féconde en conséquences, n'est au pouvoir de personne et se trouve élevée au-dessus de toute puissance terrestre. L'homme les peut considérer comme des dons inespérés d'en haut, comme de purs enfants de Dieu, qu'il doit accepter et adorer avec une joyeuse gratitude. Il y a là une puissance démoniaque qui s'allie à la sienne, qui exerce une influence souveraine au gré d'une volonté à laquelle il se donne sans conscience, alors qu'il croit agir de son propre mouvement. Dans de pareils cas, l'homme apparaît souvent comme l'instrument d'une souveraineté supérieure des mondes, comme un vase reconnu digne d'accueillir une effusion divine. Je dis cela en songeant combien de fois une seule idée a transformé des siècles entiers, et comment des hommes isolés ont imprimé à leur époque un cachet qui est demeuré reconnaissable dans les générations suivantes (2). »

Gœthe n'avait garde cependant de confondre le génie, qui manifeste dans son inspiration les lois universelles et ne sort pas de l'orbite qu'elles ont tracée à l'art et à la vérité, avec ces imaginations en délire qui, météores passagers, sillonnent en des courbes fantastiques le firmament de l'idéal.

« En ce qui touche les grandes exigences que l'on adresse

(1) Lettre à Schiller (1810).
(2) Conversations avec Eckermann (1828).

Digitized by Google

maintenant aux poëtes, disait-il, je crois qu'elles ne sauraient facilement en faire naître un. L'art poétique réclame chez celui qui doit l'exercer une certaine limitation, une humeur libre mais amoureuse de la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Les exigences *à priori* troublent cette innocence de la production, et mettent à la place de la poésie, sous prétexte de poésie pure, quelque chose qui jamais ne sera de la poésie, et qui ne se voit que trop de nos jours... »

Les formules esthétiques n'étaient point de son goût :

« Je ne puis que rire des esthéticiens, qui se tourmentent pour enfermer dans une notion, au moyen de quelques termes abstraits, cette chose inexprimable que nous appelons le beau. Le beau est un phénomène original qui jamais n'apparaît dans sa nudité, mais dont le reflet devient visible en mille expressions variées de l'esprit créateur et se montre aussi divers que la nature elle-même (1). »

« Claude Lorrain, disait-il encore à Eckermann, connaissait le monde réel à fond, jusque dans le moindre détail, et il s'en servait comme moyen pour exprimer celui que renfermait sa belle âme. Et c'est là précisément la vraie idéalité, celle qui sait se servir des moyens réels, de telle sorte que le vrai apparent produit l'illusion du monde réel. »

Pas plus que Lessing, Gœthe n'était disposé à subordonner la poésie à la morale. Il la voulait indépendante, en vrai poëte, afin qu'elle fût vraie, sincère, et qu'elle ne rencontrât d'autres limites que celles de son essence même. Herder, sur ce point, le contrariait par des exigences quelque peu étroites. A propos des *Lettres sur l'humanité* de ce dernier, il manifestait ainsi sa mauvaise humeur :

« Au total, c'est encore la ritournelle vieillie et à demi vraie du vulgaire que l'on entend, à savoir que les arts doivent re-

(1) Eckermann (1827).

Digitized by Google

connaître la loi morale et se subordonner à elle. Quant au premier point, ils l'ont toujours observée, et ils ne peuvent autrement que de le faire, parce que leurs lois sortent de la raison aussi bien que la loi morale elle-même. Mais s'ils se soumettaient sur le second, ils seraient perdus, et il vaudrait mieux qu'on leur mît tout de suite une meule au cou et qu'on les noyât, que de les laisser mourir peu à peu au milieu des choses platement utiles (1). »

C'était là, selon lui, une fausse tendance :

« La fausse tendance n'est pas productive, et si elle l'est, ce qu'elle produit est sans valeur (2). »

La réflexion pure, les formules préconçues, soit de la morale, soit même de l'esthétique, qui a pour objet la philosophie du beau, ne stimulent et ne fertilisent pas le génie. C'est dans la réalité d'un sentiment vivant, actuel, qu'il doit puiser. Chaque poëme, s'il veut vivre et communiquer la vie, doit reproduire une situation de l'âme, une émotion née à l'occasion d'un fait déterminé, mais propre à s'élever, avec le secours d'une forme artistique, des régions du sentiment individuel et transitoire jusqu'à celles de l'universalité et de la durée.

« J'espère, écrivait Gœthe à Zelter en 1821, que l'on estimera toujours davantage la poésie née du fait, et que les ignorants, s'imaginant qu'il existe une poésie indépendante, contestent et dédaignent encore. »

« Le monde est si grand et si riche, et la vie si diverse, qu'il ne manquera jamais d'étoffe pour des poésies. Mais il faut qu'elles soient toutes nées d'une circonstance réelle, ce qui signifie que la réalité doit en fournir le prétexte et la substance. Un cas particulier devient général et poétique par le fait précisé-

(1) Lettre à Meyer (1796).
(2) Eckermann (1829).

Digitized by Google

ment qu'il est traité de main de poëte. Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance; elles sont sorties de la réalité et reposent sur elle. De poëmes formés de l'air, je ne fais pas le moindre cas (1). »

C'est dans le recueillement que le poëte élabore, transforme et fixe dans l'idéal de la forme la substance passagère qu'il emprunte à la vie. Il doit

« Beaucoup penser, ressentir davantage et parler peu (2). »

« Ce n'est pas l'expérience qui nous manque, mais le calme du sentiment (3)... »

« Œser m'a enseigné que l'idéal de la beauté était la naïveté et le calme, et il résulte de là qu'aucun jeune homme ne peut devenir un maître. C'est un bonheur quand on n'a pas à se pénétrer de cette vérité par une triste expérience (4). »

Il voyait la génération contemporaine s'acheminer fiévreusement vers de confuses destinées, et cette hâte lui semblait peu propice à la naïveté recueillie et contemplative nécessaire aux productions de l'art :

« Tout est maintenant dans l'excès, tout aspire à la transcendance, dans la pensée comme dans l'action. Personne ne se connaît plus, personne ne comprend l'élément dans lequel il flotte et agit; l'étoffe qu'il façonne...

« Les jeunes gens sont stimulés beaucoup trop tôt, et puis entraînés dans le tourbillon de l'époque. Richesse et célébrité, voilà ce que le monde admire et vers quoi tendent les efforts de chacun (5). »

« Le génie de l'art produit dans tous les temps, avec une

(1) Eckermann (1823).
(2) *Zahme Xenien.*
(3) Lettre à Zelter (1827).
(4) Lettre à Reich (1770).
(5) Lettre à Zelter (1825).

Digitized by Google

substance plus ou moins appropriée; ainsi le passé a vu Homère, Eschyle, Sophocle, Dante, Arioste, Calderon et Shakspeare; il y a seulement cette différence, qu'aujourd'hui la médiocrité et les figures secondaires prennent rang à leur tour, avec toutes les capacités inférieures de l'art qui s'enchaînent aux procédés techniques. Le jour se fait maintenant aussi dans la vallée, au lieu que le soleil autrefois n'éclairait que les sommets. »

Les sommets recevront toujours d'abord la lumière; les premiers ils rougiront des lueurs de l'aurore, les derniers ils conserveront les feux du couchant. L'art est une aristocratie que rien ne pourra niveler, à moins que l'art lui-même ne vienne à disparaître; mais il ne peut s'éclipser que pour un temps, durant lequel, en l'absence de sommités véritables, on se prosternera encore devant des taupinières. La médiocrité, souveraine dès que le génie disparaît, inquiétait Gœthe beaucoup plus que le mauvais; car le mauvais exige encore une certaine puissance individuelle ; il veut des défauts, et la médiocrité n'a même point le talent d'en avoir:

« Des productions sont maintenant devenues possibles qui équivalent à zéro, sans être mauvaises : elles équivalent à zéro, parce qu'elles n'ont aucun fonds; elles ne sont pas mauvaises, parce qu'une forme générale de bon modèle flotte devant les yeux de leurs auteurs (1). »

Ce n'était pas un esprit dénigrant qui jugeait ainsi; le dénigrement est le signe des âmes sèches et des intelligences bornées. Gœthe ne l'a jamais connu; il recherchait avec zèle, il accueillait avec amour tout ce qui portait en lui la moindre étincelle.

(1) *Réflexions et maximes.*

Digitized by Google

« Le conseil peut beaucoup, disait-il à Œser en 1768, l'encouragement peut tout. Ou bien on blâme, ou bien on loue tout à fait, et rien n'est plus propre à détruire les capacités. L'encouragement après le blâme, c'est le soleil après la pluie, qui excite une germination féconde.

« Il me semble toujours que lorsqu'on ne parle pas des écrits, comme des actions, avec une sympathie pleine d'amour, avec un certain enthousiasme partial, il en reste si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en rien dire. La joie, le plaisir, la sympathie que nous font éprouver les choses est le seul objet réel et qui réengendre la réalité; tout le reste est vain et demeure stérile (1). »

III

Gœthe n'a pas eu en philosophie de doctrine proprement dite. L'extrême besoin de conclure ne le tyrannisait pas. Il se contentait de douter là où son esprit ne réussissait plus à placer une affirmation ou une négation. Le doute, dans les choses impossibles à pénétrer, est encore de la modération et de la puissance. Bien peu se montrent capables de le supporter, et c'est pourquoi l'imagination, d'accord avec le vœu intime du cœur, comble la distance et sert d'appoint au savoir, obligé de confesser, au moins temporairement, son insuffisance. Qu'elle procède du miracle ou de la métaphysique, toute conception qui exclut le doute, en excluant le mystère par l'artifice d'une solution proposée comme absolue sur l'origine et la fin des choses, est une conception qui place nécessairement l'homme

(1) A Schiller (1796), à propos d'une critique de Herder.

Digitized by Google

en des régions supérieures à l'humanité. Or, Gœthe ne fut qu'un homme, et ne voulut pas être davantage.

L'intelligence ne peut, avec le secours d'un état scientifique déterminé, dépasser certaines limites, au delà desquelles le plus pénétrant regard s'enfonce dans le vague et se montre incapable de plus rien discerner. Gœthe connaissait ces limites, et il s'interdisait de les franchir. Toutefois, il n'enfermait pas dans les avares bornes d'une science née d'hier l'essor spontané de la poésie, ni celui de la foi, cette poésie du cœur et du devoir. La science, la foi, la poésie étaient des domaines distincts à ses yeux, mais qui dans l'homme se touchent, et que l'homme par conséquent ne peut supprimer sans mutiler par quelque côté son propre génie. Une nature aussi complétement humaine que celle de Gœthe, aussi belle et aussi tolérante dans son harmonie, pouvait-elle proscrire ou seulement amoindrir aucun des espaces où se meut l'humanité? Son esprit veillait en sentinelle sur les frontières, empêchant la foi d'empiéter sur la science, la science à son tour de proscrire la foi et la poésie. A chaque faculté il accordait son aliment légitime. Sans mêler la science, la poésie et la foi, il s'entendait à les réunir dans l'œuvre toujours présente de son éducation. En toute sa philosophie se glissait sans doute et s'infiltrait profondément la veine poétique. C'est ainsi que, dans ses recherches scientifiques, Gœthe est resté poëte. Mais chez lui, privilége rare, la poésie résultait d'un commerce si large et si intime avec la nature, qu'elle ne faisait, en se traduisant en idée, que changer de langage sans changer d'essence. Pour lui, le passage de la poésie à la philosophie n'était en réalité qu'une transposition. Le jeu alternatif de ses facultés intellectuelles, morales et poétiques se produisait librement, sans secousse, sans lacune, et, que l'on me passe l'expres-

Digitized by Google

sion, sans hiatus psychologique. Le conflit n'eût pas tardé à s'offrir dans les bornes étroites d'un système où, à son détriment, il eût clôturé son génie. L'espace ouvert devant sa pensée ne se fermait nulle part pour imposer au monde les proportions restreintes d'une conception doctrinale; l'imagination du poëte pouvait à l'aise rayonner dans tous les sens et sonder l'atmosphère de l'infini, sans que son intelligence cessât de se maintenir sur ce petit noyau solide de faits et de déductions que la science a formé au sein du vague, et que chaque jour elle augmente par une sorte de condensation synthétique de l'immensité. Gœthe avait entrevu les grands cadres organiques de la nature, mais il se plaçait lui-même au milieu de l'ensemble et ne songeait pas à le renfermer en lui : il savait que l'esprit de l'homme n'a pas le même diamètre que l'univers, et que les formules qui se prétendent absolues ne sont que des cercles infimes tracés sur la surface d'un abîme incommensurable.

Nul esprit cependant, s'il a quelque portée, ne se soustraira jamais au besoin de généraliser, car ce besoin est l'esprit lui-même, il est la philosophie. Contraint de réfléchir sur les rapports qui relient l'individu avec le tout, il poursuivra du moins cette part de vérité afférente à la nature humaine qui est déterminée par la situation que l'homme occupe au sein des choses et par les rapports dérivant de cette situation. Gœthe, dont l'organisation manifestait une si belle harmonie, devait être porté à admettre et à poursuivre plus que tout autre l'harmonie dans la nature, à rechercher et à deviner les lignes d'un plan général, permanent, identique à lui-même en tous les phénomènes déployés dans l'espace, en toutes les métamorphoses déroulées dans le temps. Mais il craignait, se sentant sur cette voie, de substituer à la vie, si riche, si

Digitized by Google

abondante et si variée dans son unité fondamentale, les expressions abstraites et desséchantes de la philosophie proprement dite. Son génie se sentait de la sorte tour à tour attiré et repoussé par la philosophie.

Je trouve dans sa correspondance avec Schiller deux lettres où sont clairement exprimées ces tendances alternatives :

« La philosophie me devient chaque jour plus précieuse, par ce motif qu'elle m'enseigne chaque jour davantage à me séparer de moi-même; ce que je puis faire d'autant mieux que ma nature, comme des boules de vif-argent, se rassemble de nouveau si aisément et si vite (1789). »

« J'ai passé avec Schelling une très-bonne soirée. Cette grande clarté à côté de cette grande profondeur est fort réjouissante. Je le verrais plus souvent, si je n'espérais encore des moments d'inspiration poétique, et la philosophie trouble chez moi la poésie, sans doute parce qu'elle me pousse à réfléchir sur les choses, et que je ne réussis jamais à me maintenir dans un état purement spéculatif, mais qu'il me faut chercher aussitôt pour chaque proportion une contemplation réelle, à laquelle je n'arrive qu'en me réfugiant aussitôt dans la vie (1802). »

La contradiction que l'on pourrait voir dans ce double aveu n'est que superficielle; Gœthe l'a levée lui-même dans ces lignes à Jacobi :

« Je permets à tout homme d'expérience, dit-il, qui est toujours et qui restera, s'il a quelque valeur, *un philosophe sans le savoir*, de nourrir à l'encontre de la philosophie, de la manière surtout dont elle apparaît en notre temps, une sorte d'appréhension, qui ne doit pas dégénérer néanmoins en répugnance, mais se résoudre en un penchant paisible et prudent. Autrement on se trouve, avant qu'on s'en doute, sur le chemin de la routine (1801)... »

Digitized by Google

Dans le développement philosophique de son esprit, Gœthe a suivi incontestablement la voie ouverte par Spinoza ; il n'est pas resté non plus indifférent aux idées de Hegel et de Schelling, contemporains de sa maturité. Kant et Fichte ont eu moins de prise sur lui que sur Schiller. Le doute systématisé de l'un, aboutissant à l'affirmation de la conscience, l'idéalisme de l'autre, ébranlant la foi naturelle à l'homme dans la réalité du monde extérieur, et créant, bien que sous une forme nouvelle, un dualisme irréparable entre le phénomène et le principe, entre l'apparence et l'être, ne pouvait offrir qu'un très-petit nombre de côtés accessibles à cette âme amoureuse du réel et des formes vivantes. Gœthe ne réussissait pas à scinder l'univers, car il ne se scindait pas lui-même; dans cette riche unité, dans cet ensemble organique qu'il représentait, la nature ne pouvait que se réfléchir sous les traits d'un tout infiniment varié, partout différent et partout organisé, relié et concentré en lui-même. Il n'y trouvait point de lacune, nulle fissure où il pût introduire, pour le disjoindre, le tranchant de l'analyse. Il fut panthéisé dans le grand sens de ce mot, où il ne signifie pas l'absorption du fini dans l'infini ou de l'infini dans le fini, mais le rapport indissoluble entre les deux aspects sous lesquels l'univers se présente alternativement au sens ou à l'esprit. Ce panthéisme fondamental, qui reposait sur la donnée de sa constitution, a ouvert son esprit à Spinoza et à Hegel. Loin que Spinoza et Hegel aient fait de Gœthe un panthéiste, c'est au contraire le panthéisme inhérent à Gœthe, le panthéisme virtuel de son être, qui a permis sur lui l'influence de Hegel, et dans une mesure beaucoup plus grande encore, celle de Spinoza. Une pareille intelligence n'était pas, comme on aimerait à nous le persuader dans l'intérêt des partis, à la merci d'un hasard, d'un livre ou

Digitized by Google

d'un homme, rencontrés à une époque quelconque de l'existence. Sans nul doute, si Hegel et Schelling n'eussent pas été les contemporains de Gœthe; si, par-dessus tout, Spinoza ne l'eût point devancé et jeté les fondements de la métaphysique moderne, le développement philosophique de sa pensée aurait subi des restrictions importantes ; mais sa nature, ainsi que l'essence de son esprit, seraient restées les mêmes, et dans ses investigations personnelles comme dans les préférences qu'il eût accordées aux morts ou aux vivants, on l'aurait vu certainement se diriger selon les tendances invariables qu'il a mises au jour dans ses travaux, dans ses lettres, dans ses conversations intimes.

« Ces jours passés, écrit-il à Zelter en 1816, j'ai relu Linné, et cet homme extraordinaire m'a saisi. J'ai appris immensément de lui, hormis de la botanique. A part Shakspeare et Spinoza, je ne saurais dire que nul parmi les morts ait exercé sur moi une pareille action. »

Son commerce avec Spinoza datait de loin; dans ses Mémoires, il nous révèle le secret du rapprochement précoce qui se fit entre eux :

« Cet esprit qui agit sur le mien d'une manière si décidée, et qui devait avoir sur toute ma façon de penser une si grande influence, fut Spinoza. Après m'être enquis dans le monde entier d'un moyen de culture pour mon étrange nature, je rencontrai enfin l'*Éthique* de cet homme. Ce que j'ai pu extraire de son œuvre, ce que j'ai pu y introduire de mon propre fait, je n'en saurais rendre aucun compte; en un mot, je trouvai là un apaisement de mes passions; il me sembla qu'une grande et libre perspective s'ouvrait à mes yeux sur le monde matériel et moral. Mais ce qui m'enchaînait particulièrement à lui, c'est le désintéressement sans bornes qui m'apparaissait dans chaque proposition. Cette étrange parole : « Qui aime bien Dieu ne doit

Digitized by Google

pas exiger que Dieu lui rende son amour, » avec toutes les propositions qui la précèdent et sur lesquelles elle se fonde, avec toutes les conséquences qui en dérivent, remplissait toute ma réflexion... Le repos partout conciliant de Spinoza contrastait avec mes tendances, alors si impétueuses; sa méthode géométrique offrait le contre-pied de mon sens poétique et de ma manière de représenter les choses, et c'est précisément cette discipline que l'on ne voulait pas trouver conforme aux choses morales qui fit de moi son disciple passionné, son admirateur le plus décidé. L'esprit et le cœur, la raison et les sens se cherchaient par une affinité nécessaire, et qui amena l'union de deux êtres les plus différents. »

La différence était grande, en effet, à ne considérer de part et d'autre que les allures de la pensée entre le philosophe qui n'eut pas de jeunesse et l'artiste qui ne cessa d'être jeune, riche de sentiments et de vie jusqu'à son dernier jour : mais, dans le fond des choses, le contraste n'existait pas, et c'est par là que l'union s'établit entre le poëte et le philosophe, dès le premier abord, et pour ne plus se rompre jamais. Ce que Spinoza s'était efforcé de traduire par le procédé rigoureux des formules géométriques, Gœthe le ressentait en poëte, et sa vivante spontanéité, tout en se reconnaissant au dehors dans une opposition directe avec la réflexion méthodique de Spinoza, avait conscience de son accord essentiel avec lui. Gœthe, c'était Spinoza poëte. Il écrivit à Jacobi en 1785 :

« Je ne puis pas dire que j'aie lu jamais les écrits de Spinoza d'un bout à l'autre, et que l'édifice entier de ses pensées se soit jamais trouvé présent en entier devant mon âme. Ma manière de concevoir et d'écrire ne le permettent point. Mais quand j'y jette les yeux, je crois le comprendre, c'est-à-dire qu'il ne se montre jamais à moi en contradiction avec lui-même, et je puis en retirer des influences très-salutaires pour ma manière de penser et d'agir. »

Digitized by Google

C'est à propos de ce même Jacobi, tombé dans le mysticisme sentimental, qu'il disait à Knebel, en 1812, dans un sens tout à fait spinoziste :

« Que les choses dussent prendre cette fin avec Jacobi, je le prévoyais dès longtemps, et j'ai assez souffert moi-même sous l'influence de sa nature étroite, et pourtant toujours remuante. Qui ne peut mettre dans sa tête que l'esprit et la matière, l'âme et le corps, la pensée et l'étendue, ou, comme un Français s'exprimait naguère fort ingénieusement, la volonté et le mouvement, sont et resteront les doubles éléments nécessaires à l'univers, ayant tous deux un droit égal à revendiquer, et par ce motif pouvant tous deux être considérés comme représentants de Dieu; celui, dis-je, qui ne peut s'élever jusqu'à cette conception aurait dû abandonner depuis longtemps la réflexion et s'appliquer à conquérir les vulgaires suffrages du monde. »

Hegel, plus voisin par le bruit d'une renommée récente, continuait d'inspirer à Gœthe une certaine défiance. Il se tient avec lui sur la réserve, comme s'il soupçonnait quelque piége caché dans ce métaphysicien grandiose, et il semble n'accepter les résultats de sa philosophie que sous le bénéfice d'un inventaire critique mis à la charge d'une génération future. Il écrivait à Zelter en 1831 :

« La nature ne fait rien en vain, est un vieux mot de Philistin. Elle agit éternellement, surabondamment et avec prodigalité, afin que l'infini soit toujours présent, parce que rien ne peut durer. En ce point, je crois me rapprocher de la philosophie de Hegel, qui du reste m'attire et me repousse; puisse ce génie nous être favorable à tous ! »

Peu de temps après la mort de Hegel (1), il écrit dans une lettre à Varnhagen d'Ense :

(1) 14 novembre 1831.

Digitized by Google

« Le fondement de sa doctrine était hors de mon horizon visuel; mais partout où son activité s'élevait vers moi ou se rencontrait avec mes efforts, j'ai toujours trouvé en lui un profit intellectuel. »

La philosophie n'est pas une création artificielle, elle n'est pas le résultat d'une volonté arbitraire. On ne se fabrique pas une philosophie; on porte en soi celle que l'on doit avoir, mais qui, selon des circonstances néfastes ou favorables, s'épanquit avec plus ou moins de liberté. Tout homme est l'ébauche d'une philosophie, à laquelle il arrive nécessairement s'il se développe assez pour s'arracher à un particularisme étroit et pour embrasser les choses dans les limites d'un horizon de quelque étendue. Les esprits sans philosophie sont des intelligences sans perspectives. Même dans le cercle infime où la destinée, sinon la médiocrité native, le confine si souvent, l'homme aspire à mettre son esprit, son cœur et sa volonté en rapport avec lui-même, avec les autres hommes, avec l'histoire et la nature qui l'environnent. Les problèmes s'offrent pratiquement aux esprits dédaigneux de la théorie. On n'échappe pas au mystère de la vie; chaque jour il se pose sous mille formes; toute idée, toute parole, tout acte implique un essai de solution. La vie humaine, depuis la moindre jusqu'à la plus haute, n'est au fond qu'une tentative en acte et en pensée pour répondre aux questions que l'existence propose à l'homme, et auxquelles, sous peine de l'anéantir, elle le somme journellement de répondre.

Dans la philosophie, l'homme se totalise; il se contemple dans la nature et dans la société: il se relie à un ensemble. La philosophie ne permet pas l'égoïsme; elle l'élimine dès qu'elle apparaît. Gœthe, sans avoir jamais créé un système philosophique, était foncièrement philo-

Digitized by Google

sophe. Il voit l'individu dans l'espèce et au sein du globe terrestre, notre globe lui-même dans l'enchaînement de la hiérarchie planétaire. Sous la multiplicité, que jamais il ne perd de vue, il cherche ce qui relie; dans l'unité, il cherche et contemple la multiplicité infinie. N'est-ce pas ainsi que la nature elle-même procède?

« Séparer ce qui est uni, unir ce qui est séparé, voilà la vie de la nature ; c'est là l'éternelle systole et diastole, l'éternelle syncrèse et diacrèse, l'aspiration et l'expiration du monde dans lequel nous vivons, agissons et existons (1). »

« Quand, dans la totalité, les éléments dont elle se compose demeurent encore appréciables, nous la nommons à juste titre harmonie (2). »

« Aspire sans cesse vers l'ensemble, et si tu ne peux devenir un ensemble toi-même, joins-toi comme membre utile à un ensemble. »

« Veux-tu avancer dans l'infini, marche en tous les sens dans le fini. »

« Veux-tu te réjouir de l'ensemble, vois l'ensemble dans ce qu'il y a de plus infime. »

« Qu'est-ce qui est saint? Ce qui rattache ensemble beaucoup [d'âmes,
Fût-ce même d'un lien léger, comme fait la guirlande. »

« Quelle est de toutes choses la plus sainte? Celle qui, aujour- [d'hui et éternellement,
Toujours plus profondément ressentie, unit toujours davantage [les esprits (3). »

« Lorsque la saine nature de l'homme agit comme un tout, qu'elle se ressent dans le monde comme dans un grand, beau,

(1) *Zur Farbenlehre.*
(2) *Zur Farbenlehre.*
(3) Maximes en vers.

Digitized by Google

digne et précieux ensemble, que le bien-être harmonieux qui en résulte lui procure une pure et libre félicité, l'univers, s'il pouvait se ressentir lui-même, aurait un cri de joie, et, comme arrivé à son but, il admirerait le faîte de son propre devenir et de son existence (1). »

Dans cette dernière pensée, dont la conclusion porte une couleur hegelienne, on retrouve comme dans les précédentes le profond sentiment de l'harmonie universelle. Ce sentiment a toujours éloigné Gœthe du matérialisme qui dissout l'ensemble de l'univers, au profit du hasard, en des éléments chaotiques ; aussi bien qu'il l'a préservé d'un dualisme suranné qui soustrait à la nature la force qui agit en elle, et de la création fait un mécanisme inerte, mû du dehors par le fantôme d'un Dieu superflu. Dieu apparaissait au poëte dans la nature, la nature en Dieu. Il entrevoyait un type général de formation à travers les grands contours de l'univers, qui, sans permettre au réseau de se rompre nulle part, laisse partout cependant une latitude pleine de souplesse au jeu varié des espèces, des familles, des groupes ou des individus. Gœthe a poursuivi la trace de cet idéal qui se reproduit à tous les degrés en des formes plus ou moins complètes ; il a contemplé de près les vestiges de ces linéaments généraux et persistants. Cette unité de vie lui révélait, agissant dans les entrailles de l'univers et au foyer de l'éternelle création, une force impénétrable en son essence, mais indiscutable dans son être. Il la cherchait dans le minéral, dans la métamorphose de la plante, dans les vestiges des mondes éteints. Avec Buffon, avec Geoffroy Saint-Hilaire, avec Humboldt, avec tous les grands savants, avec tous les grands artistes et tous les grands philosophes, de-

(1) Diverses maximes.

Digitized by Google

puis Anaxagore jusqu'à Platon, et depuis Platon jusqu'à Jordano Bruno, Spinoza et Hegel, Gœthe a reconnu dans son identité la mystérieuse unité que révèle l'évolution organique aussi bien que la simultanéité des êtres.

« Nous ne pouvons, dit-il, en contemplant l'édifice du monde dans sa plus vaste étendue, dans sa dernière divisibilité, nous soustraire à cette représentation qu'à l'ensemble sert de base une idée d'après laquelle Dieu existe et agit dans la nature, la nature en Dieu, d'éternité en éternité (1). »

Le divin qu'il apercevait dans les phénomènes, il le ressentait et l'affirmait en nous-mêmes, qui sommes dans la nature et participons directement à son essence :

« Si l'œil n'était pas lumineux,
Il ne pourrait apercevoir la lumière ;
Si la propre puissance de Dieu n'était en nous,
Comment le divin pourrait-il nous réjouir (2) ? »

« Que serait un Dieu qui n'agirait que du dehors,
Faisant tourner l'ensemble au bout de son doigt ?
Il lui convient d'agiter le monde au dedans,
De porter la nature en lui, de se ressentir dans la nature,
En sorte que toutes choses vivantes agissent et existent en [lui,
Et n'omettent jamais sa force ni son esprit (3). »

« Dans la contemplation de la nature,
Considérez toujours l'un à l'égal du tout ;
Rien n'est dedans, rien n'est dehors :
Ce qui est dedans, cela est dehors.
Saisissez donc sans retard
Ce saint et patent secret (4). »

(1) *Zur Naturwissenschaft.*
(2) *Zahme Xenien.*
(3) *Gott und Welt.*
(4) *Idem.*

Digitized by Google

Mais cette ineffable unité que le monde porte en lui et qui porte à son tour le monde dans son sein, cet inépuisable ferment de progrès et de vie, ce Dieu qui, selon le mot de Schiller, « modestement se voile en des lois immuables », cette évidence cachée que la création nous révèle et que la création nous dérobe, mais dont le poëte a su imprégner ses œuvres devenues immortelles et qu'il a contemplée dans la science comme il l'a exprimée dans la poésie; cette éternité toujours présente, qui nous remplit des effusions de l'idéal et se retire devant nous comme le flot vers sa source, sitôt que, non contents de nous sentir portés par elle, nous voulons encore enfermer l'océan de son mystère dans la coupe infime de notre pensée; ce Dieu enfin que l'on sent et que l'on ignore, qui nous jette tour à tour dans l'angoisse de ne le pouvoir saisir et dans la joie d'éprouver sa présence; ce Dieu impossible à fuir, impossible à atteindre, Gœthe n'osait pas en de vains noms profaner son secret, et, entre deux caresses d'amour, il répondait par la bouche de Faust à Marguerite, inquiète de savoir si son bien-aimé croyait en lui :

« Qui osera le nommer?
Qui osera lui dire :
Je crois en lui?
Quelle âme douée de sentiment
Sera assez téméraire
Et dira : Je ne crois pas en lui? »

« Les gens traitent le nom divin, disait-il un jour, comme si l'Être le plus élevé, incompréhensible, et tout à fait impossible à épuiser par la réflexion, n'était pas beaucoup plus que leur égal. Ils ne diraient pas sans cela : le *Seigneur Dieu*, le *Dieu tout bon*, le *bon Dieu*. Il devient, surtout pour les prêtres, qui l'ont continuellement à la bouche, une phrase, un *simple* nom qu'ils prononcent sans songer à rien. Mais s'ils étaient pénétrés

Digitized by Google

de sa grandeur, ils se tairaient, et n'oseraient le nommer, à force de respect (1). »

Cette sorte de pudeur que Gœthe éprouvait à prononcer le nom de Dieu, et qu'il témoignait d'ailleurs, au dire de tous ceux qui l'ont connu, en toutes questions religieuses, me semble venir de la profondeur de ses sentiments touchant les sujets de cet ordre, en même temps que de cette loyauté qui l'avertissait de ne point mêler aux résultats de la science les données toujours hypothétiques du sens individuel. Il ne s'est que très-rarement ouvert sur ces sujets dans sa correspondance et dans ses conversations avec des intimes; dans les occasions mêmes où, en quelque sorte malgré lui, il se trouve amené à découvrir les derniers replis de son âme, on sent qu'il le fait avec hésitation, et comme s'il craignait que ses expressions, dans l'animation de l'entretien ou de la plume, ne vinssent à effacer entre la foi et la science, aux dépens de l'une aussi bien que de l'autre, ces limites qu'il prenait tant de soin à respecter. Son grand esprit de justice, qui naissait de la justesse de son grand esprit, apparaît bien en ces lignes qu'il écrivait à Falck en 1813 :

« Dans une de nos précédentes conversations, j'ai appelé l'homme le premier entretien de la nature avec Dieu. Je ne doute nullement que sur d'autres planètes cet entretien ne puisse avoir lieu avec beaucoup plus d'élévation, de profondeur et de raison. En ce qui nous concerne, mille connaissances nous manquent aujourd'hui pour cela. La première, c'est la connaissance de nous-mêmes; après celle-ci viennent toutes les autres. Rigoureusement, je ne puis rien savoir de plus de Dieu que ce que l'horizon assez limité de mes perceptions physiques me permet de voir, et cela n'est de toutes manières que fort peu de chose. Mais il n'est nullement dit par là que cette limite de

(1) Conversations avec Eckermann (1823).

Digitized by Google

notre conception de la nature en soit une également pour notre foi. Au contraire, par l'essor immédiat des sentiments divins en nous, le cas peut fort bien se présenter où la science doit apparaître comme fragmentaire sur une planète comme la nôtre, arrachée à l'ensemble de ses rapports avec le soleil, laissant incomplète toute contemplation, qui, précisément à cause de cela, n'acquiert que par la foi son complément total. — Où la science suffit nous n'avons, à la vérité, pas besoin de la foi; mais là où la science ne peut confirmer sa puissance ou bien apparaît comme insuffisante, il ne faut pas que nous contestions à la foi ses droits légitimes. Du moment que l'on part de ce principe, que la science et la foi n'existent pas pour se détruire, mais pour se compléter, ce qui est salutaire se trouvera de soi-même en toutes circonstances. »

En 1825 et en 1828, il disait à Eckermann, avec un peu moins de mysticisme, mais au fond dans la même intention :

« L'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes du monde, mais bien pour chercher où commence le problème, et se tenir ensuite dans les frontières de l'intelligible. »

« Il y a dans la nature un côté intelligible et un côté inintelligible. Qu'on les distingue bien et qu'on respecte leurs limites. Nous sommes déjà à l'abri, si nous n'oublions ce point en aucune recherche, bien qu'il soit très-difficile de voir toujours où finit l'intelligence et où commence ce qui ne l'est pas. Celui qui ne le sait pas se tourmentera peut-être toute sa vie durant à chercher l'incompréhensible, sans jamais se rapprocher de la vérité. Mais celui qui le sait et qui est avisé s'en tiendra au compréhensible, et tandis qu'il avancera dans cette région en tous les sens, il pourra, sans sortir de cette voie, gagner même quelque chose sur l'impénétrable, bien que forcé en définitive de convenir qu'il n'y a moyen d'atteindre beaucoup d'objets que jusqu'à un certain degré (1), et que la nature conserve toujours par devers elle un fonds de problématique que les facultés humaines ne suffisent pas à pénétrer.»

(1) C'est-à-dire par voie conjecturale.

Digitized by Google

Cette citation appelle et corrobore la pensée que je trouve dans les *Réflexions et Maximes* :

« Il n'est pas toujours nécessaire que le vrai prenne un corps; il suffit qu'il flotte dans l'esprit et décide les suffrages, qu'il arrive à nous comme un son de cloche, gravement et doucement, à travers les airs. »

Spinoza a vaincu, dans une conception qui les unit sans les confondre, le dualisme de la matière et de l'esprit; mais sa philosophie reste immobile et comme cristallisée dans la rigidité mathématique de ses formules : l'idée du mouvement ascensionnel ou du progrès manque à sa doctrine. C'est Hegel qui l'y a introduite; en y plaçant le foyer d'une incessante évolution, il a rendu fusible en quelque sorte, et conforme à la fluidité des mutations générales, la philosophie de Spinoza enrayée dans le calque idéal de la permanence divine. Mais les choses ont une double face, et la métamorphose aussi bien que la stabilité et la simultanéité; Hegel les a surtout aperçues dans leur évolution ascendante, il a vu en elles avant tout la série et le développement. C'est par là que son œuvre complète, celle de Spinoza et qu'elle passera avec celle-ci dans les futures destinées de la science; car sur ces deux points de l'identité et du progrès universels, proclamés avec un tel retentissement par Spinoza et par Hegel, la science et la philosophie ont déjà consommé leur alliance. Philosophe naturaliste en même temps que poëte, Gœthe s'est trouvé placé dans ce double courant qui emporte les esprits, et sous ce rapport, comme sous tant d'autres, il s'élève au seuil de notre siècle comme un représentant glorieux de l'avenir.

« En tout ce qu'elle veut produire, la nature ne peut arriver

Digitized by Google

que par séries; elle ne fait point de sauts. Elle ne pourrait pas faire de cheval, par exemple, si tous les autres animaux ne précédaient sur lesquels elle s'appuie pour s'élever, comme sur une échelle, jusqu'à la construction du cheval. Ainsi chaque chose est toujours là pour l'ensemble, l'ensemble pour chaque chose, parce que la partie précisément renferme aussi l'ensemble. La nature, quelque diverse qu'elle apparaisse, est toujours une néanmoins; elle est une unité, et c'est pourquoi il faut, quand elle se manifeste partiellement, que tout le reste serve de base à la chose particulière, et que la partie trouve dans la série son rapport d'enchaînement (1). »

Dans une lettre à Fréd. Muller (1828), Gœthe s'exprime ainsi au sujet d'un écrit scientifique émané de lui et antérieur de plusieurs années :

« Mais le complément qui lui manque, c'est la vue des deux grands ressorts de la nature : la conception de la *polarité* et celle de l'*ascendance*, celle-là lui appartenant en tant que nous la considérons comme matérielle, celle-ci, en revanche, en tant que nous la concevons intellectuellement. L'une réside dans un état constant d'attraction et de répulsion; l'autre, dans une aspiration ascendante permanente. Mais comme la matière ne peut jamais exister et agir sans l'esprit, l'esprit jamais sans la matière, la matière est également susceptible de s'élever, de même que l'esprit ne peut être dépouillé de sa faculté d'attirer et de repousser; aussi celui-là seulement est capable de penser, qui a suffisamment séparé afin d'unir, assez uni pour pouvoir séparer de nouveau. »

L'orthodoxie, — et l'on sait qu'il en est de diverses sortes, — peut lancer ses foudres contre Gœthe : il est décidément panthéiste. Ceux qui, chez nous, se réservent, à l'encontre des doctrines nouvelles, le titre de spiritualistes ne lui feront pas grâce de leur invincible

(1) Lettre à Riemer (1807).

Digitized by Google

épithète : ils l'appelleront fataliste. Que Gœthe leur réponde lui-même :

« Ce n'est pas cela qui nous rend libres, que nous refusions de rien reconnaître au-dessus de nous, mais précisément que nous adorions quelque chose qui nous est supérieur. Car, en tant que nous l'adorons, nous nous élevons jusqu'à elle, nous confessons que nous portons en nous-mêmes ce qu'il y a de plus élevé et que nous sommes dignes de lui ressembler (1). »

Cette chose supérieure qui nous écrase quand nous la contrarions, c'est l'ordre universel, c'est la nécessité et la loi supérieure de la conservation générale, la loi de l'ensemble contre laquelle nul être, nulle partie ne saura prévaloir. C'est l'Eternel vivant, impossible à vaincre autrement que par l'obéissance.

« Que l'homme cherche sa destination la plus élevée sur la terre ou dans le ciel, dans le présent ou dans l'avenir, il reste au dedans de lui-même exposé à une éternelle oscillation, soumis du dehors à une influence qui le trouble sans cesse, jusqu'au jour où, une fois pour toutes, il prend la résolution de déclarer *que le bien est ce qui est conforme à sa nature* (2). »

« Le tissu de ce monde est formé de nécessité et de hasard; la raison de l'homme se place entre les deux et sait les dominer; elle traite le nécessaire comme le fondement de son existence; l'accidentel, elle sait le manier, le diriger et l'utiliser; et c'est seulement en demeurant ferme et inébranlable que l'homme mérite d'être appelé un dieu de la terre. Malheur à celui qui dès sa jeunesse s'habitue à chercher dans le nécessaire quelque chose d'arbitraire, qui est tenté d'attribuer à l'accidentel une sorte de raison (3)... »

« Note vie est, comme l'ensemble dans lequel nous sommes

(1) Conversations avec Eckermann (1827).
(2) *Mémoires de Gœthe.*
(3) *Wilhelm Meister's Lehrjahre.*

Digitized by Google

impliqués, composée d'une manière incompréhensible de liberté et de nécessité. La nature de notre volonté est une prédiction de ce que nous ferons en toutes circonstances. Mais ces circonstances s'emparent de nous à leur manière (1). »

« Ce dont les hommes ne tiennent pas compte dans leurs entreprises et ce dont ils ne peuvent pas tenir compte ; ce qui, là où leur grandeur devrait apparaître avec le plus d'éclat, se montre agissant avec le plus d'évidence, — appelé par eux le hasard, — c'est précisément Dieu, qui intervient directement avec sa toute-puissance et qui se glorifie par les choses les plus infimes (2). »

« Si nous nous considérons en toute situation de la vie, nous nous trouvons déterminés par le dehors dès le premier souffle jusqu'au dernier, mais nous voyons qu'il est resté néanmoins à chacun de nous la plus haute liberté pour se former au dedans de lui-même, de façon à se mettre d'accord avec l'ordonnance morale du monde, et, quels que soient les obstacles qui surgissent, d'arriver ainsi à la paix avec son propre être (3). »

« Quand la nature a élevé un homme,
Ce n'est pas un miracle si maintes choses lui réussissent ;
On doit louer en lui la puissance du Créateur,
Qui élève un faible argile à pareil honneur ;
Mais quand un homme de toutes les épreuves de la vie
Supporte la plus amère, qu'il triomphe de lui-même,
On peut alors avec joie le désigner à d'autres
Et dire : Voilà ce qu'il est, voilà ce qui lui appartient !

. . . . . .

De la puissance qui lie tous les êtres
S'affranchit l'homme qui se dompte (4). »

« Tout ce qui délivre notre esprit sans nous donner la domination sur nous-mêmes est nuisible. »

(1) *Mémoires.*
(2) Lettre à Riemer (1807).
(3) Au comte *** (1828).
(4) *Die Geheimnisse.* — Poëme resté inachevé.

Digitized by Google

« Celui qui veut quelque chose de grand doit rassembler ses [forces :
Dans la discipline seulement s'accuse le maître,
Et la loi seulement peut nous donner la liberté (1). »

Ce qu'il cherchait dans l'art, c'est-à-dire de la spontanéité individuelle disciplinée par les règles générales qui président aux proportions et à l'ensemble, Gœthe le cherchait également dans la vie. La nature lui avait appris que la liberté se manifeste dans la loi, la puissance dans la mesure, la plénitude dans la sobriété. On n'échappe pas aux lois de l'univers. Soit qu'elles vous brisent parce qu'elles sont violées, soit qu'elles vous élèvent et vous fortifient parce qu'elles sont suivies, elles sont toujours là pour manifester leur souveraineté. Gœthe les comprenait, il les respectait comme la condition de la force et de la liberté. Il croyait même que, dans son union avec elles, l'individu peut s'élever jusqu'aux régions de la permanence et abriter, contre les outrages du temps, dans l'existence éternelle son existence particulière :

« Je plains les gens qui font grand bruit du rapide passage des choses et se perdent dans la contemplation du néant terrestre : ne sommes-nous pas ici précisément pour rendre le transitoire permanent, et cela peut-il se réaliser si l'on ne sait les apprécier tous les deux (2) ? »

Gœthe croyait-il à l'immortalité, dont il vient ici de faire apparaître le rayonnement? Envisageait-il l'âme comme une flamme née de la rencontre de quelques éléments; voyait-il en elle au contraire une parcelle, et, si je puis dire, une délégation de la puissance qui dans la nature divise et concentre toutes les choses ?

(1) *Natur und Kunst.*
(2) *Réflexions et maximes.*

Digitized by Google

Falk nous raconte que le jour de l'enterrement de Wieland (en 1813), il remarqua en Gœthe une disposition singulièrement solennelle et inusitée chez lui. Pendant l'entretien, qui prit cette fois, contre l'usage, une direction métaphysique, Gœthe parla de l'immortalité comme si dans son esprit ce problème ne souffrait aucun doute. Falk lui ayant demandé ce qu'il pensait des destinées réservées à l'âme de Wieland, Gœthe mit au jour une suite de pensées fortement enchaînées et qui indiquaient tout au moins qu'il avait souvent médité sur ce point, et que son intelligence y avait pénétré à de grandes profondeurs. Je me borne à extraire le passage suivant, où se trouvent condensées en quelques lignes ces révélations caractéristiques :

« Chaque soleil, chaque planète porte en elle une plus haute intention, une mission supérieure, en vertu de laquelle ses développements doivent se réaliser aussi régulièrement que les développements d'un rosier par la feuille, la tige et la corolle. Appelez cela une *idée* ou une *monade*, comme il vous plaira, je n'ai rien à y opposer; il suffit que cette intention existe dans la nature invisiblement et antérieurement au développement visible qui résulte d'elle. Les formes intermédiaires que cette idée adopte dans ses transitions ne peuvent nous induire en erreur. Ce n'est toujours là que cette métamorphose ou faculté de développement de la nature, qui d'une feuille s'élève à la fleur, à la rose, d'un œuf fait sortir une chenille, et de la chenille un papillon!

« Mais toutes les monades sont indestructibles. Elle ne quittent les anciens rapports que pour entrer aussitôt en des rapports nouveaux. Dans ce changement, tout se réduit à savoir combien puissante est l'intention renfermée dans telle ou telle monade. La monade d'une âme humaine cultivée et celle d'un castor, d'un oiseau ou d'un poisson, cela fait une immense différence. »

On reconnaît bien dans cette manière de voir l'auteur de la métamorphose des plantes. L'immortalité s'offre à son

Digitized by Google

esprit comme une métamorphose continuée, comme un progrès dont le principe, dépositaire de toutes les transformations, est précisément ce que nous appelons l'âme. L'âme est identique, à ses yeux, avec la puissance organique, avec la vie elle-même, et il semble lui accorder tout à la fois un caractère individuel et une participation directe à l'essence commune des choses, qui serait ainsi douée de la faculté de se particulariser sans perdre cependant son universalité. La qualification de monade, empruntée au vocabulaire de Leibnitz, ne doit être considérée ici, j'imagine, que comme une nécessité du langage pour exprimer une force irréductible, apparition fragmentaire de celle qui anime la création en toutes ses parties. Gœthe s'est également servi, pour désigner cette force plastique déposée en nous, du mot entéléchie, empruntée à Aristote. Il l'emploie dans cette remarquable conversation, relevée par Eckermann (1828) :

« Chaque entéléchie est un fragment d'éternité, et les quelques années durant lesquelles elle est alliée au corps terrestre ne la font pas vieillir. Cette entéléchie est-elle de qualité inférieure, elle exercera peu d'empire durant son obscurcissement corporel; le corps plutôt dominera sur elle, et tandis qu'il vieillira, elle ne le soutiendra pas et ne saura contre-balancer son déclin. Cette entéléchie est-elle au contraire d'une sorte plus puissante, comme c'est le cas chez toutes les natures de génie, elle agira, dans sa pénétration vivifiante du corps, non-seulement d'une façon fortifiante et ennoblissante sur l'organisation, mais elle tentera aussi, en vertu de sa prédominance spirituelle, de faire constamment valoir ses prérogatives d'une éternelle jeunesse. De là vient que chez des hommes spécialement bien doués, même durant leur vieillesse, nous apercevons toujours des renaissances d'une productivité particulière; il semble chez eux se manifester une fois encore un rajeunissement temporaire, et c'est là ce que j'appellerais volontiers une puberté renouvelée de l'esprit.

Digitized by Google

« Mais la jeunesse est la jeunesse, et, quelque puissante que se montre une entéléchie, elle ne se rendra jamais maîtresse absolue du corps, et la différence sera grande, selon qu'elle trouvera en lui un allié ou un adversaire. »

Eckermann rapporte encore ces paroles de Gœthe touchant sa foi en l'éternité de notre âme (1824) :

« Quand on est âgé de soixante-quinze ans, il ne peut manquer que l'on ne songe parfois à la mort. Pour moi, cette pensée me laisse dans un repos complet, car j'ai la ferme persuasion que notre esprit est un être de nature absolument indestructible ; c'est quelque chose qui continue d'agir d'éternité en éternité. Il est semblable au soleil, qui se couche en apparence pour nos yeux terrestres, mais qui, à vrai dire, ne disparaît jamais et continue de luire sans cesse. »

En 1827, Gœthe écrivait à Zelter :

« Le vieux conte des *Mille et une Nuits*, les Parques se le racontent sans relâche. Vivre longtemps, cela s'appelle survivre à beaucoup... Le cercle des personnes qui m'entourent immédiatement m'apparaît comme un rouleau de feuilles sibyllines, dont l'une après l'autre, dévorée par la flamme de la vie, s'évanouit dans les airs et communique par là, d'instant en instant, à celles qui restent une valeur plus haute. Agissons jusqu'à ce que, avant ou après les autres, nous retournions dans l'éther, rappelés par l'esprit universel. Puisse alors l'éternel principe de vie ne nous pas refuser de nouvelles activités, analogues à celles dans lesquelles nous nous sommes essayés! Qu'il y joigne paternellement encore le souvenir et la saveur du bon et du bien que nous avons voulu et accompli, et nous ne pourrons certainement que pénétrer d'autant plus rapidement dans les rouages de l'existence universelle... Que la monade entéléchique se maintienne seulement en une activité incessante ; si celle-ci lui devient seconde nature, elle ne pourra manquer éternellement d'un objet conforme à cette activité. Pardonne-moi ces expressions abstruses, mais on s'est perdu de tout temps dans des régions pareilles ; on a essayé de se

Digitized by Google

communiquer par ces façons de parler là où la raison n'atteint plus, et où l'on ne voudrait pas cependant laisser régner la déraison. »

« Aucun être ne peut tomber dans le néant !
L'Éternel se meut en chacun ;
A l'être attache-toi, joyeux !
L'être est éternel, car des lois
Conservent les vivants trésors
Dont l'ensemble s'est paré (1). »

Je livre sans commentaire ces pensées de Gœthe sur l'immortalité. Il n'aimait pas lui-même, je l'ai dit, à disserter sur ces obscurs problèmes, et d'ordinaire il les enveloppait discrètement au fond de son âme. Les solutions qu'il leur donnait à part lui, moins que personne il l'ignorait, dépendaient plus encore de son sentiment intime, et de ce qu'il eût appelé le domaine réservé de la foi individuelle, que des données précises de la science contemporaine. Pour celle-ci, la question demeure réservée. Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître que les conjectures de Gœthe, mêlées si intimement au vœu d'une âme insatiable de progrès, sont celles d'un vaste esprit, et que s'il a erré, c'est en restant digne de lui et des plus nobles désirs du genre humain.

Je suppose maint lecteur curieux de savoir ce que Gœthe, qu'on a appelé le grand païen de l'époque, pensait en réalité du christianime.

Voici sa propre réponse, où il touche encore une fois, à propos du christianisme, au mystère de l'immortalité. On n'y trouve pas cette humeur d'agression sceptique qu'on lui suppose à tort, et qui l'a fait comparer à Voltaire avec si peu de justesse, mais cet équitable discernement qui, au milieu des éléments superstitieux qui l'ont environné, lui

(1) *Vermächtniss.*

Digitized by Google

faisait reconnaître dans le christianisme une institution historique et morale dont il est impossible de ne pas tenir compte largement quand on considère les meilleurs fruits de la civilisation moderne.

« La religion chrétienne, dit-il, est une puissante existence par elle-même, avec l'appui de laquelle l'humanité déchue et souffrante a toujours travaillé à se relever, et si on lui concède cette influence, elle se montre supérieure à toute philosophie et n'a pas besoin de son auxiliaire. Et sous ce rapport, la philosophie n'a pas non plus besoin du respect de la religion pour démontrer certaines doctrines, comme, par exemple, celle d'une durée éternelle. L'homme doit croire à l'immortalité, il en a le droit, cela est conforme à sa nature, et il peut en ce point bâtir sur des assertions religieuses; mais si le philosophe prétend tirer d'une légende la preuve de l'immortalité de notre âme, cela est très-faible et ne veut pas dire grand'chose. La conviction de notre durée résulte pour moi de la conception de l'activité; car si j'agis sans trêve jusqu'à ma fin, la nature est tenue de m'indiquer une autre forme d'existence, quand la présente se montrera incapable de retenir davantage mon esprit (1). »

« Même un pur polythéisme, comme celui des Grecs et des Romains, devait perdre enfin, en les égarant sur de fausses voies, ses disciples et lui-même. En revanche, le plus grand éloge revient à la religion chrétienne, dont la pure et noble origine se montre toujours par là, qu'après les plus grands égarements dans lesquels l'a attirée l'homme inculte, et avant qu'on s'en doute, elle reparaît dans sa première et avenante figure, comme mission, comme hôte fraternel du foyer, pour le rafraîchissement du besoin moral de l'homme (2). »

« Il y a néanmoins deux points de vue selon lesquels on doit envisager les choses bibliques. Il y a le point de vue d'une sorte de religion originelle, celle de la pure nature de la raison, qui est d'origine divine. Ce point de vue demeurera le même

(1) Conversations avec Eckermann (1829).
(2) *Zum West-Œstlichen Divan.*

Digitized by Google

éternellement, et durera et vaudra aussi longtemps qu'il y aura des êtres divinement doués. »

« On dispute et on disputera beaucoup encore sur l'utilité et le préjudice résultant de la propagation de la Bible. Voici ce qui pour moi est clair : la Bible nuira si, comme jusqu'ici, elle est employée dogmatiquement et fantastiquement; elle sera utile, comme jusqu'ici, si elle est accueillie comme précepte et par le sentiment (1). »

« La vraie religion reste quelque chose d'intérieur ou d'individuel, car elle a uniquement pour objet la conscience; celle-ci doit être excitée, doit être apaisée. Excitée, quand elle s'abandonne obtuse, inactive, sans influence; apaisée, quand elle menace d'empoisonner la vie par une inquiétude pleine de regrets incessants (2). »

Gœthe, sans bréviaire ni catéchisme, prêche l'humanité, même à la religion; il veut de celle-ci faire un aiguillon, mais il ne veut pas convertir l'aiguillon en un instrument de torture et l'enfoncer impitoyablement dans la plaie. Il est un homme, et il exige que la religion, faite pour l'homme, s'adresse à lui humainement. Je connais des gens, recruteurs empressés, qui, sous le bénéfice de ces quelques citations, se hâteront de proclamer que Gœthe fut des leurs. Qu'ils veuillent bien suspendre un instant leur verdict. Gœthe était juste envers une religion qui a tant fait pour élever en nous le sentiment de l'amour et de la justice, le sentiment de la solidarité humaine, ainsi que l'idée de la perfection, et qui se montre digne à ce titre d'être proclamée divine. Mais en dégageant des mythes chrétiens leur souffle régénérateur et éternel, Gœthe confinait le christianisme dans son véritable domaine, et il récusait nettement son autorité dès qu'on pré-

(1) *Réflexions et maximes.*
(2) *Wilhelm Meisters-Wanderjahre.*

Digitized by Google

tendait l'en faire sortir. Il reconnaît son génie moral, il l'admet comme une discipline, comme un support propre à l'édification de l'homme; il le récuse comme autorité chaque fois qu'il prétend barrer le chemin à la science et à la liberté de la foi individuelle. Il repousse également, à l'instar de Lessing, la souveraineté qu'il voudrait s'arroger dans le domaine de l'art, où, selon lui, la poésie ne dépend que d'elle-même. Gœthe ne pouvait s'enfermer dans une seule manifestation de l'humanité, et comme il touchait à l'espèce par tous ses grands côtés, il lui fallait aussi, pour satisfaire aux exigences de sa riche et complète nature, se nourrir de toutes les œuvres fécondes engendrées par l'homme dans l'art, dans la science, dans la morale. Il lui fallait enfin l'histoire tout entière et les perspectives rêvées de l'avenir.

« Quant à moi, écrivait-il à Jacobi (1813), dans les directions variées de mon être, je ne puis me limiter à une façon unique de penser; comme poëte et comme artiste, je suis polythéiste; panthéiste, en revanche, comme naturaliste, et l'un aussi décidément que l'autre. Ai-je besoin d'un dieu pour ma personnalité? Comme être moral, on a veillé également à cela. Les choses célestes et terrestres forment un royaume si étendu, que les organes de tous les êtres réunis peuvent seuls les embrasser. »

Digitized by Google

Digitized by Google

J. BERNARD BASEDOW

HENRI PESTALOZZI — M. DE FELLENBERG

I

Voici un germe abandonné aux hasards du sol, de la lumière et de l'air. On le verra prospérer ou avorter, selon que les influences qui l'environnent seront ou non conformes aux lois de son développement. La culture de la plante et celle de l'âme se ressemblent. Il faut à chaque plante pour se développer un ensemble de conditions, dont les unes s'appliquent à tout le règne végétal, dont les autres se modifient selon les groupes, et plus particulièrement encore selon les individus dont ces groupes sont composés. Étudier ces conditions d'après les indications de l'expérience, afin de les appliquer dans la mesure du possible, c'est éliminer le hasard pour une part équivalente; c'est créer pour les âmes le milieu le plus approprié à leur croissance normale.

La tendance qui la pousse à se maîtriser elle-même par

Digitized by Google

l'éducation a été toujours le noble souci de l'humanité, et en ce sens on peut dire que l'histoire est l'homme aspirant à l'éducation de lui-même. L'histoire se constitue par une série d'expériences que l'espèce tente sur elle-même pour découvrir la loi de son progrès, la réaliser, et parvenir ainsi à s'emparer de ses destinées. L'homme se cherche pour se gouverner. Toutes ses tentatives, grandes et petites, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, se réduisent à un effort vers la liberté. La pédagogie, science de la culture humaine, est partout au moins à titre d'aspiration. En même temps qu'il proclamait le principe de toute philosophie, Socrate indiquait la base de l'éducation et celle de la liberté. Il faut que l'homme se connaisse dans ses rapports avec lui-même, avec la société et avec la nature environnante, s'il veut devenir capable de diriger son développement. L'intelligence ne peut triompher qu'avec la nature, dont elle ne s'affranchit, comme le dit Bacon, qu'en lui obéissant. Impuissant à détruire ou à modifier l'essence des choses, issu lui-même du sein de l'univers, l'esprit ne peut que reconnaître les lois régulatrices et les appliquer pour l'avénement de ses desseins. L'intelligence humaine est la loi reconnue, la liberté humaine est la loi consentie, notre puissance est la loi pratiquée. Dégager la loi du développement humain, c'est fonder la théorie de la culture humaine. Toute école publique ou privée doit s'étudier à former des hommes pour la liberté.

La pédagogie moderne repose sur le respect de l'homme, d'où résulte l'obligation d'observer l'homme et de n'adopter d'autre méthode que celle dont les fondements reposent sur l'expérience. Imparfaits ou erronés, les systèmes ne peuvent rien contre ce principe qu'ils proclament tous aujourd'hui, et qui reste leur juge souverain. Les théories peuvent crouler en tout ou en partie, la base reste ac-

Digitized by Google

quise; elle demeure pour l'édification de doctrines mieux étudiées, de méthodes plus conformes aux faits et à la vérité. C'est là ce qui ressortira de cette étude générale sur la pédagogie allemande. Si l'on doit y trouver l'exposé de grands efforts suivis de résultats relativement médiocres, et peu de choses d'une efficacité vraiment pratique et générale, du moins l'on verra toujours surgir la racine d'où sont sortis tour à tour les systèmes et les méthodes.

Pour trouver cette racine, il faut remonter jusqu'au grand effort émancipateur qui délivra l'esprit humain du joug de la scolastique.

La tradition a une tendance à usurper par prescription les droits de la nature et de l'individu. Le temps et l'inertie sont ces complices, mais la vie échappe toujours à cette pétrification qui la menace. C'est contre le formalisme que se lèveront partout les réformateurs, et leur devise sera éternellement la même : la lettre tue, l'esprit vivifie. L'esprit, c'est la nature progressive; affranchir l'esprit, c'est invariablement faire retour vers elle. Les grands génies sont les marteaux que soulève par intervalles l'invincible levier de la pensée. Ils frappent sur les formes cristallisées, ouvrent les brèches, et l'âme rendue à son essor se répand de nouveau comme la libre atmosphère de l'idée, pour rafraîchir le monde.

La pédagogie moderne est fille du réveil éclatant qui eut lieu au seizième et au dix-septième siècle; elle porte encore aujourd'hui en Allemagne, il est facile de le reconnaître, l'empreinte de toutes les gloires qui environnèrent son berceau. Restée classique en dépit de tout, elle est marquée au coin de la renaissance littéraire; elle porte en elle un souffle protestant, un souffle de liberté morale, c'est la part de la réformation religieuse; elle incline puissam-

Digitized by Google

ment à faire, à côté des belles-lettres, une large place aux sciences naturelles et aux applications qui en résultent, c'est la part de Bacon; elle se montre dominée, en dépit de réactions fortuites, par un esprit toujours plus vaste de liberté philosophique, c'est la part de Descartes. Tous ces éléments que la pédagogie a trouvés à sa source, elle les a entraînés dans son cours jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, donnant plus ou moins de prépondérance à l'un ou à l'autre, mais se montrant incapable d'en éliminer aucun.

Au seuil de la pédagogie allemande nous rencontrons un homme d'un grand sens et d'une puissante originalité, Jean Amos Comenius, né en Moravie en 1792. Affilié à la secte des frères moraves, si ardente à fonder des écoles, toute sa vie fut vouée au perfectionnement des méthodes d'éducation et d'enseignement. Ce qu'il fallait, il le sentit bientôt, et dominant le fatras qui encombrait les écoles, il se mit résolûment à étudier la nature dans le but de découvrir une méthode qui répondît à ses exigences. Ses efforts ont ouvert la voie au mouvement pédagogique dans la direction qu'il a suivie jusqu'à ce jour, et l'inspiration qui l'anime appartient si bien à notre temps, qu'en parcourant ses écrits, si on les dépouille de leur enveloppe un peu mystique, on croit entendre une voix d'aujourd'hui.

« L'homme, dit-il dans ses *Dictatica magna*, vit d'une triple vie : une vie végétative, animale et intellectuelle ou spirituelle; il a une triple patrie : le sein maternel, la terre, le ciel. Par la naissance il entre dans la seconde patrie, par la mort et la résurrection dans la troisième, éternelle. De même que l'enfant, dans le sein de la mère, est préparé pour la vie terrestre; de même, durant la vie terrestre, l'âme se forme par l'auxiliaire du

Digitized by Google

corps pour l'éternité. Heureux est celui qui, sortant du sein maternel, apporte au monde des membres bien constitués; mille fois plus heureux celui qui dans la mort emporte une âme bien formée.

« Faits à l'image de Dieu omniscient, nous aspirons à la science. La capacité de notre esprit est insondable.

« La semence de la vertu et de la religion, non ces dernières elles-mêmes, se trouve originairement déposée dans l'homme; il faut qu'elle soit développée par la prière, par l'instruction, par l'exercice; l'homme n'arrive à l'existence véritable que par l'action.

« *Tous* les hommes ont besoin d'instruction. L'enseignement doit commencer de bonne heure.

« *Tous* les enfants, riches et pauvres, de classe élevée ou inférieure, garçons ou filles, doivent être instruits dans les écoles; en tous il faut que l'image divine soit restituée.

« Nous n'avons point d'écoles qui répondent à leur but. En beaucoup d'endroits elles font entièrement défaut, en d'autres on n'a pris soin que des enfants des gens aisés; le mode d'enseignement y est rebutant, ennuyeux, obscur, la partie morale négligée. On n'enseigne aucune science réelle, on dépense au latin quinze et jusqu'à vingt années, et on n'aboutit à rien malgré cela. Mes plus belles années d'enfance n'ont-elles pas été sacrifiées misérablement à suivre cette routine stérile de l'école!

« *L'enseignement sera fécond dans la mesure où la méthode d'enseignement suivra la nature.* Tout ce qui est naturel marche de soi.

« Que l'enseignement commence dans la première jeunesse, alors que le sens est encore indépendant et qu'il s'élève par degrés selon les progrès de la compréhension.

Digitized by Google

« Les écoles enseignent par erreur d'abord la langue, pour passer ensuite aux choses; asservi à des arts purement oratoires, on tient les enfants durant quelques années, et c'est ensuite seulement qu'on leur communique les connaissances positives, telles que les mathématiques, la physique, et le reste. Et pourtant c'est la chose même qui est la substance, le mot est l'accident; la chose est le corps, le mot le vêtement. La chose et le mot doivent par conséquent être enseignés en même temps, mais surtout la chose même en tant qu'elle est l'objet de l'intelligence et du discours.

« C'est par erreur que l'on commence l'enseignement des langues par la grammaire, au lieu de le commencer par un auteur ou par un vocabulaire convenablement disposé.

« Les exemples doivent également précéder les règles abstraites; bref, il faut que partout la substance précède la forme.

« Qu'on ne s'occupe pas de plusieurs choses à la fois, mais de l'une après l'autre.

« Que l'on divise l'enseignement en classes avec grand soin, de telle sorte que la classe inférieure prépare entièrement à la suivante; qu'en revanche la classe supérieure confirme et assure ce qui a été appris dans la classe inférieure. La nature est en continuel mouvement de progrès, mais de telle sorte qu'elle n'abandonne pas ce qui précède en commençant le nouveau, continuant plutôt ce qui a été commencé, l'augmentant et le menant à la perfection.

« La jeunesse ne saurait être éclairée d'abord par des controverses; nul jamais ne pénétrera la vérité, si sa première instruction s'est faite au sein des discussions.

« Des parents et des maîtres bienveillants, affectueux,

Digitized by Google

des salles claires, des places de jeu auprès des maisons d'école, un enseignement naturel qui stimule, tout doit agir de concert pour combattre la répugnance ordinaire pour l'école.

« La plupart des maîtres sèment des plantes, au lieu de semences de plantes; *au lieu de partir de principes simples et élémentaires, ils introduisent d'emblée l'élève en un chaos de livres et de disciplines traditionnelles.*

« Il faut que la grammaire d'une langue étrangère, celle du latin par exemple, soit accommodée à la langue maternelle de chaque élève, les différentes langues maternelles se trouvant en des rapports différents à l'égard du latin.

« Que l'on apprenne à connaître d'abord ce qu'il y a de plus rapproché, puis à mesure les choses plus éloignées.

« *Que l'on exerce d'abord les sens, ensuite la mémoire, l'intelligence après, en dernier lieu le jugement. Car la science débute par la perception matérielle, qui s'imprime dans la mémoire par l'imagination; l'induction tirée de perceptions isolées permet à l'intelligence de former ensuite les vérités générales* (conceptions); *enfin la certitude résulte du jugement formé au moyen de choses suffisamment comprises.*

« Toutes les études doivent former autant que possible un tout et sortir d'une racine commune.

« Qu'on n'enseigne pas seulement à comprendre, mais en même temps à exprimer et à pratiquer ce que l'on a compris. Que chacun apprenne à formuler les choses dans la mesure exacte de ce qu'il comprend, et, à l'inverse, qu'il apprenne à comprendre ce qu'il dit. *Le discours et la connaissance de la chose doivent marcher de front.*

Digitized by Google

« Que l'on enseigne en même temps la lecture et l'écriture.

« On doit proposer à la jeunesse non des ombres de choses, mais des choses mêmes, *capables d'agir sur les sens et sur l'imagination. L'enseignement doit commencer par une contemplation réelle*, et non par des descriptions verbales. Du sein de cette contemplation se développe une science positive.

« Ce que les sens ont perçu se fixe le mieux dans la mémoire, mieux que des descriptions et des récits cent fois répétés. C'est pourquoi les images sont très-fort à recommander.

« Un objet doit être envisagé d'abord dans sa totalité, ensuite seulement dans ses parties ; c'est une règle qui a sa valeur pour l'œil corporel comme pour celui de l'esprit.

« Tout art s'apprend par l'exercice.

« Dans l'exercice, il faut commencer par les premiers éléments et passer graduellement aux choses plus difficiles et plus composées.

« Que l'on étudie d'abord la langue maternelle, puis celle d'un peuple voisin ; alors seulement le latin, le grec, l'hébreu ; une langue toujours après l'autre.

« Chaque langue s'apprend mieux par l'usage, par l'ouïe, par des lectures, par des copies répétées, etc., que par des règles ; celles-ci cependant viennent au secours de l'usage et lui donnent de la sûreté. Les règles pour l'étude des langues doivent être simplement grammaticales, et non pas subtilement philosophiques.

« Il n'y a que la langue maternelle et le latin qu'il soit nécessaire d'apprendre jusqu'à la plus grande perfection possible. »

L'esprit de Bacon circule partout dans les œuvres de

Digitized by Google

Comenius. Il faut retrouver la vie et la vérité que recouvre la poussière d'un dogmatisme étroit et pédant; s'emparer de l'esprit par l'imagination, en fournissant à l'enfant des représentations frappantes des choses elles-mêmes; suivre la marche indiquée par le développement des facultés, en passant de la représentation directe ou figurative des objets aux rapports qui les rattachent ou les distingueut entre eux; monter ainsi sans secousse, par des transitions ménagées, échelon par échelon, jusqu'à des vues plus vastes impliquant un nombre toujours plus grand de rapports ou de différences; il faut procéder, en un mot, de la sensation à l'idée, du particulier au général, des existences concrètes à l'abstraction idéale, sans qu'aucun anneau se trouve supprimé dans l'enchaînement du savoir : tel est le programme que s'est posé dès son origine la pédagogie moderne. Ce programme n'a pas varié sensiblement depuis Comenius; ce qui a constitué le progrès, ou, si l'on préfère, la diversité des systèmes, c'est moins la donnée du problème que les méthodes tour à tour appliquées à sa solution. Encore doit-on signaler dans ces méthodes bien des concordances, engendrées nécessairement, et malgré la diversité des recherches individuelles, par l'identité des termes dans lesquels on avait formulé les questions à résoudre.

C'est ainsi que nous retrouverons chez Bernard Basedow et chez Pestalozzi la même idée, qui consiste à frayer à travers l'imagination de l'enfant les voies qui conduisent à la science, en disposant selon l'ordonnance la mieux appropriée un ensemble de figures et de représentations empruntées à la réalité. Comenius a créé le premier une encyclopédie d'images destinées à conduire l'enfant par les représentations graduelles des choses à la vivante conception de leurs rapports. Cette œuvre re-

Digitized by Google

marquable, *Orbis sensualium Pictus*, offrait les mots accompagnés d'images explicatives. Elle venait en complément pratique du *Janua linguarum resereta* (la Porte des langues), livre reproduit dans presque toutes les langues et souvent réimprimé, dans lequel l'auteur avait réussi à rassembler en mille phrases tous les mots usuels, de manière à donner à la fois, dans un délai relativement très-court, la connaissance des mots avec celle des choses, selon le précepte essentiel qu'il proclamait comme base de l'enseignement. Le précepte trouvait sa légitimation dans ce fait incontestable, que l'esprit de l'enfant, c'est-à-dire l'esprit dans la première phase de son développement, apparaît avant tout sous forme d'imagination : de là la nécessité de le saisir par des reproductions aussi exactes que possible, à défaut de représentations immédiates que ne pourrait pas fournir le spectacle de la nature elle-même. Les langues se sont élevées peu à peu, réfléchissant au dehors les métamorphoses de l'esprit, jusqu'aux formes abstraites ; elles sont devenues de plus en plus métaphysiques ou algébriques. Or, l'esprit de l'enfant, s'il doit se développer régulièrement, devra suivre et refaire, mais dans un temps infiniment plus court, par la grâce de la méthode, le chemin qui conduit des réalités concrètes à la notion de leurs relations respectives, c'est-à-dire à la science, et à la forme de langage qui lui correspond.

Tel est, au fond, la raison philosophique dont se peuvent prévaloir les hommes qui recommandent, comme le fit Comenius dès le commencement du dix-septième siècle, de ne jamais séparer, dans l'enseignement élémentaire, le signe verbal de la chose qu'il représente, et de faire servir l'imagination, si docile chez les enfants et si impressionnable, aux progrès prudemment ménagés de l'intelligence.

Digitized by Google

Les idées de Comenius, imparfaitement comprises, n'entrèrent pas aussitôt dans le vif des esprits et de la pratique. Elles avaient devancé l'heure, et l'on ne sentit toute leur portée réformatrice que lorsque la vérité, après avoir cheminé à petits pas dans les intelligences durant plus d'un siècle encore, eut formé autour d'elles un milieu mieux disposé pour les accueillir et les répandre. Le souffle qui les enflamma devait venir de l'étranger et d'un homme demeuré étranger aux théories nouvelles qui s'étaient insinuées en Allemagne depuis l'époque de la Renaissance. Ce souffle vint de Jean-Jacques Rousseau, souffle de la France ou de la robuste Helvétie ? Je ne sais ; mais il m'a toujours semblé qu'il circulait dans les écrits de Jean-Jacques, et jusque dans ses plus violents paradoxes, quelque chose de l'air des Alpes, si âpres dans leur liberté. Le monument de Rousseau, c'est l'*Emile;* là est son âme, largement épanchée, forte et vibrante au sein même de la déclamation et du sophisme.

L'*Émile* appartient à Rousseau, mais non pas à lui seul. Quelque chose en revient à l'Angleterre par Locke (1), quelque chose à la France par Michel Montaigne (2). Montaigne avait recommandé déjà sans rhétorique, et avec un sens exquis, d'écouter la nature et de suivre ses conseils pour l'éducation et l'enseignement des enfants. Locke a laissé, on le sait, un traité complet sur l'éducation, œuvre un peu superficielle, à fleur d'âme, et dans laquelle la critique moderne, en dépit d'un dogmatisme sûr de lui-même, rencontre bien des lacunes et bien des imperfections, mais qui n'en renferme pas moins en abrégé toute la théorie postérieure de Rousseau. La différence des

(1) *Pensées sur l'éducation des enfants.* 1693.

(2) Voir le chap. 25 des *Essais*, « De l'institution des enfants », à madame Diane de Foix, comtesse de Gurson.

Digitized by Google

œuvres est dans les individualités qui les marquèrent de leur cachet, plus que dans les notions sur lesquelles elles reposent. Locke était réaliste avant tout, et dès les premiers pas on reconnaît dans sa théorie pédagogique ce peuple anglais, si jaloux de tout ramener au positif, qu'il en oublie parfois ce qu'il y a de plus positif dans l'homme, ce rêve de l'idéal dont il poursuit de loin, en dépit des mécomptes, les traces lumineuses. Locke et Rousseau invoquent tous deux l'observation de la nature; ils veulent qu'elle soit consultée avant tout pour la culture de l'homme ; tous les deux également, au nom de la nature, s'élèvent contre la tradition routinière et les formules stériles des pédants. Mais Locke est médecin, Anglais et quelque peu aristocrate : il observe donc en cette triple qualité, et se montre disposé à prendre en grande considération dans ses plans de réforme la société établie, à l'inverse de Rousseau, qui se passionne pour la nature, mais en haine de la société. La nature doit le venger de celle-ci. L'homme, selon lui, est naturellement bon, la société radicalement mauvaise. Cette antinomie est le pivot de sa pensée; elle a engendré tous ses écrits. L'erreur originelle de Rousseau, c'est la notion qu'il s'est formée de la nature humaine ; notion qui provient de la séparation radicale, grossièrement fictive, qu'il établit entre la nature primitive et véritable de l'homme et sa nature sociale. Né ou devenu misanthrope, il n'a pas voulu voir que l'homme n'a d'autre nature que la civilisation, puisque la civilisation naît de sa nature : le regard fixé avec une opiniâtreté morose sur les ombres du progrès, il réagit violemment, et, par une représaille outrée, arrive à se former l'idéal d'un être conçu de tous points en contradiction avec l'être social. C'est sur ce type, nécessairement arbitraire, qu'il s'attache à modeler son système.

Digitized by Google

L'homme fictif qu'il a imaginé, il s'agit de le réaliser. Il en résulte que le principe incontestable que d'abord il a posé, c'est-à-dire l'observation de la nature comme fondement d'une théorie de l'éducation, se trouve à son insu entaché d'une croyance préconçue opposée à ce principe même. Quand Rousseau s'approche de la nature morale de l'homme pour l'expérimenter dans l'enfant et la suivre en son développement normal jusqu'à l'âge de maturité, il regarde déjà à travers le système caché dans les plus intimes replis de sa pensée, et il se trouve le plus souvent n'observer que la propre image de ce système dans ce miroir de la nature où il nous engage à contempler avec lui la vérité. Entre cette nature et lui, il y a une hypothèse inconsciente qui opère comme un mirage sur son esprit et qui le trompe sans cesse.

C'est ainsi que je m'explique le mélange de profondes vérités et de profondes erreurs qu'il a semées pêle-mêle à chaque page de ses œuvres, et qui, à un plus haut degré que partout ailleurs, se retrouvent dans son traité de l'éducation, pour attirer et repousser tour à tour le lecteur qui les juge de sang-froid. Cependant, en dépit de tout ce qui s'y trouve de paradoxal et d'illusoire, l'*Emile*, presque à chaque ligne, nous excite fortement à penser. Il oblige, quoi qu'on en ait, à sortir de l'ornière; il vous tire avec force du sommeil de l'optimisme, comme ferait un tocsin d'alarme. Il faut écouter cette voix indignée pleine de chimères et d'éloquence. La nature qu'il invoque partout, Rousseau la trahit bien souvent; mais que de fois aussi il déchire d'une main hardie les voiles dont l'ignorance et le temps l'ont revêtue, pour nous la montrer brillante, forte et toujours jeune, sous les oripeaux dont nous croyons la parer, et qui nous font dire qu'elle est vieillie, alors que les vêtements seuls sont fripés dont

Digitized by Google

nous l'avons enveloppée pour la masquer à nos propres yeux. L'*Emile*, d'ailleurs, portait en lui son propre correctif : faisant appel à la nature seule, c'est la nature qu'il prenait pour juge au regard de ses adversaires. S'il fermait la porte d'un côté, déclarant son système la vérité, il la rouvrait de l'autre en proclamant que cette vérité n'a pour caution que l'expérience, dont elle doit faire triompher les préceptes. En toutes ses erreurs, la théorie pédagogique de Rousseau se réfute d'elle-même avec le temps ; l'expérience a passé à son crible sévère les idées qu'elle renferme. Elle a condamné l'ensemble du système péremptoirement ; elle l'a approuvé dans sa base, et l'a développé en plusieurs de ses détails. C'était beaucoup alors d'invoquer l'homme et le respect qu'il commande à l'homme même. Rousseau le fit avec puissance ; dans toute l'Europe sa voix eut des échos. Elle en eut surtout en Allemagne. Toute la pédagogie allemande a subi profondément l'influence de l'*Emile*, et s'est animée de son esprit de révolte contre la routine des traditions scolastiques.

II

C'est par J.-Bernard Basedow (1) que cette impulsion s'est transmise à l'Allemagne. A considérer seulement les résultats immédiats dont Basedow a doté la pratique, on ne comprend pas les proportions que prit cette bruyante renommée. Génie de polémique et de propagande avant

(1) Né à Hambourg en 1723, mort en 1790.

Digitized by Google

tout, le service incontestable que Basedow a rendu a été de stimuler de nouveau la discussion et de provoquer de nouvelles expériences. Il a été ce que l'Angleterre appellerait un agitateur. Or, il est bon que par intervalle surgissent des hommes pareils, de peur que l'esprit ne vienne à croupir dans les formules. Pour déterminer exactement la situation de sa doctrine au regard du passé, il faut la voir au point de rencontre entre les idées de Comenius et celles de Rousseau : ces deux courants, partis à un demi-siècle d'intervalle, l'un de l'Allemagne réformée, l'autre de la France philosophique, viennent se joindre dans ce personnage quelque peu excentrique, dont Gœthe nous a laissé un portrait frappant dans ses mémoires.

C'est en l'année 1774 que Basedow se rendit à Francfort et visita le jeune auteur de *Werther*, qui venait de recevoir également pour la première fois la visite de Lavater.

« Basedow arriva, écrit Gœthe, et s'empara de moi par un autre côté. Il était impossible de voir un plus grand contraste que celui entre Lavater et Basedow. Déjà l'aspect de Basedow indiquait ce contraste. Tandis que les traits de Lavater se livraient franchement à l'observateur, ceux de Basedow étaient contractés et comme tirés au dedans. L'œil de Lavater, limpide et pieux, rayonnait sous des sourcils très-larges ; celui de Basedow, enfoncé profondément sous le front, noir, pénétrant, étincelait sous des sourcils hérissés. La voix violente, rude de Basedow, ses jugements précipités, un certain sourire ironique, un rapide changement de conversation, et tout ce qui pouvait encore le signaler, était l'opposé des qualités et de la manière d'être par lesquelles Lavater nous avait gâtés. Basedow était également très-recherché à Francfort, et l'on admirait ses grandes capacités intellec-

Digitized by Google

tuelles; mais il n'était pas l'homme pour édifier les cœurs ni pour les diriger. Son unique préoccupation était de mieux cultiver ce vaste champ qu'il s'était désigné, afin que l'humanité pût s'y installer plus commodément dans l'avenir, et en plus grande conformité avec les prescriptions de la nature. Il courait droit à ce but. Je ne pouvais sympathiser avec ses plans, ni même parvenir à me rendre tout à fait intelligibles les projets dont il poursuivait l'exécution. Qu'il voulût rendre toute instruction vivante et conforme à la nature, il y avait là sans doute de quoi me plaire; que les langues anciennes dussent être pratiquées en tenant compte du présent, cela me semblait digne d'éloge, et je reconnaissais volontiers ce qu'il y avait dans ce dessein de favorable au développement de l'activité et d'une conception plus vivante du monde; mais il me déplaisait de voir que les dessins de son *Traité élémentaire* (1) ne pouvaient que distraire encore plus de la nature que les objets eux-mêmes, en ce que, dans le monde réel, il n'y a de voisin que les choses dont le rapprochement est possible, et que par suite, malgré sa diversité et son apparente confusion, il conserve toujours, en toutes ses parties, quelque chose de réglé et de méthodique. Cette œuvre élémentaire disperse absolument la nature, car des choses qui ne se trouvent nullement concorder dans la représentation réelle de l'univers sont rassemblées ici à cause de la parenté des conceptions : d'où il suit aussi que l'ouvrage manque des qualités d'une méthode fondée sur la sensation, que nous sommes contraints de reconnaître dans les travaux semblables d'Amos Comenius. — Ce qu'il y avait néanmoins de bien plus curieux et de bien plus difficile à comprendre que sa doc-

(1) Œuvre assez semblable à celle de Comenius.

Digitized by Google

trine, c'était la manière d'être de Basedow. Le but de son voyage était de gagner les gens par sa personnalité à l'exécution de son entreprise philanthropique, et non pas seulement d'ouvrir les cœurs, comme on le pourrait croire, mais tout uniment les bourses. Il s'entendait à parler de son projet d'une façon grandiose et persuasive, et chacun lui concédait volontiers ce qu'il affirmait; mais de la plus singulière façon il blessait le sentiment intime des gens desquels il sollicitait un appui; il les offensait même sans nécessité, en ce qu'il ne pouvait contenir ses opinions et ses saillies touchant les objets de la religion. En ceci également, Basedow apparaissait comme l'opposé de Lavater. Alors que celui-ci admettait la Bible textuellement et dans tout son contenu, même mot pour mot et comme applicable au présent, celui-là éprouvait l'envie la plus irrésistible d'innover en tout et de transformer les dogmes de la foi en même temps que les pratiques extérieures de l'Eglise. Il se déclarait avec dureté, devant chacun, l'ennemi le plus acharné de la Trinité, et ne pouvait cesser d'argumenter contre ce mystère, généralement convenu.

« ... Je m'emparais des armes du paradoxe, je dépassais ses opinions, et j'osais combattre ses témérités par des témérités plus grandes encore. Cela communiquait à mon esprit de nouvelles impulsions, et comme Basedow était beaucoup plus riche en lectures et connaissait bien mieux que moi l'escrime de la controverse, je me voyais obligé à de plus grands efforts à mesure que nous arrivions à traiter des points importants.

« ... Quelle différence quand je songeais à la douceur qui émanait de Lavater! Propre comme il l'était, tout ce qui l'entourait tendait à se conformer à sa personne. On devenait virginal auprès de lui, pour ne pas le choquer par quelque propos désagréable. Basedow, en revanche,

Digitized by Google

beaucoup trop confiné en lui-même, ne pouvait être attentif à ces choses extérieures. Déjà son habitude de fumer sans discontinuer un tabac détestable importunait au suprême degré, et cela d'autant plus, qu'après avoir achevé sa pipe il battait aussitôt le briquet pour allumer un affreux morceau d'amadou, malproprement préparé, prompt à s'enflammer, d'une odeur affreuse, et qui, dès les premiers coups de briquet, empestait l'air d'une façon insupportable. J'appelais cette préparation une puanteur à la Basedow, et je prétendais qu'elle fût introduite sous ce titre dans l'histoire naturelle, ce qui le faisait beaucoup rire et l'excitait à m'exposer bien en détail cette préparation répugnante, tandis qu'il jouissait avec un ironique plaisir de mon aversion ; car c'était là une des particularités les mieux enracinées de cet homme si excellemment doué, qu'il aimait à plaisanter et à taquiner les gens les plus innocents. Il ne pouvait voir personne se reposer : par une saillie mordante, et d'une voix rogue, il vous excitait au réveil, vous embarrassait par une soudaine interrogation, et riait amèrement lorsqu'il avait atteint son but ; mais il se déclarait volontiers satisfait lorsque, venant promptement à la réplique, on lui rendait en échange quelque parole bien décochée. — Je passais toujours une partie de la nuit avec Basedow ; il ne se mettait jamais au lit et dictait sans interruption. Parfois il se jetait sur sa couche et sommeillait, tandis que son secrétaire, la plume à la main, restait assis tout tranquillement, prêt à écrire sitôt que son maître, à demi éveillé, donnait de nouveau libre cours à ses pensées. Tout cela avait lieu dans une chambre hermétiquement fermée, remplie de tabac et du parfum de l'amadou. Chaque fois que je manquais une danse (Gœthe s'était rendu aux bains d'Ems avec Lavater et le pédagogue), je grimpais en toute hâte

Digitized by Google

chez Basedow, qui se montrait immédiatement disposé à causer et à discuter sur n'importe quel problème, et lorsque, après quelque temps, je courais de nouveau à la danse, je n'avais pas fermé la porte derrière moi que déjà il reprenait en dictant le fil de sa dissertation, aussi tranquillement que si rien ne l'avait interrompu. »

Après lecture de cette page, on a vu Bernard Basedow; on a entendu, on a fréquenté ce fils étrange de la Germanie. Il y a quelque peu de Diderot dans ce personnage pétulant, mais c'est un Diderot qui a passé le Rhin pour s'envelopper d'un double nuage de tabac et de métaphysique. Le tabac était des plus médiocres, à ce qu'il paraît; la philosophie valait mieux sans doute, bien qu'elle ne fût pas en tout point de première qualité. — Néanmoins, on ne peut refuser la verve et la puissance à cette pensée, des intentions excellentes à cette volonté infatigable et fervente. Des rayons de lumière percent à travers les brumes de cet esprit tumultueux. Cet homme, ainsi « bâti », avait consigné sa théorie dans un *Traité élémentaire, ou Recueil méthodique des connaissances nécessaires à l'instruction de la jeunesse* (4 volumes, Dessau, 1774). Mais il n'avait garde de s'en tenir à des écrits : il voulait agir; la pratique était le but ardemment poursuivi de cette organisation si peu faite pour la pratique. Le réformateur entendait prouver au monde entier, par l'épreuve du fait, la valeur intrinsèque et l'efficacité du système. Il avait voyagé pour sa doctrine comme d'autres pour leur marchandise. Il s'était institué à la fois pontife et missionnaire de la nouvelle Église pédagogique, et chargé de se répandre lui-même. Le voyage qu'il fit à travers l'Allemagne, et qui l'avait conduit à Francfort auprès de Gœthe, ne fut pas sans résultat. En dépit de son peu de goût pour le mystère de la Trinité, Basedow

Digitized by Google

parvint à ouvrir bien des bourses, et même il sut gagner à sa cause le prince d'Anhalt-Dessau. Avec ce concours, il fonda dans la ville de Dessau l'établissement devenu célèbre en Allemagne sous le nom de *Philanthropin*. Le Philanthropin, c'est la théorie vivante et fonctionnante. Si nous consultons Basedow, l'institution de Dessau est la souveraine merveille, l'organe rénovateur du globe; et si l'univers veut souscrire, l'univers est sauvé. Basedow convie donc l'Occident et l'Orient à le seconder dans son œuvre et à lui envoyer des élèves. Il s'empare à cet effet du porte-voix de la publicité et se fait à lui-même des réclames enthousiastes avec la meilleure foi du monde.

Voici un spécimen tiré d'une feuille périodique publiée par l'illustre maître, sous le titre : *Archives philanthropiques, adressées par de fraternels amis de la jeunesse aux tuteurs de l'humanité..., également aux pères et aux mères qui ont l'intention d'envoyer des enfants au Philanthropin de Dessau.* — Dessau, 1776. — La préface du 1er février 1776 porte en tête : « Tuteurs, Avocats, Bienfaiteurs de l'humanité, Cosmopolites intelligents! » Dans la seconde partie, le ton s'est élevé au suprême diapason du dithyrambe. Il dédie ses Archives, au nom du Philanthropin, à quatre souverains. Premièrement à Joseph II, « père de la Germanie. » « Je l'adore, est-il écrit, comme le plus distingué des citoyens de l'univers, et comme l'un des meilleurs, comme mon souverain et protecteur immédiat, comme la raison de mon espoir en des temps meilleurs pour l'Allemagne, etc. » Dans la dédicace au roi de Danemark, Basedow s'appelle lui-même un Cimbre ; à l'impératrice Catherine, il promet de fonder un « Catharineum pour des citoyennes de l'univers. »

Le Philanthropin avait dix-sept mois d'existence lorsque

Digitized by Google

parut la première livraison des « *Archives.* » Basedow invita, pour les 13, 14 et 15 mai de cette année 1776, professeurs, familles, enfants et souverains, à assister à un grand examen destiné à foudroyer l'incrédulité par l'évidence suprême des résultats obtenus. « Envoyez des enfants, s'écriait-il, pour une heureuse vie d'enfance au milieu d'études dont le succès est infaillible. Cette entreprise n'est pas catholique, luthérienne ou réformée, mais chrétienne... Nous sommes philanthropes ou cosmopolites. Dans notre enseignement et notre jugement, la souveraineté de la Russie ou du Danemark n'est pas placée après la liberté helvétique. » C'était assurément le meilleur moyen d'allécher les quatre parties du monde à ce ragoût cosmopolite (1).

« Le but de l'éducation doit être de former un Européen (2), dont la vie puisse être aussi inoffensive, aussi utile et aussi heureuse qu'il est possible de l'espérer avec le secours de l'éducation... »

« Le soin d'élever chaque élève dans la religion paternelle est abandonné au clergé de cette ville ; mais nous nous chargeons nous-mêmes de la religion naturelle et de la morale, partie essentielle de la philosophie... »

En d'autres termes, le Philanthropin repose, quant à la religion, sur le déisme du *Vicaire savoyard* dont Rousseau traça pour son élève la profession de foi ; quant à la morale, sur la philanthropie ; quant à la politique, sur le cosmopolitisme des nations civilisées. Il y aurait certainement beaucoup d'objections à élever contre un pareil programme de culture morale appliquée à l'enfance. Mais

(1) Les pensionnaires payaient 250 thalers. — *Archives*, p. 38.

(2) « Par Européen, dit-il, nous entendons un homme vivant au milieu des nations civilisées douées de mœurs et d'institutions pareilles à celles qui se trouvent être presque générales en Europe. »

Digitized by Google

le but est ici moins de juger les idées que de les exposer dans leur ordre historique et leur enchaînement rationnel. Une pareille exposition, d'ailleurs, ne renferme-t-elle pas déjà un jugement ? « L'histoire universelle, a dit Schiller, est le tribunal universel. » Cette grande vérité reste applicable partout, et il n'est point de domaine qu'elle n'embrasse dans vie de l'esprit humain. Ce qui juge souverainement le fait antérieur, c'est le fait postérieur ; l'avenir, avec une équité infaillible, absout ou condamne le passé, en formant de chacun de ses jugements un nouvel échelon pour le progrès.

La pédagogie allemande a proclamé, par la voix de tous ses représentants, l'union nécessaire de l'éducation et de l'enseignement. Fille de la philosophie, elle a compris que scinder la nature humaine en parquant l'intelligence d'un côté, le sentiment et la volonté de l'autre, c'était faire œuvre barbare, impie et funeste. Le vrai développement est l'équilibre dans le progrès ; il ne sépare point les facultés, bien qu'il les distingue et les dirige chacune selon son aptitude spéciale, les appelant à concourir, comme la nature l'a fait, à un résultat commun. Si l'éducation proprement dite est faite pour former avant tout le caractère par la culture de la conscience et de la volonté, on ne peut oublier qu'il n'y a point de conscience humaine et point de volonté morale sans intelligence. Le développement de l'intelligence, objet plus spécial de l'instruction, s'offre donc en complément à l'éducation.

Le Philanthropin ne pouvait mentir à l'axiome fondamental de toute pédagogie rationnelle. Nous venons de voir comment il comprenait l'éducation moderne, et les moyens qu'il jugeait les plus propres à développer l'homme dans l'enfant. C'est surtout la doctrine de Rousseau que nous avons reconnue de ce côté. Toute la pensée de Base-

Digitized by Google

dow en est imprégnée. Du côté de l'enseignement, c'est surtout la théorie de Comenius que l'on retrouve, bien qu'en plusieurs parties encore certains préceptes de l'*Emile* reparaissent sous des formes mieux adaptées aux besoins de la pratique et d'un enseignement en commun. Nous emprunterons à Charles de Raumer (1) l'exposé succinct du programme d'études suivi dans l'établissement de Dessau. Un système d'études n'étant au fond qu'une méthode appliquée, c'est la méthode de Basedow qui ressortira de là.

« Dans l'enseignement des langues, dit M. Raumer, on se rattachait à Comenius, en ce que l'on joignait autant que possible à l'enseignement des mots employés dans les langues étrangères la vue des choses mêmes désignées par ces mots. Le mot devait s'imprimer dans la mémoire par la contemplation, celle-ci se fixer par le mot, Comme antérieurement l'*Orbis pictus*, le *Traité élémentaire* visait à un enseignement parallèle des choses et de leurs désignations dans les différentes langues.

« Un second point sur lequel l'enseignement des langues différait, dans le Philanthropin, de celui qu'on pratiquait ailleurs, c'était que l'on enseignait d'abord la langue étrangère verbalement, ensuite par la lecture des auteurs, faisant intervenir assez tard la grammaire, par laquelle on commençait invariablement dans les autres écoles. Cela aussi n'est pas absolument nouveau. C'est ainsi que Montaigne apprit le latin ; Ratichius faisait précéder la grammaire de la lecture de Térence ; Locke désirait quelque chose de semblable (1) ; mais Basedow et Wolke (professeurs au Philanthropin) invoquaient surtout plusieurs

(1) *Histoire de la pédagogie.*

(2) On connaît les méthodes plus récentes de l'Anglais Hamilton et de Jacottot, basées sur des principes semblables.

Digitized by Google

passage de l'*Isagoge* de Gessner, où celui-ci soutenait qu'il était cent fois plus aisé d'apprendre une langue sans grammaire, par l'usage et par l'exercice, que par la grammaire seulement.

« L'enseignement de l'arithmétique devait être fort bon ; du moins les traités de Busse, professeur de mathématiques au Philanthropin, ont su mériter une grande estime. Pour la géométrie, on semble avoir suivi les vues de Rousseau, qui insistait sur un dessin correct et aussi exact que possible des figures géométriques, et cela à bon droit. Nulle part, à coup sûr, le spiritualisme si infatué de lui-même, ne convient moins que dans l'enseignement de la jeunesse. Ce spiritualisme dédaigne la représentation matérielle et exige immédiatement la notion ; mais la jeunesse a besoin de l'image la plus belle et la plus fidèle comme symbole de la notion la plus claire et la plus vraie.

« Je possède une collection de figures géométriques sur carton, dont on se servait pour l'enseignement dans le Philanthropin. Rien n'y est négligé de ce qui peut rendre la représentation plus facile à saisir et la démonstration plus palpable. Même les enluminures des portions correspondantes de la figure ne sont pas dédaignées ; des triangles isolés, en carton, peuvent être détachés, afin de montrer comment ils se superposent sur d'autres triangles de la figure, etc.

« Touchant l'enseignement de la géographie, de l'histoire naturelle et de la physique, on peut extraire quelques notions du « *Traité élémentaire* » de Basedow. L'enseignement géographique y est partagé en deux classes ; il n'offre rien de particulier. — Quant à la méthode, il y est dit : « C'est chose essentielle de passer du tracé d'une « chambre, d'une demeure, d'une ville et d'une contrée

Digitized by Google

« connue, aux divisions principales du globe. » Ceci à la manière de Comenius et de Rousseau. Je n'ai pu voir, dit M. Raumer, si réellement l'on suivait cette méthode.

« Le *Traité élémentaire* nous offre quelques notions disséminées sur les trois règnes, plus encore sur la physique et l'astronomie. On y prend en considération aussi la structure du corps humain. Beaucoup de parties faibles sont à imputer à la situation où les sciences naturelles se trouvaient alors. — Une *Technologie, ou description des arts et métiers les plus ordinaires*, y trouve également sa place. »

Si l'on ajoute les exercices gymnastiques, auxquels on accordait une grande importance, et qui sont restés en honneur dans les établissements de l'Allemagne et de la Suisse, on aura devant les yeux une esquisse générale du Philanthropin, et par suite du système qu'il avait mission de réaliser. Cet établissement se soutint durant une période de dix années (1774-1785). Ce seul fait devrait le préserver d'une condamnation radicale. Mais un fait plus significatif encore, selon nous, parlerait en faveur d'un examen attentif de ses doctrines : c'est le concours que Basedow trouva dans des hommes fort éminents, tels que Wolke, Trapp et Salzmann. Ce dernier, d'abord pasteur à Erfurt, obtint dès 1784 l'appui du duc de Gotha, et quitta le Philanthropin pour fonder l'établissement de Schnepfenthal, encore prospère aujourd'hui. Olivier de Lausanne, pédagogue fort estimé, professa également au Philanthropin depuis 1781, ainsi que le poëte Matthison. Henri Campe, l'auteur du *Robinson Crusoé des enfants*, surnommé le Berquin de l'Allemagne, homme lucide, d'un sens droit et pratique, contribua beaucoup à dégager de leurs excentricités les idées basedowiennes. Ses œuvres pédagogiques se sont inspirées du même esprit, avec plus de

Digitized by Google

mesure et de sagesse. Lui-même, après avoir professé quelque temps au Philanthropin, fonda un établissement du même genre à Hambourg, qu'il abandonna plus tard à la direction de Trapp, son ancien collègue à Dessau.

En 1782, le Philanthropin possédait cinquante-trois pensionnaires. On en envoyait depuis Riga et Lisbonne. L'individualité bizarre de son fondateur contribua sans doute plus que le système lui-même à sa ruine. Des excès de boisson, un procès avec Wolke, son émule dans l'enseignement de l'institution, contribuèrent à discréditer Basedow et assombrirent les dernières années de sa vie. Mais son activité fiévreuse le suivit jusqu'au bout. En 1785, il rééditait encore son *Traité élémentaire* et écrivait l'ouvrage : *De la méthode d'enseignement du latin par la connaissance des choses*, plus un opuscule sur l'enseignement de la lecture. En 1786 parut son dernier ouvrage sous le titre : *Nouvelle méthode pour apprendre à lire, pour connaître Dieu et enseigner les langues avec la plus grande exactitude.* Basedow ne se démentait pas, il resta jusqu'au bout « tel qu'on l'a vu d'abord ».

Au mois de juillet 1790, une hémorrhagie surprit l'infatigable pionnier à Magdebourg, où depuis 1785 il s'en allait enseigner chaque année, durant quelques mois, dans une école de filles. « Il sentit venir sa fin, nous apprend M. de Raumer, dicta encore quelques suppléments à son testament, prit tendrement congé de son plus jeune fils, et mourut en pleine connaissance le 25 juillet, à l'âge de près de soixante-sept ans. » Il ne laissait d'autre héritage que son corps, dont il disposa au moment de mourir : « Je veux, dit-il, qu'on me dissèque pour le bien de mes semblables. »

A l'égal de Fichte, qui plus tard s'enthousiasmait à

Digitized by Google

propos de l'institut fondé par Pestalozzi à Yverdun, Kant avait cru voir dans le Philanthropin de Dessau un établissement modèle, destiné à couvrir l'Europe de ses rejetons et à transformer le monde par l'éducation des générations à venir. Plein de ce noble et chimérique espoir, il écrivait en 1771, dans la *Gazette de Kœnigsberg :*

« Une pareille école n'est pas seulement faite pour ceux qu'elle élève, mais ce qui est infiniment plus important, pour ceux également auxquels elle fournit l'occasion de se former peu à peu et en grand nombre dans son sein comme professeurs, selon les indications de la vraie méthode d'éducation ; c'est une semence qui, soigneusement cultivée, peut produire en peu de temps une foule de professeurs entendus, qui bientôt couvriront le pays de bonnes écoles. Les efforts de tous les peuples pour le bien général devraient se proposer pour but, avant tout, d'appuyer une pareille école modèle, afin de lui permettre d'arriver rapidement à la perfection dont elle renferme les principes. » . . . . . .

Kant s'était hâté. Il écrivit plus tard dans sa *Dissertation sur la pédagogie* : « On s'imagine, il est vrai, que des expériences ne sont pas nécessaires en matière d'éducation, et qu'il est possible de juger par la seule raison de ce qui sera bon ou ne le sera pas. Mais l'on se trompe beaucoup en ceci, et l'expérience nous apprend que souvent, à l'épreuve, s'offrent des résultats tout opposés à ceux que nous attendions. On voit par conséquent que, la chose reposant sur l'expérience, aucune génération n'est capable de présenter un système complet d'éducation. La seule école d'expérimentation qui commença, en quelque sorte, à ouvrir la voie, fut l'institut de Dessau. Il faut lui laisser cet honneur, en dépit des nombreuses fautes qu'on pourrait lui reprocher ; fautes qui d'ailleurs se retrouvent en

Digitized by Google

tout ce qui procède de l'expérimentation, et qui font voir que de nouveaux essais restent toujours nécessaires. C'était en un certain sens la seule école où les maîtres eussent la liberté de travailler d'après des méthodes et des plans personnels, et où ils se trouvaient en relation aussi bien entre eux qu'avec tous les savants de l'Allemagne. »

Kant a raison, le Philanthopin fut un laboratoire d'essais pour la pédagogie.

III

Peu de noms méritent autant de vénération que celui de Henri Pestalozzi. Ce fut un apôtre; il a eu le génie de l'amour, et cet amour s'est concentré sur ce qu'il y au monde de plus digne de l'exciter : les enfants et les pauvres. Pestalozzi a uni ces deux tendresses en une seule, et il a aimé jusqu'à la plus complète abnégation l'enfant pauvre, l'orphelin de la société. Il a sondé la plaie de misère, et il l'a vue avant tout dans le dénûment moral et intellectuel. Il a compris que l'éducation était le véritable remède, le plus sûr à employer même pour améliorer la seule condition matérielle. Il a donc cherché à réformer l'enseignement élémentaire, à lui assurer des fondements solides. Son cœur orientait sa pensée. Dès qu'il eut aperçu le but, il n'en détacha plus son regard ni sa volonté. — Pour l'atteindre, ou seulement pour s'en rapprocher, il fallait se frayer un chemin nouveau, puisque les anciennes voies n'y conduisaient pas. Dans les domaines de l'esprit, un chemin c'est une méthode. Pestalozzi chercha cette

Digitized by Google

méthode à travers toutes les vicissitudes de sa destinée. L'a-t-il trouvée? on pourra en juger par l'exposition de sa doctrine. Mais il est certain que nul n'a cherché avec plus d'héroïsme. On ne saurait passer à côté de tant de cœur et de tant d'infortune sans leur payer le tribut qui leur est dû. Ce qui a manqué à cet homme remarquable, ce n'est pas la hardiesse féconde des conceptions, c'est la faculté de les appliquer. Il n'a pas su combler la distance, impossible à supprimer, qui sépare en toutes choses l'idée vierge du fait où elle doit se réaliser. Toute idée est obligée de transiger avec le milieu de son application. La pratique est un compromis incessant entre l'idée et le fait. Enfermé dans le cercle intérieur de la méditation, Pestalozzi connaissait mal et tendait à négliger toutes les diverses résistances qu'une situation établie oppose au novateur, et avec lesquelles il lui faut nécessairement transiger, s'il ne veut pas qu'elles lui infligent de cruels mécomptes. Dans ses Mémoires, Pestalozzi a fait lui-même, avec une franchise touchante, l'aveu réitéré de son incapacité pratique. S'il se fût borné à répandre des notions fécondes et capables d'être accommodées progressivement aux exigences de l'application entre des mains plus habiles à manier la réalité, ce philosophe homme de cœur eût moins compromis son autorité aux yeux des gens qui inclinent trop volontiers à juger sans appel une doctrine sur des expériences prématurées ou trop souvent insuffisantes. Mais Pestalozzi avait la fièvre de l'application. L'amour tend toujours à se convertir en activité directe. Pestalozzi voyait le mal, il voulait le guérir. Ce fait attristant qui s'obstinait à rester devant ses yeux, l'asservissement de l'enfance pauvre à la misère intellectuelle et morale, le remplissait de douleur : pour le saisir et lutter avec lui, il fallait descendre dans les régions mêmes où il se pro-

Digitized by Google

duisait. La découverte intellectuelle peut suffire à l'esprit. Le cœur pousse à vouloir, et la volonté porte à agir. Alors que la nature de Pestalozzi eût dû le maintenir dans les régions de l'investigation théorique, son inspiration le portait sans relâche vers l'enseignement personnel, immédiat, enthousiaste. Il courait à l'expérience, et presque toujours pour rencontrer la déception. Rien cependant ne put abattre cette généreuse énergie. Du sein des mécomptes, l'espoir reverdissait dans le cœur de cet homme de bien ; et jusqu'au dernier soupir, la cause sainte qu'il avait poursuivie embrasa sa pensée et le jeta en de nouvelles épreuves.

Pestalozzi est né à Zurich en 1745. Il n'avait que six ans lorsque son père, qui était médecin, mourut et l'abandonna aux soins de sa mère et d'une servante dévouée. « Je grandis, dit-il, sous l'égide de la meilleure des mères, enfant de femme et de mère, autant qu'il est possible de l'être. De toute l'année, je ne sortais guère de derrière le poêle ; tous les moyens enfin et tous les stimulants capables de développer la force virile, la pensée et l'expérience, me firent d'autant plus défaut qu'ils m'eussent été particulièrement nécessaires, vu les particularités et les faiblesses de mon organisation. » — « Je vis le monde, dans les limites de la maison paternelle et dans celles tout aussi étroites de l'école ; la vie réelle m'était presque aussi étrangère que si je n'avais pas vécu dans ce monde où j'existais. »

Mourant, un des amis de Pestalozzi l'avait appelé à son chevet : « Je meurs, lui dit-il, tu vas être abandonné à toi-même ; ne te jette en aucune carrière qui pourrait devenir funeste à une nature bonne et confiante comme la tienne. Cherche quelque voie tranquille, et n'entreprends jamais rien d'important sans avoir auprès de toi un homme

Digitized by Google

calme, de sang-froid, connaissant les choses, et sur lequel tu puisses t'appuyer en toute sûreté. Sans ce concours, une entreprise importante te deviendrait dangereuse d'une manière ou de l'autre. »

Cette prédiction, toute la vie de Pestalozzi en est la douloureuse réalisation.

Voué d'abord à l'étude de la théologie, puis à celle du droit, Pestalozzi se décida, après une grave maladie, à brûler tous ses livres et à aller vivre loin des villes pour y étudier l'agriculture et les moyens d'améliorer la condition du peuple des campagnes. Il passa quelque temps dans le canton de Berne, auprès d'un agronome de renom : c'est là que germa son premier projet, exécuté presque aussitôt. Ayant appris qu'il y avait à vendre, près du village de Birr, dans le canton d'Argovie, un vaste terrain que son aridité avait empêché d'utiliser jusqu'alors autrement que pour le pâturage, il l'acheta à vil prix et y installa une habitation. Il se proposait de cultiver la garance sur les terres qu'il venait d'acquérir. L'établissement prit le nom de Neuhof. C'est à cette époque que Pestalozzi épousa la sœur d'un de ses camarades d'enfance, Anna Schulthess, fille d'un riche négociant de Zurich.

« Ma chère Schulthess, lui écrivait-il quelque temps avant les fiançailles, ceux de mes défauts qui, au point de vue de mon existence à venir, me paraissent être des plus importants, sont l'imprévoyance, l'imprudence et le manque de présence d'esprit dans le cas de changements imprévus qui peuvent survenir. J'ignore combien, par les efforts que je fais pour les combattre, par le jugement calme et l'expérience, je parviendrai à les amoindrir. Ils existent à présent encore en une telle mesure, que je ne dois pas les laisser ignorer à la jeune fille que j'aime ; ce sont des défauts, chère amie, qui veulent être pesés par vous

Digitized by Google

avec la plus sérieuse attention. J'en ai d'autres encore, qui résultent de cette impressionnabilité et de cette sensibilité qui refusent souvent de céder devant le jugement de la raison; je vais très-souvent à l'extrême dans la louange et dans le blâme, dans la sympathie et dans la répugnance. Portez toute votre attention sur ces faiblesses; il y aura des jours où la sérénité et le calme de mon âme souffriront sous leur influence. Je ne vous parlerai pas de ce que l'on remarque en moi dès le premier coup d'œil : ma grande négligence, vraiment déplorable en tout ce qui concerne l'étiquette, et en général en toutes les choses qui par elles-mêmes n'ont aucune importance. Je dois encore vous faire l'aveu, chère amie, que je regarderai toujours les devoirs envers ma femme bien-aimée comme subordonnés à ceux envers ma patrie, et que, époux le plus tendre, je serai insensible aux larmes de ma compagne, si jamais elle veut m'empêcher par elles d'accomplir, quoi qu'il en doive résulter, mon devoir de citoyen... Ma femme sera la confidente de mon cœur, et entrera en partage de mes dessins les plus secrets. Une grande, une loyale simplicité régnera dans ma maison... Mon cœur tout entier appartient à ma patrie, j'oserai tout pour diminuer la souffrance et la misère du peuple auquel j'appartiens. Je ne me dissimule pas les suites que pourront avoir les entreprises qui me sollicitent, combien peu je suis à leur hauteur et combien est grand mon devoir de vous signaler les périls qui peuvent en résulter pour moi!

« Ma chère, ma précieuse amie, je vous ai parlé à cœur ouvert de mon caractère et de mes désirs. Réfléchissez à tout cela. Si les traits que mon devoir était de vous faire connaître devaient diminuer votre considération pour moi, vous estimerez du moins ma franchise, et ne trouverez pas sans noblesse que je n'aie pas abusé de votre igno-

Digitized by Google

rance touchant mon caractère dans l'intérêt de mes vœux les plus intimes. Décidez donc si vous voulez donner votre cœur à un homme qui a ces défauts et qui se trouve dans cette situation, et si vous jugez pouvoir être heureuse avec lui.

« Ma chère amie, je vous aime de tout mon cœur, et si profondément que cette démarche m'a bien coûté; je crains de vous perdre, ma bien-aimée, si vous me voyez tel que je suis; j'ai souvent voulu garder le silence, enfin j'ai triomphé de moi. Ma conscience me disait hautement que je serais un séducteur, et non un amoureux, si je cachais à ma bien-aimée quelque chose de mon âme, ou une circonstance qui pût quelque jour l'inquiéter et la rendre malheureuse: je me réjouis maintenant de ce que j'ai fait. »

Le 24 janvier 1769, Pestalozzi, âgé seulement de vingt-quatre ans, épousait Anna Schulthess. Le malheur ne tarda pas à venir s'installer au foyer. L'établissement de Neuhof ne réussit pas. Avec l'exploitation agricole, Pestalozzi avait eu l'idée de combiner une institution pour de pauvres enfants. Dans sa pensée, ces deux établissements devaient s'étayer mutuellement. En été, les enfants travailleraient aux champs; en hiver, on les instruirait en les préparant à une existence honnête, laborieuse et éclairée. Idée féconde et réalisable certainement (1), mais sous une autre direction. La question commerciale et économique n'était pas le fait de Pestalozzi. Secondaire au point de vue théorique et dans la pensée du fondateur, elle maintenait son rang au regard du succès matériel de l'exploitation, lequel devait tout soutenir et tout faciliter. L'entre-

(1) Elle l'a été depuis avec succès, en Suisse, en Belgique, en Allemagne et même en France.

Digitized by Google

prise se trouva bientôt dans une situation déplorable. Les capitalistes de Zurich aimèrent mieux retirer à grand'perte les fonds qu'ils avaient prêtés, que de les abandonner en des mains aussi incapables de les faire valoir. Pestalozzi resta sans ressource. Ce premier désastre fut grand. Abandonné de ses amis, ridiculisé même par quelques-uns, cet homme généreux eut la douleur de voir la misère s'appesantir dès le début sur sa jeune femme, héroïque dans cette première épreuve comme elle resta dans toutes les autres jusqu'à la fin.

La détresse de Pestalozzi fut salutaire en un sens : elle lui mit la plume à la main. Il écrivit alors son premier ouvrage pédagogique, *Les Soirées d'un solitaire*. C'est dans cet écrit qu'il formula fragmentairement, et pour la première fois, les idées encore éparses qu'il devait plus tard réunir en un corps de doctrine et s'efforcer de réaliser à l'aide d'une méthode qui leur fût appropriée. Cette publication eut du retentissement. Encouragé par ce succès imprévu, et poussé par quelques amis, Pestalozzi se remit aussitôt au travail, et écrivit en deux mois son roman de *Lienhard et Gertrude*. Cet ouvrage fit le tour de l'Europe. L'Allemagne le reçut avec enthousiasme. La réputation pédagogique de Pestalozzi était fondée. Ce livre touchant est écrit à la glorification de la mère, — celle qui veille au foyer du pauvre laboureur et de l'artisan. Il est destiné à montrer, en des tableaux pleins de vérité, ce que peut, non-seulement pour le soutien du ménage, mais surtout pour l'instruction et l'éducation des enfants, une mère sensée, vigilante et vraiment religieuse. Dans cette œuvre comme dans celles qui suivirent, Pestalozzi s'est préoccupé avant tout de l'influence maternelle. N'a-t-il pas tenté lui-même, au Neuhof, et plus tard à Stanz, de remplacer la mère pour de pauvres orphelins? Son but

Digitized by Google

dominant, celui qu'il n'a jamais perdu de vue et qui s'est toujours dégagé avec plus de clarté de ses efforts, a été la découverte d'une méthode assez élémentaire pour qu'elle pût être appliquée au plus humble foyer par la mère de famille. Transporter sous le moindre chaume une école primaire, tel était son rêve. Il se rappelait sa propre mère, ses tendres soins à l'instruire, trop souvent prodigués à l'aventure. « Je veux mettre l'éducation du peuple, écrivait-il, entre les mains des mères. »

Après la publication de *Lienhard et Gertrude*, Pestalozzi resta dix-sept années encore au Neuhof. Les ouvrages qu'il écrivait durant cette longue période d'angoisse et de dénûment montrent combien, dans l'homme animé de quelque grande idée, qui est toujours un grand amour, la volonté sait réagir sous le poids des infortunes matérielles. En 1782, il publia *Christophe et Else*, un nouveau roman populaire destiné à compléter celui de *Lienhard et Gertrude*, mais qui est loin d'avoir la même valeur. Dans cette même année et celles qui suivirent, parut également un journal hebdomadaire rédigé par lui, et plusieurs écrits détachés. En 1798, les *Recherches sur la marche de la nature dans le développement de l'espèce humaine.* — Il a dit lui-même de cet ouvrage : « Je passai trois années à l'écrire, au milieu des plus grands efforts, exclusivement dans le but de me mettre d'accord avec moi-même sur la série de mes idées favorites, et de faire cadrer mes instincts naturels avec mes représentations du droit civil et de la morale. Mais cette œuvre m'offre un nouveau témoignage d'impuissance; elle est un simple jeu de ma force d'investigation, exclusive et sans proportion avec moi-même, dépourvue de toute tendance suffisante vers l'énergie pratique, dont j'aurais eu si grand besoin pour le dessein que je poursuivais.

Digitized by Google

« La disproportion entre mon pouvoir et mes vues ne fit que s'en augmenter. — L'effet que produisit mon livre autour de moi fut comme celui de toute mon activité; bientôt personne ne me comprit, et je ne trouvai pas deux hommes dans mon entourage qui ne me donnassent à moitié à entendre qu'ils tenaient le livre entier pour un galimatias. »

C'est la Révolution française qui, indirectement, ramena Pestalozzi aux tentatives d'application. Les armées françaises avaient pénétré en Suisse; une république une et indivisible, moulée sur la nôtre, avait été décrétée à l'usage des populations. A sa tête figurait un directoire de cinq membres; parmi eux Legrand, homme plein d'intentions excellentes et grand admirateur de Pestalozzi. Celui-ci crut l'occasion venue; il sollicita pour la première fois de sa vie — et ce fut une place de maître d'école. Legrand songea d'abord à faire ériger sous sa direction une institution dans le canton d'Argovie. Un incident de guerre empêcha la réalisation du projet. Le 9 septembre 1798, le bourg de Stanz, dans l'Unterwalden, fut incendié par les Français, et tout le canton dévasté. — Des familles dispersées, des enfants orphelins, beaucoup d'autres sans asile, appelaient du secours. — Legrand invita Pestalozzi à se rendre sur les lieux dévastés pour y recueillir les enfants et veiller à leur éducation. On mit à sa disposition le couvent des Ursulines, resté intact; il y entra accompagné seulement d'une ménagère. Peu à peu, il recueillit dans ce refuge jusqu'à quatre-vingts enfants couverts de haillons, sales, rongés de vermine. A peine si, entre dix, il s'en trouvait un qui sût l'A B C. C'est là que Pestalozzi fit les premiers essais de la méthode qu'il avait indiquée dans *Lienhard et Gertrude*. Il s'attacha surtout à imiter l'éducation de famille. Son activité tenait du

Digitized by Google

prodige. Presque seul, il suffisait à toutes les exigences de la maison. Tour à tour maître, père, comptable, valet et presque servante, le zèle qu'il déploya fut inouï. Comme à Neuhof trente années auparavant, il chercha des combinaisons propres à accorder le travail manuel avec l'enseignement, l'établissement pédagogique avec l'établissement industriel, destiné à satisfaire à la fois par ses profits aux besoins financiers de l'entreprise, à donner et à maintenir l'habitude du travail chez les enfants, à leur faciliter enfin pour l'avenir le gain de la journée. Privé d'auxiliaires, il créa l'enseignement mutuel des enfants les uns par les autres, s'en remettant aux plus intelligents et aux plus avancés du soin de le seconder. « Mon but était, dit-il encore à ce sujet, de simplifier assez les moyens d'enseignement pour que l'on pût facilement amener l'homme le plus ordinaire à instruire ses enfants, et à rendre peu à peu les écoles presque superflues en ce qui touche aux premiers éléments. Comme la mère est la première nourrice du corps de son enfant, il faut aussi que, par la grâce de Dieu, elle soit sa première nourrice intellectuelle, et je regarde comme très-grands les maux qui résultent de l'enseignement prématuré dans les écoles, et tout ce qu'on communique artificiellement aux enfants en dehors de la maison. Le moment désiré approchera dès que nous aurons simplifié l'enseignement à tel point que la mère pourra enseigner elle-même sans secours étranger, et faire elle-même des progrès tout en enseignant. »

Des maladies survinrent parmi les élèves; Pestalozzi redoubla d'ardeur et de soins. Les parents le payèrent de leur ingratitude et de leurs calomnies. Le 8 juin 1799, les Français, pressés par les Autrichiens, l'arrachèrent à une tâche qui l'aurait tué. Arrivés à Stanz, ils convertirent en hôpital militaire les dépendances du couvent. Pestalozzi

Digitized by Google

dut rendre à leurs familles le plus grand nombre des enfants; vingt-deux seulement restèrent sur quatre-vingts, sous la direction du pasteur Businger. Pestalozzi se retira pendant quelque temps aux bains du Gurnigel, dans l'Oberland bernois. Dans un état de santé très-précaire encore, il se rendit ensuite à Burgdorf (seconde ville du canton de Berne), et y obtint par faveur l'autorisation de professer dans les plus basses classes. Le maître d'école prit de l'ombrage, et crut que Pestalozzi visait à le supplanter. « On se disait à l'oreille que moi-même je ne savais pas écrire, calculer, et pas même lire convenablement. »

Un an après, la poitrine attaquée, Pestalozzi se vit obligé encore une fois d'interrompre son humble mais fervent apostolat. Il reprit la plume et écrivit, en 1801, son livre *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Il y parle avec une douleur poignante du désir qui remplit sa vie de venir en aide au pauvre peuple par l'éducation et l'enseignement, de son incapacité à réaliser ce vœu, de ses nombreuses méprises, de son désespoir vis-à-vis de lui-même. Il attaque amèrement la culture intellectuelle et morale de la génération actuelle : « L'Europe s'est élevée d'un côté, dit-il, en ce qui concerne les arts particuliers, jusqu'à une hauteur gigantesque, mais d'un autre côté elle a perdu tous les principes d'une direction naturelle à imprimer à ses populations. Aucune partie du monde n'a été placée encore aussi haut, aucune n'est tombée aussi bas d'autre part; comme l'image du prophète, on la voit qui touche les nues de son front doré; mais l'enseignement populaire, qui devait être le support de cette tête brillante, est fait comme les pieds de l'image, de l'argile le plus infime, le plus fragile et le plus méprisable. »

En 1804, après quelques tentatives infructueuses pour se mettre en rapport avec M. de Fellenberg, directeur de

Digitized by Google

l'institution de Hofwyl, près de Berne, Pestalozzi accepta avec empressement la proposition que lui fit la ville d'Yverdun de mettre à sa disposition les bâtiments nécessaires pour l'établissement d'un institut pédagogique.

Fondé en 1805, l'établissement d'Yverdun a été pour la doctrine de Pestalozzi ce que le « Philanthropin » fut pour celle de Basedow. Cette institution célèbre, qui compta un instant près de deux cents élèves, a joui, comme celle de Dessau, mais à plus juste titre sans doute, d'une réputation européenne. Visitée par de très-hauts personnages, honorée du patronage spécial de l'empereur de Russie, elle resta durant les vingt années de sa durée un point de mire pour tous ceux qui s'intéressent aux importantes questions qu'elle ambitionnait de résoudre. Le philosophe Fichte lui prédisait, je l'ai dit, comme le fit Kant pour le Philanthropin, qu'elle transformerait l'ordre social en couvrant l'Europe d'établissements semblables. Mais Pestalozzi ne pouvait que succomber à la longue sous le fardeau d'une pareille administration ; il devait s'ensevelir sous les glorieux débris de cette œuvre, la dernière tentée par son génie, mais qui grandit son nom et l'élargit jusqu'aux confins du monde civilisé.

Raconter les phases et dire la destinée de cette œuvre suprême est chose impossible dans un aperçu aussi général. Quelques lignes suffiront aujourd'hui. L'établissement d'Yverdun se soutint longtemps par le zèle fervent du fondateur, qui se répandait partout, animant les cœurs et les volontés; mais il fut redevable de sa durée plus encore au concours de quelques hommes plus habiles à s'accommoder aux circonstances et à tirer des découvertes du maître ce qui se pouvait prêter à une application immédiate. Le système se mitigeait ainsi et sa rigueur logique s'accommodait davantage aux diverses exigences de la

Digitized by Google

pratique. Parmi les professeurs dont l'auxiliaire fut des plus précieux pour l'établissement, il faudrait citer surtout Niederer et Schmid ; leur rivalité, qui éclata plus tard, a marqué aussi l'heure de la décadence. Tous deux étaient élèves de Pestalozzi, ardents à propager et à expérimenter ses doctrines. Niederer, avec son esprit généralisateur, aidait Pestalozzi à relier et à coordonner ses fécondes idées pour en former un réseau plus solide; Schmid, par son habileté administrative, sa brûlante énergie, sa persévérance et sa ponctualité, servait de discipline et de frein à la volonté emportée du maître, et facilitait la gestion matérielle de l'entreprise. La rivalité de ces deux hommes, qui avait germé dès le début et grandi par le contact, fit explosion dès 1815. Pestalozzi sentait bien que, livré à lui-même, il ne pourrait lutter longtemps. Aux embarras qui naissaient de l'enseignement même s'ajoutaient déjà des embarras d'argent accusant une administration défectueuse. Pestalozzi fit tout pour ramener Schmid et Niederer à la concorde; malheureusement les réconciliations dues à son ascendant ne se soutinrent pas. Le déclin de l'institution ne fut pas rapide; d'autant plus douloureux pour Pestalozzi. L'édifice qu'il avait élevé tomba de jour en jour sous un affaissement graduel.

En 1815, la femme de Pestalozzi, Anna Schulthess, mourut âgée de près de quatre-vingts ans. Dix ans plus tard, Pestalozzi quittait Yverdun. Courbé par l'âge et par l'épreuve, mais non lassé dans son amour pour le genre humain, le vieillard rentrait au Neuhof, cherchant un dernier refuge auprès de son petit-fils, sous ce même toit qui avait vu son premier désastre et le commencement de sa détresse. Il y mourut le 17 février 1827. « Je pardonne à mes ennemis; puissent-ils trouver le repos maintenant que j'entre dans la paix éternelle! J'aurais volontiers vécu un

Digitized by Google

mois encore pour achever mes derniers travaux ; mais je n'en remercie pas moins la Providence qui me rappelle de ce monde. Et vous, les miens, restez paisibles à l'écart entre vous, et cherchez votre bonheur dans le cercle paisible du foyer de famille. » Ce furent ses dernières paroles. Peu d'étrangers accompagnèrent son cercueil, il était tombé beaucoup de neige ce jour-là. Dans le trajet jusqu'au cimetière, on passa près du nouvel hospice des pauvres que Pestalozzi avait commencé de bâtir, mais qu'il ne devait pas voir s'achever.

« Je n'ai voulu durant toute ma vie, et je ne veux aujourd'hui que le bien du peuple, que j'aime et dont je sens comme peu d'autres les misères, dont je porte les souffrances comme peu d'autres les ont portées (1). »

Ces paroles, qu'il écrivait en 1801, pourraient sans mentir à sa vie figurer sur la pierre de son tombeau.

Examinons maintenant l'œuvre de Pestalozzi dans ce qui la résume, c'est-à-dire dans sa méthode.

Une méthode se compose de deux choses : les principes d'abord, qui en forment l'esprit ou le côté théorique ; en second lieu, les procédés d'application, qui en sont l'expression positive. En ce qui concerne ses principes fondamentaux, la méthode de Pestalozzi s'accorde en général avec les idées que la pédagogie allemande a si énergiquement contribué à dégager du fatras de la scolastique depuis Jean Comenius. Mais cette coïncidence, loin de diminuer le mérite de Pestalozzi, lui servirait au contraire de caution, en même temps qu'elle apporterait, s'il était nécessaire, une présomption favorable aux principes sur

(1) *Lienhard et Gertrude.*

Digitized by Google

lesquels on voudrait fonder l'enseignement nouveau.

Ces principes aujourd'hui sont inébranlables; et si l'on discute encore, c'est sur les moyens propres à les faire passer dans la pratique, mais non pas sur leur vérité même. Pestalozzi, comme ses prédécesseurs les plus éminents, se préoccupe beaucoup moins d'emmagasiner à la hâte des notions dans l'esprit, converti de la sorte en une espèce de bazar cérébral où toutes choses sont disposées les unes auprès des autres, sans autre lien chez la plupart qu'une mémoire incertaine, appelée à régner sur ce chaos décoré du nom de science; son souci est, avant tout, d'augmenter en intensité la force intellectuelle et morale de l'homme. Ce qu'il veut, c'est beaucoup moins *enrichir* l'esprit de connaissances variées que le fortifier en lui procurant, sans le lasser, une alimentation naturelle, puisée aux sources mêmes de la vie. Il ne s'occupe pas d'orner l'intelligence, mais de l'asseoir et de la développer; les esprits ne doivent pas regorger du superflu et manquer du nécessaire. Le calcul, le dessin, les sciences naturelles, l'étude des langues ne lui importent pas comme telles. La religion n'est pas son but à elle-même, elle est un agent nécessaire chez l'enfant pour la culture morale, pour le développement de la conscience et l'affermissement de la volonté dans la justice. La fin que poursuit Pestalozzi, c'est, d'un mot, la croissance naturelle de l'esprit, du cœur, de la volonté orientée vers le bien. Un homme ainsi formé sera prêt, une fois entré dans la grande et sévère école de la vie pratique, à s'approprier les connaissances plus spéciales que commandera sa profession, et il restera, grâce à ce premier fonds, dans toutes les situations où le placera la destinée, un travailleur sensé, moralement sain, utile à lui-même et aux autres.

Aider la nature, et non la supplanter : voilà le secret.

Digitized by Google

Nous trouvons une première et fort importante application de cette théorie dans l'enseignement du calcul, auquel Pestalozzi arrivait par la *contemplation* réelle des rapports entre les chiffres. Il présentait à l'enfant sous forme palpable les éléments de toutes les unités, de toutes les fractions, ainsi que de leurs rapports mutuels, par la décomposition en unités et en parties de l'unité ; cette manière de procéder rendait faciles et claires pour un jeune esprit, en les imprimant dans son imagination, toutes les opérations arithmétiques, depuis le simple calcul jusqu'aux proportions les plus compliquées.

Pour la géométrie, qui est la science des rapports entre les dimensions, la contemplation se trouvait nécessairement appelée à jouer le rôle essentiel. Les rapports entre les lignes, les surfaces et les volumes étaient rendus palpables à l'œil et au toucher. Grâce au maniement des figures, l'enfant s'élevait peu à peu aux représentations les plus complexes; il apprenait la géométrie en construisant successivement, sous la direction intellectuelle du professeur et dans un enchaînement logique rigoureusement observé, l'angle, les surfaces, les corps ; en divisant, combinant, mesurant et transformant les figures, on l'amenait à remarquer, à son propre insu, leurs relations les plus variées, à les compter, et à s'élever ainsi, sans qu'il fût besoin d'aucun effort particulier, jusqu'aux dernières limites de la science. De l'âge de huit ans à l'âge de treize, en un délai de cinq années, l'enfant le plus vulgairement doué devait, selon Pestalozzi, avoir construit ainsi tout l'édifice de la géométrie. Ces procédés, qui trouvent un auxiliaire si empressé dans le sens plastique dont l'enfant se montre doué, et qui le porte à construire, à combiner et à décomposer, ont été appliqués depuis et perfectionnés encore dans beaucoup d'écoles publiques et

Digitized by Google

d'institutions particulières de l'Allemagne (1). Pour Pestalozzi et pour ses adhérents il n'y a, grâce à la méthode, ni haute ni basse science, il n'y a qu'un enchaînement : tout peu et doit commencer avec l'enfant, il ne s'agit que de suivre celui-ci et de faire marcher parallèlement le développement des connaissances avec celui de l'esprit humain.

Dans l'art du dessin, la méthode était d'une application toute naturelle, et, par la force des choses, avait toujours été observée. Pestalozzi mit son soin à la préciser par un lien plus rigoureux, et s'attacha encore sur ce point, comme en toute matière, à ce que les facultés inventives de l'enfant fussent seulement invitées, toutefois sans excès et sans hâte funeste, à sortir de leur inertie. Il ne songeait qu'à éveiller l'aptitude et à développer selon les vœux de la nature la nature même.

C'est ainsi que dans l'étude du chant, auquel toute la race germanique a fait une place sérieuse dans les écoles, Pestalozzi cherchait de même à stimuler l'initiative de l'élève, en l'exerçant à découvrir lui-même des rapports mélodiques. Il avait noté la gamme en chiffres : idée qu'il a pu emprunter à Jean-Jacques Rousseau, dont lui aussi, de son propre aveu, avait lu les écrits avec un grand enthousiasme dans sa jeunesse.

L'écriture était enseignée au moyen d'un tableau sur lequel des lignes verticales et horizontales, se croisant de manière à former des cadres, déterminaient avec la plus rigoureuse exactitude les proportions, c'est-à-dire les rapports respectifs des barres, des lettres et des mots. Les modifications apportées par Pestalozzi à l'enseignement de la lecture étaient dues en principe aux idées d'Olivier, professeur au Philanthropin, qui furent systématisées par

(1) Entre autres, et surtout, par Charles Froebel.

Digitized by Google

Krug et appliquées par le professeur Zeller à Heilbronn. Cette méthode unissait d'une façon particulière la prononciation et l'épellation, cherchant à éviter les inconvénients des deux; elle exige que l'enfant se rende compte clairement des moyens employés pour la prononciation de chaque lettre; qu'il connaisse le mouvement que les lèvres, les dents, la langue et le gosier affectent dans l'émission des sons. Pestalozzi pensait ainsi obtenir une prononciation correcte, en même temps qu'il espérait délivrer la lecture de la routine et du mécanisme qui élimine partout l'attention de l'enfant et sa spontanéité. Mais l'on peut se demander si cette manière d'apprendre à lire, poussée jusqu'à ses applications les plus subtiles à chaque détail, outre qu'elle devait enrayer l'enseignement, ne risquait pas d'aboutir elle-même au mécanisme dont Pestalozzi voulait débarrasser l'enseignement.

Ces quelques données suffisent pour caractériser les procédés de Pestalozzi, en révéler l'esprit général. Il faut abandonner le jugement définitif aux hommes spéciaux, à l'expérience surtout qui a déjà sanctionné quelques-uns de ces procédés, tout en les mitigeant, et qui, sur d'autres points, n'a pas suivi le maître en ses excès systématiques. Mais dût la méthode périr entièrement, ce qui ne saurait plus périr, c'est l'inspiration d'où elle est sortie : c'est le combat à outrance contre toute culture qui tend à dessécher l'homme, en le dénaturant. Il est plus aisé sans doute d'asseoir l'enseignement sur la mémoire, et l'éducation sur la vanité. Par la facilité qu'on a d'exciter ces ressorts, la tentation est grande de leur demander des succès trop rapides pour être solides et féconds. C'est là un système qui est à la portée du premier venu, mais qui porte des fruits empoisonnés. La mémoire encombrée ne nourrit pas l'esprit; elle l'obsède, l'écrase souvent, le livre, une

Digitized by Google

fois abandonné à lui-même, sans règle et sans fixité à toutes les oscillations et à tous les hasards. Quant à la vanité, elle reste comme un acerbe levain dont s'est imprégnée l'âme : stimulée par la chance du succès, elle se convertit chez beaucoup en une ambition fiévreuse et malsaine; leurrée dans ses espérances, elle tombe dans les découragements inertes, ou bien se transforme en envie, selon sa pente la plus naturelle, et tend à ne laisser en nous que le squelette de l'homme intérieur, l'égoïste dans son aridité impuissante.

La Suisse comme l'Allemagne s'est toujours préoccupée de l'enseignement populaire avec une sollicitude dont elle recueille les fruits. Elle est fière d'avoir engendré et possédé Pestalozzi. Elle est fière également d'un homme moins grand par la puissance d'investigation, mais plus assuré en revanche dans le champ des réalisations pratiques, M. de Fellenberg, qui fut avant tout un administrateur. Dans les théories que le célèbre chef d'institution appliqua avec une sagesse et une dextérité vraiment hors ligne, on retrouve toutes les vérités que la pédagogie allemande moderne a mises à nu en ses laborieuses recherches; mais ces vérités, savamment équilibrées, ont reçu de ses mains des applications et des développements dont à peine en d'autres elles eussent paru susceptibles. Homme d'un sens admirable, à la fois mesuré et hardi, comme le sont les grands praticiens, Fellenberg a créé un instrument pédagogique, témoignage de ce que peut un homme lorsqu'il rencontre, à portée de sa fécondité initiative, des notions élaborées par le génie de l'investigation philosophique. Les hommes semblables sont faits pour accoucher les théories de leur réalité vivante. Le nom de Fellenberg restera donc associé à celui de Pestalozzi dans la reconnaissance et dans l'estime de ceux qui sont ca-

Digitized by Google

pables de comprendre ce mot, de tous le plus rempli de promesses, le plus vaste et le plus radical : l'éducation.

Je suis heureux de laisser ici la parole à un illustre critique, et fort autorisé en matière de pédagogie, à M. Saint-Marc Girardin. Son rapport lucide et substantiel sur « l'Instruction intermédiaire dans le midi de l'Allemagne » (1835) fournit un exposé des plus clairs touchant l'institut d'Hofwyl et sur son fondateur. Je prends la liberté d'en transcrire les plus importants passages :

« Hofwyl n'est point un institut, un collége : M. de Fellenberg n'est point un directeur d'école. Hofwyl est quelque chose de tout particulier, et la pensée qui l'a fondé et qui l'entretient est une pensée qui ne semble point appartenir à notre siècle. Hofwyl est un petit monde, une société en miniature que gouverne M. Fellenberg, avec une autorité souveraine et presque religieuse. C'est lui qui a tout créé, et c'est lui qui donne à ce monde, sorti de ses mains, le mouvement et la vie morale qu'il veut. Pour trouver quelque chose qui ressemble à Hofwyl, il faut remonter jusqu'à ces républiques de l'antiquité qui se moulaient sous la main d'un législateur, ou jusqu'à ces ordres monastiques qui naissaient au moyen âge à la voix d'un saint ou d'un enthousiaste. Il y a dans M. de Fellenberg quelque chose du législateur antique, quelque chose du fondateur d'ordres monastiques. Il a, comme ces hommes à part, une volonté de fer, des passions ardentes qu'il a disciplinées afin de n'en garder que la force, une foi enthousiaste à son idée, une persévérance merveilleuse et surtout un don d'ascendant irrésistible sur les hommes qui font un pas, fût-ce un seul, dans le cercle de ses idées.

« Personne, depuis les philosophes grecs, n'a embrassé avec tant de force l'idée de l'éducation, personne n'en a mieux compris toute la portée que M. de Fellenberg. L'Église comprenait la force de l'éducation : mais comme c'était par la religion qu'elle faisait l'éducation de l'homme, et comme c'était pour le

Digitized by Google

ciel plutôt que pour la terre qu'elle le formait, l'idée de l'éducation disparaissait dans l'idée plus haute de la religion. M. de Fellenberg a repris le point de vue de Platon : son système d'éducation a des formes toutes séculières, et son but est tout séculier aussi. Il veut former l'homme, non pour le ciel, mais pour la société humaine, et c'est par l'éducation qu'il espère réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent. A la discipline impuissante des lois et des pouvoirs publics il veut substituer la discipline que chacun s'impose volontairement, la discipline de l'éducation. C'est l'idée de la philosophie ancienne.

« Il y a trente-quatre ans que M. de Fellenberg a fondé Hofwyl. C'est en 1799, quand la Suisse venait de perdre son indépendance, que M. de Fellenberg, sentant sa patrie lui échapper, pensa qu'il y avait quelque chose de plus grand et de plus digne à faire que d'être patricien de Berne sous la protection de la république française. Comme sa patrie lui manquait, il s'adressa à l'humanité. Témoin de tant de sociétés qui s'écroulaient, il crut qu'il y avait une société nouvelle à fonder et que cette société ne pouvait se fonder que par l'éducation; il créa Hofwyl. Tous les instituts, tous les colléges, toutes les écoles avaient eu jusque-là pour but l'instruction; il eut en vue l'éducation. En jugeant Hofwyl, il ne faut point oublier quelle fut l'idée de son fondateur.

« Hofwyl comprend cinq instituts qui sont liés les uns aux autres d'une manière plus ou moins étroite : 1° un institut scientifique; 2° une école intermédiaire (*Realschule*); 3° une école de pauvres ou école rurale; 4° une école normale perpétuelle; 5° une école normale trimestrielle pour les maîtres d'école. Voyons d'abord l'institut scientifique.

« Le latin, le grec, le français, l'allemand, les sciences mathématiques et physiques, le dessin, la musique, voilà quels sont, à Hofwyl, les objets d'enseignement; c'est plus ou moins ce qu'on trouve partout. Je crois que les études y sont faibles et je n'ai point entendu dire qu'aucun élève d'Hofwyl se soit jusqu'ici distingué dans les lettres. Aussi bien ce n'est pas là ce que

Digitized by Google

cherche M. de Fellenberg : il ne vise point à faire des prodiges et des génies; il vise à faire des hommes d'honneur et de sens. Il y a, il faut l'avouer, dans les colléges et dans les instituts littéraires, une sorte de fermentation et de fièvre qui développe singulièrement les esprits, mais qui gâte peut-être les caractères. Dans les colléges, le travail n'a point la moralité qui lui est propre; l'élève ne travaille point en vue de remplir le devoir qui lui est imposé, et de goûter le charme d'une journée active et laborieuse; il travaille pour surpasser ses condisciples. Le travail est une arme. L'émulation remplace l'obligation. Au lieu de cette satisfaction tranquille et douce que donnent les devoirs accomplis, les élèves ont les joies inquiètes de la bataille et de la victoire; et, s'ils se relâchent, au lieu du regret d'avoir manqué à leurs devoirs, au lieu du repentir, c'est un dépit amer d'être vaincu, c'est une ardeur brûlante de prendre leur revanche. Le travail, dans les instituts littéraires, est un agacement perpétuel qui nuit à l'âme parce qu'il lui donne trop de secousses et d'émotions. Ce genre de travail porte ses fruits; il fait des esprits vifs, brillants, hardis; des imaginations riches, fécondes, variées; des hommes de lettres, en un mot; mais il fait des caractères ardents, ombrageux, inquiets, qui se nourrissent de vanité, des hommes de lettres aussi, en un mot.

« Quand l'instruction est le but d'un institut, c'est l'esprit qu'il faut surtout développer, et l'esprit a peut-être besoin d'être provoqué de cette manière pour faire tout ce qu'il peut; mais quand on vise à l'éducation, c'est à l'âme qu'il faut s'adresser, et elle a besoin d'autres traitements que l'esprit.

« Je ne me dissimule point cependant les dangers des instituts où l'instruction ne tient que le second rang. Un des premiers, c'est que l'éducation est beaucoup plus chanceuse que l'instruction, je veux dire que l'éducation dépend beaucoup plus que l'instruction de l'homme qui la donne. Quand vous enseignez le latin ou les mathématiques, que vous l'enseigniez bien ou mal, l'élève en tire toujours quelque chose de bon. Dans l'éducation il n'en est point de même. Si vous inculquez à l'enfant de faux principes, si vous lui apprenez une morale

Digitized by Google

creuse et vide, voilà un homme perdu : et les principes de la morale, c'est, songeons-y bien, quelque chose qui n'a point l'authenticité et la précision d'une science, comme une grammaire latine ou un traité d'arithmétique. Nulle part l'enseignement ne dépend tant du professeur qu'en fait de morale. C'est là, je le répète, un des dangers des instituts qui visent à l'éducation : les erreurs y sont plus faciles et de plus grave conséquence que dans l'instruction.

« C'est ici qu'il y a lieu d'expliquer brièvement ce que j'appellerai volontiers la philosophie d'éducation de M. de Fellenberg; je tirerai mes renseignements à ce sujet de plusieurs ouvrages publiés sur Hofwyl, de quelques souvenirs personnels et surtout d'un traité écrit en 1824 par M. de Fellenberg fils.

« M. de Fellenberg n'emprunte point son principe d'éducation à la religion. La religion n'est point exclue d'Hofwyl, à Dieu ne plaise: mais elle n'y a qu'une part restreinte d'influence. Cette intention est visible jusque dans les petits détails. Ainsi il n'y a point soir et matin de prières communes. Le soir seulement il y a une sorte de colloque de famille entre M. de Fellenberg et ses élèves. C'est un examen paternel de la conduite de la journée. Je doute que les petits faits de la journée d'une école puissent amener chaque jour, à propos, des avertissements, ou des conseils de morale propres à faire impression sur l'esprit de la jeunesse (1). Dans les anciennes écoles, la prière, la lec-

(1) M. Saint-Marc Girardin nous permettra d'opposer à son scepticisme sur ce point, d'ailleurs fort naturel, la valeur d'une expérience personnelle. L'institut de Lenzbourg, dans le canton d'Argovie, aujourd'hui dissous par la mort de son fondateur, Christian Lippe, procédait en partie de Fellemberg. Ancien professeur à Hofwyl, M. Lippe réunissait les élèves autour de lui à la fin de chaque journée, et se livrait à cet examen, suivi d'admonestations paternelles, dont il s'agit. Ces réunions contribuaient puissamment à tenir les consciences éveillées sous l'ascendant moral du maître, à la fois bienveillant et sévère, et à resserrer encore les liens de cette famille transitoire que gouvernait l'autorité du meilleur des hommes. Mais il faut reconnaître que l'emploi de procédés de cette nature appelle des hommes d'élite particulièrement doués du côté du cœur. Entre des mains vulgaires, un instrument pareil sera toujours plus nuisible que salutaire.

Digitized by Google

ture de la Bible tiennent lieu de ce colloque et valent mieux peut-être, quoique la routine, je l'avoue, émousse vite le sentiment de la prière.

« Ce n'est point non plus à l'amour de la patrie, au principe de l'éducation antique que M. de Fellenberg emprunte sa force. Il a des jeunes gens de toutes les nations et il n'élève point l'homme pour une patrie non plus que pour une Église quelconque. Il élève l'homme pour l'humanité. Je ne puis guère définir plus nettement son principe d'éducation. M. de Fellenberg croit que Dieu, qui a mis dans l'homme tout ce qu'il faut pour son développement physique, y a mis aussi tout ce qu'il faut pour son développement moral, et que l'éducation est l'art de diriger ce développement. L'homme, à cause de la mauvaise éducation qu'il reçoit, gaspille et perd une bonne partie des forces que Dieu lui a données. Il n'y a point un seul homme jusqu'ici qui ait employé à son profit et à celui de la société le capital qu'il tient de la Providence. Le but de l'éducation doit donc être de tirer de l'homme toutes les forces qui y sommeillent.

« Nos forces suffisent et au delà à l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés. Mais ces devoirs, quels sont-ils? M. de Fellenberg ne le dit pas, et sa philosophie éclate surtout dans ce silence; car M. de Fellenberg croit que l'homme a en lui l'instinct de tous ses devoirs, qu'il n'est pas besoin de les lui enseigner méthodiquement, ni de lui apprendre qu'il doit tout faire pour les remplir. Quand l'estomac est sain, il accomplit toutes ses fonctions sans que personne le lui dise; quand l'âme est saine elle accomplit aussi tous ses devoirs sans que personne s'en mêle. Une âme saine dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, voilà où doit tendre l'éducation. Avec une âme saine et un corps sain, l'homme n'a besoin ni de traités de morale ni de lois; il trouve en lui l'idée de tous ses devoirs et la force nécessaire à leur accomplissement.

« Je n'ai qu'un reproche à faire à cette philosophie d'éducation, c'est que pour l'appliquer il faut plus de soin et plus d'habileté que n'en ont les hommes ordinaires. Ayons grande

Digitized by Google

confiance en la nature de l'homme, cela est fort bien; mais que veut la nature de l'homme? Quelle est l'éducation qui est selon le vœu de la nature de l'homme? Les indications sont fugitives et légères : que de soins, que d'attention pour reconnaître au passage ces indications rapides! Combien l'erreur est facile! Comme il est aisé de substituer ses idées au vœu de la nature et de donner une éducation systématique sous le nom d'éducation naturelle! Joignez à cela que la nature n'est pas quelque chose d'absolu et de général; elle varie selon les individus. Chacun a sa nature qu'il faut observer et qu'il faut connaître. Voyez quelle sagacité et quelle délicatesse de coup d'œil cela suppose.

« Croyant que l'éducation doit suivre la nature, M. de Fellenberg veut que l'éducation soit individuelle autant que possible, et que chacun ait la sienne. Cela est juste. La meilleure éducation, je le crois, est celle qui ne convient qu'à un seul homme; une éducation qui s'adapte à deux hommes est déjà moins bonne, car il y a une des deux natures qui est contrariée d'un côté ou d'un autre par cette éducation. Mais que devient alors l'éducation publique, et qui pourra conduire une école, s'il faut pour chaque élève une méthode particulière ?

« Ici donc encore se montre un des inconvénients des instituts qui ont en vue l'éducation plutôt que l'instruction. Comme l'éducation, pour être bonne, doit surtout être individuelle, il n'y a guère de règle possible dans ces instituts. Tout dépend alors de l'homme qui les dirige et tout aussi finit avec l'homme.

« Passons maintenant de l'institut scientifique à l'école des pauvres, l'école rurale.

« L'école des pauvres est des établissements d'Hofwyl le plus florissant à cette heure. C'est aussi, je crois, l'établissement de prédilection de M. de Fellenberg; et il a raison, car c'est sa création la plus belle et la plus neuve, celle dont on peut le moins lui contester l'invention, celle dont on peut le moins révoquer en doute le mérite, celle enfin qui me semble avoir le plus de durée, grâce au coopérateur et au successeur qu'il s'est choisi, M. Wherly.

Digitized by Google

« Voici quelle est l'idée de cette école. M. de Fellenber prend des enfants pauvres à l'âge de six ans, les nourrit, les habille et les instruit. Ils travaillent pour lui dans la campagne et à la ferme. C'est de cette manière qu'ils remboursent M. de Fellenberg de ses avances. Ils restent jusqu'à vingt et un ans dans l'école, et c'est pour eux un point d'honneur auquel aucun d'eux n'a manqué, de ne pas quitter Hofwyl avant cet âge, sachant bien que c'est surtout le travail de leurs dernières années qui paye les dépenses de leur enfance. Depuis 1809, époque de la fondation de cette école, quatre cent trente-quatre enfants ont été ainsi nourris, vêtus, instruits, et M. de Fellenberg est aujourd'hui remboursé de ses frais d'établissement et d'entretien, sauf une somme de 15,000 francs.

« Ce chiffre est précieux : voilà une école qui vit depuis vingt-cinq ans, et qui a fait l'éducation gratuite de quatre cent trente-quatre enfants qu'elle a nourris, logés et vêtus : elle n'a plus que 15,000 francs de dette. Cela peut faire espérer que de pareilles écoles peuvent se soutenir d'elles-mêmes et qu'il suffit de leur avancer les premiers frais d'établissement.

« Dans l'école rurale, la méthode d'enseignement, cette méthode qui consiste à n'avoir aucun ordre fixe et invariable dans l'objet des leçons, est surtout curieuse. Écoutons ce qu'en dit M. Wherly. Personne ne peut mieuxque lui raconter cet enseignement perpétuel qui se donne au hasard, dans les champs comme à la maison :

« Beaucoup de personnes m'ont souvent demandé comment et quand j'enseigne mes garçons. Je réponds qu'ils sont enseignés continuellement : car la nature de presque tous nos travaux permet que j'enseigne en même temps que nous travaillons, et chaque entretien est dirigé vers un but d'instruction.

« Vivant ainsi au milieu de cette belle et libre nature, au milieu des œuvres de Dieu, il y a lieu à chaque instant d'exercer la mémoire et l'intelligence des enfants, de leur apprendre à observer, et d'exciter leur curiosité. On trouve là bien plus de moyens d'instruction qu'entre quatre murailles tristes et som-

Digitized by Google

bres, où les enfants sont obligés de rester assis, pressés l'un contre l'autre comme des bœufs sous le joug, emprisonnés pendant une longue journée, ce qui leur donne l'habitude de l'apathie et de la mauvaise humeur, plutôt que d'une vie laborieuse, active et gaie.

« Tout ce que nous faisons avec nos élèves sert de moyen pour développer leur esprit, c'est-à-dire pour faire mûrir et croître le germe; car chaque homme a son germe, chaque homme est ensemencé en venant au monde : il n'y manque que la façon de la culture. Nous ne leur faisons faire aucun exercice inutile, et il n'y a rien dont la pratique ne leur apprenne quelque chose. L'essentiel, c'est de ne pas laisser travailler machinalement, mais de rendre attentif au but et à l'utilité des choses et de toujours expliquer comment, quand et pourquoi elles se font. L'expérience m'a bien montré quelle différence il y a pour les enfants entre un tel établissement et une simple école de village. Dans notre établissement, toutes les circonstances de leur vie future sont prévues et ils y sont préparés d'avance. Nous avons ici tous les travaux de la campagne et de plus tous les moyens d'instruction pour expliquer ces travaux. Chez nous, dans leur journée, que de choses se présentent à leur esprit dont ils n'auraient jamais eu l'idée sur les bancs de l'école et sur lesquelles ils n'auraient jamais demandé d'explication ! Ils nous font des questions sans nombre sur mille et mille objets. Or le meilleur enseignement et le plus efficace est celui qu'on accorde aux instances de l'élève. Les connaissances s'impriment bien plus fortement dans la mémoire, quand c'est l'élève lui-même qui adresse au maître les questions. C'est ce que font mes élèves. L'un demande : « Pourquoi fait-on là ce fossé? » Un autre : « Pourquoi cette eau est-elle conduite dans cette direction et non dans cette autre? » Un troisième : « Pourquoi met-on ces plantes par ici, et non par là? pourquoi si loin l'une de l'autre? etc. Pourquoi en été les jours sont-ils longs et les nuits courtes, et pourquoi en hiver est-ce le contraire ? D'où viennent les nuages, les brouillards et les vapeurs, et où vont-ils? » Et quand ils voient un insecte,

Digitized by Google

un oiseau ou quelque autre animal, ils ont à l'instant même une suite infinie de questions à m'adresser. Tout cela se fait-il dans nos écoles de campagne, où les enfants pendant une grande partie du jour ne peuvent bouger de leurs places, et n'ont devant leurs yeux qu'une muraille inanimée? »

« L'école des pauvres d'Hofwyl est placée à côté de l'institut scientifique, c'est-à-dire à côté des jeunes gens riches qui reçoivent une éducation toute différente de celle de l'école rurale. On pourrait croire qu'à mettre ainsi en présence les riches et les pauvres, ceux qui étudient dans les livres et ceux qui travaillent à la terre, il y a quelque danger. Les riches ne mépriseront-ils pas les pauvres? les pauvres ne seront-ils pas jaloux des riches? Il n'en est rien. M. de Fellenberg n'a pas cru qu'il dût être plus prudent que la Providence elle-même qui, dans la société, a placé le riche en face du pauvre : il a mis hardiment face à face les pauvres et les riches et n'a pas voulu que, sous ce rapport, Hofwyl fût arrangé autrement que la société.

« Pourquoi en effet Hofwyl ne ressemblerait-il pas au monde? Pourquoi cacherait-on aux pauvres qu'il y a des riches? est-ce pour leur en ménager la surprise à la sortie de l'école, dans l'âge des passions? Et pourquoi aux riches cacherait-on aussi qu'il y a des pauvres qu'il faut aider et secourir autant que nous le pouvons? Il faut montrer de bonne heure les riches aux pauvres et les pauvres aux riches, puisqu'ils doivent vivre ensemble; il faut que les uns et les autres apprennent de bonne heure quel est l'ordre de la société. Loin d'être un mal, le voisinage des deux écoles à Hofwyl a je ne sais combien d'avantages.

« Les élèves de l'école des pauvres comprennent dès leur enfance qu'ils n'ont point le sort de leurs voisins, les élèves de l'institut scientifique, et que c'est pour cela qu'ils n'ont point la même éducation. Ils ne sont point tentés de murmurer contre la Providence en voyant comment les rangs sont différents : cela n'est point pour eux une chose nouvelle. La sortie de l'école n'est point pour eux, comme pour les élèves de nos col-

Digitized by Google

léges, un jour de révolution morale, un jour où ils voient tomber devant eux, comme un château de cartes, le monde du collége, et où ils voient se lever devant leurs regards un monde tout différent, où les rangs ne sont plus les mêmes. C'est pour les jeunes gens un triste et mauvais jour que celui-là, et peu savent résister à ses conseils d'amertume et de colère. Les élèves de l'école rurale ne sont point exposés à ce désappointement.

« Pour les riches, pour les élèves de l'école scientifique, le voisinage est aussi bon. La pauvreté à Hofwyl, dans l'école rurale, est honnête, intelligente, active : ce n'est point cette pauvreté en haillons, sale, paresseuse, brutale qu'il est si difficile de ne pas mépriser ou de ne pas prendre en dégoût. L'élève de l'institut scientifique respecte sans effort l'élève de l'école rurale. Pour lui ce n'est point un pauvre, c'est un paysan laborieux, intelligent; voilà l'idée qu'il se fait des classes inférieures de la société; et quand plus tard il les verra çà et là grossières, malpropres, débauchées, il saura que ce n'est point là le type nécessaire du pauvre, que c'est une exception, et qu'à ce mendiant vagabond il n'aurait fallu, pour être un ouvrier respectable, que l'éducation simple et peu coûteuse de l'école d'Hofwyl.

« Ainsi, du côté du riche, point de mépris insolent pour le pauvre, et du côté du pauvre, point de jalousie et de haine contre le riche; tel est l'effet du voisinage des deux écoles d'Hofwyl.

« Hofwyl ne serait point une image fidèle et vraie de la société de nos jours s'il y avait entre l'institut scientifique et l'école rurale une barrière insurmontable; car il n'y a point dans notre société de barrière et d'obstacle pour le talent. Un homme part d'en bas pour arriver en haut, c'est ce qui se voit tous les jours. De même, à Hofwyl, si un enfant de l'école rurale montre un talent et un mérite particuliers, il passe dans l'institut scientifique et reçoit l'éducation destinée aux classes supérieures de la société. C'est un hommage rendu au droit que le mérite a d'arriver aux premiers rangs de la société, c'est un moyen de plus d'empêcher la jalousie du pauvre à l'égard

Digitized by Google

du riche, et le mépris du riche à l'égard du pauvre. Le pauvre ne peut plus haïr ces rangs élevés auxquels il peut monter : le riche ne peut plus mépriser ces rangs inférieurs d'où lui viennent des égaux, je me trompe, des supérieurs.

« Hofwyl est le système d'éducation de M. de Fellenberg animé et mis en action, et ce système serait incomplet si, dans ce cadre, il n'y avait point place pour toutes les conditions de la société.

« L'institut scientifique fait l'éducation des classes supérieures; l'école des pauvres fait l'éducation des classes inférieures : il y a entre ces deux conditions une condition intermédiaire, celle des hommes livrés à l'exercice du commerce et de l'industrie. Cette classe doit trouver aussi son éducation à Hofwyl. De là la fondation récente de l'école intermédiaire. Sur deux cent quarante élèves qui sont à Hofwyl, l'institut scientifique en a quatre-vingt-seize, l'école des pauvres cent six et l'école intermédiaire trente-huit seulement. Je ne puis guère donner de détail sur cette école : elle commence à peine. Tout ce que je puis dire, c'est que M. de Fellenberg croit à son succès, parce qu'elle répond aux besoins de la société nouvelle, et que c'est encore un témoignage en faveur du genre d'écoles que toute l'Europe cherche à fonder en ce moment.

« Hofwyl aujourd'hui, avec ses trois écoles voisines et qui donnent l'une dans l'autre, son institut scientifique, son école de pauvres et son école intermédiaire, représente donc exactement l'état de la société où les classes sont séparées sans cesser d'être voisines, afin que le passage soit facile de l'une à l'autre. Qu'on ne croie pas cependant qu'à Hofwyl ce passage, pour être toujours ouvert, soit toujours fréquenté. M. de Fellenberg ne fait point passer légèrement un enfant d'une école dans une autre, c'est-à-dire d'une classe de la société dans une autre. Il sait quel danger il y a à déclasser les hommes et à les transplanter d'une sphère sociale dans une autre. Il ne prend point la vivacité de l'enfance pour du talent. Jusqu'ici il y a à peine deux ou trois élèves de l'école rurale que leur talent ait poussés dans l'institut scientifique. Aujourd'hui que l'école intermédiaire est

Digitized by Google

fondée, il en pourra passer davantage dans cette école, l'intervalle à franchir étant moins grand.

« Ce n'est pas seulement à Hofwyl qu'il y a des écoles de pauvres. Hofwyl, comme une métropole, a fondé des colonies. A Maykirch, non loin d'Hofwyl, il y a, sous la conduite d'un maître, une colonie de trente et un enfants qui exploitent une ferme. Ils ont bâti eux-mêmes leur maison ; ils font eux-mêmes leurs habits, leur cuisine ; ils labourent, ils sèment, ils récoltent : ce sont de petits Robinson Crusoé. Dans le canton de Glaris, dans les marais desséchés de la Lenth, une école des garçons, où les enfants travaillent à l'instar d'Hofwyl, est placée sous la conduite d'un élève de M. Wherly. Les écoles rurales ne sont donc point des rêves ruineux : ce sont des institutions possibles et praticables.

« Il me reste à parler des deux écoles normales d'Hofwyl, l'école normale permanente et l'école trimestrielle.

« L'école normale permanente est étroitement liée à l'école rurale. Elle se compose des élèves qui se distinguent dans cette école, sans cependant être appelés par leur talent à entrer dans l'institut scientifique, et des jeunes gens étrangers à Hofwyl, qui se destinent à être maîtres d'école et qui veulent perfectionner leur instruction. Ils vivent avec les élèves de l'école rurale, aident M. Wherly à les instruire, et partagent leurs travaux dans les champs : c'est de cette manière qu'ils remboursent M. de Fellenberg des frais de leur entretien.

« Sans l'école normale permanente, l'école rurale serait impossible, ou du moins elle ne serait praticable qu'en petit. Mais avec les jeunes maîtres qui en sortent et qui y rentrent sans cesse, qui sont formés à ses habitudes, à sa méthode et imprégnés de son esprit, l'école peut devenir nombreuse sans danger, parce qu'il y a toujours assez de maîtres pour suffire aux élèves, et des maîtres qui ont la tradition de l'école. Tout serait perdu si elle était livrée à des maîtres étrangers.

« L'école permanente est donc un établissement destiné plutôt à accroître et à continuer la famille des pauvres de M. de

Digitized by Google

Fellenberg qu'à propager au dehors l'esprit d'Hofwyl. L'école normale trimestrielle est fondée à ce dernier effet.

« Je ne puis mieux comparer cette école trimestrielle qu'aux retraites que font quelquefois les prêtres d'un diocèse sous la direction de l'évêque ou d'un grand vicaire. Chaque année, pendant les trois mois d'été, les maîtres d'école du canton de Berne sont invités à venir à Hofwyl. Ils y sont logés et nourris aux frais de M. de Fellenberg, qui même prend soin quelquefois de leur famille pendant cette absence. Durant ce séjour, on s'efforce de leur inspirer l'estime des fonctions qu'ils remplissent, de remplir les lacunes qu'on trouve dans le cercle de leurs connaissances et de les exercer dans les méthodes les plus favorables aux progrès rapides des élèves. Quelques-uns d'entre eux reviennent l'année suivante pour achever leur instruction. Peu d'années suffiront à faire le tour de toutes les écoles du canton de Berne, et en élevant ainsi l'instruction des maîtres de quelques degrés, l'instruction des enfants se trouvera élevée d'autant.

« C'est en 1808 que M. de Fellenberg fonda ce cours trimestriel. Il eut beaucoup de succès, et les maîtres d'école se rendirent en grand nombre à Hofwyl. Le gouvernement bernois s'effraya de l'influence qu'une pareille réussite donnait à un simple citoyen; et en 1809, quand M. de Fellenberg annonça son cours d'été, le gouvernement défendit aux maîtres d'école de s'y rendre, sous peine de déposition.

« Les maîtres d'école, qui sentaient le besoin qu'il avaient de ce cours, vinrent alors à Hofwyl comme moissonneurs. Personne n'y pouvait trouver à redire, leur traitement étant trop faible pour qu'on pût leur interdire de travailler pendant les vacances d'été des écoles de campagne. Ils travaillaient avec l'école rurale et perfectionnaient leur instruction dans l'intervalle des travaux. Ils apprirent de cette manière plus qu'ils ne croyaient; car ils apprirent à comprendre la vertu du travail et son efficacité pour le développement moral et intellectuel de l'homme.

Digitized by Google

IV

Un grand courant entraîne les esprits vers l'étude du problème de l'éducation, où gît en partie la destinée des générations à venir. L'Allemagne par Comenius et Basedow, l'Angleterre par François Bacon et Locke, la France par Montaigne et Rousseau, la Suisse enfin par Pestalozzi et Fellenberg, ont contribué, dans une mesure diverse, à former ce courant et à lui donner une force d'entraînement contre laquelle lutteront en vain des efforts rétrogrades. La préoccupation dominante qui est sortie de là est celle de l'éducation populaire, — c'est-à-dire élémentaire. Elle n'est pas la seule néanmoins. Ecoles publiques, primaires, intermédiaires et supérieures, institutions particulières et générales, gouvernements et individus, tous se sont mis à l'œuvre. C'est aujourd'hui un vaste champ où s'élaborent les systèmes et les perfectionnements, un domaine offert à des expériences variées, mais dirigées la plupart dans un même esprit.

Dans l'âme humaine réside un type qui aspire à se réaliser et qui la constitue dans ce qu'elle a de plus intime. L'instinct dominant, on peut même dire l'instinct unique de toute existence est celui du progrès. Souvent faussé, cet instinct dévie; mais sa racine ne change pas. Plus l'homme réalise l'humanité en lui, plus il se possède. La liberté morale est le terme suprême de ses efforts ; elle ne pourrait devenir absolue que par la réalisation, éga-

Digitized by Google

lement absolue, du type dont l'espèce poursuit la réalisation.

Ce type idéal enveloppé dans l'âme humaine est la raison d'être de la pédagogie, son appui et son but. L'individu qui n'aurait en lui nul sentiment de la perfection, où se moule la notion divine, échapperait à toute tentative d'éducation. Chaque individu, en revanche, dans lequel ce sentiment existe et se manifeste à un degré quelconque, fût-ce le plus infime, est susceptible d'éducation et ne doit pas être abandonné. On ne saurait trop répéter que la pédagogie, théorie de la culture humaine, n'est qu'une des formes de la théorie du progrès. Tout effort vise à l'éducation : éducation de soi-même, éducation au sein de la famille, éducation des citoyens d'une même patrie, éducation du genre humain, qui a l'histoire pour école mutuelle, les races privilégiées et les grands hommes pour instituteurs. Une patrie est une école commune pour le progrès. Tout instituteur est un gouvernant, et l'homme qui se gouverne lui-même est son propre instituteur, il est libre!

Les facultés de l'homme sont multiples, et aucune ne doit être négligée dans l'œuvre de la culture humaine. Développer une faculté, c'est la faire croître en l'orientant vers son objet naturel. Chaque faculté a le sien. C'est le beau pour l'imagination, le vrai pour la raison, la justice, pour la volonté. C'est donc la vérité, la beauté, la justice que la nature a préposées au développement de l'âme humaine. C'est par eux et pour eux que celle-ci doit être cultivée.

Mais ici les difficultés surgissent. Où est la beauté qui développera l'imagination? où la vérité qui développera la raison? où la justice qui fortifiera la volonté dans le bien? où sont toutes ces choses admirables pour lesquelles

Digitized by Google

l'homme se sent fait, qu'il cherche même à son insu, qui doivent régler et féconder ses efforts? Si le maître qui veut développer l'âme les connaissait sans péril d'erreur, ne suffirait-il pas qu'il les mît en contact, avec discernement et par degrés, avec chacune des facultés, pour que de lui-même l'homme s'élevât à leur école dans la mesure de sa capacité?

Ou ces objets de culture existent, ou bien ils n'existent pas. S'ils existent, la pédagogie peut devenir une science; s'ils n'existent pas, la pédagogie est un leurre, car elle manque à la fois de but et de fondement. Douter de la beauté, de la vérité, de la justice, c'est exclure toute possibilité d'éducation. L'âme règle ses mouvements sur un idéal secret. Désorientée, elle se corrompt, dévie ou s'altère. Le sentiment de l'idéal est le sentiment religieux; en le perdant l'homme se perd lui-même. Mais en conservant au fond quelque chose qui les relie, les notions sur la vérité, la beauté et la justice se sont montrées variables selon le temps, le lieu, la nation. L'histoire, à cet égard, ne souffre pas de démenti. La base de la pédagogie est donc mouvante. A certaines heures elle peut sembler incertaine, livrer à l'hésitation les volontés les plus robustes, contrarier et amoindrir les résultats dus aux plus intelligents. Et cependant l'histoire ne peut pas non plus creuser sous nos pas l'abîme de déceptions éternelles. Il faut que l'homme poursuive l'absolu : c'est dans sa nature, qui participe de l'absolu; mais il le poursuit pour atteindre le relatif, que lui impose encore sa nature, qui, d'un autre côté, reste enfermée dans le fini. C'est ainsi que nous ne pouvons atteindre l'étoile qui brille devant nous au firmament, et qui cependant nous guide dans le désert et sur l'Océan.

Le vrai absolu, le beau absolu, la justice absolue, nous

Digitized by Google

ne les posséderons jamais. L'humanité périrait dans l'absolu; mais elle s'anéantirait également dans la brutalité si elle pouvait jamais arriver à bannir l'absolu de ses recherches comme de ses désirs, si elle pouvait cesser de croire à l'idéal et de s'en servir pour avancer dans ses destinées. Nous ne cesserons pas de croire à l'infini, même en renonçant à le posséder. Chaque époque, chaque peuple, chaque individu, porte en lui une parcelle de l'absolu, — un reflet du soleil des esprits. Cette part relative faite à chaque époque est celle qui doit passer dans l'éducation et dans l'enseignement, qui doit servir à cultiver l'homme dans son ensemble, afin de le mettre, autant que le permettent les circonstances historiques, en accord avec lui-même, avec la société, avec la nature. Une bonne pédagogie, celle qui voudra tirer profit de tout ce que peut offrir une situation sociale, se préoccupera donc d'abord de rechercher dans chaque époque, et dans le passé qu'elle résume, ce qu'ils peuvent lui fournir d'auxiliaires efficaces pour le développement de l'homme. Elle demandera la plus grande somme de vérité à la science que possède cette société; la plus grande somme de beauté à l'art, dont elle a du moins gardé les œuvres antérieures, à défaut du présent et dans l'attente de l'avenir; la plus grande somme d'amour et de justice qu'elle ait recueillie dans les monuments de sa religion morale. Cette fortune de l'âme rassemblée avec discernement, elle la gérera au profit de ceux qu'elle veut élever. Elle en fera l'aliment des cœurs et des intelligences qu'elle a pris à sa charge; elle fera parvenir en eux ces agents de sa fertilité, comme le cultivateur fait arriver par des canaux convenablement disposés la fécondation sur les terrains où repose la semence. Si la distribution de la semence appartient à la destinée, la culture, pour une large part, reste à l'homme.

Digitized by Google

Mais combien se mêlent d'éduquer qui devraient aller s'asseoir au banc des écoliers! Combien parlent, enseignent, morigènent, et qui jamais ne surent écouter! Ecouter, c'est le grand secret : écouter la nature et chercher ses lois.

L'Allemagne tend vers une culture large, en rapport à la fois avec la nature humaine, qui renferme l'aptitude, et avec les puissances sociales, qui fournissent les moyens, toujours limités, de son perfectionnement. Elle tend, quoique souvent à travers les chimères, vers une éducation vraiment humaine, nationale et universelle en même temps, capable de répondre à ce qu'il y a de meilleur dans notre siècle, à ses conceptions de la vérité, de la beauté et de la justice ; vers une éducation qui, dans l'enfance, respecte l'enfant, et dans l'enfant cherche déjà l'homme et l'invite à se dégager. L'Allemagne a l'horreur du mécanisme dans l'éducation. Mais en le fuyant, elle se fait un rôle difficile entre tous. Sauver l'individu des étreintes de l'uniformité, quelle tâche en notre temps où tout semble conspirer à noyer l'individu dans l'ensemble et à le faire passer sous des niveaux communs! Mais l'avenir est à ceux qui marchent dans le sens de la liberté.

Digitized by Google

ARTHUR SCHOPENHAUER

ET

SA PHILOSOPHIE

I

« Ce n'est pas à mes contemporains, ce n'est pas à mes concitoyens, — c'est à l'humanité que je confie mon œuvre maintenant achevée, dans la confiance qu'elle ne sera pas sans valeur pour elle ; dût même cette valeur, comme c'est le sort du bon en tout genre, n'être reconnue que tardivement... Mes écrits portent si évidemment le cachet de la sincérité et de la franchise, que par là déjà ils se distinguent de ceux des *trois célèbres sophistes* (1) de la période après Kant : on me trouvera toujours placé au point de vue de la *réflexion*, c'est-à-dire de la méditation rationnelle et de la communication loyale de la pensée,

(1) Il s'agit de Fichte, de Schelling et de Hegel.

Digitized by Google

jamais à celui de l'*inspiration*, appelée aussi contemplation, ou bien raison absolue, mais dont le véritable nom est outrecuidance et charlatanisme. Ayant travaillé dans cet esprit, tandis que le faux et le mauvais restaient généralement considérés, et que je vois l'outrecuidance et le charlatanisme jouir de la plus grande estime, j'ai renoncé depuis longtemps au suffrage de mes contemporains. Il est impossible qu'une époque qui, durant vingt années, a proclamé Hegel, ce Caliban de l'esprit, le plus grand des philosophes, et cela si haut que toute l'Europe a retenti de son nom, puisse en rien tenter par son suffrage celui qui a assisté à un tel spectacle : l'approbation de cette époque était prostituée, et son blâme ne signifie plus rien. »

C'est ainsi que M. Schopenhauer s'exprime dans la préface qui précède la seconde édition de son œuvre principale (1), et il conclut en ces termes :

« C'est pourquoi on reconnaîtra quelque jour (mais naturellement pas tant que je vivrai) que la manière dont un même sujet a été traité avant moi par un philosophe quelconque doit apparaître, si elle est mise en regard de la mienne, comme superficielle. D'où il résulte encore que, parmi les choses que l'humanité n'oubliera plus, elle m'en devra beaucoup, et que mes écrits ne périront pas. »

Je craindrais d'affaiblir cet éloge, en y rien ajoutant. Si néanmoins quelqu'un, méprisant la boutade de Wolfgang Gœthe : « La modestie est bonne pour les gueux, » s'avisait de ne point goûter l'abandon avec lequel M. Schopenhauer parle de ses propres écrits et de sa personne, il

(1) *Die Welt als Wille und Vorstellung* (le Monde en tant que volonté et conception). Leipzig, 1844, Brockhaus.

Digitized by Google

faudrait le renvoyer au précepte socratique, considéré dès longtemps comme constituant le principe de toute philophie : « Connais-toi toi-même. » Combien ont pensé ou pensent en secret ce que notre auteur proclame tout haut? La question n'est pas de savoir s'il fut modeste, mais en général si la postérité sera aussi fière de sa philosophie qu'il le fut lui-même.

M. Arthur Schopenhauer est né (1), le 22 février 1788, à Dantzig. Son père était un des plus notables négociants de la ville; sa mère, Johanna (Jeanne) Schopenhauer, a joui d'une assez grande réputation littéraire (2). L'enfance d'Arthur Schopenhauer s'est écoulée dans les voyages qu'il fit avec ses parents en France et en Angleterre. Il possède à fond la littérature de ces deux pays. Ses études à l'université de Gœttingue, où il se rendit en 1809, furent dirigées par G.-E. Schulze (3), qui stimula dans le jeune homme le goût des spéculations philosophiques, mais en lui recommandant de ne toucher à aucun philosophe, et, surtout à Aristote et à Spinoza, avant de s'être identifié avec Platon et avec Kant. M. Schopenhauer, qui suivit ce conseil, dit s'en être fort bien trouvé.

En 1811 il se rendit à Berlin, où professait alors Fichte, pour lequel il avait une admiration *à priori*. Cette admiration ne tarda pas à se transformer en son contraire, et Fichte devait être enveloppé plus tard dans ce souverain

(1) J'emprunte les faits de cette biographie sommaire à M. Jules Frauenstadt, qui a écrit sur la philosophie d'Arthur Schopenhauer des *Lettres* dont l'esprit général peut se formuler en ces termes : « Il n'y a qu'un philosophe, c'est Schopenhauer, et le docteur Frauenstadt est son prophète. »

(2) Elle a écrit des romans, des nouvelles et des récits de voyages. Sa fille, Adèle Schopenhauer, s'est acquis également quelque notoriété par des romans et des contes.

(3) Philosophe sceptique, né en 1761, mort en 1833.

Digitized by Google

mépris dont M. Schopenhauer couvre en toute circonstance les « trois grands sophistes de la période postérieure à Kant. » La thèse préparée pour la promotion au grade de docteur ne put être soutenue à Berlin, à cause de la guerre qui venait de survenir (1813); c'est à Iéna que le philosophe livra sa première bataille et conquit le diplôme universitaire. Cette thèse, où il déposa le principe de sa future théorie, a été publiée sous le titre *De la quadruple racine de la raison suffisante* (1). M. Schopenhauer passa l'hiver de cette année à Weimar, où il jouit du commerce de Gœthe, et fréquenta l'orientaliste Frédéric Mayer, qui l'introduisit dans l'antiquité indienne. De 1814 à 1818, le jeune homme fit à Dresde des cours particuliers, et publia un petit traité *Sur la division et les couleurs* (Leipzig, 1816). Mais dès cette époque, il préparait son œuvre capitale *Le Monde en tant que volonté et conception*, qui parut à Leipzig en 1819; la deuxième édition, postérieure de vingt-cinq ans, se trouve augmentée d'un volume de suppléments et d'éclaircissements. M. Schopenhauer se rendit à Rome et à Naples dans l'automne de 1818. A son retour, en 1820, il professa pendant un semestre. Mais tels n'étaient ni son goût ni son ambition. Au premier printemps de 1822, il reprit le chemin de l'Italie, où il demeura jusqu'en 1825 : preuve de son goût dont il faut lui tenir compte. Un métaphysicien qui aime les arts et le soleil, ce n'est pas chose commune.

Fuyant le choléra, il quitta Berlin, où il était revenu, pour aller s'établir à Fancfort-sur-le-Mein, qu'il n'a plus quitté depuis 1831. C'est là que, dans une parfaite indépendance de fortune et de pensée, le sage a maudit durant

(1) *Uber die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde*. Rudolfstadt, 1813. 2e édition, Francfort, 1847.

Digitized by Google

près d'un quart de siècle les sophistes et les charlatans, ses confrères, qu'il a méprisé le vain fracas de leur renommée et de leurs théories, s'applaudissant en lui-même, si nous l'en croyons, du silence et de l'abandon où le laissait une époque indigne de renfermer dans son sein un philosophe véritable.

En 1836, cependant, M. Schopenhauer publiait encore un petit écrit *La Volonté dans la nature*, en commentaire à son grand ouvrage. Trois ans plus tard, l'Académie royale des sciences à Drontheim, en Norvége, couronnait sa dissertation sur le libre arbitre, sujet mis par elle au concours; de plus, elle admettait l'auteur parmi ses membres, le vengeant ainsi de l'indifférence de son ingrate patrie. Cette distinction, motivée par un travail fort remarquable, dirigea enfin vers lui un peu de cette attention que le public semblait avoir vouée pour toujours aux trois grands sophistes, et surtout au plus grand des trois, à Hegel. Leur intraitable adversaire concourut encore pour un prix que proposait la Société des sciences de Copenhague au meilleur travail sur « les deux Problèmes fondamentaux de la morale ». Mais, cette fois, le laurier académique lui fut refusé. L'œuvre par laquelle il l'avait sollicité, distinguée et remarquable d'ailleurs à plus d'un titre, a paru en 1841 à Francfort.

C'est en 1844, comme je l'ai dit, que l'auteur réédita, en y ajoutant un volume, son ouvrage *Le Monde en tant que volonté et conception*, ainsi que sa thèse de docteur, également fort augmentée. Le dernier ouvrage de M. Schopenhauer porte un baptême grec, assez peu à l'usage des profanes : *Parerga et Paralipomena*. Ce sont des mélanges et des fragments que relie le fil général du système.

De date assez récente (Berlin, 1851), cette publication n'occupe certainement pas la moindre place dans les

Digitized by Google

œuvres du philosophe et de l'écrivain. C'est à l'âge de près de soixante-dix ans que les rayons de la publicité sont allés trouver le sage dans sa retraite, alors que les noms de Hegel et de Schelling semblaient perdre de leur magie, comme des aimants épuisés, et que déjà la réaction, poussée depuis jusqu'à l'excès, commençait à se produire contre la pure métaphysique. M. Schopenhauer n'était plus alors hors du courant; il allait avoir son tour : le suffrage qu'il avait dédaigné s'est vengé de lui en le frappant. C'est un malheur sans doute, mais qu'il s'est attiré par sa faute, et dont sans doute il s'est consolé avant de mourir.

II

La doctrine philosophique de M. Schopenhauer est fort complexe. Il l'appelle quelque part une « Thèbes aux cent portes », et il a bien raison. Chaque rue aboutit au centre de la ville, — au forum. Si je ne puis faire visiter au lecteur la cité tout entière, je prendrai soin du moins de ne lui laisser ignorer aucune des voies principales, et surtout de le ramener toujours au cœur du système, afin qu'il acquière de l'ensemble, et de ses divisions les plus importantes, une idée conforme à leur réalité. Je m'efforcerai aussi de lui épargner le jargon philosophique, cette tâche m'étant rendue facile d'ailleurs par l'exposition claire et vivante que M. Schopenhauer a su introduire en des sujets où il n'est pas toujours possible d'écarter le vocabulaire technique et les formules consacrées. Je ne puis épuiser,

Digitized by Google

dans le cadre restreint que je me donne, l'analyse critique de la doctrine. Ceux qui ont lu et ceux qui liront les écrits de M. Schopenhauer comprendront qu'un résumé général laissera toujours bien des lacunes. En pareille occurence, on ne peut, dans l'analyse comme dans la critique, toucher que les sommets principaux. Les fervents adeptes de M. Schopenhauer auront d'ailleurs toujours la ressource de me dire que je n'ai rien compris au système. Et peut-être qu'ils auront raison. Je leur fais volontiers cette concession, et sans fausse modestie. Un philosophe est-il sûr de s'être toujours bien compris lui-même?

M. Schopenhauer a commencé par cette question: Qu'est-ce que la philosophie? A-t-elle un domaine distinct de la science, ou bien toutes deux ne sont-elles, en dernière analyse, qu'une seule et même chose? Une tendance très-prononcée de l'esprit moderne pousse de plus en plus à les unir, même en Allemagne. M. Schopenhauer, cet adversaire frénétique de Hegel, « charlatan », ce « barbouilleur de non-sens » et ce « démonteur de cervelles (1) », n'en est pas moins du petit nombre de ceux qui revendiquent pour la philosophie un terrain absolument distinct de celui où la science s'est établie. Selon lui, la science, particulière ou générale ne peut discerner que l'apparence des choses; elle ne sait rien de leur principe. La philosophie en peut-elle connaître davantage? M. Schopenhauer l'affirme. Il s'agit de savoir s'il le prouve.

« Toute explication (2) fournie par la science, dit-il, n'est jamais que *relative,* ainsi que je l'ai déjà avancé : elle rend compte des phénomènes par leurs rapports mutuels,

(1) Voir *Parerga et Paralipomena*, t. Ier, l'article sur la *Philosophie universitaire*.

(2) *Welt als Wille und Vorstellung*, t. Ier, p. 92.

Digitized by Google

elle laisse toujours quelque chose d'inexpliqué, une chose qu'elle présuppose; c'est dans les mathématiques, par exemple, l'espace et le temps; dans la mécanique, la physique et la chimie, c'est la matière, ce sont les qualités, les forces originelles, les lois naturelles qu'elle présuppose; en botanique et en zoologie, c'est la diversité des espèces et la vie elle-même; en histoire, c'est le genre humain, avec toutes les propriétés de la pensée et de la volonté; — dans toutes les sciences, enfin, c'est la conception de la Causalité, admise en chacune selon ses applications spéciales. — La philosophie a ceci de particulier *qu'elle ne suppose absolument rien de connu*, mais que tout, dans une mesure égale, lui apparaît comme étranger et se pose en problème à résoudre : non pas seulement les rapports des phénomènes entre eux, mais encore ces phénomènes eux-mêmes, et jusqu'à la notion de causalité à laquelle toutes les autres sciences se contentent de tout ramener... *c'est précisément ce que les sciences présupposent et admettent comme fondement de leurs explications, qui fait le véritable problème de la philosophie*, laquelle, par conséquent, commence, à cet égard, là où les sciences finissent. »

Nous avons devant nous un ensemble d'existences, ou, si l'on veut, de phénomènes, au nombre desquels nous comptons notre propre existence. Nous appelons cet ensemble varié et changeant le monde, la nature, l'univers. Nous croyons à sa réalité, et nous affirmons purement et simplement qu'il *est*. M. Schopenhauer ne pense pas ainsi. Ce monde *apparaît*, mais il *n'est* pas. Il y a sans doute une réalité essentielle cachée derrière lui ou en lui, mais cette réalité nous ne la pouvons saisir; nous aurons beau la poursuivre par l'observation et le raisonnement, par l'analyse et par la synthèse, par l'induction et par le syllo-

Digitized by Google

gisme, par tous les efforts enfin de la perfection physique et de la réflexion combinées : la déception nous attend invariablement au bout de nos recherches. Pourquoi ? parce que le temps, l'espace et la causalité, sous la forme desquels ce monde s'offre à nous, ne sont pas des propriétés inhérentes aux choses que nous percevons, mais qu'elles appartiennent seulement à l'organisation particulière dont nous sommes nous-mêmes doués, et au moyen de laquelle s'établit cette perception, soit physique, soit intellectuelle. Qu'on supprime le temps, l'étendue, la causalité, c'est-à-dire l'action respective des existences les unes sur les autres, que va-t-il rester de cette représentation du monde, des rapports entre ses parties, que la science formule sous le nom de *lois*, et où elle voit l'explication des phénomènes ? Absolument rien ; depuis les soleils jusqu'au ciron, tout aura disparu ; un souffle de l'esprit philosophique a suffi, nous sommes dans le vide.

Or, c'est dans le vide universel que M. Schopenhauer nous transporte d'emblée, à l'exemple de Kant, dont il étaye et commente le scepticisme, traçant avec verve sur le fond terne de la célèbre « Critique de la raison pure » le trait incisif, net et saillant de sa propre argumentation. M. Schopenhauer ne se proclame pas seulement disciple de Kant pour la partie sceptique de sa philosophie, mais il n'admet pas que Kant ait eu, en Allemagne ni dans le monde entier, d'autre héritier que lui. — On verra comment, par un retour ingénieux dans son for intérieur, le disciple arrive à reconstruire, sur l'essence même des choses, le monde phénoménal sapé dans sa réalité par son maître immortel.

Ainsi fit Kant lui-même dans sa théorie de la « Raison pratique, » mais pour aboutir à des conclusions diamétralement opposées.

Digitized by Google

Pour légitimer cette suspicion de non-réalité dont M. Schopenhauer frappe le monde extérieur au nom de la philosophie, il se sert de l'argument capital, unique même, autour duquel pivote déjà le criticisme de Kant : l'espace, le temps et la causalité sont des formes de notre entendement ; ils constituent les moules de notre organisation, dans lesquels se coule l'essence véritable des choses, pour en recevoir des empreintes qui appartiennent, non à cette essence elle-même, mais aux formes qui se trouvent prédéterminées dans notre existence relative. En langue profane : Nous avons des lunettes pour voir clair, mais ces lunettes, dont nous ne pouvons nous défaire, nous abusent et nous font voir les choses autrement qu'elles ne sont en effet.

La théorie critique de Kant à soulevé nombre d'objections. On a invoqué contre elle surtout la conviction intime et spontanée, le sentiment irréfutable que nous avons de la réalité de ce monde, que cette théorie voudrait réduire à n'être plus qu'une fallacieuse apparence. On s'est également demandé pourquoi les modes sous lesquels nous percevons les choses, soit le temps, l'espace et la causalité, ne se trouveraient pas conformes à l'essence de ces choses, et pourquoi, de la sorte, celles-ci ne seraient pas en effet ce qu'elles nous paraissent être : objection qui, sous une forme plus philosophique, revient à demander pourquoi, le sujet et l'objet, l'homme et la nature, existant l'un pour l'autre et l'un dans l'autre, le résultat de cette pénétration, ou, pour mieux dire, de ce rapport élevé à l'état de représentation phénoménale et raisonnée, n'exprimerait pas la réalité même dans les bornes où nous l'embrassons ? Cette réalité n'est-elle pas précisément le lien des choses entre elles, leur solidarité, leur unité dans la multiplicité ? et tout ce qu'exprime ce

Digitized by Google

lien, sous une forme quelconque, ne traduit-il point par cela même, quoique partiellement, la vérité des choses, qui est leur rapport, leur unité et leur solidarité? L'absolu non-seulement se peint, mais encore il se traduit fidèlement dans le relatif. Or, le scepticisme de Kant les sépare: il désunit, il disloque l'univers; sans retour possible, il scinde l'unité et la multiplicité, le principe et ses phénomènes, l'infini et le fini, dont le rapport pourtant constitue un monde qu'il est impossible de concevoir hors de lui. Le rôle du philosophe, selon moi, comme celui du savant, est de constater ce rapport universel sous le plus grand nombre de ses aspects; il ne consiste pas à l'expliquer. Cette dernière tâche est stérile, au delà de notre portée intellectuelle, car on la voit sans cesse aboutir, soit à l'absorption du fini dans l'infini, soit à celle de l'infini dans le fini; soit enfin, ce qui ne vaut pas mieux, à leur radicale séparation : toutes solutions qui n'en sont pas, et qui, sous prétexte de trancher le problème, ne font que supprimer l'un de ses termes au profit de l'autre, ou bien les isolent, au lieu de se borner à les distinguer. Kant a créé un dualisme qu'il ne pouvait plus vaincre; il a dû déclarer que les phénomènes ne sont que des apparences menteuses, où la *chose en soi* se présente à nous sous le masque dont nous la revêtons ; du même coup, il nous a annoncé notre entière impuissance à saisir cette chose en soi, puisque d'après lui nous ne pouvons dépasser la perception phénoménale, reconnue fallacieuse, et où néanmoins réside le point de départ de tous nos raisonnements.

Je confesse n'avoir jamais pu comprendre l'existence de cette *chose en soi*, isolée, distincte, séparée de l'univers phénoménal, et cela par le motif que je n'ai jamais compris qu'il y eût dans les phénomènes une autre substance

Digitized by Google

que celle qui constitue les relations, c'est-à-dire les lois, entre les existences multiples, et que ces rapports ne fussent point la marque évidente, l'apparition même aux yeux de l'esprit d'une vivante unité qui, en embrassant le monde sans l'engloutir en elle, dût se révéler à nous comme son principe, son être, sa réalité. Si nous ne pouvons percevoir ce principe sous tous les aspects de son activité, parce que le champ de notre perception est restreint, ceux de ses aspects du moins qu'il nous permet de voir ne peuvent être que conformes à lui-même. Une pensée avant toute autre m'a toujours garanti contre le scepticisme kantien ; la voici : la pluralité supprimée en idée au sein de l'univers, que reste-t-il de cet univers ? Une unité équivalente à zéro. Si la pluralité n'est pas dans l'unité, elle n'en sortira pas ; si elle en sort, c'est qu'elle y est renfermée. Or, de l'aveu de tous les philosophes sérieux, comme aussi de celui des religions monothéistes s'exprimant sous la forme théologique qui leur est particulière, l'unité constitue la substance des choses multiples, la véritable substance *universelle* qui les rattache toutes entre elles et à un même principe générateur. Si donc la diversité sort de cette unité, la diversité appartient également à l'essence des choses. Mais la diversité implique la limitation réciproque, qui se traduit par le temps et l'espace : le temps et l'espace, ainsi que l'action respective des choses les unes sur les autres, ou, en d'autres termes, leur solidarité active, appartenant à la nature des choses, ils ne leur sont pas seulement attribués par nous extérieurement. Admettant néanmoins, avec Kant, que le temps, l'espace, la causalité représentent hors de nous des formes de notre entendement, nous n'en saurions conclure que ceci, à savoir : que ces formes de notre entendement correspondent elles-mêmes à la nature des choses, qui est le vrai.

Digitized by Google

M. Schopenhauer, à part quelques réserves en sa propre faveur, exprimées dans son chapitre de la *Critique de la philosophie de Kant* (1), a épousé, je l'ai dit, et développé encore le scepticisme de son maître. J'aurais pu cependant me dispenser de présenter ces réflexions à l'encontre du scepticisme kantien, car on verra que M. Schopenhauer, dans la partie dogmatique de son système, en réfute péremptoirement la partie négative, et qu'il découvre la panacée qui nous doit guérir à jamais du scepticisme spéculatif, soulevé et exposé avec une si rare puissance d'analyse par le grand homme dont il dit avoir seul recueilli l'héritage.

Mais il est temps de rendre la parole à M. Schopenhauer et de lui laisser énoncer son doute fondamental touchant ce monde qui se propose à la fois à nos sens et à nos réflexions :

« De ce que, dit-il (2), sous l'excitation de certaines impressions éprouvées dans les organes des sens, il surgit dans ma tête une *représentation* des choses étendues dans l'espace, ayant durée dans le temps et agissant comme causes les unes sur les autres, cela ne m'autorise en aucune façon à admettre que, en soi également, c'est-à-dire indépendamment de mon cerveau et en dehors de lui, il existe *en réalité* des choses douées de propriétés semblables. »

Si les choses ne sont pas en vérité ce qu'elles nous paraissent être, s'il faut nous défier de nous-mêmes et de la nature phénoménale, conjurés pour simuler de vaines apparences, quel espoir pouvons-nous conserver de philosopher avec succès? M. Schopenhauer semble avoir voulu

(1) Tome Ier, page 465, *Die Welt*, etc.
(2) Tome II, page 13, *Die Welt als Wille und Vorstellung*.

Digitized by Google

éteindre en nous jusqu'à la dernière illusion, quand il a résumé l'exposé de sa théorie critique par ce verdict décourageant :

« De toute cette exposition (1) il résulte sûrement et clairement que le dessein de saisir l'essence des choses est absolument impossible dans la voie de la seule *perception* et de la *représentation sensible*, parce que celles-ci arrivent toujours *du dehors* vers les choses, et que ces choses doivent conséquemment leur rester toujours *extérieures*. »

Cependant M. Schopenhauer croit à la philosophie, et la philosophie pour lui est ni plus ni moins que la recherche et la découverte du principe des choses. Mais le philosophe, par une révélation inattendue, nous arrache au scepticisme désespéré où il semble ne nous avoir plongés que pour nous rendre plus douce la lumière qu'il va faire luire à nos yeux sur le mystère universel. Un seul mot, en effet, nous transporte de la région des ténèbres et du vide au sein de l'absolu.

« Vers cette essence des choses (2), jusqu'à laquelle nous ne pouvons pénétrer *du dehors*, un chemin nous est ouvert *au dedans*, en quelque sorte une voie souterraine, une communication secrète, qui, comme par trahison, nous conduit d'un seul coup dans la citadelle, imprenable par une attaque du dehors. *La chose en soi* ne peut, précisément en cette qualité, arriver à la conscience d'elle-même que d'une façon immédiate, c'est-à-dire en prenant *conscience d'elle par elle-même*. »

L'homme, en s'emparant de lui-même par un acte de

(1) Tome II, page 13.
(2) Tome II, page 198.

Digitized by Google

conscience spontané, doit, selon M. Schopenhauer, saisir nécessairement, par le seul fait de cette prise de possession, le principe universel des choses; car M. Schopenhauer ne doute pas que le principe des choses ne soit enveloppé dans la conscience humaine, et qu'il n'en constitue le fond, comme il constitue celui de toute existence. Un coup de filet prompt et décisif dans les profondeurs de cette conscience va donc ramener à la surface, au soleil de l'intelligence, ce secret qui du dehors restait inaccessible à toutes nos investigations. Est-ce la pensée, l'esprit, l'idée que M. Schopenhauer va trouver en nous comme formant l'élément le plus intime, le plus radical que nous possédons? Va-t-il dire avec Descartes, avec Spinoza, avec Hegel lui-même, qui, plus qu'on ne l'imagine, confond le principe de sa philosophie avec celui de la philosophie cartésienne : Je pense, donc je suis? Ou bien avec Jacobi, avec Baader, avec les mystiques du cœur, comprendra-t-il avant tout l'amour comme substance constitutive de la conscience? Ou bien encore, avec Fichte, se contentera-t-il d'affirmer le moi par le moi, et dira-t-il simplement : Je suis, donc je suis? Ira-t-il plus loin, enfin, et s'engageant dans les voies du christianisme, unira-t-il ensemble dans une vivante synthèse la pensée, l'amour et la personnalité? Non; c'est la *Volonté* qu'il saisira sur le fait dans les derniers replis de la conscience, et il dira : 1° Je veux, donc je suis; 2° je suis, parce que je veux être; 3° je suis ce que je veux être. Ces trois propositions, il les fondra en une seule, et cette proposition unique, il l'étendra à toutes les existences quelconques; il proclamera enfin, et c'est là ce qui fait l'originalité et le foyer de son système, que la Volonté est la source, la substance et la moelle de tout ce qui existe, l'Absolu *immanent* en tout ce qui se manifeste.

Digitized by Google

« En dehors de la volonté (1) et de la représentation extérieure des choses, il n'est absolument rien qui nous soit connu ni intelligible. Si au monde des corps, qui ne s'offre à nous directement que comme représentation phénoménale, nous cherchons à attribuer la plus haute réalité et la plus notoire, nous lui accordons celle que chacun attribue à son propre corps, car celui-ci est pour chacun ce qu'il y a de plus réel. Mais si nous en venons à analyser la réalité de ce corps lui-même et de ses actions, nous ne rencontrons en lui, en dehors de son existence comme représentation de notre individualité, autre chose que la volonté : par elle sa réalité se trouve épuisée. Nous ne pouvons donc trouver nulle part ailleurs une réalité différente de la volonté pour l'attribuer au monde corporel. Si donc le monde corporel doit être encore quelque chose de plus qu'une simple représentation phénoménale, nous sommes contraints d'affirmer que, en dehors de cette représentation, donc en lui-même et selon son être le plus essentiel, ce monde est identique avec ce que nous trouvons en nous-mêmes directement sous la forme de la volonté. »

Récapitulons brièvement, avant d'aller plus loin, les propositions capitales formulées jusqu'ici par M. Schopenhauer.

1° Les choses ne sont pas ce qu'elles nous apparaissent, car les modes de leur apparition dans l'étendue, dans la durée, et sous l'influence d'une causalité réciproque, se trouvant déterminés fatalement par les données de notre organisation personnelle, sont à leur tour impliqués par avance, c'est-à-dire *à priori*, selon la langue philosophique et d'après Kant, dans les notions de temps,

(1) Tome Ier, page 119.

Digitized by Google

d'espace et de causalité, *à travers* lesquelles la nature se présente à notre entendement.

2° S'il en est ainsi, la science, qui admet sans la discuter, comme une vérité axiomatique, la réalité du temps, de l'espace et de la causalité ; la science, qui part de l'observation du monde *tel qu'il nous apparaît* pour en déduire les rapports des choses entre elles, autrement dit leurs lois, qu'elle appelle la vérité, la science est celle des apparences, et elle ne peut cesser de l'être ; son rôle n'est donc pas de nous renseigner sur l'être véritable des choses. Ce rôle appartient au philosophe, qui par là se distingue essentiellement du savant.

3° La philosophie, en brisant le cercle fallacieux où la science reste emprisonnée, s'ouvre un chemin vers l'absolu, qui est son unique objet.

4° Cet absolu qu'elle ne peut atteindre du dehors, une porte lui est ouverte pour le surprendre au dedans de l'homme, c'est la conscience que l'homme possède de lui-même. Ce qu'il trouvera en lui de plus intime, de plus essentiel, de plus inévitable et de plus fondamental, l'homme pourra l'appeler le principe de son être.

5° Or, cette chose, il la découvre, il la saisit dans la volonté, qu'il ressent comme l'élément le plus intime, qu'il reconnaît comme la chose primitive et la base même qui supporte son existence.

La volonté se trouvant ainsi dégagée comme élément radical de notre être, M. Schopenhauer est amené à la considérer comme principe de cet être lui-même : notre organisation, notre corps devient pour lui l'apparition de cette volonté ; assertion qu'il énonce ainsi dans le langage de la métaphysique :

« Le corps est la volonté objectivée. »

Digitized by Google

« J'entends par *objectivation*, dit-il ailleurs (1), l'apparition d'une chose dans le monde corporel. »

On comprendra maintenant le sens du passage que je vais citer, et qui eût semblé quelque peu obscur à ceux qui n'auraient pas clairement aperçu par quelle transition l'auteur, après avoir découvert dans la volonté l'essence première et le principe de notre être, conclut du principe au phénomène, et retrouve, par voie de réciprocité, dans le corps le phénomène de la volonté, de la volonté traduite par lui dans le monde sensible, et devenant sous cette forme un objet de perception pour le sujet lui-même, qui se dualise ainsi, sans toutefois se séparer de lui-même.

« Le corps tout entier ... (2) n'est pas autre chose que l'apparition de la volonté, la volonté se traduisant visiblement, l'*objectivité de la volonté*. Là-dessus repose l'adaptation parfaite du corps de l'homme et de celui de l'animal à la volonté humaine et à la volonté animale en général : concordance semblable, mais de beaucoup supérieure à celle d'un instrument approprié à la volonté de celui qui l'a confectionné... Les diverses parties du corps doivent, à cause de cela, répondre parfaitement aux principaux appétits dans lesquels la volonté se manifeste; elles doivent en être l'expression visible : les dents, l'estomac et les intestins sont la faim objectivée, etc.... Ainsi que la forme humaine en général répond à la volonté humaine dans sa généralité, la volonté individuellement modifiée répond au caractère de chacun, à la corporisation individuelle. »

Le corps, dans cette théorie, depuis l'estomac, au

(1) Tome II, page 248.
(2) Tome I, page 124.

Digitized by Google

moyen duquel s'accomplit la nutrition physique, jusqu'au cerveau, par l'intermédiaire duquel se fait la nutrition intellectuelle, le corps dans son unité et dans sa diversité, mais dans son harmonie indivisible, est, aux yeux de M. Schopenhauer, le phénomène complexe de la volonté individualisée, son *objectivation*, — sa traduction dans le monde sensible. Dans cette manière de voir, l'intelligence occupe nécessairement, au regard de la volonté, un rang secondaire. Cette conséquence, dont la portée n'échappera pas au lecteur attentif, est un des points saillants dans la logique du système, et l'auteur ne manque pas d'y revenir et d'y insister avec force en toute occasion. Il a senti à merveille qu'il fallait, pour faire apparaître la volonté au premier plan et lui faire obtenir, aux yeux d'autrui comme aux siens, l'importance décisive qu'il s'efforce de lui assurer, évincer de cette position dominante la pensée, qui jusqu'à lui l'avait occupée d'un consentement à peu près unanime. Si la plupart des philosophes spiritualistes, depuis Platon, sont allés, dans leur respect pour la raison, jusqu'à faire de la pensée le principe de notre existence et de toutes les existences extérieures à la nôtre, M. Schopenhauer réduit cette pensée à exister seulement comme un pur reflet du monde phénoménal, reflet trompeur lui-même de la réalité. La connaissance qui naît de l'esprit n'est donc que l'ombre d'une apparence ; l'esprit, une simple enveloppe que la volonté s'est donnée par l'intermédiaire du cerveau, et qui ne peut qu'effleurer la vie universelle, glisser à sa surface sans la pénétrer.

En tant qu'il réduit l'esprit humain à un phénomène né du cerveau et devant disparaître avec lui, M. Schopenhauer abonde dans le sens du matérialisme physiologique, pour lequel la pensée est seulement un effet de l'activité

Digitized by Google

cérébrale. Mais, d'accord avec lui quant à l'intelligence, M. Schopenhauer le combat énergiquement en tout ce qui touche à la volonté. Le matérialiste, en effet, considère la volonté aussi bien que la pensée comme un phénomène de l'organisation, laquelle représente elle-même dans son opinion le groupement d'un certain nombre de substances matérielles, réalisé sans l'intervention d'aucun principe unitaire, mais par le seul effet de forces inhérentes à ces substances. Selon M. Schopenhauer, la volonté étant le principe du cerveau, comme de tout le reste, elle l'est par suite de la pensée qui émane de lui.

« Ces considérations, dit-il (1), montrent clairement que la *volonté* constitue en toute existence animale (l'homme compris) la chose première et substantielle, l'*intelligence*, en revanche la chose secondaire, venue du dehors, un simple instrument même au service de la première, et qui, selon les exigences de ce service, est plus ou moins parfait et compliqué. »

« Seule, la volonté (2) est partout égale à elle-même. Sa fonction est de la plus grande simplicité : elle consiste dans le vouloir et le non-vouloir, qui se produit sans aucun effort, et ne demande aucun exercice ; tandis que l'intelligence a des fonctions très-variées et n'a jamais lieu tout à fait sans effort. »

« Cette nature radicalement différente de la volonté et de l'intelligence, la simplicité essentielle et la spontanéité de l'une en opposition avec l'organisation compliquée et secondaire de l'autre, nous apparaît plus clairement encore lorsque nous observons au dedans de nous le jeu sin-

(1) Tome II, page 207.
(2) Tome II, page 210.

Digitized by Google

gulier de leur pénétration mutuelle, et que nous considérons, dans un cas particulier, comment les images et les pensées, qui surgissent dans l'intelligence, mettent la volonté en mouvement, et comment le rôle des deux reste cependant entièrement séparé et distinct. »

Par quel moyen M. Schopenhauer va-t-il opérer la transition du particulier au général, et de la volonté, admise par lui comme substance de notre être, faire le principe de l'univers entier ? Le pont semble difficile à jeter d'une rive à l'autre, et la communication cherchée entre la diversité et l'unité, entre le fini et l'infini, paraît devoir nous solliciter toujours sans jamais nous satisfaire. En tentant l'entreprise, après tous les grands métaphysiciens qui y ont échoué, non sans éclat toutefois et non sans gloire, M. Schopenhauer n'a-t-il pas rencontré comme eux, bien que sur un nouveau chemin, une forme nouvelle de l'anthropomorphisme ? N'a-t-il pas appréhendé que tout effort dans cette direction, quelque grandiose qu'il pût être, manquera toujours son but, parce que notre pensée, même déployée dans sa plus vaste étendue par l'effort du génie, n'atteint pas jusqu'à la source où se perd l'essence des choses, où se voile, sous l'incessant murmure de l'abîme, la puissance créatrice qui retient, solidarise, enveloppe en elle toute existence, qui fait jaillir de son être mystérieux l'espace, le temps, les causalités, le mouvement et la métamorphose, et qui cependant demeure immobile au sein des mutations, éternelle au sein du temps, infinie au sein de l'espace ?

Que l'on examine attentivement toutes les solutions prétendues de ce problème fondamental : on y découvrira invariablement une mystification de leur auteur à l'égard de lui-même. La formule dernière, affirmée comme solution, présente un mirage, une substitution du particulier

Digitized by Google

à l'universel, celle d'une apparition spéciale et déterminée de l'infini à l'infini lui-même. L'*in*fini c'est le *non*-fini ; il ne se définit que négativement par la suppression de toute limite, de tout particularisme. L'individualiser, le particulariser, sous un nom ou sous un autre, c'est le détruire par une contradiction dans les termes. L'infini est l'*innommé*. Toutes les métaphysiques de l'absolu, qui ne se contentent pas de poser l'absolu comme absolu, le particularisent inévitablement, et à l'instar des révélations procédant du miracle ou de la foi, elles renversent dans leur langage le problème et mettent à la base ce qui est au sommet : ici, c'est l'*idée*, une des formes de l'absolu, mais non l'absolu lui-même, qui du sein de l'homme est transportée comme principe au centre de la création, et qui dans l'ordre logique place le fruit à la racine. Là, c'est l'amour qui, ressenti dans l'homme comme un aspect de l'infini, est érigé lui-même en principe de toutes choses ; plus loin encore, dans une plus complète et plus franche mesure d'anthropomorphisme, c'est d'une personnalité infinie qu'il s'agit, embrassant l'infini d'amour, d'intelligence et de pouvoir, et représentant, non plus sous un seul aspect, mais sous tous les aspects de l'être humain, la solution prétendue du problème universel. Cette attribution complète, et qui a le mérite de reproduire au moins en Dieu la conscience humaine sous tous ses grands aspects, est supérieure, j'ose le dire ici sans être mal compris, aux *particularisations* distinctes, inachevées, aux anthropomorphismes de détail, qui à une faute de logique en ajoutent une autre, et augmentent une difficulté radicale en lui adjoignant une inconséquence superflue.

L'*idée*, l'*amour*, éléments constitutifs mais fragmentaires de la conscience, ont servi de dénominations à l'infini, éternellement innommé de sa nature. Il manquait à la

Digitized by Google

volonté, cet élément non moins constitutif de la conscience, d'être élevée à son tour jusqu'à l'honneur de masquer, au bénéfice de notre impuissance, le secret de la création. M. Schopenhauer a comblé cette lacune; mais il a pressenti l'objection que l'on ferait, et que peut-être il a faite lui-même tout le premier à son système, au moment où il s'est décidé à faire le *salto mortale*, et à franchir le scabreux passage qui de l'être humain mène à l'Etre universel : passage que nous ne pourrions connaître que si nous savions comment de l'Etre universel la création mène aux êtres particuliers. M. Schopenhauer a compris qu'on opposerait à cette généralisation le caractère très-spécial de la volonté humaine, et que, si l'on pouvait consentir à voir avec lui dans cette volonté la substance la plus intime de notre conscience individuelle, on hésiterait à suivre son opinion jusqu'à cette conséquence extrême où il proclame que « la volonté » est l'essence de l'univers, qu'elle est l'identité de cet univers et l'absolu, la racine d'où surgissent tous les phénomènes.

L'argumentation de M. Schopenhauer est persuasive lorsqu'il s'agit de voir dans la volonté l'apparition la plus spontanée du mouvement universel au sein de la conscience de l'homme ; elle en a beaucoup moins, et elle accuse sa faiblesse par sa subtilité, alors qu'elle prétend nous convaincre d'étendre à toutes les existences la manière spéciale dont, sous forme de volonté, l'activité universelle nous apparaît à nous-mêmes dans notre for intérieur. Cette généralisation est arbitraire, et M. Schopenhauer se défend mal, ou plutôt il se juge et se condamne, lorsqu'il dit :

« Il faut néanmoins remarquer soigneusement (1) que

(1) Tome I, page 125.

Digitized by Google

nous n'employons ici, à la vérité (en appelant du nom de *volonté* l'essence universelle), qu'une dénomination *à potiori*, au moyen de laquelle conséquemment la conception du mot *volonté* reçoit une extension *plus grande* que celle qu'on lui a reconnue jusqu'à ce jour. Le discernement de l'identité dans les apparitions diverses et de la diversité dans les apparitions semblables est précisément, ainsi que Platon l'a fait remarquer si souvent, la condition de la philosophie. Mais on n'avait pas jusqu'à ce jour reconnu l'*identité* qui existe entre la *volonté* et l'essence de toute force quelconque de la nature à l'état d'aspiration ou d'activité... »

Mais cette identité n'est-elle pas précisément le « *quod est demonstrandum*, » et M. Schopenhauer ne met-il pas la solution du problème à la place de ses données? Et puis, quand cette identité serait reconnue, que saurions-nous de plus sur l'essence de l'Etre universel? Y a-t-il d'ailleurs pour l'homme une volonté sans intelligence? Non, pas plus qu'il n'y a d'intelligence sans activité, sans ressort et sans mouvement. Je n'aperçois pas ce qui peut, en dehors d'une pétition de principes, autoriser M. Schopenhauer à étendre au tout ce qui appartient à la partie. Il suppose évidemment déjà ce qui est en question, à savoir, l'identité de la volonté et du principe universel, lorsqu'il nous dit (1) :

« Je nomme donc le genre d'après son espèce la plus éminente, et dont la connaissance plus voisine de nous, immédiate, conduit à la connaissance médiate de toutes les autres. C'est pourquoi celui-là *s'exposerait à demeurer en une perpétuelle méprise à mon égard* qui ne serait pas capable d'accomplir en son esprit l'extension exigée ici,

(1) Tome I, page 126.

Digitized by Google

mais qui dans le mot « volonté » *persisterait* à ne voir toujours que la chose spéciale qui jusqu'ici a été désignée par là, c'est-à-dire la volonté guidée exclusivement par le discernement, par des motifs abstraits se manifestant ainsi sous la direction de la raison, et n'offrant sous cette forme que l'apparition la plus nette de la volonté. »

Mais qu'ai-je besoin de dévoiler le procédé de M. Schopenhauer, qu'il me dénonce si nettement lui-même dans une confidence qui le ferait accuser d'indiscrétion à ses propres dépens, si nous ne connaissions sa loyauté philosophique et son inimitié irréconciliable pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemble aux détours, au sophisme de la pensée ou bien à l'artifice du langage?

« Il faut donc, conclut-il (1), que nous *isolions* entièrement en pensée cette chose interne qui nous est directement connue (la volonté), *puis* que nous la *transportions sous* les phénomènes moins accusés, moins précis *de la même chose* (?), *par où* nous obtiendrons l'extension *demandée* de la notion de volonté. »

A quoi servira maintenant à M. Schopenhauer de nous prémunir contre toute méprise? cette explication si lucide n'en permet plus aucune ; le métaphysicien a fait devant nous l'autopsie de sa pensée, et je ne saurais plus oublier le sens arbitraire qu'il donne au mot volonté quand plus tard il m'avertit en ces termes :

« Si donc je dis : La force qui fait graviter la pierre vers la terre, est dans son essence, en soi et en dehors de toute représentation phénoménale, la volonté, *l'on ne supposera pas* que j'aie *l'opinion absurde* que la pierre se meut en vertu d'un motif reconnu, parce que dans l'homme la volonté apparaît sous cette forme. »

(1) Page 126.

Digitized by Google

Non, certes; mais alors comment ferai-je pour appliquer à cette force une dénomination qui a dans ma pensée un sens positif, strict et limité? Je pourrai étendre sans doute le mot de « volonté » en le rattachant à celui de force, qui est plus général et qui le peut renfermer comme le tout renferme la partie, comme la chose renferme le mode spécial sous lequel elle apparaît; si je tente cependant de prendre le chemin inverse, et d'universaliser un mot qui définit pour tous une manière d'être particulière de cette même chose universelle, j'irai me jeter dans une impasse d'où mon esprit ne pourra plus sortir sans revenir sur ses pas. Et ce n'est pas ici d'une pure querelle de mots qu'il s'agit; sous les mots s'agitent les idées : pervertir les expressions, les dénaturer en les portant au delà de leur signification propre, c'est pervertir et dénaturer du même coup ce qu'elles expriment; c'est par conséquent, avec la prétention d'éclairer le problème en le circonscrivant, ajouter à son impénétrable mystère la confusion des termes et celle des idées, qui nécessairement en résulte. Condillac n'a pas dit en vain qu'une philosophie est une langue bien faite.

J'admets parfaitement que « la réflexion persistante conduira l'esprit à reconnaître (1) comme une seule et même force celle qui forme le cristal, celle qui dirige l'aimant vers le pôle nord, celle qui jaillit du choc des métaux hétérogènes, celle qui apparaît dans les affinités électives des substances, etc..., et jusque dans la gravitation, qui, en toute matière, s'exprime si fortement, qui attire la pierre vers la terre et la terre vers le soleil. » Il existe dans la nature une tendance, une force d'impulsion qui est aussi une force de direction, et qui, selon les

(1) Page 124.

Digitized by Google

êtres, les degrés, les cercles de création où elle agit, prend des formes diverses, ascendantes, que nous appelons simplement force dans le règne inorganique et végétal, instinct dans le règne animal, volonté dans le règne humain. Cela n'est pas douteux, mais cela n'est qu'une découverte.

Aucun esprit philosophique non plus, c'est-à-dire aucun esprit doué de quelque pouvoir de généralisation, ne pourra se refuser à cette évidence qui surgit de tous les points de l'univers : Oui, il y a, — ou la logique est un non-sens aussi bien que l'observation, — il y a un monde infiniment divers, et pourtant relié ; il y a une vie universelle dont les éléments se croisent dans un jeu perpétuel, mais qui n'est pas le chaos et la diffusion, l'éparpillement de forces agissant pêle-mêle, sans un lien de solidarité, d'harmonie et d'identité qui les ramène toutes et toujours, en dépit des écarts, vers un même centre éternellement générateur et éternellement progressif. Tous les cercles de l'existence convergent en un foyer évident, quoique inaccessible à nos efforts. Mais de quel droit nommerai-je « volonté » cette activité indéfinissable dans son universalité, en tant qu'elle correspond à l'infini, cette activité que je ne puis saisir que dans des apparitions particulières, où elle tombe dans l'horizon de ma perception extérieure ou interne, dans le domaine de mes sens ou de ma conscience individuelle ? Je ne vois rien, je le répète, qui m'autorise à accomplir cet acte d'anthropomorphisme, — et qui me permette d'affirmer que j'ai, par là, forcé dans ses derniers retranchements le secret des mondes.

Vainement je cherche en ses écrits l'argument par lequel M. Schopenhauer doit nous convaincre qu'il n'a pas résolu au fond le problème par un abus de langage, à la façon de ces mêmes devanciers qu'il méprise, et qu'il ne

Digitized by Google

nous a pas laissés, malgré tant de pages excellentes sur la nature de la volonté et tant de pensées fortement déduites dans le détail, au milieu de ces mêmes ténèbres qu'il accuse ses plus illustres confrères de n'avoir pas su dissiper. En cela, il a dû subir à son tour le sort commun, et son vigoureux esprit s'est arrêté aux limites prescrites à l'humanité dans l'investigation philosophique. Sa thèse, soutenue brillamment, a revêtu la difficulté, sans la résoudre, de l'éclat d'une hypothèse nouvelle; et, comme cela arrive toujours quand des esprits pénétrants se mettent en quête de l'absolu, elle a servi de prétexte à l'auteur pour élucider bon nombre de questions importantes, quoique secondaires au regard de celles qu'il poursuivait. M. Schopenhauer a éclairé d'un jour nouveau et mis en relief les phénomènes intimes de la volonté, un peu négligés jusqu'à ce jour par la philosophie, au profit de l'étude des idées et de leur formation dans l'esprit. Je suis, pour ma part, disposé à voir le mérite de M. Schopenhauer beaucoup moins dans sa métaphysique de l'absolu que dans les études et les fragments dont il a rempli, avec une originalité, une clarté et une finesse de premier ordre, les casiers d'un système insuffisant. Le cadre général enlevé, il resterait encore une foule d'appréciations et d'études d'un très-grand prix, et, j'ose le dire, la valeur personnelle de l'auteur ne se trouverait pas amoindrie par l'effet de cette suppression. Un esprit de cette trempe laissera toujours une trace féconde derrière lui, dût-il poursuivre l'impossible; ainsi, celui qui entreprendrait de creuser jusqu'au centre du globe ne pourrait manquer de découvrir dans ses fouilles et dans ses sondages bien des trésors qui resteraient ignorés du simple laboureur.

Avant de passer aux conséquences pratiques et aux

Digitized by Google

préceptes que M. Schopenhauer croit devoir tirer de sa théorie, je ne puis m'empêcher de constater la frappante analogie qu'il y a, sauf le point de départ, entre la partie dogmatique de son système et celle de ce « Caliban de l'esprit, » de ce « sophiste sans pudeur, » de ce « charlatan, » qui s'est appelé Hegel. Hegel part de l'idée, M. Schopenhauer part de la volonté : c'est la différence entre eux. Mais, pour tout le reste, ils marchent parallèlement. Chez Hegel, l'idée est l'absolu, et cette idée, *identique* avec elle-même en toutes ses manifestations simultanées ou progressives, *inconsciente* à la base de la création, devient consciente au sommet, dans l'esprit de l'homme. Chez M. Schopenhauer, c'est la volonté qui est l'absolu, le principe, la réalité suprême, la racine du monde. Cette volonté est *identique* en toutes ses apparitions dans l'espace et dans le temps ; *inconsciente* à sa base, dans le règne inorganique, elle prend conscience d'elle-même, elle s'objective, se détermine, se reconnaît dans l'homme au moyen de l'intelligence, qui fait apparaître devant elle les motifs de ses mouvements jusque-là cachés à ses propres yeux. Hegel renverse l'ordre des choses en mettant l'idée à l'origine, alors que pourtant il ne met la conscience qu'au sommet de l'univers, et que l'idée sans la conscience de l'idée est un non-sens. Son adversaire se rend coupable d'un non-sens en tout semblable; il met seulement le mot volonté à la place du mot idée. M. Schopenhauer eût repoussé bien loin ce parallèle ; peut-être Hegel en eût-il fait autant. L'analogie restera évidente pourtant aux yeux de tout esprit désintéressé. On n'y changerait rien en avançant que Hegel a considéré l'*idée* comme *transcendante*, et qu'il a fait sortir le monde *a priori* de son évolution, tandis que M. Schopenhauer regarde la *volonté* comme *immanente*,

Digitized by Google

et qu'il ne cherche pas de commencement pour faire l'historique de l'univers. Au fond, Hegel et Schopenhauer admettent un principe universel, *identique, inconscient, impersonnel* : pour l'un c'est la volonté, pour l'autre c'est l'idée; pour tous les deux, c'est le principe, la source éternelle de ce qui apparaît. Ce rapprochement suffit pour montrer que Hegel et Schopenhauer, de même que Spinoza avant eux, proclament avec une énergie égale les deux principaux résultats de la philosophie moderne en Allemagne : l'identité de la substance universelle, et son impersonnalité. Résultat négatif, je le concède volontiers, quant au second terme; conséquence que l'on est en droit de repousser à un point de vue différent (1), mais que M. Schopenhauer formule, lui aussi et sans nulle réserve, à l'instar des « trois sophistes. » Le disciple de Kant a tué son maître en le complétant. Si l'on veut entendre par panthéisme la philosophie de l'identité universelle, M. Schopenhauer n'échappera pas à la qualification, — en langue française, à l'accusation de panthéisme. Mais quoi! il se défend d'être panthéiste, et il accumule contre de prétendus adversaires tout ce que, avec un redoublement de ferveur orthodoxe, on allègue ailleurs contre eux. Je ne me fais ici le champion d'aucun système, — chacun n'a-t-il pas, dans les deux camps, son examen de conscience à faire? Mais je dois à la vérité de répéter que dans ces dissertations contre les panthéistes, M. Schopenhauer se pourfend lui-même de ses propres arguments.

(1) La question philosophique tend à se préciser de plus en plus. Elle se pose aujourd'hui, ce me semble, entre trois partis : ceux qui affirment la personnalité divine; ceux qui la nient; enfin ceux qui, balancés entre l'affirmation et la négation sur ce sujet fondamental, pensent que, radicalement incapable de rien comprendre à l'essence universelle, l'esprit humain n'est pas plus autorisé à nier la personnalité divine qu'à l'affirmer.

Digitized by Google

Tous les délits, tous les crimes du panthéiste, il les a commis, et avec récidive : qu'il porte donc son propre anathème !

III

Toute théorie a son côté pratique, toute doctrine son application morale, qui la juge au regard de la conscience humaine : jugement en dernier ressort, car c'est un véritable appel à ce qu'il y a de plus étendu, de plus permanent et de plus élevé dans l'espèce. La morale est affectée d'un caractère progressif, comme toute chose de l'homme et de l'univers entier ; mais, dans ses traits généraux, tels que le temps et l'esprit les ont peu à peu dégagés du fond de notre être, la morale possède un caractère d'universalité que n'ont pas les systèmes. Il en résulte qu'une doctrine incapable de coïncider, dans son application, avec les linéaments les plus indélébiles de la conscience humaine, en admettant même qu'elle pût être déduite logiquement, ne pourra jamais être réputée vraie par l'ensemble des hommes : elle n'aura aucune chance de passer dans le cercle collectif où elle doit, sous peine de trahir son défaut de viabilité, témoigner de son fonds de vérité par son efficacité pratique, c'est-à-dire par l'appui qu'elle se montre capable de prêter au développement, la seule chose pratique et vraiment positive de ce monde.

M. Schopenhauer a conclu ainsi théoriquement : La volonté est le principe universel. Pratiquement, il conclut à l'anéantissement de la volonté par elle-même, comme

Digitized by Google

étant le but suprême vers lequel l'homme doive aspirer. Les deux propositions semblent se combattre, la théorie en appeler des décisions de la pratique, la pratique s'inscrire en faux contre la théorie. Ne préjugeons rien cependant, et suivons le philosophe dans la série des déductions qui l'ont conduit à une conséquence si inattendue. Le syllogisme qu'il va développer devant nous se réduit à ceci : La volonté est le principe du monde, qui ne fait que la manifester sous des formes multiples. Mais le monde est pour l'individu un lieu de souffrances, où les misères de toutes sortes et les déceptions l'emportent de beaucoup sur les joies ; le monde est donc un mal. Pour guérir de ce mal, pour détruire cette misère et l'empêcher à jamais de renaître, il faut l'attaquer en sa racine, il faut par conséquent anéantir en soi la volonté de vivre, extirper le principe d'où jaillit cette nature avec son épanouissement de maux innombrables.

On va croire que je force les contrastes. Des citations empruntées à l'auteur prouveront néanmoins que, loin de rien exagérer, je n'ai pu réussir à indiquer, dans cet abrégé de son raisonnement, toute l'énergie morose dont il a revêtu les propositions où il le développe. On n'entrera réellement dans la partie morale du système que si l'on se pénètre, au moins pour quelques instants, de ce dédain profond, incurable, qui caractérise, à l'égard du monde, la pensée de M. Schopenhauer. Ce mépris, un peu systématique, forme le centre de la théorie, sous son aspect moral si imprévu ; il constitue l'*autorité* du philosophe, lorsqu'il conclut à la destruction du monde qui nous environne, qui nous presse de ses mille déceptions toujours renaissantes, par la destruction de la racine d'où il sort pour fleurir ainsi qu'une plante vénéneuse, ainsi qu'un champignon empoisonné aux brillantes couleurs.

Digitized by Google

« La volonté (1), qui, dans sa pureté essentielle, est dénuée d'intelligence, et ne constitue qu'une aspiration aveugle, incessante, comme cela se voit dans la nature inorganique et végétale, et dans ses lois, ou dans la partie végétative de notre propre vie, acquiert, par le mode de la représentation objective, qui se joint à elle et se développe pour son service, le discernement de son vouloir et de ce qu'est la chose qu'elle veut; c'est-à-dire qu'elle apprend que cette chose n'est autre que ce monde lui-même, que la vie exactement telle que nous la voyons devant nous. Nous avons par suite appelé le monde phénoménal le miroir de la volonté, son objectivité : et comme ce que veut la volonté est toujours la vie, précisément parce que la vie n'est que la manifestation de cette volonté sous forme de représentation objective, il est indifférent que, au lieu de « la volonté, » on dise, en commettant un pléonasme : « la volonté de vivre. »

On peut en passant se demander ce qu'est devenu le scepticisme de Kant, aux yeux duquel le monde phénoménal n'était qu'une apparence fausse, et pas du tout le miroir de la volonté. Mais poursuivons :

« Comme la volonté est la chose en soi, la substance interne, l'essence du monde; comme la vie, d'autre part, le monde visible, le phénomène, n'est que le miroir de la volonté, il s'ensuit que la vie devra accompagner la volonté aussi inséparablement que l'ombre accompagne le corps; partout où sera la volonté, seront également la vie, le monde. La vie est donc assurée à la volonté de vivre, et aussi longtemps que nous serons remplis de cette volonté, nous ne pourrons être inquiets de notre existence, même à la vue de la mort (2). »

(1) Tome I, pages 309 et 310.
(2) M. Schopenhauer admet, pour tous ceux qui ne parviendraient

Digitized by Google

Cette certitude de vivre *tant que l'on voudra* concilierait sans doute à la philosophie de M. Schopenhauer un grand nombre d'adhérents, s'il s'arrêtait à cette assurance. Malheureusement, pour notre égoïsme d'immortalité, fort naturel d'ailleurs, et fort légitime en soi, M. Schopenhauer n'en demeure pas à cette séduisante promesse. Vouloir vivre est, selon lui, une erreur autant qu'une imperfection de notre nature; cette volonté égoïste, il faut donc la combattre, il faut la dompter et la réduire au silence; poursuivre sincèrement ce renoncement représente la vertu, l'atteindre est la félicité suprême, la réaliser est la souveraine perfection. Nous vivons dans un monde imparfait, douloureux, sous tous les rapports misérable; la perfection consiste donc à nier ce monde; le repos, à l'anéantir; le bonheur, à se perdre soi-même dans son anéantissement. On reconnaît ici tout à coup le trait final et caractéristique de la doctrine bouddhique, le « nirvâna, » néant suprême, asile des bienheureux, temple des élus et des saints. Bouddha et Kant sont les deux principaux maîtres de M. Schopenhauer : il les enveloppe dans sa théorie, où, comme dans son estime, il leur accorde, par le fait d'une association assez étrange, une part égale. Platon apparaît encore çà et là, mais comme un fantôme errant; au frontispice de sa

pas à anéantir en eux la volonté de vivre, une succession ininterrompue d'existences et de métamorphoses, correspondant toujours à la qualité même de leur vouloir, principe de leur être. Il est parfaitement logique en ceci. Mais cette succession, dans sa pensée, doit aboutir enfin à convaincre la volonté que toute vie est tissue de misères, de peines et de déceptions, et l'amener par là à cette négation d'elle-même qui mettra fin à toutes les métamorphoses et à toutes les existences, en les anéantissant dans leur germe. On reconnaît déjà ici une importation de la doctrine bouddhique des métempsycoses, dont les caractères vont se mieux dessiner encore dans l'*ultimatum* de la théorie. M. Schopenhauer d'ailleurs se réclame lui-même de Bouddha.

Digitized by Google

doctrine, ce sont bien les noms de Kant et de Bouddha que Schopenhauer a gravés.

Le maître va nous enseigner comment la volonté doit s'y prendre pour se détruire elle-même en tant que principe de vie (1). Mais il importe de nous montrer d'abord à quel point de vue elle accomplira ainsi un acte moralement supérieur, et cette démonstration ne peut trouver son point de départ que dans la preuve préalable que ce monde, auquel l'homme appartient, qu'il a fait surgir de sa volonté, et qui cessera d'être pour lui du jour où il aura lui-même cessé de désirer sa propre existence, constitue une chose absolument mauvaise en soi. Or M. Schopenhauer avance le fait et se complaît à l'établir en des tableaux fort sombres.

« Nous aimons en général (2) à fuir cette science amère qui consiste à reconnaître que la souffrance est essentielle à la vie et qu'elle ne nous envahit pas en conséquence du dehors, mais que chacun en porte dans son sein la source intarissable. Nous cherchons encore toujours à la douleur qui ne nous quitte pas une cause particulière extérieure, un prétexte en quelque sorte ; de même, l'homme libre se façonne un fétiche, afin d'avoir un maître. »

« La vie de chacun (3), si on la considère dans l'ensemble et en ne relevant que ses traits les plus saillants, est toujours, à vrai dire, une tragédie ; mais, examinée dans le détail, elle a le caractère de la comédie ; car le

(1) M. Schopenhauer admet, — cela va de soi dans son système, — que la volonté humaine, tenant au principe des choses, est une activité essentiellement libre quant à la qualité de ses déterminations, sinon quant aux motifs qui l'excitent à se déterminer. Je regrette de ne pouvoir analyser ici en détail tout ce qu'il dit de profond et d'ingénieux sur cet important sujet du libre arbitre.

(2) Tome I, page 359.

(3) Tome I, page 363.

Digitized by Google

train et le souci du jour, l'ironie infatigable du moment, les désirs et les craintes qui remplissent la semaine, les mésaventures de chaque heure ne sont que de pures scènes de comédie ; en revanche, les désirs constamment inassouvis, l'aspiration déçue, les espérances impitoyablement foulées par le sort, les indicibles erreurs de toute la vie, avec les souffrances cuisantes et la mort pour couronnement, tout cela engendre toujours le drame. De la sorte, il ne peut manquer, comme si le destin voulait joindre encore l'ironie à la misère de notre existence, que notre vie renferme tous les souffles tragiques, sans qu'il nous soit même donné de soutenir la dignité des personnages tragiques, contraints comme nous le sommes, dans le détail du jour, à nous montrer inévitablement sous le costume des plus sots caractères de comédie. »

« D'où le Dante a-t-il pris (1) les éléments de son enfer, sinon du sein de ce monde réel qui est le nôtre? et pourtant il a pu en composer un enfer dans toute la vérité du mot. »

« Nous pouvons comparer la vie (2) à un cercle de charbons ardents, offrant seulement quelques lacunes, et que nous sommes forcés de parcourir incessamment. Celui qui vit dans l'illusion se console, tandis qu'il occupe, ou que seulement il entrevoit l'un des intervalles de repos, et puis il continue à parcourir la voie enflammée. Mais celui qui, reconnaissant l'essence des choses et leur ensemble, n'est plus accessible à pareille consolation, se voit sur tous les points à la fois, et *il sort du cercle.* »

Eh quoi! M. Schopenhauer prêcherait le suicide? Non, dans le sens matériel du mot; oui, dans le sens moral. Le

(1) Tome I, page 367.
(2) Tome I, page 429.

Digitized by Google

suicide matériel, il le réprouve, craignant sans doute qu'il ne soit pas assez complet, et que, fruit d'un désespoir momentané, il n'extirpe pas en sa racine la vie avec le mal. Le but pourrait être manqué : ce serait à recommencer. Ce n'est pas là sans doute ce que dit M. Schopenhauer, qui repousse, illogiquement selon moi, le suicide proprement dit au nom de la morale; mais si ce n'est pas ce qu'il pense, n'est-ce pas ce qu'il nous donne à conclure? Qui pourra me contraindre d'attendre, au milieu des misères, la misère suprême qui couronnera la série? Pourquoi resterai-je jusqu'au moment où les infirmités, la décrépitude, sinon quelque maladie cruelle, feront tomber le rideau sur la comédie ou sur le drame? Ne puis-je le tirer moi-même, ce rideau? Et pourvu que ma résolution de cesser de vivre soit sans réserve, entière, absolue, en tout philosophiquement *raisonnée*, ou prendrai-je les arguments pour la combattre? Etant philosophique et rationnelle, elle sera morale : elle le sera, parce que je l'aurai déduite comme un théorème de ses prémisses, qui sont la misère et l'indignité de la vie; elle le sera, parce qu'elle m'enlèvera tout moyen de reprendre goût à ces tristes oripeaux qu'il va de mon honneur de rejeter.

La difficulté est grande d'accomplir le suicide sans mettre la main sur les rouages de mon existence. M. Schopenhauer cependant m'en offre les moyens : c'est l'amour pour autrui, le sacrifice de mon individualité, le renoncement. Il faut avant tout que je cesse d'être un égoïste, il faut que je cesse d'être moi, en cessant de songer à moi, d'affirmer et de vouloir ce qui est moi. J'entends d'ici des chants de triomphe. M. Schopenhauer est chrétien, sa philosophie est celle du christianisme! Il se pourrait; toutefois, ne nous hâtons pas de conclure avant lui. M. Schopenhauer ne fait que traverser le christianisme, il

Digitized by Google

n'y séjourne pas. Nous allons le voir à l'instant tourner court et lui fausser compagnie. L'amour, le sacrifice et le renoncement, l'ascétisme dans toute sa pureté, il les recommande, et c'est merveille de l'entendre prêcher. On dirait la voix mâle du Père Bridaine se mêlant aux mystiques murmures de madame Guyon. Tout change, hélas! tout devient hérésie, sitôt qu'il a dévoilé sa tactique et formulé son dernier mot. On saisit alors le fond de sa pensée, car il nous dit expressément que le renoncement à soi n'est qu'un exercice, une gymnastique morale propre à nous élever jusqu'à la situation finale, jusqu'à la consommation de toute sainteté et de toute vertu, qui est le quiétisme, c'est-à-dire l'immobilité du cœur, l'indifférence absolue qui devance l'anéantissement. Il s'agit de se suicider radicalement en tuant l'âme. Ce que l'on nomme devoir, justice, commisération et assistance fraternelle, se trouve ravalé soudain au niveau d'un instrument propre à la destruction de l'homme et du monde. La vertu (*virtus*, force, fermeté, courage) déchoit de sa dignité intrinsèque pour se mettre aux gages du néant. Cette vertu qui nous commande de subordonner le moi à la conservation et au progrès de l'ordre universel, elle prend un but différent d'elle-même. Elle doit contribuer à assouplir, à relâcher, à briser enfin les ressorts de la volonté particulière, non pas seulement en toute circonstance où celle-ci se reconnaît hostile aux conditions de l'existence générale qui la domine, et qui également la conserve, mais partout et toujours, afin de nous rendre capables, si nous l'employons bien, d'accomplir le dernier pas... de trancher le dernier lien, et de nous laisser choir dans les voluptés de l'anéantissement définitif.

Le chrétien par occasion s'est démasqué : le disciple de

Digitized by Google

Bouddha a reparu. C'est bien lui qui parle et se résume dans ces paroles :

« Ainsi, dans la contemplation de la vie et de la pratique des saints, qu'il nous est bien rarement donné de connaître par l'expérience de notre propre destinée, mais que nous livre leur histoire écrite, et que l'art retrace à nos yeux avec le cachet de la vérité interne, nous reconnaissons la sombre impression de ce néant qui flotte, comme dernier but, derrière toute vertu et toute sainteté, et que nous craignons de dissiper, comme les enfants les ténèbres, au lieu de l'éviter nous-mêmes par un détour, *à la manière des Hindous*, dans des mythes et des mots d'un vide significatif, tels que la *résorption dans l'esprit universel*, ou le *nirivâna* des bouddhistes. Je le confesse volontiers, ce qui reste après la destruction complète de la volonté semble, à tous ceux qui sont encore pleins de la volonté de vivre, un pur néant. Mais à l'inverse aussi, en ceux dans lesquels la volonté s'est détournée d'elle-même et s'est niée, tout ce monde si réel, ce monde avec tous ses soleils et ses voies lactées, n'est plus à son tour que — néant. »

M. Schopenhauer a-t-il vu l'alternative où il s'est placé entre ses prémisses, quand il affirme que toute vie surgit de la volonté, et sa conclusion, quand il déclare que l'anéantissement de toute volonté détruit la vie? Cela paraît fort logique, au point même que les deux affirmations ont l'air de ne présenter à l'esprit qu'une seule proposition, l'une sous forme positive, l'autre sous forme négative. Il est bon cependant, encore ici, de préciser les choses en précisant les termes. M. Schopenhauer n'admet au fond qu'une seule volonté, infinie, identique avec elle-même en toutes ses manifestations. Cette volonté universelle a la propriété de s'individualiser, de se particulariser,

Digitized by Google

— on ne dit pas comment, — d'où naît la diversité des formes et des représentations dans l'unité du principe. A chacune de ces particularisations répond, dans l'ordre phénoménal, une existence particulière qui l'exprime. L'homme est une de ces existences, la plus élevée qu'il connaisse lui-même, celle où la volonté universelle se revêt de l'intelligence et agit sous l'influence de motifs discernables. Si donc chaque volonté particulière où la volonté générale s'exprime, si chaque vie individuelle où se traduit la vie universelle doit se donner pour mission souveraine, en poursuivant sa plus grande béatitude, l'anéantissement de son propre être, c'est une lutte, c'est un combat général que M. Schopenhauer suscite *des volontés* contre *la Volonté*, et cette Volonté étant l'ordre universel, c'est contre l'ordre universel qu'il entraîne au combat les volontés particulières. Il se met à la tête d'une croisade contre le principe des choses, qu'il prétend détruire : il enrôle contre ce principe les manifestations vivantes où ce principe se traduit. Étrange croisade, et plus étrange morale, en vérité! A quoi bon tant d'efforts pour pratiquer le néant et le faire triompher sur toute la ligne? Sous les ordres de M. Schopenhauer, ou bien nous allons nous battre contre un fantôme, ou bien nous sommes nous-mêmes une armée de fantômes assiégeant l'Éternel et l'Immuable en ses invincibles retranchements. En effet, si les volontés individuelles sont quelque chose, c'est par la Volonté universelle qui les supporte; et alors comment pourront-elles réduire cette volonté à n'être plus? Si, au contraire, l'anéantissement des volontés individuelles, à supposer qu'il soit possible, doit conduire à l'anéantissement de la Volonté universelle, c'est que cette Volonté universelle représente, dans son origine même et dans son essence, non pas le principe et l'être universel, mais

Digitized by Google

l'universel néant. Mais alors comment l'être, le mouvement, la vie et la variété en peuvent-ils sortir? D'autres trouveront peut-être le moyen de concilier ces choses. Quant à moi, j'avoue avoir inutilement cherché le mot de l'énigme dans les œuvres du métaphysicien, et je n'ai pu saisir comment, d'une part, la volonté générale est tout quand il s'agit d'en sortir sous forme de vie individuelle; comment, de l'autre, elle n'est plus rien quand il s'agit d'y rentrer sous forme de néant par le moyen de la sainteté. N'était-il pas plus logique, en même temps que plus conforme à la prescription qui supporte toute vertu, de nous dire que la force et l'élévation de l'homme consistent, non à se détruire, mais à s'étendre et à se fortifier en mettant sa volonté particulière en harmonie avec la Volonté universelle, en d'autres termes, avec la loi même du progrès et de la solidarité? C'était encourager l'individu au lieu de l'abattre, c'était lui montrer quelque chose de supérieur à toutes ces misères entassées en de noirs tableaux; c'était stimuler, élever son activité en lui ouvrant l'infini; c'était lui prêcher cette doctrine, que le principe universel est l'activité universelle sous la forme de l'universelle harmonie et de l'universel progrès. C'était convier l'homme, dans lequel agit la Divinité, à soutenir volontairement l'œuvre divine.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIEU DANS L'HISTOIRE

OU

LE PROGRÈS DE LA CROYANCE EN UN ORDRE MORAL DANS L'UNIVERS

PAR

CHRISTIAN CARL JOSIAS BUNSEN

(3 volumes in-8°. — Leipzig, Brockhaus, 1857-1858.)

Je ne m'étonne pas qu'un pareil sujet ait tenté un écrivain tel que M. Bunsen, à la fois théologien, philologue et philosophe. On n'en saurait concevoir, en effet, de plus étendu ni de plus élevé; car c'est pénétrer au cœur même de la civilisation que de rechercher dans l'histoire, sous les documents semés dans le pèlerinage des races et des peuples, le développement de l'idéal au fond de la conscience humaine. Si le progrès de la science, si l'épanouissement des arts, si l'expansion de l'industrie doivent en réalité servir la civilisation, c'est à la condition qu'ils se rattacheront à quelque féconde notion morale et qu'on les sentira vivre dans la communion d'un grand type religieux. Quand la science, quand l'art et l'industrie ne

Digitized by Google

servent pas à l'élévation de l'homme, ils favorisent plutôt son abaissement. C'est ainsi que, dans les époques et chez les nations qui s'affaissent dans le matérialisme faute d'un appui idéal, on les a vus toujours entrer en complicité avec ce matérialisme, et en le raffinant dans la forme, rendre plus subtile et plus prompte l'action de son venin désorganisateur. La science, les arts et l'industrie contribuent puissamment à la civilisation partout où celle-ci se montre efficace, mais ils ne sont pas la civilisation même. La vraie civilisation, je dirais volontiers l'unique civilisation, consiste dans le développement de la moralité humaine, et j'emploie ici ce mot, que les sectes ont rétréci et qu'une phraséologie vide a trop réussi à trivialiser, dans le sens où il exprime l'équivalent du respect que l'homme cultivé se doit à lui-même. Né de la conscience, et se développant avec elle, l'idéal à son tour la façonne, l'élargit et l'élève.

Dans ce progrès, coupé d'intermittences et d'inévitables affaissements, ce qu'il y a de plus intéressant à observer, c'est la faculté que possède l'homme de placer hors de lui le type de perfection qu'il a conçu, de le mettre en regard de cette conscience d'où il le tira, et de l'adorer en le personnifiant sous des formes multiples, ou dans une existence unique.

L'histoire de la conscience humaine est nécessairement parallèle au développement de la notion divine dans l'humanité. C'est ce double mouvement et ce double progrès que M. Bunsen a voulu dérouler sous nos yeux, depuis les premières ébauches de la civilisation jusqu'à nos jours. Un livre ainsi conçu devait être un tableau grandiose : l'humanité cherchant son Dieu allait tout entière passer devant nous. Ce livre, ce tableau, M. Bunsen a-t-il réussi à les faire? J'hésite à le penser. Certes, l'érudition n'a pas

Digitized by Google

manqué à l'illustre auteur; elle coule à pleins bords dans son volumineux ouvrage. Serait-ce l'élévation de l'intelligence, ou bien l'ardente sympathie pour l'humanité qui lui ont fait défaut? Non certes, car il est dans notre siècle peu d'esprits plus larges que ne fut le sien, peu de cœurs plus remplis de sollicitude pour les intérêts supérieurs et la destinée morale de notre espèce. Qu'est-ce donc alors qui a trahi l'intention de M. Bunsen dans l'exécution d'un si admirable projet, et d'où vient que l'ouvrage est demeuré inférieur à la pensée qui l'a si noblement conçu?

En réfléchissant sur ce point, le livre à la main, je me suis arrêté à quelques observations que je demande la permission de soumettre au lecteur; heureux si je devais m'abuser, et si l'Allemagne, comme ceux d'entre nous auxquels la connaissance de la langue allemande rend l'ouvrage accessible, devaient en appeler d'une opinion que je n'émets qu'avec la profonde déférence dont je suis pénétré pour le caractère, l'érudition et l'intelligence de l'auteur.

Une chose, en premier lieu, paraît en souffrance dans ces trois gros volumes : c'est la méthode, d'où naissent la proportion, la juste ordonnance et l'enchaînement mesuré des parties entre elles. M. Bunsen n'est pas un esprit abréviateur. A l'opposé de Montesquieu, il aime à s'étendre en surface; la séve du langage le déborde volontiers; souvent, entraîné par sa propre abondance, il nage dans le flot de son érudition plutôt qu'il ne le regarde couler. Il en résulte que M. Bunsen n'a pas toujours cette discipline et cette réserve qui maîtrisent partout un sujet, et qui font qu'un écrivain, tout en s'abandonnant à l'excitation favorable de la production, garde cependant une certaine puissance critique au moyen de laquelle, se jugeant constamment lui-même et se refrénant dans l'excès de son ardeur

Digitized by Google

improvisatrice, il reste extérieur à son propre travail et le domine en quelque façon comme s'il lui était étranger.

Il y a dans l'œuvre de M. Bunsen des chapitres assez longs et qui sont trop courts; il y en a d'autres qui, très-courts en apparence, vu la place qu'ils devraient occuper, sont trop longs en réalité. La mesure n'est pas chose superficielle; elle naît toujours du fond. Des proportions purement matérielles ne constituent qu'une illusion d'optique bien vite dissipée. Ce sont les proportions intellectuelles qui font la logique d'un livre, car elles prouvent, par la juste disposition et l'agencement des parties entre elles, que l'idée mère a pénétré avec clarté et avec force dans l'écrivain : condition essentielle pour qu'elle passe de même dans le lecteur. L'encombrement et la diffusion qu'il est impossible de ne pas constater, même au premier coup d'œil, dans l'ouvrage de M. Bunsen, ne témoigneraient-ils pas que l'auteur a pris la plume avec trop d'impatience, et qu'il a prématurément cueilli le fruit de méditations inachevées ? Je hasarde même une téméraire supposition, c'est que, plutôt qu'il n'a songé à écrire un livre fortement enchaîné sous le contrôle des faits, M. Bunsen a trouvé dans ce titre fascinateur, DIEU DANS L'HISTOIRE, un cadre assez vaste pour que sans contre-sens il y pût verser les richesses qu'au jour le jour et, je le crains, sans une préméditation bien positive au futur sujet, son érudition avait glanées dans les sillons du passé. Peut-être aussi que, l'auteur envisageant les choses à la fois en théologien, en linguiste et en philosophe, chacune de ces qualités lui a tour à tour imposé un point de vue particulier et l'a conduit à traverser en maints endroits, ou à exagérer au gré de préférences inaperçues les lignes flexibles de l'histoire. L'œuvre, de la sorte, quoique rem-

Digitized by Google

plie de brillants aperçus, est assez loin de satisfaire au programme annoncé dans l'introduction.

L'érudition de l'auteur, l'une des plus grandes dont se soit honorée l'Allemagne, cette nation érudite par excellence, est ce qu'on pourrait appeler une érudition plantureuse. Avec elle, et sous la magie d'une incessante activité, on se trouve transporté au sein de l'histoire un peu comme au milieu d'une forêt vierge. Je ne suis pas de ceux, assurément, qui aiment l'histoire mise en coupe réglée ; cependant il doit être permis à la méthode d'y pénétrer et d'y faire du jour, pourvu que ce ne soit pas la méthode du système, taillant et émondant arbitrairement les créations du genre humain. Toutefois on peut-être diffus et systématique à la fois ; et je crains bien qu'on ne signale précisément quelque chose de ce double inconvénient dans l'œuvre que j'examine. M. Bunsen n'aurait-il pas un peu justifié à son tour le sarcasme de Méphistophélès, affirmant que l'esprit de l'histoire est celui de l'historien qui se comtemple en elle ?

Nul n'échappe tout à fait à l'ironique affirmation de Méphistophélès : chaque intelligence a son système ; l'intelligence, en un sens, est forcément systématique, ou, pour mieux dire, elle ne constitue elle-même qu'un système, car elle renferme des moules invariables où elle fait rentrer les phénomènes pour les classer, et des procédés fixes à l'aide desquels elle élabore ces phénomènes pour les transformer en notions. Mais, en outre de cette systématisation obligée qui résulte de l'esprit humain en général, il y a dans chaque esprit particulier, selon ses aptitudes personnelles et celles qui distinguent sa race, selon les dispositions du pays et de l'époque où il est né, selon la série des influences complexes qu'il a subies ou bien volontairement accueillies, les motifs d'une appréciation

Digitized by Google

dont il subit l'empire sans qu'il s'en doute. Il n'est pas, je crois, d'intelligence si puissante ni si vaste, qu'elle n'ait éprouvé le besoin de suppléer à l'insuffisance humaine en attirant l'histoire à elle dans des contours préconçus. Le tout est de faire sentir le système le moins possible, de l'appliquer avec une réserve attentive et une scrupuleuse légèreté, afin qu'il ne pèse pas sur l'histoire comme un joug. L'humanité seule renferme pleinement l'humanité, que nulle théologie, qu'aucune philosophie n'épuisera jamais, tandis qu'elle épuisera toujours dans son immense mouvement toutes les doctrines des philosophes et des théologiens. Le véritable historien ne met pas de fanatisme dans l'histoire; il l'aime et il la comprend assez pour ne pas se substituer à elle et en faire l'esclave de ses tendances ou de ses passions. Il ne l'abaisse point jusqu'à la polémique ; il s'élève, au contraire, avec elle et par elle.

M. Bunsen est de ceux qui conçoivent ainsi le rôle de l'historien; qui pourrait en douter? On le sent à la largeur avec laquelle il manie les faits, les documents, les peuples et les races. M. Bunsen est un grand seigneur de l'érudition, mais il ne veut pas pour cela cesser d'être chrétien, propagateur fervent de la Bible, d'où résulte chez lui un constant effort pour accorder les vues du philologue avec celles du théologien biblique. M. Bunsen est tout entier dans cette tentative et ses livres en résultent. Est-il parvenu cependant à concilier, sans préjudice, les résultats de la philologie moderne et les exigences d'un christianisme rigoureux envers lui-même?

En examinant ce point capital, nous entrons d'emblée au cœur même de l'ouvrage.

On ne saurait méconnaître la part immense de l'Évangile dans la formation des sociétés modernes. M. Bunsen est pénétré de ce fait à un tel point, qu'il va jusqu'à voir

Digitized by Google

dans la Bible, surtout dans le Nouveau Testament et dans la grande figure qu'il nous révèle, le centre même de l'histoire et du monde. A ses yeux, l'Évangile a eu pour effet de consommer l'union entre les peuples sémitiques et ceux de la race aryenne (1). Le génie des premiers, on le sait, a surtout brillé aux bords du Jourdain, avec Moïse, Abraham et les grands prophètes d'Israël. Le génie des seconds a eu, dans l'antiquité, sa plus belle floraison en Grèce, avec Homère et Sophocle, avec Aristote et Platon. Selon M. Bunsen, qui cherche ici à satisfaire en lui d'un seul coup le philologue et le théologien, l'Évangile se trouverait placé au confluent de ces deux grands fleuves de peuples descendus des versants de l'histoire universelle. Jésus donnerait la main à Moïse et à Platon; il serait même plus près de Platon que de Moïse. Cette hardiesse, où plus d'un chrétien moins savant flairera l'hérésie, étonne de la part du nouveau traducteur de la Bible, qui, en tant d'autres occasions, insiste sur la haute valeur des livres d'Israël et semble les considérer comme l'aurore de la civilisation. La position est difficile à tenir sur ce terrain. M. Bunsen appartient lui-même foncièrement à la race indo-germanique. Il est fils de Japhet beaucoup plus que de Sem, et tout en traduisant la Bible avec ferveur (2), le génie de sa race le pousse à étendre autant qu'il est possible le christianisme dans le sens où il se prêterait plus aisément à une interprétation platonicienne. De Platon à Hegel et à Schelling, il y a une voie tracée; il n'y en a point qui mène de Moïse ou d'Abraham aux grands métaphysiciens de l'Allemagne moderne. Fort heureusement pour la thèse de

(1) Indo-européenne.

(2) M. Bunsen avait entrepris, dans ses dernières années, une traduction savante des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Digitized by Google

M. Bunsen, saint Jean est là avec son Évangile imprégné d'un platonisme de seconde main. Un mot suffit pour tout sauver, mot bien précieux : le λογος (verbe éternel). Grâce à lui, on nage d'emblée, par la vertu du Saint-Esprit, en plein mysticisme. Avec saint Pierre l'hébraïsant, la transaction serait impossible; avec saint Paul, qu'on ne peut écarter, elle est malaisée, non pas à cause de ses prédilections pour l'ancienne loi, mais à cause de la théorie du péché si vigoureusement développée par le grand apôtre et qui nous jette à mille lieues du monde hellénique, de la race aryenne, de ses monuments philosophiques ou religieux. En tant que philosophe, M. Bunsen doit être appuyé; mais j'éprouverais beaucoup de scrupule à le suivre, s'il s'agissait non pas de faire entrer le christianisme dans les exigences de la conscience moderne, mais de rechercher dans ses origines, dans le milieu qui l'a préparé, couvé et fait éclore, les indications capables de nous guider dans sa véritable interprétation.

Soustraire l'Évangile à son entourage historique, le déraciner en quelque sorte du sol de la Judée, c'est le moyen sans doute d'avoir justice de toutes les épines et de tous les contre-sens dont il se montre hérissé à l'encontre de la raison contemporaine; ce n'est pas le moyen de pénétrer et de reproduire la pensée authentique de son fondadateur et de ses premiers disciples. Là-dessus, si j'étais chrétien au sens rigoureux du mot, je me montrerais absolument intraitable. La révélation chrétienne, en effet, dépassant de beaucoup en ceci toutes celles qui la précédèrent, crée une aristocratie morale nettement tranchée par la doctrine de la rédemption et du salut dans la foi en Jésus-Christ et en sa parole. Cette affirmation péremptoire qu'il n'y a de salut que par Jésus-Christ, qui oserait la retrancher de l'Évangile sans détruire celui-ci?

Digitized by Google

La révélation est un commandement de Dieu, ou elle n'est pas : si elle est un commandement absolu, il faut qu'elle le prouve dans l'inflexibilité de sa sanction. Le salut et la vie éternelle pour ceux qui croient; pour ceux qui ne croient point, la mort, les tourments, l'irrémissible réprobation : voilà ce que nous propose nettement l'Évangile. En face de cette inévitable conséquence d'un principe essentiel, en présence de ce dilemme implacable, il n'est pas facile à un homme de cœur et de justice d'être chrétien, car il ne peut se résoudre à accepter pour lui et quelques privilégiés les félicités de la vie éternelle, tandis qu'il se voit contraint de rejeter dans les ténèbres, la réprobation et l'inextinguible souffrance les neuf dixièmes du genre humain. M. Bunsen, comme tous les théologiens qui voudraient rester évangéliques sans néanmoins renier la philosophie, me semble tourner cette difficulté capitale par des interprétations humanitaires (1) du péché, de la rédemption et du salut, plus voisines de M. Strauss et Feuerbach que des affirmations catégoriques du Livre saint. M. Bunsen, en ceci, obéit aux meilleures intentions, et il se montre fort ingénieux ; mais il me semble qu'à examiner les choses de près, c'est de la philosophie qu'il fait au sein d'un christianisme apparent. En présence de ces explications humanitaires qui subtilisent les textes et leur enlèvent toute leur âpreté, l'on dissout dans une sauce trop moderne les couleurs à la fois si lumineuses et si sombres, l'accent si plein de véhémence, les contrastes si dramatiques du tableau que nous offrent les Écritures. On détrempe le christianisme pour en avoir raison.

(1) Voir surtout, vol. III, les chapitres intitulés : *L'Éternel*, *Jésus*, *Humanité*, — *La vie éternelle de l'homme terrestre*, — *La vraie religion*, — *Le royaume de Dieu sur la terre*, — *Le péché et le mal*, etc.

Digitized by Google

J'éprouve alors, en vérité, le besoin de me reposer de tant de perspicacité dans la rude et simple croyance de ces âmes qui ne connaissent pas d'Évangile à double fond et ne se croient autorisées à se dire chrétiennes qu'en prenant à la lettre, avec humilité et confiance, la nouvelle foudroyante que du haut du Golgotha Jésus est venu jeter au milieu de notre corruption.

M. Bunsen peut alléguer sans doute que le christianisme s'est en partie développé dans le sens qu'il préfère, et qu'il portait en lui par conséquent, dès le principe, une aptitude à s'accroître dans ce sens-là. Que serait devenu le christianisme cependant si les peuples sémitiques eussent été chargés de l'interpréter? Que deviendrait-il encore entre les mains d'Israël, qui persiste à en nier jusqu'à l'opportunité? Combien différent il s'est montré et se montre aujourd'hui même chez les différents peuples et jusque dans le sein d'une seule nation! Son élasticité paraît suffire à tous. Toutefois, il ne faut pas en abuser. Pour être équitable envers le christianisme aussi bien qu'envers les peuples qui l'ont accueilli et modifié dans un sens ou dans l'autre, soit pour l'élargir ou le restreindre, ne serait-il pas nécessaire d'attribuer, encore plus qu'au propre génie de l'Évangile, à celui des peuples et des individus le mérite ou la responsabilité de ses transformations? Ne faudrait-il pas surtout laisser à l'Allemagne réformée, et principalement aux récents efforts d'une théologie issue d'un mouvement philosophique, l'honneur d'avoir travaillé, de travailler encore sans relâche à cette union des Aryens et des Sémites que M. Bunsen voit consommée dès l'origine, et que je serais fort enclin à regarder comme très-lointaine encore de nos jours?

Je n'ai pas le désir de poser ici l'éternel et insoluble débat sur l'orthodoxie. Je ne crois pas à l'orthodoxie, ou

Digitized by Google

plutôt je crois que chacun est orthodoxe dans sa foi, dans son doute ou dans sa négation, pourvu qu'il soit sincère avec lui-même. Mais cette orthodoxie exige, quand on se dit chrétien, qu'on ne prenne pas le change sur ses propres convictions. Il s'agit donc de savoir ce qu'on affirme, au regard des autres et vis-à-vis de soi-même, quand on se dit chrétien. On affirme qu'on est uni d'esprit, de cœur et de volonté avec l'esprit, le cœur et la volonté du maître, quel qu'il soit, dont l'Évangile nous a révélé la pensée; car je ne suppose pas qu'on veuille retrancher le Christ du christianisme. Mais j'entends les objections : Cette pensée, est-il possible de la pénétrer jusque dans son for intérieur ? Est-il bien certain que Jésus, pour se faire entendre du peuple, n'a pas revêtu de la forme mythologique qui avait cours alors les faits tout intérieurs de sa conscience morale, et que son esprit n'ait pas été plus voisin des interprétations modernes de l'Allemagne que des images dramatiques à l'aide desquelles il arrivait d'emblée jusqu'à l'âme des multitudes? Qui nous garantit sur ce point capital et l'authenticité des rapporteurs et celle de textes, de documents, de témoignages triés entre mille par l'Église naissante? Où sont les sténographes d'alors ? Où le procès-verbal et les témoins? Où les cautions de l'authenticité ? A cela je réponds que pour ceux qu'afflige un pareil doute le christianisme est impossible. Il faut bien, si l'on veut être chrétien, qu'on accepte une base du christianisme. L'examen des documents et des textes peut limiter cette base; il ne peut la réduire à néant sans détruire les assises du christianisme. A défaut du pape ou du concile, dont il ne veut pas, il faut au protestant, même le plus libre, un texte sur lequel il s'exerce et qui serve d'aliment substantiel à son édification particulière. Il faut que, dans le recueil des Évangiles, il ac-

Digitized by Google

cepte sans conteste quelque chose comme exprimant avec authenticité à son égard la pensée et le cœur du maître. Voilà, si je ne me trompe, le côté positif du christianisme protestant. Son côté négatif me paraît plus facile à indiquer, mais non moins essentiel, et c'est sur lui qu'il m'importe d'appuyer ici. Il s'agit à cet égard, non plus de savoir ce que Jésus a pensé, mais, au contraire, ce qu'en tous les cas il est impossible qu'il ait pensé. M. Bunsen, avec toute la partie libérale et philosophique de la théologie allemande contemporaine, prête à Jésus des idées qu'il n'a pu avoir, parce que ces idées sont nées du dix-neuvième siècle, au sein de notre civilisation européenne, sous l'excitation d'un mouvement particulier, et que Jésus, il y a tantôt deux mille ans, vivant et enseignant aux bords du Jourdain, au milieu du peuple juif, et Juif lui-même, n'a pas pu avoir ces idées. Pour grand que soit un génie, il ne cesse pas de plonger dans son peuple, dans sa race, dans son époque. Jésus s'est écarté en beaucoup de points du judaïsme, cela n'est pas contestable, il l'a agrandi et spiritualisé; il a fait à l'encontre du judaïsme quelque chose de semblable à ce que la réforme a fait à l'encontre du catholicisme. Jésus a franchi de la sorte les barrières étroites d'une religion qui de plus en plus tendait à se pétrifier dans un formalisme hypocrite et purement national. Cet admirable effort à ouvert le monde à un Jéhovah nouveau, glorifié dans l'amour et régénéré par le culte idéal de l'amour. Jéhovah est devenu le Père de tous les hommes, et de cette paternité divine est sortie par une conséquence immédiate, l'idée de la fraternité humaine. Ces deux choses sont de l'essence du christianisme, mais tant s'en faut qu'elles l'épuisent. Il y a encore, il y a surtout le juge, et le juge implacable en Dieu. Il y a plus : Jésus est le seul chemin qui conduise à Dieu; l'accomplis-

Digitized by Google

sement de sa parole, l'obéissance à la loi d'amour et de sainteté qu'il vient proclamer, est l'unique voie, la voie étroite qui conduise vers Dieu et vers la béatitude en Dieu ; Jésus, enfin, est la porte de salut. S'il en est d'autres, à quoi bon Jésus ? le christianisme s'évanouit si vous n'admettez pas que le christianisme est nécessaire. Je consens à ignorer si Jésus a réellement cru au diable, à l'enfer et au paradis, bien qu'il soit difficile de se tromper sur ce point et de ne voir ici que des additions ou bien de simples métaphores. Mais ce que je sais pertinemment, c'est que Jésus n'a pu donner à tant de menaces, à tant de véhémentes apostrophes, à tant d'allocutions vivantes et spontanées le sens allégorique ou humanitaire qu'une interprétation raffinée voudrait glisser sous les textes. Jésus avait trop de verve pour être si subtil. Jésus était peuple. Jésus n'était ni érudit, ni Allemand. Il vivait à Jérusalem, il y a déjà quelque temps, et non en 1860, près de Heidelberg ou à Berlin, aux bords de la Sprée ou du Neckar, au milieu d'une somptueuse bibliothèque, brillant et redoutable arsenal dont s'est armée la pensée moderne et qui lui garantit des conquêtes toujours plus étendues. Jésus surtout ne savait pas le sanscrit, et il n'avait pas non plus, j'imagine, partagé l'histoire entre les grandes races aryenne et sémitique. Jésus enfin, ce qui est plus important, n'avait étudié ni Schelling ni Hegel. S'il réapparaissait aujourd'hui, peut-être serait-il de l'avis de M. Bunsen, — de même que M. Bunsen, si on pouvait le transporter, sans sa bibliothèque, en Palestine, dans un lointain rétrospectif de deux mille ans, serait probablement un des plus fervents disciples et des plus ardents apôtres de la foi qui surgissait alors. Cependant, aucune de ces deux hypothèses ne pouvant se réaliser, nous sommes bien forcé de combler la distance entre Jésus et M. Bunsen, et de la

Digitized by Google

combler à l'aide de toutes les transformations que l'histoire, mise en branle par le christianisme lui-même, a fait subir profondément à ce dernier. Après tant de métamorphoses dans tous les sens, la civilisation moderne cherche avec l'Évangile des accommodements ; et il en est, car l'Évangile, je le répète volontiers, a des côtés larges et ouverts sur l'avenir, s'il en a d'autres très-rétrécis tournés vers le passé. Mais croyez-vous que les doctrines du Christ soient d'une souplesse indéfinie et qu'on en puisse à volonté habiller tous les esprits ? Si le protestantisme allait jusque-là, il créerait à son tour son jésuitisme, au moyen d'un simple abus de langage et par le désir pieux de transiger avec le siècle.

Non, les doctrines renfermées dans l'Évangile ne sont pas indéfiniment extensibles. On croit se tirer d'embarras en avançant qu'il n'y a pas de dogmes formulés avec précision dans l'Écriture. On se met, ce me semble, un peu trop à l'aise sur ce point. Il se trouve certainement dans l'Écriture, ou bien celle-ci n'a rien de saisissable, une doctrine du péché, de la rédemption et du salut. Qu'on lise Matthieu, Marc, Luc — et même Jean, on sentira cela aussitôt avec une évidence irrésistible ; on sentira qu'entre le péché, la rédemption et le salut, la liaison est si étroite, que ces trois termes de la chaîne évangélique ne forment à vrai dire que les aspects successifs d'une affirmation unique. Je renvoie à saint Paul, cet implacable logicien de la loi nouvelle, quiconque en pourrait douter. Ou bien faut-il penser que l'apôtre, si près de la source, en savait moins que nous sur l'esprit de Jésus et sur le génie de sa prédication ? Le christianisme a l'aspect d'une ébauche inachevée quand on le contemple dans les traits épars de sa figure primitive ; cependant une logique intérieure vit dans cette ébauche, et c'est la redoutable notion du péché et de la loi

Digitized by Google

qui en forme le centre. Le Christ est venu révéler le péché au monde, le péché par la loi, le péché par le christianisme qui est la loi, le christianisme à son tour par le péché. Qu'on lise l'Évangile sans mettre les lunettes de l'interprétation symbolique, qu'on se livre à lui naïvement, et puis qu'on me dise en quoi le sentiment qu'éveille sa tragique parole correspond à celui que nous font éprouver les œuvres d'Homère ou d'Hésiode, de Sophocle et de Platon lui-même? On est aussitôt transporté loin du monde hellénique, et ce n'est plus le ciel placide, lumineux et doux de la Grèce, ce ciel qui enveloppait la religion elle-même des voiles rayonnants de la poésie et de l'art, qui se réfléchit dans l'âme doucement émue et apaisée. Celle-ci, au contraire, troublée jusqu'en ses dernières fibres devant l'image de sa corruption violemment évoquée, chancelante sous le poids de son impuissance, cherche le miracle qui seul peut la sauver, et se jette éperdue dans les bras de Jésus. Elle cherche la rédemption par la grâce de la foi, par la régénération intérieure accomplie à l'aide de la foi qui vient de Dieu et qui remonte vers lui. Le monde de Platon et celui du Christ n'ont rien de commun. Platon bâtit sur la foi de l'âme humaine en ses propres ressources et en sa capacité pour découvrir seul le divin; Jésus et le christianisme bâtissent sur l'impuissance de l'âme humaine, et sur son incapacité d'atteindre par elle-même l'Éternel et la solution de sa destinée morale. L'un, dans la sérénité et la confiance, ne fait appel qu'au génie et à l'intelligence de l'homme; l'autre, prosterné dans la souffrance et dans l'humilité, ne croit au salut que par l'intervention miraculeuse de la Divinité rompant tout à coup la trame de l'histoire. Il lui faut un nouveau Sinaï. Le christianisme est fils du miracle, la doctrine de Socrate ou de Platon est née de la philosophie, qui est la négation du miracle.

Digitized by Google

Comment dès lors s'y prendra-t-on pour voir dans l'Évangile l'alliance consommée entre Athènes et Jérusalem, entre la race aryenne et la race sémite? Cette alliance ne s'est pas accomplie sur le Golgotha; elle le sera du jour seulement où le christianisme aura été définitivement ramené dans le courant de l'histoire, quand à travers les écorces du mythe et de la légende, à jamais rompues, il ne laissera plus apparaître que le noyau du pur idéal de charité et de justice qu'il renferme en lui et qu'il tira de l'humanité. C'est alors que de cette dépouille légendaire sortira régénérée, agrandie même s'il est possible, la noble figure du Christ ramenée dans le cadre de l'histoire. Ce jour-là serons-nous encore des chrétiens? Eh! qu'importe? Nous serons plus que des chrétiens, nous serons des hommes, mais nous n'oublierons pas que la civilisation avance par l'impulsion des grandes individualités, et que le Christ, cette âme ruisselante d'amour, la plus admirable qu'elle ait connue dans l'ordre moral, dans l'ordre de la sainteté, en jetant en elle le divin ferment d'une révolution, lui aura fourni un appui pour s'élever au-dessus des particularités transitoires et locales de l'Évangile lui-même. Il y aura dans cette civilisation des éléments chrétiens qui feront corps à jamais avec elle; mais le christianisme, en tant que religion stricte et maîtrisant le genre humain au nom d'une autorité surnaturelle, ce christianisme-là, j'ose le dire, l'avenir ne le connaîtra plus. Au lieu d'enfermer dans les symboles du christianisme, s'autorisant du miracle, l'histoire et l'humanité, il mettra au contraire dans l'humanité et dans l'histoire le christianisme qui leur appartient. Le christianisme sera jugé comme toute autre doctrine au tribunal souverain de la conscience et de la raison, et ce que la raison et la conscience en retiendront sera la part du christianisme

Digitized by Google

dans la société moderne. Le présent nous garantit cette issue. Mais une pareille transformation ne pourra rien sur le fonds impérissable de l'Évangile, qui restera, envisagé sous cet aspect, le plus beau monument de notre conscience morale dans le passé. L'Évangile est le livre classique de la conscience humaine au même titre que les œuvres d'Homère, de Sophocle ou de Shakspeare sont classiques pour l'art; au même titre que les grandes découvertes d'un Newton ou d'un Cuvier le sont pour la science. L'idéal d'amour et de justice que Jésus a institué juge de notre activité morale ne périra plus, car il est le divin épanouissement où cette conscience elle-même s'est enfin couronnée. Jésus est le plus sublime révélateur que nous connaissions dans l'ordre religieux. L'humanité ne le reniera jamais dans son adoration, l'homme qui a tant fait pour agrandir son cœur. Toute âme désormais qui voudra s'imprégner de charité ira se plonger à la source jaillissante qui s'est ouverte par le génie même de la charité il y a bientôt vingt siècles, et qui a versé sur le monde, en traversant des cœurs élus, tant de flots consolateurs. Le nom de Jésus, arraché à la légende, continuera de briller au-dessus des écueils de l'égoïsme, de la vanité et de la haine, jusqu'à ce que soient accomplies les mystérieuses destinées de l'homme.

La solidarité entre l'idéal divin et la conscience qui l'engendre est l'histoire des religions, et c'est à la supériorité de cet idéal, chacun le reconnaît, que se mesurent les degrés dans l'échelle religieuse. M. Bunsen, grâce aux immenses et fécondes lectures dont il nous fait profiter, a pu recueillir dans l'antiquité indienne, grecque et romaine, les prophétiques éclairs qui annoncent de loin ou plutôt réclament le réveil de la conscience humaine qui eut lieu au sein du peuple juif.

Digitized by Google

Mais ici, et en présence même des faits indéniables de l'histoire, se pose, au regard de l'homme qui réfléchit, le grave, l'unique problème peut-être qui aujourd'hui tourmente l'âme moderne. L'idéal que la conscience de l'homme conçoit a-t-il une valeur, une existence distincte et personnelle en dehors de cette conscience elle-même ?

Et d'abord voici l'histoire elle-même, voici le progrès religieux, dont M. Bunsen a marqué les grandes étapes, qui soulève, à l'encontre de l'affirmative, au moins un doute puissant. Brahma, le Dieu des Védas, correspond chez la race aryenne à un état de la conscience dans l'antiquité ; de même Jupiter reproduit, en son point culminant et dans sa plus haute personnification, l'état de la conscience morale ou religieuse de la Grèce, avant que la critique des philosophes eût fait irruption dans la croyance du peuple pour en dissoudre les formes mythologiques. Enfin Jéhovah lui-même, ce Jupiter sémitique armé des foudres du Sinaï, sous le couvert d'une personnification extérieure au peuple d'Israël, traduit la conscience morale de ce peuple, façonnée tour à tour par Moïse, Abraham et les grands prophètes. Brahma, Jupiter et Jévovah sont-ils des réalités? Doit-on les considérer seulement comme les images extérieures d'une conscience qui se personnifie naïvement au dehors pour se contempler elle-même dans son objet ; ou bien faut-il reconnaître dans ces types variés de la notion divine des existences véritables et souveraines, directrices du monde et du genre humain? En un mot, Brahma, Jupiter et Jéhovah ont-ils eu jamais une réalité effective en dehors de l'imagination religieuse des peuples ou des races qui les ont adorés? Leurs sectateurs le pensent, ou bien ils l'ont pensé. Mais le monde moderne, la civilisation du dix-neuvième siècle, orgueilleuse de sa science, passe à côté de cette question et sourit. Et qu'en

Digitized by Google

penserait M. de Voltaire, si l'on allait prendre souci de se prononcer là-dessus par un raisonnement? L'érudition seule, la sympathique curiosité du philologue, du poëte ou de l'historien, conservent avec piété dans leur musée d'antiques les statues mutilées de ces dieux détrônés. Que la civilisation cependant prenne garde à ses dédains. Si j'étais sectateur de Brahma, de Jupiter ou de Jéhovah, je les lui ferais expier au nom de la logique, qui est l'équité de l'intelligence. Je demanderais au chrétien pourquoi son Père éternel jouirait, au regard de cette logique, d'une prérogative que n'ont pas ou que n'ont plus Brahma, Jéhovah ou Jupiter? Sans doute, l'idéal que la conscience chrétienne adore est supérieur à tous ceux que l'humanité a produits avant son avénement. La supériorité de cet idéal est telle, qu'à travers les mélanges grossiers de son origine, à travers ceux que lui ont fait subir encore des siècles obscurs, il a néanmoins soulevé le monde, et qu'il marche à la suprématie par la défaite lente, graduelle, mais absolument certaine des autres religions. Cependant en quoi cette incontestable supériorité est-elle une preuve évidente que l'idéal chrétien existe hors de la conscience chrétienne? Le mont Blanc est plus élevé que la Jungfrau, le Chimboraço l'est plus que le mont Blanc, et l'on découvre, selon l'élévation plus grande de chaque sommet, des horizons plus étendus sur notre planète. Mais quelle cime touchera jamais du front les étoiles suspendues dans l'immensité! Au sein de l'éternel azur, ces pics orgueilleux n'apparaîtraient plus que comme des taupinières. Qui nous assure qu'il en est autrement de nos conceptions les plus hautes concernant la Divinité, et que leur élévation n'est pas, comme ces conceptions elles-mêmes, chose relative à l'humanité et au globe qu'elle habite? On discute sur la personnalité et l'impersonnalité de Dieu, sur sa

Digitized by Google

justice, son amour, sa puissance, et l'on ignore si ces termes empruntés au vocabulaire de l'homme peuvent avoir une application quelconque en dehors du langage de l'humanité et des attributs humains qui s'y trouvent enfermés.

Voilà ce que je demande à M. Bunsen, et voilà à quoi son livre ne répond guère que par de simples affirmations. C'est qu'il n'y pouvait répondre autrement, et que, sur ce point, il faut absolument que la démonstration cède le pas à la foi. La foi seule peut résoudre pour chacun ce problème posé par la foi. Mais de ce témoignage individuel, que chacun est libre de se donner à lui-même, il y a loin jusqu'à des preuves dont la nature et l'histoire feraient les frais. A vrai dire, l'abîme ne se peut combler entre la simple affirmation de la conscience individuelle et la démonstration qu'on chercherait inutilement en dehors de cette conscience sur la scène de la nature ou de l'histoire. Là nous sommes sur un tout autre terrain, et, au lieu de rencontrer des solutions, nous nous sentons bientôt écrasés sous le poids du doute. Approchons sans parti pris de la nature et de l'histoire. Que nous enseigne la première dans ce prodigieux déploiement de forces qui s'entre-croisent, d'éléments qui se combinent ou luttent, depuis l'atome de poussière jusqu'aux organismes stellaires dont chaque centre est un soleil? Que nous enseigne la nature, depuis le rudiment organique jusqu'à l'homme, le plus complexe des êtres que nous connaissons? La nature nous enseigne qu'elle forme un ensemble, et que dans l'infinité de ses détails il y a une vivante unité présente et révélée. Elle nous apprend que cette force est une, qu'elle se trahit en des lois générales qui enlacent tout et sous la discipline desquelles les parties les plus éloignées, les êtres les plus distants, les règnes, les espèces, les grou-

Digitized by Google

pes, les familles et les individus, tout en subsistant pour eux-mêmes, ne vivent en réalité et n'existent que par l'ensemble. En un mot, la nature nous enseigne la solidarité. Mais, outre la solidarité, elle nous enseigne le progrès, et le progrès par la solidarité. L'univers, en effet, n'est pas un ensemble immobile et mécanique, un total d'existences innombrables et diverses simplement superposées comme dans une somme arithmétique une série de chiffres inégaux. L'univers est un tout organique, c'est-à-dire indivisible dans sa multiplicité ; un tout qui se meut dans une ascension graduelle mais permanente, entraînant forcément dans les transformations auxquelles le soumet son développement les existences particulières, les formes définies, les groupes et les associations hiérarchiques dont il est composé. La nature nous dit l'enchaînement dans la simultanéité, ou l'espace; elle nous dit l'enchaînement dans la succession ou le temps. Cette solidarité et ce progrès, l'impénétrable sibylle nous les enseigne sans qu'il soit besoin de recourir à la foi, car la solidarité et le progrès dans la nature forment la double notion où se rencontrent les sciences tendant à se généraliser dans une vue commune. Je ne crois pas qu'il soit possible à aucun esprit adonné aux sciences naturelles, s'il porte en lui la moindre aptitude de généralisation, de contester ce double fait d'une activité universelle si manifeste sous les formes de la solidarité et du progrès.

Mais cette force, qui circule pour ainsi dire dans toutes les veines de l'univers et l'anime sans relâche, s'accuse-t-elle à l'observateur comme une force aveugle? Entre le hasard et la raison il n'y a pas de milieu, comme M. Bunsen l'a fort bien fait remarquer lui-même; ou le monde est dominé par le hasard et sort du groupement fortuit des atomes, comme l'affirme gratuitement le matérialisme, ou

Digitized by Google

bien il est dominé, stimulé par une force rationnelle, organisé et relié par une activité intelligente. L'intelligence est partout où se trouve la loi. Bien que nous ne puissions comprendre la raison universelle, de par notre propre raison nous sommes contraints de l'admettre. Je l'ai dit ailleurs : un être de raison est forcé d'accepter dans les choses une raison d'être, et cette raison d'être ne peut être que la raison. Outre que l'on ne comprendrait pas comment l'intelligence sortirait du hasard, et comment la raison habiterait dans les êtres raisonnables si elle n'était pas en substance dans la création d'ou dérivent ces êtres, il suffit de pénétrer le jeu des combinaisons universelles, de constater les rapports, les concordances et les convenances de toutes choses, d'étudier leur finalité respective qui ne se peut nier, pour demeurer convaincu que l'activité dont nous voyons les lois présider aux évolutions de l'univers, est une activité rationnelle et logique en soi.

Mais c'est tout ce que nous pouvons faire que d'affirmer cette raison universelle. Dès qu'il s'agit de la comprendre, elle nous échappe. On peut croire parfois la saisir; c'est toujours pour s'enfoncer à sa suite dans un plus profond dédale. Qui oserait affirmer qu'il la comprend dans son essence et dans sa fin prouverait seulement que son regard n'a fait qu'effleurer l'épiderme de l'immense problème où toute recherche va s'engloutir et se confondre. L'esprit universel attirera éternellement le nôtre, et il se dérobera éternellement à lui. C'est que notre raison, bien que dérivée, il le faut, de la raison générale qui constitue la charpente logique des mondes, n'a pas le même diamètre qu'elle, et par conséquent ne peut arriver à l'embrasser. L'intelligence humaine, apte au service de l'humanité, dans les champs de l'absolu doit se contenter de recueillir

Digitized by Google

en nous et hors de nous, dans ces lois immuables que la science découvre, les rayons que projette partout le foyer inaccessible de la création. Il faut qu'elle se borne à affirmer la raison universelle, en même temps qu'elle affirme son impuissance à la comprendre. Cette raison qui se manifeste dans la loi, c'est aux sanctions de la loi à nous l'imposer. Si l'on prétendait douter théoriquement de la raison universelle, la pratiqne nous en infligerait l'évidence, car la raison universelle violée dans la loi se dénonce elle-même par d'inévitables perturbations. On éprouve alors que la liberté humaine, quand elle méprise la loi qui se propose à son adhésion, est par le fait la servitude radicale, et que l'accomplissement seul de la vérité reconnue peut nous affranchir.

Or cette vérité, qui domine la création, cette loi suprême à laquelle rien n'échappe, est précisément la solidarité et le progrès, ou d'un seul mot le progrès dans la solidarité. L'existence qui s'isole agit contre la logique universelle, contre la suprême raison des choses : elle s'agite quelque temps, et puis elle se corrompt, comme le fruit détaché de l'arbre se dessèche, meurt dans une dissolution complète. C'est la loi de la solidarité, secrète intelligence du monde, qui l'a tuée. L'existence qui ne se développe pas agit à son tour contre la loi du progrès, et le mouvement que la raison universelle imprime incessamment à l'ensemble la ramène en arrière, la réduit, l'amoindrit de plus en plus et la dissipe enfin. C'est la loi du progrès, où habite l'universelle raison des choses, qui l'a dissipée. Qui ne développe son cœur par l'amour, sa conscience par la justice, son esprit par la science, sa volonté par l'action conforme à l'amour, à la justice, à la science, verra son être moral s'atrophier en toutes ses facultés : en agissant contre la loi du dévelop-

Digitized by Google

pement, il prouvera, par le fait d'une décroissance toujours plus grande de l'existence en lui, que cette loi est une vérité contre laquelle nul ne peut prescrire.

Je n'en appellerai pas au spectacle des faunes et des flores éteintes, à la peinture des catastrophes ou des évolutions terrestres pour montrer comment le progrès vit dans la nature en même temps que la solidarité, et comment rien ne subsiste que par la solidarité et le progrès eux-mêmes. La civilisation nous offre un spectacle pareil. Je vois la loi du perfectionnement foulant dans ses pressoirs la vendange humaine. J'entends monter le flux de l'histoire et s'abaisser son reflux au milieu des gémissements ou des cris d'enthousiasme, dans cet océan immense dont chaque vague est une âme qui palpite dans la douleur ou dans le triomphe. Oui, l'histoire et la nature, qui ne sont point une fête, m'enseignent la même chose, une force qui les unit et qui règne par le progrès et par la solidarité.

L'idéal d'un Dieu tout-puissant, infini dans son amour, dans sa sagesse et dans sa justice, d'un Dieu fait à l'image du souverain désir de l'homme moral, cet idéal ainsi déplacé de la conscience humaine pour être mis à la tête de la création, est-il susceptible de s'ajuster à ces révélations de la nature et de l'histoire? Je dois avouer que j'ai peine à faire coïncider avec la physionomie compliquée des faits dans le monde et dans la civilisation les lignes de cet idéal, qui m'apparaissent seulement comme la prolongation de l'humanité elle-même se mirant dans l'infini de ses plus nobles attributs. Mais si l'idéal du genre humain n'est pas Dieu, Dieu est présent en lui; car cet idéal manifeste par excellence le principe de solidarité et de développement que la nature et l'histoire elles-mêmes nous enseignent. Cet idéal n'est pas Dieu, mais dérivant du principe des choses et de leur rapport nécessaire, il est

Digitized by Google

divin et nous le ressentons comme tel. Le principe divin de la solidarité et du progrès s'épanouit dans la conscience de l'homme. Qu'est-ce que l'amour, sinon le lien et le développement des cœurs ? Qu'est-ce que la science, sinon le contact et la force des esprits ? Qu'est-ce que la justice, sinon la solidarité même et le progrès rendus visibles dans notre conscience et dans la société ? Qu'est-ce enfin que cette force même de l'idéal qui nous oblige à reconnaître son empire, qui met l'infini au sein de notre être périssable et, sous les formes passagères du culte, engendre la persistance invincible du sentiment religieux ?

Non ! au lieu de s'éteindre, l'idéal ne pourra que grandir et s'épurer dans ses défaillances mêmes. Les besoins populaires le chercheront longtemps encore, toujours peut-être, en des symboles et des personnifications extérieures ; mieux vaut toutefois l'adorer et le ressentir à travers les superstitions que de le bannir de son âme. Si la forme sous laquelle on l'adore n'est pas indifférente, l'essentiel cependant est qu'on l'adore. Le monde religieux n'est pas assez mûr pour se passer de mythologie et pour atteindre directement le divin dans le sanctuaire même de la conscience où il habite. Mais le monde religieux mûrit. Retranchez de l'humanité l'effort vers l'infini, c'est son génie que vous lui ôterez : l'homme va demeurer immobile, sans perspective, rivé au sol, et le regard dans la poussière comme l'animal. Il ne sera plus, en effet, qu'un animal perfectionné, mais non perfectible. Ne redoutons rien cependant de la crise religieuse où nous sommes engagés ; l'idéal ne périra pas. Comme un lierre qui reverdit toujours, on le voit s'élever en serpentant à travers les ruines et les désastres de l'histoire. De cette plante sacrée nous ne connaissons que la croissance

Digitized by Google

et l'épanouissement, mais nous sommes sûrs, et cela suffit, que sa racine est divine et qu'elle plonge dans l'impénétrable foyer de la vie universelle. C'est par là que nous nous rattachons à l'éternité, que nous vivons et que nous vivrons en elle. Cultivons-la donc, cette plante qui renferme la parcelle de divinité qui nous fut départie. « Tout ce qui unit est divin, » a dit un admirable poëte. Tout ce qui élève, tout ce qui développe est divin, faut-il ajouter, car tout ce qui développe et élève les hommes tend aussi à les unir, à resserrer entre eux la communauté religieuse, en même temps que leur communauté avec tout ce qui palpite, souffre ou jouit dans la nature. Tout ce qui nous unit et tout ce qui nous élève nous fait éprouver l'insondable présence de Dieu. Jésus, je le répète, a un nom qui ne passera pas, car il s'appelle avant tout la charité. D'autres ont par la science révélé l'Eternel en découvrant à l'esprit les rapports des choses et leur principe d'harmonie. D'autres encore, dans l'art, ont dévoilé l'harmonie à l'imagination avide de ses splendeurs; Jésus, dans la loi morale, dans l'amour et la justice, a révélé l'harmonie à la conscience de l'homme. Les révélateurs dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre esthétique, dans l'ordre moral, sans qu'ils soient parvenus à atteindre en sa source même la raison universelle des choses, nous l'ont fait comprendre ou éprouver dans ce qui rassemble et édifie les esprits ou les cœurs. Ils ont vaincu, chacun dans sa sphère, le chaos et la dissolution qui menacent incessamment le monde. Ils ont découvert la loi de vie parce que cette loi était en eux plus active et plus puissante que dans le reste des hommes : en nous ouvrant leur âme ou leur intelligence, ils ont à leur insu laissé échapper un rayon de la flamme qui brûle au sein de l'univers.

L'idéal a son objet, puisque l'idéal existe. Suivons-le

Digitized by Google

donc, il ne peut être un leurre. Mais ne cherchons pas à enfermer le tout dans la partie, le soleil dans le prisme particulier où il se réfléchit; dans le fleuve de l'histoire qui emporte l'humanité, n'essayons pas d'absorber la source inépuisable dont il n'est qu'une dérivation particulière. Au lieu de nous ingénier à pénétrer l'origine du monde, regardons en avant: le monde marche, marchons avec lui; servons de toutes nos forces et sous tous les aspects l'éternel progrès: c'est le Dieu inconnu, mais inévitable, que nous servirons. Le mystère primitif et le mystère final se dérobent à nos poursuites; qu'importe! nous savons ce que nous sommes, puisque nous savons ce que nous devons faire. Le devoir est l'unique solution de toutes les antinomies et de toutes les contradictions apparentes ou réelles; il est l'unique refuge contre un doute incurable, la seule affirmation qui demeure et qu'on ne peut abandonner qu'avec l'humanité. Autour de ce roc, tout est mouvant. Nous pouvons y affermir nos pieds indécis. Quand tout croulerait, la conscience resterait debout avec sa liberté. Et c'est là que j'aime à me rencontrer avec M. Bunsen, dans lequel il est impossible de méconnaître, je le répète, un très-noble et très-éminent esprit, un illustre et infatigable champion de la liberté morale, qui n'est pas sans la liberté religieuse.

Digitized by Google

Digitized by Google

NICOLAS LENAU[1]

Nicolas-François-Niembsch Strehlenau (2) est né en Hongrie, à Csatad, près de Temeswar, le 13 août 1802. Son père, après un rapide service dans la cavalerie autrichienne, avait obtenu une place dans les finances royales. Sa mère, Thérèse Maigraber, appartenait à une famille bourgeoise fort considérée dans le pays, et possédant aux environs d'Ofen, où elle résidait, d'importantes propriétés en vignobles. Les parents de Lenau se marièrent très-jeunes et par inclination. Le bonheur cependant ne s'installa pas à leur foyer. L'ancien officier de cavalerie n'offrait pas, à ce qu'il paraît, le modèle des vertus conjugales. « Du milieu de la vie moitié oisive des garnisons, nous dit Anastasius Grün, François de Niembsch avait apporté

(1) Nous avons emprunté les faits biographiques de notre travail à la remarquable introduction placée en tête des œuvres complètes de Lenau, par son émule et son ami Anastasius Grün, comte d'Auersperg.

(2) Le poëte ne conserva de son nom de famille que les deux dernières syllabes, et il n'est connu du public qu'avec cette abréviation.

Digitized by Google

le penchant qui lui était naturel vers l'existence indépendante du soldat; délivré des rigoureuses chaînes de la discipline, il ne lui convint pas de comprendre et d'accepter les chaînes moins apparentes, mais doublement saintes, d'une discipline volontaire des âmes, qui seule conserve pure et non affaiblie la flamme de l'union matrimoniale. » La mère de Lenau souffrit beaucoup, on l'imagine, de cette frivolité volage; d'autant plus qu'elle souffrit en silence, toujours attachée à celui qui empoisonnait ses jours. Faut-il penser, avec le biographe, « que le poëte avait reçu déjà dans le sein maternel la première empreinte de cette profonde mélancolie dont il porta le sceau marqué durant toute sa vie sur son noble front? »

On se plaît à fouiller l'enfance des hommes que le talent et le sort ont fait sortir de la foule. Curiosité naturelle, qui sait toujours se satisfaire en donnant un sens rétrospectif à des actes ou à des incidents que l'on ne relèverait pas s'ils se rattachaient à une existence méprisée par la renommée. Dirons-nous de notre héros qu'il se prit d'un goût très-vif pour le violon, délaissé bientôt pour la guitare, dont l'enfant tirait, à la grande admiration de l'assemblée de famille, les plus touchantes mélodies? Si le jeune ménestrel aimait déjà la musique en poëte, il se plaisait également à vaguer seul dans la campagne, où il poursuivait avec une incomparable ardeur les nids d'oiseaux. Un jour aussi son cœur devait être dévasté, et la naïve couvée des premières croyances devait fuir éperdue, sans asile et sans retour, devant l'implacable curiosité de l'homme. Si nous en croyons un parent de Lenau, il était dans son jeune âge extraordinairement pieux, et récitait avec ardeur sa prière soir et matin. Un de ses plus grands bonheurs était de lire la messe, grimpé sur un siége qu'il plaçait devant l'autel, et assisté, dans ce si-

Digitized by Google

mulacre des choses saintes, par sa sœur Thérèse, son aînée d'un an et demi. Parvenu à l'âge viril, Niembsch parlait encore avec ravissement de la félicité qui avait inondé son âme lorsque la première fois il sortit du confessionnal « pur comme un ange. » N'est-ce pas chez l'enfance que la maturité devrait aller à confesse? Mais il en est souvent ainsi : que de fois le miroir d'une âme d'enfant a servi de confesseur involontaire et muet à celui dont la pensée, formée par l'âge et l'expérience, s'est flétrie au contact de la vanité, de l'envie et de la haine? Dans les enfants, ce que nous aimons tant, c'est ce que nous n'avons plus : la confiance et l'abandon, le jeu d'un être qui s'ignore et n'a pas encore appris à se mépriser.

Le sentiment religieux subsista toujours profondément dans l'âme de Lenau, ses plus importantes productions en témoignent; mais cette aspiration vers l'infini, si essentielle à sa nature, devint son plus grand tourment, car il chercha en vain à la concilier avec le monde, avec la société, avec la nature et avec lui-même, sur ce champ de la conscience moderne où deux mondes opposés luttent pour la suprématie. Cette tension continue et cette lutte, en l'absence de toute énergie pratique capable de l'en distraire au moins par intervalles, a été certainement la fatalité dominante dans une destinée si tristement achevée.

Le père de Lenau était mort, laissant trois jeunes enfants à sa veuve. Niembsch grandissait sous les effluves caressantes de la tendresse maternelle. En de pareilles circonstances, la sensibilité et l'imagination, qui sont le côté féminin de la nature humaine, — et combien le poëte est près de la femme! — devaient se développer avec excès

Digitized by Google

aux dépens de la volonté ; tout tendait à favoriser exclusivement, dans une nature trop disposée déjà à ne s'épanouir qu'aux doux rayons du sourire maternel, la contemplation rêveuse, et à augmenter, jusqu'aux limites où elle devient maladive, l'exquise sensibilité qui fait le privilége en même temps que la torture des âmes poétiques. La discipline et l'influence viriles ont manqué à cette enfance; ce fut un premier malheur, que l'avenir ne sut pas réparer. Remariée à un médecin, Thérèse Maigraber s'était rendue à Tokay avec son nouvel époux. Niembsch, qui passa dans ces belles contrées sa quinzième et sa seizième année, parla toujours de ce temps comme du plus heureux de sa vie. L'adolescence se levait en lui avec son ravissant cortége de pressentiments confus; elle commençait à découvrir aux yeux intérieurs les perspectives infinies que l'imagination peint alors de ses matinales couleurs, qu'elle revêt de ses songes, et qui ressemblent au lointain vaporeux des montagnes doré par l'aurore : les sommets attirent avec un charme irrésistible et doux; de près, apparaissent les pentes glissantes, les sentiers escarpés, et les fatigues, et les précipices, et les périls de tout genre qui s'offrent au voyageur déçu. Mais combien le rêve fut suave, et comme plus tard l'écho des espoirs trompés résonne encore sous les voix discordantes, pareil au murmure argentin de la source s'échappant à travers la mousse et les rochers. Ces impressions du réveil, Lenau a dû les connaître à un degré peu ordinaire. On les sent vibrer sous les vers qui évoquent le souvenir des lieux où s'écoula sa jeunesse :

Dans le pays des Madgyars,
Où du Bodrog les ondes pures
Se marient avec un joyeux tumulte

Digitized by Google

Aux eaux vertes et claires
De la Tissa,
Où sur des coteaux, s'épanouissant au soleil,
Rit la vigne du Tokay.

Mais le temps vint bien vite où la nonchalance rêveuse, si attrayante au milieu des beaux paysages de la Hongrie, devait faire place aux études méthodiques. C'est à travers le prisme épais de l'intelligence humaine que Lenau allait chercher maintenant à recueillir quelques bribes affaiblies et disséminées de cette même nature à laquelle s'était fiancée naguère sans peine, dans un baiser, l'ardente fantaisie de son cœur. La réflexion et la logique, s'interposant entre le monde et lui, allaient armer le poëte contre lui-même. En vain désormais il cherchera jusqu'à la fin une réconciliation durable entre son sentiment et sa raison. Pour réaliser cet accord, il eût fallu une âme plus forte que la sienne et plus capable de s'imposer à elle-même, en présence des derniers problèmes, l'inévitable limite du renoncement. Cette hygiène morale que Gœthe pratiqua avec un si rare discernement, et dont l'artiste surtout ne saurait se passer, Lenau en comprit peut-être l'importance, mais l'énergie lui fit défaut pour l'appliquer. Ses études universitaires offrent un miroir anticipé de toute son existence. L'irrésolution s'y réfléchit déjà à un degré inquiétant. Après avoir soutenu de brillants examens au gymnase d'Ujhely, le jeune homme se rendit à Vienne, dans l'automne de 1819, pour se consacrer aux études philosophiques. Cet études achevées, deux ans plus tard, il se voua à l'étude de la jurisprudence, selon le vœu de ses grands parents, qui l'avaient pris sous leur patronage spécial, et qui désiraient le voir entrer au service de l'Etat. Mais, dès 1822, le futur poëte se rendait, suivi de

Digitized by Google

sa mère, à l'école agricole fondée par l'archiduc Charles sur ses domaines de Hongrie, à Oltenbourg.

C'est vers cette époque que remontent ses premiers essais poétiques. L'agronomie, pas plus que la philosophie et la jurisprudence, ne sut le fixer. Le démon du changement, qui plus tard devait le porter d'une résidence à l'autre, — héritage paternel selon M. Grün, — ne laissait point de repos à cet esprit, qui demeura nomade à travers les domaines de la science et des lettres. De retour à Vienne vers la fin de 1823, toujours accompagné de sa mère, il reprit la jurisprudence; puis, à l'issue de ses examens, il passa brusquement à la médecine et suivit les cours durant quatre années consécutives, mais sans beaucoup de zèle, à l'école supérieure de Vienne. Lenau devait rester étudiant toute sa vie. Choisir une carrière et s'établir dans une profession n'était point son fait. Il eût fallu qu'une nécessité du dehors, un frein des circonstances l'y contraignît, et les circontnnces ne furent jamais assez pressantes pour lui rien imposer. Une position de fortune médiocre devait suffire à celui qui, par la modestie de ses goûts, se dérobait plus ou moins, de ce côté, aux prises de la destinée. Pour une pareille nature, l'indépendance matérielle ne fut-elle pas un mal?

On aurait tort cependant de juger avec trop de sévérité la marche irrégulière des études suivies par le poëte, bien qu'elle serve déjà à le caractériser dans son humeur fondamentale, et j'applaudis à cette remarque de M. Grün, si pleine d'une judicieuse aménité :

« Dans cette mutation si fréquente des études, dit-il, l'ardent désir d'explorer le plus grand nombre possible des domaines de la science eut une part louable et guère moindre que l'irrésolution hésitante qui était propre à Lenau dans les questions pratiques de la vie. »

Digitized by Google

Cependant, au milieu de ces changements, les facultés poétiques de Lenau grandissaient; au dedans croissait la fleur délicate qui exhalait déjà les subtils parfums d'une âme trop éprise des tristesses de l'idéal. A l'encontre de tant de poëtes qui s'en vont prostituant leurs œuvres à toutes les oreilles, Lenau était peu communicatif; il goûtait en secret les prémices de sa muse, et même ses plus intimes amis avaient de la peine à obtenir de lui qu'il livrât à l'impression quelques-unes de ses œuvres. Les *Rêves de jeunesse*, — *Aurore*, — *Croire*, *savoir*, *agir*, — appartiennent à cette période, durant laquelle l'influence de Klopstock et de Holti n'avait pas permis encore à l'individualité de se dégager entièrement des chaînes de l'imitation. Mais déjà, sous la couleur d'emprunt, on reconnaît la teinte générale un peu assombrie qui a permis de comparer le sentiment poétique de Lenau à ces globes noircis qui se voient dans certains jardins, et où le ciel, les eaux, les arbres et la campagne se reflètent avec vérité, mais dans la nuance que leur impose le miroir.

Ce qui manque, en effet, aux inspirations de Lenau, c'est le soleil.

Lenau s'était lié, à Vienne, avec un groupe de jeunes gens, au milieu duquel on distinguait le comte d'Auersperg (A. Grün), J.-G. Seidl, Draxler-Manfred, et bon nombre de nobles esprits, amoureux de belles-lettres et de philosophie. On venait de tous côtés, de l'extrémité des immenses faubourgs de Vienne, se rassembler au café d'Argent, situé vers le centre de la ville. On causait, on dissertait, on fumait; Lenau, n'en déplaise à ses charmantes lectrices, aimait et cultivait la pipe en Allemand. De plus, il pratiquait le billard et s'était même acquis en ce genre une réputation de fin joueur, habile et élégant. Ces réunions rappellent un peu celles dont parle Gœthe dans ses Mé-

Digitized by Google

moires, à propos de sa première déception d'amour, subie dans un âge où il touchait à peine à l'adolescence. Lenau était déjà dans l'âge des passions véhémentes, lorsqu'il s'éprit d'une jeune fille pauvre, mais fort jolie. Ce lien fut brusquement rompu par une trahison de celle dont la veille encore il recevait les serments. Plus d'un poëme a jailli encore de cette blessure après de longues années : Le *Bonheur mort*, — *Chagrin*, — *le Brouillard*, — *l'Arbre du souvenir*, — *Fils d'été*, — *Au nuage*, — *Désir d'oubli;* bien des fragments épars qui, sur leurs titres seuls, témoignent dans les œuvres de Lenau de la persistance de ce douloureux souvenir et de la tristesse native de son être.

Un second coup frappa Lenau à cette époque, et, tout près de la blessure faite par l'infidèle, en ouvrit une autre très-différente, mais non moins profonde. La mère du poëte mourut entre ses bras, au mois d'octobre 1828. Il l'avait soignée avec une tendresse pleine d'appréhensions; il ne la conserva pas assez pour qu'elle vît sur son front briller les premiers rayons de la renommée, si doux à la vanité des mères. *L'Armoire ouverte*, — *l'Adieu et le Rêve* dans le poëme de *Faust*, émanent des sentiments qui, dans le cœur filial, ont porté le deuil de tous ces trésors de dévouement qu'aucune affection ne devait plus rendre sur terre à celui qui les avait perdus.

Au moment de soutenir la suprême épreuve qui devait couronner ses études en médecine, Niembsch tomba malade à la suite d'un trop grand effort de travail. C'était en 1830. « Il étudiait, dit son beau-frère Schurz, au point que le cerveau lui fumait. » Un voyage dans les montagnes du Tyrol le rétablit. Dans la même année, Niembsch avait perdu sa grand'mère, âgée de quatre-vingt-six ans, et s'était trouvé à la tête d'une petite fortune qui, pour

Digitized by Google

un temps, devait lui assurer l'indépendance. Il était donc libre de ses mouvements. Lenau connaissait le Tyrol par des excursions antérieures, et c'est avec un bonheur indicible qu'il revit les hautes régions. Montagnard résolu et dispos, ce fut une fête pour lui de gravir les sommets où se perdent les traces de l'homme. « Avant-hier, écrivait-il de Gmunden à son beau-frère, le 3 juillet 1831, j'ai fait l'ascension du Trauenstein. A six heures du matin, je me mis en route, et passai environ cinq quarts d'heure sur l'eau depuis Gmunden jusqu'à la montée de Lanau. Mes compagnons étaient Hansgirgel et sa sœur Nani ; lui, rude chasseur de chamois ; elle, une jolie fille aux yeux bleus. Déjà, au pied de la montagne, j'ai été saisi d'une sorte d'ivresse joyeuse ; je pris les devants et grimpai le sentier avec tant de hâte que le chasseur me dit, une fois arrivé en haut : « Voilà qui est bien ! A la bonne heure ! Et puisque vous avez si bien marché jusqu'ici, vous grimperez comme un chien au haut du Trauenstein. » — Et la chose se fit à merveille ; en trois heures, nous escaladions la cime. Quelle vue ! d'immenses précipices dans le voisinage, une chaîne gigantesque de montagnes dans le lointain, et des plaines sans fin ! Ce fut une des plus belles journées de ma vie ; à chaque pas croissait ma joie avec mon ardeur. J'étais pris d'enthousiasme... Tout en haut, je me plaçai à l'extrême bord d'un précipice perpendiculaire ; Nani poussait des cris, mais mon chasseur était dans l'allégresse : « Voilà du courage ! disait-il, aucun des messieurs de la ville ne s'est encore mis là ! » — Le brave homme voulait me persuader de rester à Gmunden quelque temps, ajoutant qu'il m'emmènerait avec lui à la chasse aux chamois..... Quelle volupté de regarder sans sourciller dans les épouvantements d'un gouffre insondable, de voir la mort s'élever et étendre la main jusqu'à

Digitized by Google

vos pieds, de rester debout et de contempler face à face cette nature horriblement sublime, jusqu'à ce que son visage s'éclaircisse enfin, se réjouisse en quelque sorte de l'invincibilité de l'esprit humain, jusqu'à ce que l'horrible devienne beau ! » Lenau n'a pas cessé d'être fasciné par un autre abîme, dans lequel il a fini par s'engloutir.

Entièrement rétabli, Lenau se rendit à Stuttgard, qui devint pour lui une seconde patrie. Il était bien chez lui, en effet, au milieu de cette phalange des poëtes souabes, où il rencontrait des amis tels que Shwab, Uhland, Justinus Kerner, et ce Karl Meyer auquel il disait plus tard : « Il y a des oiseaux qui sont verts comme le feuillage des arbres, de sorte qu'ils ressemblent à une feuille mélodieuse. Ainsi se présente à moi ton aimable muse. Tu ne devrais pas mourir. » Bien d'autres amitiés se pressèrent autour de Lenau, celle surtout du chevaleresque et ardent comte Alexandre de Wurtemberg, dont la mort prématurée devait épaissir encore le voile des tristesses jeté dès le berceau sur cette inquiète et dévorante pensée.

« L'individualité de Lenau, dit M. Grün, dans laquelle le voyant enthousiaste se mariait à l'âme souffrante et essentiellement méditative, attirait encore plus que les œuvres de son génie par le charme d'une amabilité irrésistible dont tout ceux qui approchèrent de lui ont éprouvé la puissance, et qui amena insensiblement ce culte pour sa personne, dont les adhérents toujours plus nombreux se recrutèrent surtout parmi les femmes, comme si elles eussent voulu continuer, moitié à leur insu, mais avec un égal amour, l'œuvre interrompue de la mère dont elles semblaient avoir hérité la mission. Quelque noble qu'ait été le principe, et quelque beau le sens de ce culte, nous hésitons cependant à le regarder comme bienfaisant, car nous voyons à la fin le poëte devenir doublement sensible

Digitized by Google

à l'âpre contact du monde extérieur par l'effet de ces gâteries, et tomber enfin brusquement des mains de la tendresse féminine dans les abîmes de la plus affreuse infortune. » Ces paroles et leur sévère vérité, à combien de poëtes grands et petits ne doivent-elles pas s'appliquer ? C'est un privilége pour le poëte d'être né si près de la femme, mais c'est aussi un malheur : car la susceptibilité de sa nature nerveuse, loin d'y trouver la discipline et l'énergie dont il a besoin comme homme, ne peut que s'accroître sous des influences trop douces pour ne pas devenir aisément prépondérantes.

Durant ses premiers séjours à Stuttgard, la passion commune de la musique, et surtout de Beethoven, rapprocha Lenau d'une jeune personne fort accomplie, et que ses amis eussent désiré vivement lui voir épouser. « Si jamais créature féminine fut faite pour rendre heureuse une existence terrestre, c'était cette délicieuse fille, qui à un extérieur plein d'éclat et de fraîcheur, gracieux au plus haut degré, joignait en elle les plus nobles prérogatives de l'esprit et du sentiment, une culture variée et profonde, avec toute la spontanéité de la jeunesse. L'inclination, bien qu'aucun aveu formel n'intervînt, était réciproque. Quoiqu'il soit désormais superflu, on ne peut néanmoins étouffer en soi le désir qu'il eût été donné au poëte, au moins cette fois, quand le bonheur de la vie se personnifiait si visiblement près de lui, de déterminer le cours de sa propre existence, et en envisageant clairement l'avenir, de prendre une résolution capable d'effacer le souvenir d'un passé nébuleux et de chasser pour toujours les démons de l'infortune ! Mais soit qu'il n'ait plus reconnu en lui-même la capacité d'un pareil bonheur, ou bien qu'il ait nourri des scrupules en songeant qu'il enchaînerait à des destins regardés par lui comme voués au mal-

Digitized by Google

heur une créature qui lui était si chère, il s'arrêta à une résolution plus appropriée à sa nature et à l'énergie passive de la résignation (1). »

Lenau lui-même écrivait à ce sujet à C. Mayer, le 1er décembre 1831 :

« Il est encore tombé un rayon du soleil de l'amour dans mon cœur malade, dans mon cœur sans guérison ; mais

Ce qui t'a blessé profondément et véritablement,
Cela demeure pour toujours inscrit dans la moelle de tes os.

Lenau ne fait-il pas allusion ici à la déceptlon que lui valut son premier amour ? et n'est-ce pas ce souvenir, cette ombre d'un cœur trahi, qui s'est placé entre lui et la paisible félicité qui semblait le convier à lui tendre la main ?

Le 12 janvier 1832, Lenau écrivait encore :

« J'aime intimement cette jeune fille. Mais ce qu'il y a de plus intime dans mon être est tristesse, et mon amour est un douloureux renoncement. »

C. Mayer, qui connaissait bien cette organisation portée à tout assombrir, disait à ce propos : « Je fus pris alors d'une immense pitié pour cette âme si pleine d'hésitation. Je ne pouvais comprendre quel flot la battait en cet instant et l'empêchait de se tourner vers un but où elle entrevoyait sa félicité ; je devinai cependant que ses indécisions intérieures ne pouvaient triompher de l'obstacle ; la lacune entre son cœur et le bonheur se présenta à moi, sans que j'en eusse cherché le pourquoi, avec une clarté saisissante. » — C'est à cette nouvelle crise de son âme que nous devons les poésies : *Mon étoile*, — *l'Im-*

(1) A. Grün.

Digitized by Google

possible, — *Visite au bois.* — Dans les *Chants des roseaux*, on entend ces réminiscences murmurer leur plainte :

A travers le plus profond de mon âme
Passe un doux souvenir de toi,
Comme une tranquille prière du soir.

Lenau avait toujours nourri le projet d'un voyage en Amérique ; il espérait beaucoup des inspirations que devaient lui communiquer les grandes scènes de la nature au delà de l'Océan, et davantage encore du spectacle d'un peuple fier et libre, envahissant dans son infatigable activité les immenses régions ouvertes à ses destinées prophétiques. C'est à l'université de Heidelberg, où le poëte s'était rendu depuis Stuttgard dans l'intention d'y achever enfin son instruction médicale, mais où les veillées se prolongèrent le plus souvent en compagnie de Spinoza, que ce projet d'une excursion lointaine mûrit définitivement et s'arrêta dans son esprit.

« Niembsch est tout à fait possédé de l'Amérique, écrit à Mayer Justinus Kerner. Il est redevenu plus sauvage que jamais. La dernière fois qu'il vint me voir, je parvins à conjurer son démon. Je l'avais amené jusqu'à lui faire prendre la résolution d'aller à Munich et de s'adjoindre à Schubert (1). Là il aurait trouvé la paix intérieure et la foi qui lui manquent à un si haut degré ; mais laissé de nouveau à lui-même à Heidelberg durant quinze jours, on a vu rentrer en lui cet ancien démon qui veut aller tuer

(1) Le professeur Schubert, physiologiste et chrétien, philosophe un peu mystique, auteur de l'*Histoire de l'âme*, — des *Maladies de l'âme*, etc. C'est à lui qu'est adressée la correspondance de madame la duchesse d'Orléans, traduite récemment dans notre langue.

Digitized by Google

des bêtes sauvages et défricher des forêts vierges. Rien n'est plus vrai; il y a en Niembsch un démon qui le tourmente atrocement et qui en un quart d'heure change vingt fois son visage. » — « L'Amérique est peut-être le pays de l'épreuve pour lui, et Dieu, sans de sages desseins, ne permettra pas qu'il parte. »

Lenau appréciait un peu différemment le voyage qu'il allait entreprendre, dans une lettre du 13 mars 1832 :

« J'ai besoin de l'Amérique pour mon développement. Je veux envoyer mon imagination à l'école là-bas — dans les forêts vierges — macérer, en revanche, mon cœur d'outre en outre sous la pression de la douleur que fera naître le désir du retour auprès des êtres chéris. Le plus haut but de ma vie est le développement de l'artiste en moi; toutes les forces de mon esprit, le bonheur de mon cœur, je les regarde comme des moyens pour atteindre ce but. Te rappelles-tu le poëme de Chamisso, où le peintre cloue un jeune homme à la croix, afin de se procurer une image des souffrances de la mort? Je veux me crucifier moi-même, pourvu seulement qu'il en résulte un bon poëme. Celui qui n'écarte pas volontiers tout le reste pour l'amour de l'art, celui-là n'aime pas l'art sincèrement. »

Mayer insistait toujours, cherchait à l'apaiser, à le retenir dans le cercle de ses amis :

« J'ai appris ta plainte, lui répond Lenau, la plainte de ton cher et affectueux cœur au sujet de mon voyage à l'étranger, par delà les mers. Si j'avais une foi aussi solide que la tienne dans la permanence de notre personnalité, vois, je te dirais : « Frère! nous nous reverrons, sûrement nous nous reverrons! » Mais je n'ai pas comme toi cette heureuse croyance, et c'est précisément à cette heure que je ressens avec le plus d'amertume les tristes conséquences de ma philosophie, car je suis contraint de

Digitized by Google

me dire : « Tu vas en mer, tu te confies à la perfidie des flots, tu abandonnes ton cœur, avec tout l'amour qui s'y trouve pour tes amis, aux vents inconstants! Jusqu'au souvenir de tes amis, un coup de vent peut l'effacer en toi pour l'éternité! » Je me dis tout cela, et pourtant je vais partir! Quand même je saurais avec certitude que j'y périrai, je crois que je partirais. *Je suis gouverné par une sorte de gravitation vers le malheur*. Schwab a parlé un jour avec beaucoup d'esprit d'un fou qu'il a connu. Il disait qu'il avait voulu guérir cet insensé, et qu'il s'était, dans ce but, rapproché doucement et avec précaution de l'idée fixe qui le dominait. La raison du malheureux le suivit pas à pas à travers toutes les prémisses; mais lorsque enfin il l'eut amené en présence de la conclusion et qu'il allait lui faire reconnaître toute l'absurdité de sa conception, voilà que le démon de l'insensé s'arrêta opiniâtrément, « remarquant tout à coup qu'on en voulait à sa vie, il fit un terrible écart; dès cet instant, adieu tous les efforts pour convertir le malheureux. » Telles furent les remarquables paroles de notre ami. Je crois loger le pareil de ce démon. Sitôt que le gaillard s'aperçoit qu'une bonne étoile va se lever devant moi, il me jette soudain et m'enfonce sur les yeux son rude bonnet d'insensé. Tu me comprendras. »

Lenau partit. Après une traversée assez longue et assez orageuse, il arriva dans le nouveau monde et toucha à Baltimore vers le 16 octobre de l'année 1832. L'Amérique ménageait à cette nature si délicate une immense déception. Il lui sembla profondément significatif dès l'abord que les Américains n'eussent point de rossignols. C'était à ses yeux comme un anathème dont la poésie avait frappé ce peuple haletant à la poursuite de l'or. « Il faut une voix comme celle du Niagara, » disait-il, « pour leur prêcher

Digitized by Google

qu'il y a encore des dieux supérieurs à ceux qui se frappent à l'hôtel des monnaies. » Le côté matériel et matérialiste de cette civilisation le saisit fortement et ne le domina pas. On lui opposait l'âpre énergie et l'amour de l'indépendance qui anime le *Yankee :* « Qu'importe que la fange soit pétrie dans un moule rond ou carré ! » répondait-il avec un mouvement de brutal dédain. Dans ces mondes au creuset, il ne voulut pas voir les principes d'une civilisation nouvelle, s'élaborant malgré le virus matérialiste importé de la vieille Europe ; il y reconnaissait, lui, non un berceau, mais la tombe colossale où allait s'engloutir tout ce qu'il y a de noble dans le genre humain. C'est vers l'Europe qu'il tournait ses regards maintenant et qu'il cherchait, par une humeur de contradiction où il se vengeait de ses propres illusions, les motifs d'espérer encore quelque peu en l'avenir. Prenant l'exact contrepied de l'opinion qui fait de l'Amérique la terre promise des générations futures, il formulait nettement sa conviction : « L'Amérique, disait-il, est le vrai pays du déclin, le couchant de l'humanité. La mer Atlantique est la ceinture isolante pour l'esprit et pour toute vie supérieure. » — « Le plus mauvais fruit des mauvaises circonstances où se trouve l'Allemagne, c'est, dans ma conviction, l'émigration en Amérique. Voilà que viennent de là-bas de pauvres gens entassés, et le dernier denier céleste que Dieu leur mit au cœur, ils le jettent en échange d'un morceau de pain. Au commencement, le pays étranger leur semble insupportable, et ils se sentent saisis d'une puissante nostalgie. Mais combien cette nostalgie est vite dissipée ! Il faut que je me hâte, que je m'empresse de revenir pour ne pas perdre la mienne également. Il y a ici des miasmes délétères, une mort rampante. Dans ce grand bain brumeux de l'Amérique, les veines de l'amour s'ouvrent doucement, et l'on

Digitized by Google

perd son sang à son insu. J'ignore pourquoi j'ai toujours eu un tel désir de voir l'Amérique. Mais oui, je le sais. Jean a baptisé dans le désert. Quelque chose aussi m'attirait au désert, et quelque chose comme un baptême est également tombé ici dans mon cœur; peut-être cela m'a-t-il guéri, ma vie future me le dira. »

Hélas! non, pauvre cœur troublé, jeté comme le liége dans le pli de la vague houleuse, pour trouver le repos il t'eût fallu guérir de la poésie, guérir de la rêverie et du doute; il eût fallu que ton organisation cessât de t'appartenir, ou bien que le ciel antique de la Grèce resplendît tout à coup sur ta tête et sur cette époque en travail où le sort t'a jeté, avec tant d'autres qui souffrent des mêmes atteintes! Que pouvait faire ton âme sensitive dans cette cohue remuante, dans cette solitude enfiévrée des volontés de fer vouées à l'ardeur des richesses, au milieu de ces regards avidement cloués au sol, et qui trouvent à peine, depuis les vagissements du berceau jusqu'au silence des tombes, un seul instant pour chercher aux cieux l'éternel idéal?

Les grands aspects de la nature américaine refusèrent même leurs dédommagements au poëte, dont les yeux ne voyaient plus qu'à travers le prisme d'un premier désenchantement. Il trouva la nature « affreusement morne, » les formes du paysage « monotones et sans fantaisie. » — « Aucun véritable oiseau chanteur dans les bois! La nature n'a pas là assez de joie au cœur, ni assez de souffrance pour qu'elle soit contrainte de chanter! » Trois choses seulement l'impressionnèrent vivement, selon M. Grün : dans le Sud, une forêt vierge presque morte, puis la vallée de Hudson, à partir de New-York, et la chute du Niagara. Il en vint même à accuser le pays de tarir chez ses habitants les sources de la poésie : « Quand

Digitized by Google

la nature elle-même, » disait-il, « n'a pas de sentiment, point de fantaisie, elle ne peut non plus donner rien de semblable à ses créatures. Ici vit une espèce dénuée de poésie, avide de gain, « des hommes calcinés dans des forêts calcinées, » des hommes dont la grossièreté est une grossièreté domestique, et pour ce motif doublement répugnante, gens d'une « gaieté étrangement froide, » qui va jusqu'à vous inspirer un malaise mêlé d'effroi. « L'homme n'est ici ni plus noble, ni plus cultivé, ni plus moral, ni plus heureux que partout ailleurs. »

Il prédisait à l'Union, au sujet de la question des esclaves, alors très-chaudement débattue, une dissolution prochaine.

Ce que l'Amérique renferme avec excès, c'est précisément ce qui a trop manqué à Lenau; je veux dire cette énergie virile, et même ce matérialisme dont l'alliage est indispensable aux âmes supérieures, pour leur aider à être d'un monde où la matière, et même la fange, se mêle partout à l'esprit. En revanche, ce qui manque aux sociétés naissantes de l'Amérique, et ce qui devait naturellement frapper Lenau, c'est en effet l'aspiration vers un idéal supérieur, c'est le véritable sentiment du divin répandu dans le cœur des poëtes. Sous ce rapport, l'indigence presque complète de l'Union américaine est notoire. Puissent ces contrées s'enrichir quelque jour de l'étincelle sacrée, et voir la civilisation s'élever au milieu d'elles jusqu'au culte des intérêts que le genre humain, s'il ne veut croupir dans les régions inférieures de son existence, ne délaissera jamais longtemps sans perdre tout ce qui peut justifier l'estime dont il s'honore lui-même.

A son départ pour l'Europe, Lenau afferma à un charpentier du Wurtemberg, débarqué avec lui, et dans le travail et l'honnêteté duquel il plaçait une confiance ab-

Digitized by Google

solue, un terrain de quatre cents arpents de forêts vierges, achetés avec l'espoir d'y trouver dans l'avenir un revenu assuré. Le vaillant et loyal compatriote auquel il avait confié son acquisition le trompa indignement. C'est ainsi que jusqu'au bout le nouveau monde ne lui offrit que désenchantements. Le retour en Allemagne lui ménageait une ample compensation. En son absence, son nom s'était répandu; il le retrouva dans toutes les bouches, ses œuvres dans toutes les mains. « Bien que cette nouvelle poésie de la douleur et de la résignation, » dit M. Grün, « ne fût pas faite pour devenir promptement populaire en Autriche (1), l'intelligence nécessaire pour la comprendre faisant essentiellement défaut au caractère de ce peuple qui aime à jouir de la vie et à se livrer au plaisir, et cette intelligence ne pouvant lui venir que du dehors, il se trouva néanmoins bientôt parmi les écrivains et les hommes cultivés de la nation des admirateurs intelligents et des adorateurs enthousiastes, auxquels se joignirent, sans y comprendre grand'chose d'ailleurs, bon nombre de gens pour lesquels, attendu leurs prétentions à la culture de l'esprit, c'était affaire d'honneur de ne pas refuser non plus les témoignages de leur approbation et leurs hommages au « poëte national » que « l'étranger » avait reconnu et couronné ». — O poëtes! à quel prix est votre renommée!

Lenau, enfant de la Hongrie, ne taxait pas trop haut non plus la portée de l'esprit viennois en matière d'art et de littérature, et il écrivait plaisamment à son ami Mayer, le 18 octobre 1833 : « Je ne puis m'empêcher de rire en songeant qu'il m'a fallu un voyage à l'étranger pour ac-

(1) Ceux qui ont visité l'Autriche savent qu'on y excelle dans l'art culinaire plus que dans l'art poétique.

Digitized by Google

quérir chez moi une valeur et une signification. Il en est des poëtes en Autriche comme des cigares à Brême. Les cigares faits à Brême sont envoyés en Amérique; là ils reçoivent le cachet étranger et reprennent ensuite le chemin de la patrie, et tous de s'extasier sur le délicieux parfum dont ils jouissent maintenant, alors qu'auparavant le diable n'aurait pas voulu y toucher. »

Tout en raillant doucement cette fortune imprévue de son nom, Lenau en savourait les délices; il sentait les joies intimes de la célébrité naissante réagir favorablement jusque sur les dispositions de sa nature physique. Harmonie passagère, que la discordance fondamentale de son être devait bientôt détruire de nouveau. L'ombre intérieure allait devenir plus épaisse après ce jet de lumière. « Je suis en parfaite santé, » disait-il peu de temps après son retour. « Les gens sont surpris de ma bonne mine. Quelques-uns m'ont affirmé que j'avais grandi! Ma sœur elle-même a été assez folle pour le croire. Possible que je me tienne plus droit, quant au moral du moins il se pourrait que cela fût vrai. J'ai beaucoup plus d'égalité d'humeur et de sérénité que précédemment; il semble qu'il s'opère aussi une réaction salutaire dans mon état corporel. »

C'était peut-être le moment, sinon d'échapper tout à fait au démon, au moins d'imposer un frein à des écarts trop grands et trop multipliés. Les dispositions étaient bonnes; le voyage et surtout la renommée trouvée au retour avaient opéré, comme il le disait, une heureuse transformation. Il est permis de croire qu'à ce moment le choix d'une carrière déterminée, en dehors ou à côté des travaux purement littéraires, peut-être aussi des liens et des devoirs de famille nettement définis, eussent contribué à modérer, en les lestant d'une préoccupation posi-

Digitized by Google

tive et d'une obligation périodique, les mouvements trop irréguliers d'un ardent esprit, livré sans contre-poids à son propre jeu. Lenau avait alors trente et un ans. « Des hommes du même âge, » dit fort bien M. Grün, « signalent d'ordinaire cette période de leur vie par l'une de leurs plus importantes actions, par le choix décisif d'une profession arrêtée. » Et il ajoute, lui, un vrai poëte aussi : « Précisément le véritable poëte, si sa poésie doit rester une poésie saine, et s'il ne veut pas échouer dans l'infini vertigineux où s'élance son imagination, qui est l'élément le plus individuel de sa nature, a besoin d'un contre-poids modérateur et de l'intervention dans sa vie d'une réalité raisonnable et sobre. Pour pouvoir sans péril balancer sa tête rêveuse dans l'éther, il faut que la poésie soit fortement enracinée dans le sol. »

Le professorat ne pouvait-il pas cadrer avec la poésie? On conseillait à Lenau de se présenter à la chaire d'esthétique, au Theresianum impérial, ce qui paraissait lui sourire. Le projet cependant ne se réalisa point; Niembsch voulait être appelé à cette fonction sans avoir à la solliciter. Or, à cette époque, le système introduit plus tard d'appeler les professeurs aux chaires disponibles n'était pas encore en usage dans l'empire d'Autriche. « Indépendant de toute obligation professionnelle (1) ou de ce que l'on est convenu d'appeler ainsi, car Lenau considérait la poésie comme la profession de sa vie ; maître absolu de sa volonté et de son temps, notre poëte vécut à travers la série des années suivantes dans une sorte de *stabilité instable*, alternant entre des cercles dont il faisait choix lui-même, puis retiré de nouveau dans la solitude, et vivant pour ses études, d'une nature plus spécialement litté-

(1) A. Grün, *Introduction biographique.*

Digitized by Google

raire et philosophique, pour ses travaux de poëte et dans la fréquentation de ses amis. » — « Son existence se mouvait en réalité entre Vienne, qui lui resta toujours indispensable comme représentant la patrie, et Stuttgard, où son esprit cherchait une plus riche sollicitation, et où le conduisaient les éditions répétées de ses œuvres, dont il soignait lui-même minutieusement la correction; oscillant ainsi d'un point à l'autre presque avec la régularité du pendule, — sauf quelques rares déviations. »

Dans l'automne de 1833, Lenau fit la connaissance d'une jeune femme, Sophie de ..., dont il entraîna la destinée dans l'orbite fatale où la sienne restait captive. « Ce ne fut pas, selon M. Grün, par la puissance irrésistible d'un seul instant, mais peu à peu et lentement, par le doux pouvoir de l'accoutumance, par le désir satisfait de l'échange avec une âme qu'il avait reconnue comme étant de la famille de son esprit, par l'attrait d'une mutuelle intelligence devenue chaque jour plus intime, que le cœur du poëte échut indissolublement à cette aimable femme, que distinguaient éminemment la culture de son esprit et son sentiment de l'art, ses aptitudes poétique et la limpide clarté de sa raison. » M. Grün nous informe encore que Sophie de ... était « la femme d'un *fraternel ami*, la mère de charmants enfants sur la tête desquels reposaient les plus belles espérances; » et il ajoute : « C'étaient là, dira-t-on, des motifs assez nombreux pour tous les deux de reconnaître, dès l'origine, d'un œil sûr, le penchant qui les attirait l'un vers l'autre, et de l'arrêter par une ferme résolution. Il ne nous appartient pas de vouloir décider quelle part de culpabilité doit revenir à chacun; en cette circonstance, il ne nous est pas plus permis d'accuser qu'il ne nous est donné d'absoudre. Le motif de la défaite subie par Lenau dans ce combat proposé à son sentiment

Digitized by Google

moral, d'ailleurs si puissant, doit être cherché sans doute uniquement dans ce fait que, enfant d'une vie formée de rêveries et d'habitude, il n'a commencé la lutte que lorsqu'il était déjà trop tard et qu'il n'y avait plus d'espoir d'en sortir victorieusement. On ne doit pas oublier ici que, comme Gutzkow (1) en fait si justement la remarque à propos d'une relation semblable, ceux précisément « qui vivent en opposition avec le monde éprouvent avec d'autant plus de puissance le besoin d'avoir un point d'appui, inébranlable comme le rocher, dans le mouvement d'une société hypothétique au point de vue de leurs opinions. » M. Grün, on le voit, plaide habilement les circonstances atténuantes. Peut-être cependant chacun ne sera-t-il pas d'avis qu'il faille précisément chercher son point d'appui dans le cœur des femmes appartenant aux « amis fraternels ; » ou bien il faudrait déclarer nettement que la passion n'est justiciable que d'elle-même. En ce cas, les fraternels amis feront sagement de se défier un peu de leurs amis fraternels, et, si ces derniers ont l'avantage d'être poëtes, de s'en défier doublement.

Mais notre intention n'est pas d'écrire un sermon. Disons plutôt les inspirations que Lenau a puisées à cette source à la fois amère et vivifiante, telles que *les Tristes voies*, — *Isolement*, — *Désir*, — *Ma crainte*, — *Au vent*, — *A M.* ***, — *Ne demande pas*. — *A une amie*, — *Dédicace*, enfin, avec beaucoup d'autres encore où règne un charme profond de tristesse mélodieuse et une exquise pureté de forme, *la Soirée orageuse :*

Les sombres nuées planaient
En haut si lourdement;

(1) *Vie de Börne.*

Digitized by Google

Nous errions tristement
Çà et là dans le jardin.

Si ardente et muette, si trouble,
Et sans étoiles, était la nuit;
Si entièrement faite, ainsi que notre amour,
Pour les larmes seulement.

Et quand je dus partir
Et te dire adieu,
A tous deux je souhaitai
Au fond du cœur le trépas.

Cette période est la plus féconde dans la carrière de Lenau, qui produisit trois poëmes importants en l'espace de huit années. Le poëme de *Faust* d'abord, puis *Savonarole* et *les Albigeois*. Ce n'était pas un médiocre dessein de tenter un Faust après Gœthe, qui semblait s'en être assuré le monopole. Aussi Lenau n'a-t-il pas songé véritablement à se mesurer à ce rival. Son Faust est un Faust de fantaisie, un Faust purement *subjectif*, pour employer le vocabulaire de l'Allemagne philosophique. La légende même est abandonnée dans son dessin général, et jusqu'au canevas sur lequel Lenau a travaillé, tout reste étranger au Faust traditionnel. Lenau n'a pris dans la légende que le strict nécessaire pour justifier le titre de son œuvre, c'est-à-dire la situation morale qu'elle enveloppe en elle : le découragement dans le doute, la révolte et l'effort pour arracher à la vie, en quelque sorte par un violent assaut de ses jouissances, le secret opiniâtrément refusé aux pâles veillées du savant confiné dans sa cellule. Il n'y a donc aucune sorte de parallèle à établir entre l'œuvre gœthéenne et celle de Lenau ; elles n'ont en commun que le baptême, et ce que j'appellerais volontiers la quintessence métaphysique. Las de lui-même et de la

Digitized by Google

recherche, dont les doutes sans cesse renaissants lui dévorent le cœur, le philosophe jette son bonnet de magister par-dessus les moulins, et c'est Méphistophélès, l'éternel ricaneur et « l'éternelle négation », qui le reçoit et qui s'en affuble à sa place. « En Méphistophélès j'ai trouvé », dit-il, « un gaillard sur lequel je pourrai me décharger de toute la substance infernale qui s'est accumulée en moi. » Le Faust de Lenau est donc, si l'on veut me passer le terme, un dérivatif de l'âme. M. Grün fait cette remarque fort juste que le héros de Gœthe est l'homme, l'espèce mortelle et pourtant éternelle tout entière ; que celui de Lenau, en revanche, est la propre individualité du poëte, et qu'il représente Lenau lui-même.

D'un bout à l'autre du poëme, la vérité de cette remarque se confirme : Lenau est en dialogue avec Lenau, tantôt sous le masque de Faust, tantôt sous celui de Méphistophélès, mais au fond, c'est un drame à un seul personnage qui se joue, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de drame, à vrai dire. Si elle répond mal aux exigences de son titre, cette composition n'en offre pas moins en certaines parties, qu'il n'entre pas dans mon dessein d'analyser ici, de grandes beautés poétiques. Pour ce qui est de l'ensemble, on peut reprocher au poëte de laisser une impression analogue à celle qui viendrait d'une lanterne magique. Ce sont des ombres évoquées pour un instant dans les mystères de la chambre obscure. Incohérentes et sans aucun lien réel, les scènes ne s'agencent que par un sentiment homogène, par un même ton d'âpre mélancolie qui leur procure un fond commun. A travers les formes dénuées de substance, sous des figures indécises où manquent la chair, le relief et le mouvement, on admire la fluidité entraînante des vers, l'harmonie et la souplesse cadencée du rhythme. L'Allemagne eût compté un grand poëte de

Digitized by Google

plus, si la virilité de l'esprit avait pu se joindre ici à tant de précieuses qualités du tempérament.

Lenau était essentiellement lyrique ; en abordant l'épopée dramatique, il a méconnu la nature, la force et la réelle portée de son talent. Les poëmes postérieurs, *Savonarole* et *les Albigeois*, ne sauraient, en dépit de tant de pages éloquentes, modifier cette conviction. Très-importants au point de vue biographique, alors qu'il s'agit de retrouver dans la série des œuvres les grandes phases parcourues par l'homme intérieur, ces poëmes le sont moins quand on les compare littérairement aux créations détachées d'un cadre plus étroit, mais beaucoup mieux défini, dans lesquelles le poëte, sans nulle préoccupation de philosophie, d'histoire ni de système, a livré son âme et en a détaché, jour par jour, les feuillets palpitants sous l'émotion du moment, pour les livrer jusqu'au dernier, où s'inscrit une sombre démence, au souffle de la publicité.

Dans *Savonarole*, le sentiment religieux de l'auteur semble avoir accompli une évolution, et s'être affermi dans un repos longtemps désiré. Repos superficiel cependant, où il cherchait à se tromper lui-même. Lenau voulait se croire chrétien, et pour quelque temps il se persuada qu'il l'était. Mais il devait rester jusqu'à la fin un supplicié du doute ; ses blessures cessèrent un instant de couler, ce fut par épuisement; quand la séve rentra dans l'âme, le sang en jaillit avec une abondance nouvelle. Dans l'illusion où Lenau se complut transitoirement, il écrivait à Justinus Kerner, le 23 janvier 1837 : « J'ai bien des choses à te dire ; j'ai renvoyé le vieux démon du panthéisme d'où il était venu, c'est-à-dire au diable. J'ai passé une revue sévère dans mon cœur, et j'en ai chassé beaucoup de canailles ; j'ai remanié ce cœur, et l'ai con-

Digitized by Google

verti en un asile hospitalier pour des hôtes bons et affectueux, que tu aimes aussi et conserves précieusement en toi, et qui, *s'ils ne m'abandonnent de nouveau*, m'aideront bien à franchir le déclin qui me sépare du terme de ma destinée. Sais-tu déjà que je compose un *Savonarole?* Je me réjouis de te lire ce poëme dans ta tour, à la magique lumière des vitraux peints. Souvent je rappelle dans mon souvenir cette tour et toi-même, son cher gardien. Ah! ces carreaux peints! Rien ne me rend le moyen âge présent comme la peinture sur verre. Y a-t-il sur toute la terre une couleur plus vive et plus pénétrante que celle du vitrail peint? N'est-elle pas pour ainsi dire une couleur corporisée? et un de ces carreaux, avec son rouge ardent, ne ressemble-t-il pas au cœur transparent d'un mystique du moyen âge? » Cette veine se dessécha promptement. Le temps n'était plus où le poëte enfant sortait de confesse « pur comme un ange. » Cependant le saint pèlerinage entrepris par lui devait encore produire *les Albigeois*. Mais tandis qu'il s'occupait de cette nouvelle composition, il avait repris le chemin du scepticisme, et sans trop s'en douter encore, il revenait rapidement sur ses pas. Derrière Savonarole, commençait déjà à reparaître la face blême de Faust, derrière Faust le masque sardonique de Méphistophélès. Le mysticisme avait sensiblement perdu de son charme à ses yeux, car il écrivait alors : « Je tiens le mysticisme pour une maladie. Le mysticisme est du vertige. Sans doute, la spéculation religieuse peut atteindre à des hauteurs où, comme cela arriva à Sophie Achasmoth, les yeux lui font défaut, et où elle est dominée par un désir irrésistible de se précipiter dans l'abîme du divin; mais une telle attraction vers les profondeurs est précisément un symptôme du vertige de l'esprit, comme elle l'est de celui du corps. »

Digitized by Google

Lenau passa tout près de cet abîme sans y tomber ; un autre abîme très-voisin l'attendait.

Ceux qui ont compris les pentes qui mènent du mysticisme au sensualisme ne s'étonneront pas de voir le poëte entreprendre, après des œuvres cherchées au cœur du christianisme, une composition d'un ordre diamétralement opposé. Lenau avait osé écrire un *Faust* après Gœthe ; après Byron, il osa écrire un *Don Juan* (1). Témérité plus grande encore. Du moins, le sujet de *Faust*, si germanique dans son essence, lui restait accessible par certains côtés. Le Prométhée chrétien a des traits que tout poëte allemand pourra saisir et rendre avec vérité. Mais par où Don Juan entrera-t-il jamais dans l'esprit et dans la manière d'un poëte d'outre-Rhin ? Un Don Juan sentimental et métaphysicien, quel contre-sens! Don Juan est un type ; il est ce qu'il est, ou bien il n'est pas. Byron a buriné pour les siècles la physionomie de son héros. Il l'a faite d'un indissoluble mélange de scepticisme et de volupté ; Lenau, qui n'aurait pu le lui prédire ? devait irrémédiablement échouer dans la tentative de communiquer son souffle à une pareille figure. Mozart a fait un chef-d'œuvre ; mais le soleil de l'Italie a chanté dans son âme. Je ne suis pas certain d'ailleurs que le *Don Juan* de Mozart ne soit pas encore trop doux et trop rêveur, ni qu'il se moque suffisamment du monde et de lui-même.

Une modeste jeune fille devait, à la première rencontre, désarmer pour la vie le don Juan de Stuttgard, plus amoureux de clairs de lune que d'escalades. Lenau, nous dit-on, avait souvent proclamé, dans des cercles intimes, que

(1) Ce poëme n'a pas été entièrement achevé ; il figure au nombre des œuvres posthumes de l'auteur.

Digitized by Google

le mariage est une institution contre nature, et par conséquent *immorale*. La *Gazette d'Augsbourg* annonça un jour aux amis de Lenau, âgé alors de quarante-trois ans, que le poëte était fiancé. On apprit bientôt qu'il s'était rendu à Baden-Baden au commencement de juillet, après un nouveau séjour de quelques mois à Stuttgard, et qu'il s'y était fortement épris d'une jeune fille de Francfort, du nom de Marie B..., aperçue pour la première fois à la table d'hôte. Cette jeune fille « de pure race germanique », pour répéter les propres paroles de Lenau, simple, d'une grâce suave et d'une pureté de Madone, « belle jusqu'au fond du cœur », s'était rendue aux eaux avec son vieux père malade. Lenau tremblait de ne pas être payé de retour. Il fut bientôt rassuré, et son bonheur fit explosion. Le mariage fut décidé, il devait être prochain. Où s'établirait-on? Comment allait-on vivre? Quels ravissants projets l'on forma, et comme les cœurs qui venaient de se rencontrer escomptèrent largement un avenir qui devait sitôt se refermer sur eux, pareil à quelque vague imprévue qui les aurait submergés sans retour avec leurs rêves! On s'établirait d'abord à Baden même ou à Heidelberg, plus tard à Vienne. La fièvre, le délire s'était emparé de Lenau; il avait repris le violon, demandant à la musique, cette seconde âme de l'homme, de lui prêter la seule langue digne de l'amour, la seule capable de fournir à son inépuisable profondeur et à la profusion de ses sentiments une profondeur et une richesse d'expression équivalentes. Lenau passait des nuits entières à improviser, et ses mélodies, tantôt fougueuses et emportées, tantôt douces comme des caresses, disaient assez combien tout son être était alors imprégné de l'ivresse divine.

Cependant il fallait songer à assurer matériellement cet avenir que l'on entrevoyait si beau; les problèmes de la

Digitized by Google

vie pratique se posaient pour la première fois devant le poëte sous une forme précise et avec des exigences inévitables. Jusque-là les petites ressources de Lenau avaient pu lui suffire; elles ne suffiront plus aux nécessités premières et aux éventualités d'un ménage. La jeune fille n'apportait en dot que sa paisible beauté et son amour. Lenau, quand il ne jouait pas du violon, remplissait donc de chiffres tous les chiffons de papier qu'il trouvait sous sa main. Tout à coup le voilà parti; il se rend en hâte chez l'illustre éditeur J.-G. Cotta, et en obtient, non sans peine, en retour de l'entier abandon de ses œuvres complètes, une somme de vingt mille florins, payable en différents termes. Le poëte, dans cette convention, croyait rapporter le Pérou. Plus tard, à Vienne, des amis le rendirent attentif à un point important qu'il avait négligé : n'ayant stipulé aucun intérêt du capital, il manquait, quant au présent, d'un revenu régulier. Ces préoccupations d'argent, mêlées aux emportements de la passion, ne lui laissaient plus un instant de calme. Quand de Stuttgard il revint à Vienne, il inquiéta de nouveau ses amis par les brusques alternatives de son humeur. Sa sœur Thérèse semble avoir dès ce moment appréhendé quelque dénoûment fatal. Un dévorant souci se joignait encore à tous ces soucis et à toutes ces joies, augmentant l'exaltation de cette âme ballottée, tour à tour livrée aux plus ardents transports et au plus terrible abattement. Il s'agissait de rompre, par un franc aveu de son nouvel amour, avec la femme qui, dès longtemps, lui avait consacré sa vie et son bonheur conjugal. S'armant de résolution, il se rendit chez elle et s'ouvrit sans détours. La crise fut affreuse. « Il faut que l'un de nous deux en devienne fou ! » dit la malheureuse. Ce n'est pas cependant à Lenau qu'elle songeait.

Digitized by Google

Le 15 septembre 1844, ébranlé jusqu'au fond par cette suprême secousse, Lenau s'embarqua sur le Danube et quitta la capitale. Au début du voyage, il composa son avant-dernière poésie, *Coup d'œil dans le fleuve :*

Contemple sans bouger les flots,
Tes larmes les sillonnent,
Et vois tes pleurs gonfler les eaux
Qui vers la mer bouillonnent.

L'oubli viendra, qui sait du cœur
Fermer les plaies profondes;
Ton âme ensemble et sa douleur
S'en vont avec les ondes.

En traversant une impasse de rochers, le signal qui devait, comme d'habitude, réserver le passage fut omis, et le bateau faillit se briser contre une barque chargée de lourdes pierres de granit et marchant en sens opposé. Près de Linz on resta ensablé.

L'agitation de Lenau croissait et devenait plus inquiétante chaque jour. Dans la nuit du 10 au 11 octobre, un premier accès de rage s'empara de lui. On eut de la peine à le détourner du suicide. Le 16 du même mois, à deux heures du matin, il entra brusquement dans la chambre de son hôte Reinbeck, et divagua jusqu'au matin. C'en était fait, le tourbillon de la démence saisissait enfin cette âme depuis longtemps attirée vers lui. Le 18 octobre, Lenau s'habilla de blanc, se coucha, les mains jointes, afin, disait-il, d'attendre la mort. Ce jour-là, il rédigea également son testament, mais il le changea et le déchira de nouveau. La mort ne venait pas; il demanda de l'acide prussique, et tenta même de s'étrangler avec son mouchoir. On le saigna le 19. Il regarda couler son sang avec

Digitized by Google

complaisance : « Il ressemble à une source alpestre, dit-il, n'est-ce pas le sang d'un homme sain ? » Et sur la réflexion du barbier-chirurgien qu'il ressemblait au sang «d'un cerf traqué », il répéta plusieurs fois avec satisfaction : « Mais je suis, moi aussi, un cerf traqué. » Le 20, échappant à la surveillance du gardien, qu'il avait prié de lui chercher un verre d'eau, il se précipita non vêtu par la fenêtre de son rez-de-chaussée, en criant avec force : « Révolte ! liberté ! au feu ! au secours ! » On le ramena ; il avait fait plus de cent pas dans la rue. La nuit, il poussait des cris sinistres qui jetaient l'épouvante dans le cœur des passants : « Debout ! debout, Lenau ! Lenau ! » Un jour, il montra ses deux pieds à son gardien : « Celui-ci, dit-il, appartient à Vienne, cet autre à Francfort. »

La fiancée de Lenau était arrivé à Stuttgard avec sa mère. Les médecins lui défendirent de voir le malade; elle resta, le cœur brisé, dans son voisinage. Le mal empirait ; il fallut se décider à transporter le malheureux dans un hospice d'aliénés. Cela eut lieu le 22 octobre. Toute l'Allemagne apprit alors que le poëte Lenau était devenu fou. « De tous côtés, dit M. Grün, arrivaient les témoignages de la plus chaleureuse sympathie, de la crainte la plus affectueuse, les offres les plus nobles et les plus délicates. »

Lenau avait eu, semblerait-il, en ses plus mauvais jours, quelque pressentiment de la manière dont il devait finir. A son ami le docteur Gœrgen, qui l'invitait un jour à visiter l'établissement de fous qu'il dirigeait à Dœbling, il doit avoir répondu, en repoussant cette offre avec une certaine obstination : « Vous m'y posséderez d'ailleurs également quelque jour. » Justinus Kerner avait aussi recueilli de sa bouche ces paroles trop significatives : « Oui, frère, je porte en moi tout un nid de jeunes fantômes; si

Digitized by Google

la couvée s'envole quelque jour et se met à voltiger autour de ma tête, comme font au printemps les chauves-souris autour du chêne creux où elles ont été fourrées l'hiver, certes ce sera alors une étrange histoire. » A un autre de ses amis il disait : « Tu connais l'histoire de Phaéton, et des chevaux du Soleil emportés avec lui. Nous autres poëtes, nous sommes tous de la race de ces cochers fantastiques, et très-aisément nous pourrons être traînés quelque jour par nos propres pensées. »

Il avait des intervalles lucides. Le 29, avec la visite de ses amis de Stuttgard, il reçut celle de son plus proche parent, auquel il adressa ces curieuses paroles : « Il y a une région des nerfs qui devrait toujours rester intacte; malheur à celui qui trouble et irrite ces profondeurs, où devraient toujours régner le silence et le repos; moi pourtant je l'ai osé ! »

Durant quatre mois, Lenau fut dans un état alternatif de lucidité et de démence; la folie montait et s'abaissait, laissant la raison à sec durant un intervalle, l'entraînant de nouveau, avec son retour, dans l'immensité ténébreuse où elle allait se perdre. Un dernier espoir restait aux amis de l'infortuné, c'était le retour dans la patrie. Avec des précautions extrêmes et la plus affectueuse vigilance, on parvint à effectuer le voyage. Lenau toucha de nouveau le sol natal, le 16 mai 1846. Sa sœur Thérèse l'attendait à l'arrivée du bateau à vapeur. Il fut transporté immédiatement dans cet établissement du docteur Gœrgen, à Oberdœbling, où il avait prédit qu'on le conduirait un jour. Mais le terme approchait, et déjà les tentatives combinées de l'art et de l'amitié devenaient superflues. La folie aiguë s'était peu à peu convertie en un sombre idiotisme. Cependant cet état de torpeur horrible dura trois années encore ! Lenau ne pouvait pas mourir. Il ne sortait plus

Digitized by Google

de ses lèvres qu'un murmure confus. « Le pauvre Niembsch est bien malheureux ! » Ce furent les dernières paroles intelligibles qu'il prononça. Enfin, le 22 août 1850, à six heures du matin, il expira, et le rideau de la mort couvrit ce drame navrant. La mort est douce aux affligés.

Le 24 août, à six heures du soir, on enterra le poëte dans le cimetière du village de Weidling, où sa sœur Thérèse possédait une petite maison de campagne. Lenau lui avait dit un jour, en désignant du doigt l'humble cimetière de campagne : « C'est là que je voudrais reposer. » Avec lui s'éteignit la descendance mâle de la famille; mais le nom de ses aïeux vivra par lui dans les annales littéraires de l'Allemagne et dans la sympathie des cœurs compatissants.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

De l'Esprit français et de l'Esprit allemand..... 1

Gothold-Ephraïm Lessing..... 29

Etude sur Gœthe..... 79

J. Bernard Basedow. — Henri Pestalozzi. — M. de Fellenberg 137

Arthur Schopenhauer et sa philosophie 201

Dieu dans l'histoire, ou le Progrès de la croyance en un ordre moral dans l'univers..... 243

Nicolas Lenau 271

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Ce, rue du Bac, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT DU CATALOGUE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Rue de Grammont, 13, à Paris

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie

ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

MAISON DE COMMISSION

SEPTEMBRE 1864

Les Ouvrages annoncés sur ce Catalogue sont expédiés *franco* contre envoi du prix en un mandat sur la poste ou en timbres-poste.

PARIS

13, — RUE DE GRAMMONT, — 13

Ce Catalogue annule les précédents

Digitized by Google

HISTOIRE

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS.

FORMAT IN-8 A 5 FRANCS LE VOLUME.

Bancroft (G.). — Histoire des Etats-Unis d'Amérique. 9 vol. in-8. . . . 45 »
Buckle. — Histoire de la Civilisation en Angleterre. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
Max Duncker. — Histoire de l'Antiquité. 8 vol. in-8. . . . . 40 »
Gervinus. — Introduction à l'Histoire du XIXe siècle. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
— Histoire du XIXe siècle depuis les traités de Vienne. 16 vol. in-8. 80 »
Grote (G.). — Histoire de la Grèce. 15 vol. in-8, avec cartes . . . . . 75 »
Herder. — Philosophie de l'histoire de l'Humanité. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
Irving (W.) — Histoire et légende de la Conquête de Grenade. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
— Vie, voyages et mort de Christophe Colomb. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
Merivale. — Histoire des Romains sous l'Empire. (En préparation.)
Mommsen (Th.). — Histoire romaine. 7 vol. in-8. . . . . 35 »
Motley (J.-L.). — La révolution des Pays-Bas au XVIe siècle, histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. 4 vol. in-8. . . 20 »
— Histoire de la République Batave, depuis la mort de Guillaume le Taciturne. 4 vol. in-8. . . . . 20 »
Prescott (W.-H.) — Œuvres complètes. 17 volumes, comprenant les ouvrages suivants :
— Histoire du règne de Philippe II. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
— Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle. 4 vol. in-8. . . . . 20 »
— Histoire de la conquête du Pérou. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
— Histoire de la conquête du Mexique. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
— Essais et mélanges historiques et littéraires. 2 vol. in-8. . . . . 10 »
Peel (Sir Robert.) — Mémoires. 2 vol. in-8. . . . . 10 »

Adair (sir R.). — Mémoires historiques relatifs à une mission à la cour de Vienne en 1806. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
Altmeyer (J.-J.). — Précis de l'histoire du Brabant. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
— Résumé de l'histoire moderne. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Les Gueux de mer et la prise de la Brille (1568 1572), 1 vol. in-18 . . . . . 2 »
Apologie de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, précédée d'une introduction par A. Lacroix. 1 vol in-12. . . . . 5 »
Arrivabene (Comte Jean). — D'une époque de ma vie (1820-1822). Mes mémoires, documents sur la révolution en Italie, suivis de six lettres inédites de Silvio Pellico; traduction sur le manuscrit original par Salvador Morhange. 1 vol. format Charpentier. . . . . 3 »
Bancroft (George). — Histoire des États-Unis depuis la découverte du continent américain; traduit de l'anglais par Mlle Isabelle Gatti de Gamond. 9 vol. in-8o. Le volume . . . . . 5 »
Bianchi Giovani (A.). — Biographie de fra Paolo Sarpi, théologien et consulteur d'État de la république de Venise; traduit sur la seconde édition, par M. L. van Nieuwkercke. 2 vol. in-12. . . . . 7 »
Borgnet (Adolphe). — Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle. 2 vol. in-8o. 2e édit., revue et augmentée. . . . . 10 »
Bougeart (Alfred). — Danton, documents authentiques pour servir à l'histoire de la révolution française. 1 fort vol. in-8o. 7 50
— Marat ou l'Ami du peuple. 2 vol. in-8o. 10
Belliard (le général). — Mémoires, écrits par lui-même. 3 vol. in-18. . 3 »
Bourrienne. — Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. 10 vol. in-18. . . . . 10 »
Brissot de Warville. — Mémoires sur la Révolution française. 3 vol. in-18. 3 »

A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie.

Digitized by Google

Chateaubriand (De). — Congrès de Vérone. — Guerre d'Espagne. 2 vol. in-18. . . . . 2 »
— Études ou Discours historiques sur la chute de l'empire romain, la naissance et les progrès du christianisme, et l'invasion des barbares, suivis d'une analyse raisonnée de l'Histoire de France. 4 vol. in-18. . . . . 4 »
— De la Liberté de la presse. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Le même ouvrage. 1 vol. in-32. . . . . 1 »
— Vie de Rancé. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Essai sur les révolutions. 2 vol in-32. . . . . 1 »
— Mélanges politiques. 2 vol. in-32. . . . . 1 »
— Opinions et Discours. 1 vol. in-32. . . . . 1 »
— Polémique. 1 vol. . . . . 1 »
Chauffour-Kestner (Victor). — M. Thiers historien. Notes sur l'Histoire du Consulat et de l'Empire. Brochure in-8° 1 50
Delepierre. — La Belgique illustrée par les sciences, les arts et les lettres. 1 vol. in-8. . . . . 4 »
— Coup d'œil sur l'histoire de la législation des céréales en Angleterre. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
Delepierre (J.-O.) et **Perneel** (J.). — Histoire du règne de Charles le Bon. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
Dumouriez (le général). — Mémoires et correspondance inédits. 2 vol. in-18. . . . . 2 »
Eyma (Xavier). — La république américaine. Ses institutions; ses hommes. 2 vol. in-8°. . . . . 12 »
— Les trente-quatre étoiles de l'Union américaine. Histoire des États et des Territoires. 2 vol. in-8°. . . . . 12 »
— Légendes du nouveau monde. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »
Gachard. — Documents concernant les troubles de la Belgique sous l'empereur Charles VI. 2 vol. in-8. . . . . 10 »
— Notice sur les archives de la ville de Malines. In-8. . . . . » 50
Garrido (F.). — L'Espagne contemporaine. 1 vol. in-8°. 7 50
Gervinus (G.-G.). — Introduction à l'Histoire du XIXe siècle; traduit de l'allemand par Fr. Van Meenen. 1. vol. in-8° . . . . . 3 »
Goblet d'Alviella (lieutenant général, comte). — Des cinq grandes puissances de l'Europe dans leurs rapports politiques et militaires avec la Belgique. 1 vol. in-8°. . . . . 5 »
— Mémoires historiques. Dix-huit mois de politique et de négociations se rattachant à la première atteinte portée aux traités de 1815. 2 vol. in-8 . . . . . 12 »
Goldsmith (docteur). — Abrégé de l'histoire romaine; traduit de l'anglais. 8e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . 1 »
Herder (J.-G.). — Philosophie de l'Histoire de l'humanité; traduction de l'allemand, par Emile Tandel. 3 vol. in-8°. . . . . 15 »
Histoire de la Néerlande. 1 vol. in-32 illustré. . . . . 1 »
Irving (W.). — Vie et voyages de Christophe Colomb. Traduit par G. Renson. 3 vol. in-8°. . . . . 15 »
— Légendes et histoire de la conquête de Grenade. Traduction de X. Eyma. 3 vol. in-8°. . . . . 15 »
Juste (Théodore). — Les Pays-Bas au XVIe siècle ; le comte d'Egmont et le comte de Horne. 1 beau vol. in-8°. 7 50
— Les Pays-Bas au XVIe siècle. Vie de Marnix de Sainte-Aldegonde, tirée des papiers d'État et de documents inédits. 1 vol. in-8°. . 4 »
— Histoire du Congrès national de Belgique ou de la fondation de la monarchie belge. 2 beaux et forts vol. Charpentier. Nouvelle édition soigneusement revue. . . . . 7 »
— Les Pays-Bas sous Charles-Quint. La vie de Marie de Hongrie, tirée des papiers d'État. 2e édit. 1 vol. Charpentier. 3 50
— Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy. 1 vol. in-12. . . . . 1 »

Digitized by Google

Juste (Théodore). — Souvenirs diplomatiques du XVIIIe siècle. Le comte de Mercy-Argenteau. 1 vol. Charpentier. 3 50
— Histoire du règne de l'empereur Joseph II et de la révolution belge de 1790. 3 vol. in-12. . . . . 9 »
— Histoire populaire de la Révolution française. 1 vol. in-18. . . . 1 »
— Histoire populaire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. 1 vol. in-18 . . . . . 1 »

Kienckе. — Le Panthéon du XIXe siècle. Vie d'Alexandre de Humboldt. Traduit de l'allemand par Burgkly. 1 vol. Charpentier. 3 50

Koch (De).— Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie; augmentée et continuée jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815, par F. Schœll. 4 vol. gr. in-8, à 2 col. . . . . 48 »

Labarre (L.). — Éphémérides nationales. 1 vol. in-18. . . . . 2 »

Lacroix (A.) et **Van Meenen** (Fr.). — Notices historique et bibliographique sur Philippe de Marnix, avec portrait. 1 vol. in-8. . . . . 1 60

Lamarque (le général). — Mémoires et souvenirs. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

La Fayette. — Mémoires. 2 vol. gr. in-8 à deux col.. . . . . 10 »

Lanfrey (P.). — Histoire politique des papes. 1 v. gr. in-18. . . . . 4 »

Laurent (Fr.), professeur à l'Université de Gand. — Études sur l'histoire de l'humanité. — Histoire du droit des gens et des relations internationales.

La seconde édition des premiers volumes de cet important ouvrage a paru. Chaque volume format in-8 est du prix de 7 50.

Tome Ier, l'Orient, 2e édition. — Tome II, la Grèce, 2e édition. — Tome III, Rome, 2e édition. — Tome IV, le Christianisme, 2e édition. — Tome V, les Barbares et le catholicisme, 2e édition. — Tome VI, l'Empire et la papauté. — Tome VII, l'Eglise et la féodalité. — Tome VIII, la Réforme. — Tome IX, les Guerres de religion. — L'ouvrage complet s'étendra jusqu'à la Révolution française; le manuscrit est achevé par l'auteur et les volumes nouveaux sont en préparation.

— L'Église et l'État en Europe pendant la Révolution française. — 1 fort volume grand in-8 . . . . . 7 50

Laurent (F.) — *Van Espen.* Etude historique sur l'Eglise et l'État en Belgique. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
— Etudes sur l'histoire de l'humanité, tome X, Les Nationalités. 1 vol. in-8. (En préparation.). 7 50
—L'Église et l'État.—1re partie. Le moyen âge.—2e partie. La Réforme. — 3e partie. La Révolution. — Seconde édition, revue et augmentée de cet ouvrage. — 2 vol. in-8. — (Ces derniers ouvrages sont sous presse.) — Le volume. 7 50

Lenfant (le père), confesseur de Louis XVI. — Mémoires. 2 vol. in-18. . 2 »

Louis XVIII. — Sa Correspondance privée et inédite, pendant son séjour en Angleterre. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
— Mémoires, publiés et recueillis par le duc D···. 12 vol. in-18. . . 18 »

Loeb (Le docteur Henri).— Catéchisme israélite, à l'usage des écoles du culte israélite. 1 vol. in-12. . . . . 2 »
— Histoire sainte, ou Histoire des Israélites depuis la création jusqu'à la destruction de Jérusalem. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
— Le même ouvrage. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

Marnix (Philippe de). — Le tableau des différends de la religion. 4 vol. in-8. . . . . 16 »
— De Bijenkorf (La ruche à miel de l'Eglise romaine). 2 vol. in-8. . 7 »
— Les Écrits politiques et historiques. 1 vol. in-8. . . . . 4 »
— La Correspondance et les mélanges. 1 vol. in-8. . . . . 5 »

Maurel (Jules). — Essai sur l'histoire et sur la biographie du duc de Wellington. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 2 50

Digitized by Google

Mommsen (Th.). — Histoire romaine; traduit de l'allemand par E. de Guerle. 7 vol. in-8. Prix du volume . . . . . 5 »

Motley (J.-L.) — Fondation de la république des Provinces-Unies. — La révolution des Pays-Bas au XVIe siècle; traduit de l'anglais par G. Jottrand et A. Lacroix. 4 vol. . . . . 20 »

— Histoire de la République Batave, depuis la mort de Guillaume le Taciturne. 4 vol. in-8, à 5 fr. le vol.

Ney (maréchal). — Mémoires, publiés par sa famille. 2 vol. in-18. . . . 2 »

Pasquini (J.-N.). — Histoire de la ville d'Ostende et du port, précédée d'une notice des révolutions physiques de la côte de Flandre tirée de M. Belpaire. 1 vol. in-8. Bruxelles. 7 50

Mémoires de sir Robert Peel, traduction par Emile de Laveleye. 2 vol. in-8. 10 »

Petrucelli della Gattina (Fr.).— Histoire diplomatique des conclaves, depuis Martin V jusqu'à Pie IX. 4 vol. in-8. Le volume . . . . . 6 »

Potter (De).—Vie de Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et Prato, réformateur du catholicisme en Toscane, composée sur le manuscrit autographe de ce prélat. 3 vol. in-18. . . . . 6 «

Potvin (Ch.). — Albert et Isabelle. Fragments sur leur règne. 1 vol. in-8. . . . . 3 50

Prescott (W.-H.). — Histoire du règne de Philippe II; traduit de l'anglais par G. Renson et P. Ithier. 5 beaux vol. in-8. . . . . 25 »

— Histoire de la conquête du Pérou. 3 vol. in-8. . . . . 15 »

— Histoire de la conquête du Mexique. 3 vol. in-8. . . . . 15 »

— Histoire de Ferdinand et d'Isabelle. 4 vol. in-8. . . . . 20 »

— Essais et mélanges historiques et littéraires. 2 vol. in-8. . . . . 10 »

— Don Carlos. Sa vie et sa mort. 1 vol. in-8. . . . . 2 »

— Vie de Charles-Quint à Yuste. 1 vol. in-8. . . . . 2 50

— Christophe Colomb. 1 vol. in-8. . . . . 1 50

Roland (madame). — Lettres autographes adressées à Bancal des Issarts. 1 vol. in-18 . . . . . 1 »

Rodenbach (C.).—Épisodes de la révolution dans les Flandres. 1 v. in-18. 1 »

Schayes (A.-G.-B.). — Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine. 2 vol. in-8. . . . . 10 »

Sosset (J.). — Biographies à l'usage des écoles moyennes. Première partie destinée à la première année d'études. 2e édition. 1 vol. in-12. . 1 »

— Deuxième partie, 2e édition, destinée à la deuxième année d'études. . . . . 1 »

Van Bruyssel (E.). — Histoire politique de l'Escaut. 1 vol. Charpentier. 3 50

Vandervynct.—Histoire des troubles des Pays-Bas sous Philippe II. 4 vol. in-8. . . . . 10 »

Van Halen (Don Juan).— Mémoires. 2 vol. in-8. . . . . 6 »

— Pour faire suite à ces Mémoires : Les quatre journées de Bruxelles. 1 vol. in-8. . . . . 1 »

Villiaumé (N.). — Histoire de la Révolution française (1789), nouvelle édition revue et augmentée de documents inédits et inconnus. 3 vol. in-8. 15 »

— Histoire de Jeanne Darc et réfutation des diverses erreurs publiées jusqu'aujourd'hui. 3e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 50

Weber (Georges). — Histoire universelle. Traduit de l'allemand sur la 9e édition, par Jules Guilliaume. 10 vol. in-12.

— Peuples orientaux. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

— Histoire grecque. 1 vol. 3 50

— Histoire romaine. 1 vol. 3 50

— Histoire du moyen âge. 2 vol. . . . . 7 »

White (Charles).— Révolution belge de 1830. 3 vol. in-18. . . . . 3 »

Wouters. — Histoire chronologique de la République et de l'Empire (1789 à 1815), suivie des Annales napoléoniennes depuis 1815. 1 vol. in-8, cartes et plans. . . . . 10 »

Digitized by Google

PHILOSOPHIE & RELIGION

Brigham (Amariah). — Remarques sur l'influence de la culture de l'esprit et de l'excitation mentale sur la santé. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Brougham (lord Henri). — Discours sur la théologie naturelle, indiquant la nature de son évidence et les avantages de son étude; trad. de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Crets (M.). — Un visionnaire humanitaire ou essai de la position du problème humain. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

Feuerbach (L.). — La Religion. Traduction de Joseph Roy. 1 vol. in-8. . 5 »

— Essence du christianisme. Traduction de Joseph Roy. 1 vol. in-8. . 5 »

D'Héricourt (Mme Jenny-P.).— La femme affranchie, réponse à MM. Michelet, Proudhon, E. de Girardin, A. Comte et autres novateurs modernes. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »

Gruyer (L.-A.). —De la liberté physique et morale. In-8. . . . . 2 »

— Tablettes philosophiques. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Gioberti (Vincent).—Essai sur le beau, ou Éléments de philosophie esthétique, trad. de l'italien par Joseph Bertinatti, docteur en droit. 1 v. in-8. 7 »

— Lettre sur les doctrines philosophiques et politiques de M. de Lamennais. 1 vol. in-18. . . . . 1 50

Larroque (Patrice).— Examen critique des doctrines de la religion chrétienne. 2e édition. 2 vol. in-8. . . . . 15 »

— 3e édit. 2 vol. in-8° (sans annotations). . . . . 10 »

— Rénovation religieuse. 2e édition augmentée. 1 vol. in-8. . . . . 7 »

— 3e édit. in-8°. . . . . 5 »

— De l'esclavage chez les nations chrétiennes. 2e édit. 1 vol. in-18. . 2 50

Poulin (P.).—Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que Dieu? Solution scientifique du problème religieux. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

Renand (P.). Christianisme et paganisme. Identité de leurs origines ou nouvelle symbolique. 1 vol. in-8. . . . . 6 »

Saint-Simon (C.-H. de). — Œuvres choisies, précédées d'un Essai sur sa doctrine, avec portrait et lithographie. 3 vol. Charpentier. 10 50

Strauss (Docteur David-Frédéric). — Vie de Jésus à l'usage du peuple; traduction de l'allemand par A. Nefftzer. 2 vol. in-8. . . . . 15 »

Stap (A.). —Études historiques et critiques sur les origines du christianisme. 1 vol. format Charp. 3 50

Voituron (Paul). — Recherches philosophiques sur les principes de la science du Beau. Ouvrage couronné. 2 forts vol. in-8. . . . . 12 »

— Études philosophiques et littéraires sur les Misérables. 1 vol. in-12. 2 »

VOYAGES

Baedeker.—Paris. Guide pratique du voyageur, accompagné d'un plan général de Paris et de 6 cartes. 1 vol. élégamment cartonné de 240 pages in-18. . . . . 4 »

Barth (Docteur H.).— Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale; traduit de l'allemand par Paul Ithier. 4 beaux et forts vol. in-8, avec carte et grav. . . . . 24 »

Du Bosch (A.-J.).— La Chine contemporaine, d'après les travaux les plus récents; traduction de l'allemand. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »

Considerant (N.). — Un couronnement à Kœnigsberg; Stuttgard et Weymar, souvenirs de voyage. 1 vol. in-12. . . . . 1 50

Froebel (Julius). — A travers l'Amérique; traduction de l'allemand par Émile Tandel. 3 beaux vol. Charpentier. 10 50

Grun (Ch.). — L'Italie en 1861. Politique, littérature, biographie, beaux-arts. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »

Passmore. — Guide à Londres.— A trip to London.— Guide du voyageur à Londres. — Sous forme de manuel de conversation anglaise et française, servant en même temps à apprendre la langue anglaise. 1 vol. in-32 avec plan de Londres. . . . . 5 »

A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie,

Digitized by Google

Roelan (Édouard). — Guide de poche. Voyage circulaire. Excursions en Belgique, en France et en Allemagne. De Bruxelles à Bruxelles, par Paris, Nancy, Strasbourg, Baden-Baden, Carlsruhe, Heidelberg, la Bergstrasse, Francfort (Wiesbaden), les bords du Rhin : Mayence, Coblence, Bonn et Cologne; Aix-la-Chapelle et Liége. Excursions à Hombourg, à Wiesbaden, à Ems, à Spa et dans les vallées de la Murg, de l'Ahr, etc., etc. 1 vol. in-32. . . . . 1 »

Siret (Ad.). — Manuels du Touriste et du Curieux. I. La ville de Gand. 1 vol. in-12, avec cartes et plans.

Verhaeghe (L). — Autour de la Sicile. 1861-1863. 1 vol. in-18. . . . . 2 »

POLITIQUE, DROIT, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCES

Addison. — Episodes des cours d'assises. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Ancillon. — Du juste-milieu, ou des Rapprochements des extrêmes dans les opinions. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

Animaux domestiques. — Traduit de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de gravures. 1 »

Animaux sauvages. — Traduit de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de gravures. 1 »

Annales de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales, première session. Congrès de Bruxelles. 5 liv. in-8. . . . . 10 »

— Deuxième session. Congrès de Gand. 5 livraisons in-8. à 4 fr. chacune. On peut les obtenir séparément. . . . . 20 »

Belgique (La) **jugée par l'Angleterre**, extrait de la « Quarterly Review. » Traduction autorisée. 1 vol. in-12. . . . . » 75

Bibliothèque du peuple et des écoles. Notions élémentaires d'astronomie, broch. in-18. . . . . » 30

— Notions préliminaires à l'étude des sciences. . . . . » 30

Boétie (De la). — De la servitude volontaire (1548), préface de F. de Lamennais. 1 vol. in-32. . . . . 1 »

Boichot. Petit traité de connaissances à l'usage de tous. 1 vol. in-12, avec de nombreuses gravures sur bois. . . . . 3 »

— Instruction populaire. Notions sur l'astronomie. 1 vol. in-12 avec figures. 1 25

Brasseur (H.). Manuel d'économie politique. 2 vol. gr. in-8. . . . . 15 »

Burggraeve (Ad.). — Etudes sur André Vésale. 1 vol. in-8. . . . . 6 »

Cauchy P.-F.). — Principes généraux de chimie inorganique. 1 v. in-8. 3 »

Clark (James). — Traité de la consomption pulmonaire, comprenant des recherches sur les causes, la nature et le traitement des maladies tuberculeuses et scrofuleuses en général. 1 vol. in-8. . . . . 2 »

Combe (George). — Traité complet de phrénologie, traduit de l'anglais par le docteur Lebeau, médecin du roi. 2 vol. in-8, avec grav. sur bois et lithographies. . . . . 8 »

— Nouveau manuel de phrénologie. Un vol. in-18, avec planches. . . 1 »

Collection d'autographes et de fac-simile de personnages de la Révolution française, suivie d'autographes de quelques célébrités de la révolution brabançonne. 1 vol. in-8, contenant 100 autographes environ. . . . . 6 »

Considérant (N.). Du travail des enfants dans les manufactures et dans les ateliers de la petite industrie. 1 vol. in-8. . . . . 1 »

Cruysmans (Fl.). Des droits et obligations des armateurs vis-à-vis des assureurs sur corps. 1 vol. in-8. . . . . 2 50

— Des risques de guerre au point de vue de la police d'assurance maritime et des usages d'Anvers. 1 vol. in-8. . . . . 3 »

Cuvier (le baron Georges). — Histoire des progrès des sciences naturelles, depuis 1789 jusqu'à ce jour. 2 vol. in-8. . . . . 3 »

— Leçons d'anatomie comparée, recueillies et publiées par Duméril. 3 vol. gr. in-8. . . . . 8 »

Digitized by Google

Cuvier (le baron Georges).—Le Règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux, et introduction à l'anatomie comparée. 3 vol. gr. in-8, avec fig. 10 »

Dereyer (F.-J.). Économie à l'usage de tout le monde. 1 vol. in-12. . . . 2 50

Ducpétiaux (Ed.). — De la condition physique et morale des jeunes ouvriers et des moyens de l'améliorer. 2 vol. in-8. . . . . 6 »

— De l'état de l'instruction primaire et populaire en Belgique, comparé avec celui de l'instruction en Allemagne, en Prusse, en Suisse, en France, en Hollande et aux États-Unis. 2 vol. in-18. 2 «

— Des progrès et de l'état actuel de la réforme pénitentiaire et des institutions préventives aux États-Unis, en France, en Suisse, en Angleterre et en Belgique. 3 vol. in-18 avec planches. . . . . 6 »

Findel (J.-G.). Histoire de la Franc-Maçonnerie, depuis son origine jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8. (Sous presse.)

Fisco (E.) **et Van der Straeten** (J.). Institutions et taxes locales du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande. 2e édition, revue, augmentée et mise au courant jusqu'au 1er octobre 1862. 1 vol. in-8. . . . 7 50

Gachard. — Précis du régime municipal en Belgique, avant 1794. 1 vol. in-8. . . . . 2 »

Giron (A.). Essai sur le droit communal de la Belgique. 1 vol. in-8. . . . 4 »

Le Hardy de Beaulieu (Ch.). Traité élémentaire d'économie politique. 1 vol. Charpentier de 384 pages. . . . . 4 »

— Considérations sur les relations commerciales entre la Belgique et l'Espagne dans le présent et dans l'avenir. 1 vol. in-8 de 108 pag. 1 50

— Du salaire. Exposé des lois économiques qui régissent la rémunération du travail et des causes qui modifient l'action de ces lois. 1 vol. in-12. . . . . 2 50

— Le Catéchisme de la mère. 1 vol. in-12, avec de nombreuses fig. . 2 50

— Causeries agricoles. Applications de l'économie politique, de la géologie et de la chimie à l'agriculture. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Honsebrouck (Van).—Traitement des maladies par l'eau froide. 1 vol. in-18. 1 »

Hubner (Otto). Petit manuel populaire d'économie politique. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Ch. Le Hardy de Beaulieu, économiste. 1 vol. in 18 (2e édition). . . . . 1 «

Humboldt (A.). Résumé du Cosmos. 1 vol. in-18. . . . . » 75

Ignotus (Dr). Petit traité de la machine humaine. 1 vol. Charpentier, avec figures. 3 50

Jacobus (Dom). Le livre de la nationalité belge. 1 vol. in-18. . . . . 2 »

— L'Europe et la nationalité belge. 1 vol. in-18. . . . . 2 50

Lalande (Jérôme de).—Tables de Logarithmes, étendues à sept décimales par F.-C. Marie, précédées de plusieurs tables contenant les bases des calculs les plus usuels, par Ch.-E. Guillery. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

Larroque (Patrice). De la guerre et des armées permanentes. 1 vol. in-8. 5 »

— 2e édit. in-18. . . . . 3 50

Laveleye (Émile de). Questions contemporaines. 1 vol. gr. in-18. . . . 3 50

— Essai sur l'économie rurale de la Belgique. 2e éd. 1 vol. in-18. 3 50

— Économie rurale de la Suisse, la Hollande et l'Italie. 1 vol. format Charpentier. (Sous presse.) 3 50

— L'enseignement obligatoire. In-12. . . . . » 75

Le Hon. Périodicité des grands déluges, résultant du mouvement graduel de la ligne des apsides de la terre, théorie prouvée par les faits géologiques. 1 vol. in-8, 2e édition, revue, augmentée et enrichie de deux cartes. . . . . 3 »

Lestgarens (J.). La situation économique et industrielle de l'Espagne en 1860. 1 vol. in-8. . . . . 1 25

Liebig (Baron Justus de). Lettres sur l'agriculture moderne, traduites de l'allemand par le docteur Théodore Swarts, préparateur des cours de chimie générale à l'Université de Gand. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Digitized by Google

Lindley (John). — Esquisses des premiers principes d'horticulture. Ouvrage traduit de l'anglais et augmenté par Ch. Morren. 1 vol. in-18. . 2 »
Ludwigh (Jean). La Hongrie politique et religieuse. 1 vol. Charpentier. 3 50
— Nouvelle page de l'histoire des Habsbourg. In-18. . . . . » 75
— La Hongrie et la germanisation autrichienne. In-18. . . . . 1 »
— La liberté religieuse et le protestantisme en Hongrie. In-18. . . . 1 25
— La Hongrie devant l'Europe : les institutions nationales et constitutionnelles de la Hongrie et leur violation. In-18. . . . . 2 »
— La Hongrie et les Slaves. 1 25
— François-Joseph, empereur d'Autriche, peut-il être couronné roi de Hongrie? In-18. . . . . 1 »
— Qui payera les dettes de l'Autriche? In-18. . . . . 1 50
— La diète de Hongrie et l'empire d'Autriche, contenant l'adresse de M. Deak. In-18. . . . . 2 »
— L'Autriche despotique et la Hongrie constitutionnelle, avec l'ultimatum de la diète de Hongrie. . . . . 2 »
Macnish (Robert). — Introduction à l'étude de la phrénologie, par demandes et par réponses. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
Malaise (L.). — Clinique homœopathique. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
Maynz (Ch.). Éléments de droit romain. 2 vol. in-8. . . . . 16 »
— Le droit héréditaire et le droit de famille. 3e volume des Éléments. 8 »
— Traité des obligations en droit romain. 1 vol. in-8. . . . . 9 »
Mitscherlich. — Éléments de chimie; traduit de l'allemand par Valérius. 3 vol. in-8. . . . . 9 »
Molinari (G. de). — Les révolutions et le despotisme envisagés au point de vue des intérêts matériels. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Questions d'économie politique et de droit public. 2 beaux vol. in-8. . . . . 10 »
— Lettres sur la Russie. 1 vol. format Charpentier de 418 pages. . . 4 »
— Cours d'économie politique, professé au Musée royal de l'industrie belge. 2 forts vol. in-8 (2e édition) . . . . . 15 »
Monckhoven. Traité général de photographie, contenant tous les procédés connus jusqu'à ce jour, suivi de la théorie de la photographie et de son application aux sciences d'observation. 4e édition, entièrement refondue avec 253 figures intercalées dans le texte. 1 vol. in-8. . . . 10 »
Omalius d'Halloy (J.-J. d'). Abrégé de géologie. Nouvelle édition. In-8 avec nombreuses figures dans le texte. . . . . 10 »
Pessard (H.) **et Duvernoy** (C.). L'année parlementaire. Première année, 1864. 1 fort vol. in-18 de 400 pages, contenant un résumé historique des actes du Sénat et du Corps législatif français.
Philips (Ch). — Amputation dans la contiguïté des membres. 1 vol. in-8, avec 16 planches. . . . . 3 »
— Du strabisme. 1 vol. in-18. . . . . » 50
Rau (Ch.-H.). — Traité d'économie nationale; traduit de l'allemand par Fréd. de Kemmeter. 1 vol. in-8. . . . . 8 »
Reyntjens (N.). — L'enseignement primaire et professionnel en Angleterre et en Irlande. 1 vol. in-8. . . . . 6 »
Rodenbach (Alex.). — Coup d'œil d'un aveugle sur les sourds-muets. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
Say (Jean-Baptiste). — Catéchisme d'économie politique. 1 vol. in-18. 2 »
— Cours complet d'économie politique, augmenté des Mélanges et correspondance d'Économie politique, de la Bibliographie raisonnée de l'Économie politique, par A. Blanqui, et précédé d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Say, par Charles Comte, son gendre. 1 gros vol. grand in-8, à deux colonnes. . . . . 12 »
Sève (Ed.). Le nord industriel et commercial. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
Thielens (A.). Flore médicale belge. 1 vol. in-12. . . . . »

Digitized by Google

Université libre de Bruxelles (L'). Statuts, discours, rapports, documents divers, programme des études, liste des professeurs, biographie, bibliographie. 1 fort vol. de 500 pages in-12. . . . . 5 »

Van Bruyssel (Ernest). Histoire du commerce et de la marine en Belgique. 3 vol. in-8. . . . . 18 »

— Histoire politique de l'Escaut. 1 vol. Charpentier. 3 50

Van den Broeck. — Hygiène des mineurs et des ouvriers d'usines métallurgiques, suivie de l'exposé des moyens propres à les secourir en cas d'accident. 1 vol. in-8. . . . . 5 »

Villiaumé (N.) Nouveau traité d'économie politique, 2e édition fort augmentée. 2 vol. in-8. . . . . 15 »

— L'Esprit de la guerre. Principes nouveaux du droit des gens, de la science militaire et des guerres civiles. 2e édition. 1 beau volume in-8. . . . . 7 50

Waelbroeck (C.-F.), professeur à l'Université, avocat à la cour d'appel de Gand. Cours de droit industriel. 3 vol. in-8. . . . . 18 »

LITTÉRATURE & BEAUX - ARTS

Ainsworth (Harrison). — Guy Fawkes, ou la Conspiration des poudres. 2 vol. . . . . 1 »

Andrieux. — Poésies. 1 vol. 1 50

— Epître au pape. 1 vol. . . . . » 30

Aubertin (G.H.). — Grammaire moderne des écrivains français. 1 vol. in-8 compacte. . . . . 6 »

— Petite Grammaire moderne ou les Huit espèces de mots. 1 vol. in-12. . . . . 1 »

Aventures de Tiel Uylenspiegel, illustrées par Lauters. 1 beau vol. in-18. Bruxelles, 1840 . . . . . 5 »

Bancel (D.).— Harangues et Commentaires littéraires et philosophiques sur la littérature française. 3 vol. in-8. . . . . 15 »

Baron (A.). — Caius Julius Cæsar, ad optimas editiones recensitus, cum commentario integro Jer. Jac. Oberlini, et selectis Oudendorpii, Achainterii variorumque notis. 2 vol. in-8. . . . . 3 »

Baron (A.)— La Mosaïque belge. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

— Poésies militaires de l'antiquité, ou Callinus et Tyrtée; ouvrage traduit en vers français, avec notices, commentaires et traductions en vers latins, anglais, italiens, allemands et hollandais. 1 vol. in-8. . . . . » 2

— Résumé de l'histoire de la littérature française. 1 vol. in-18. . . . 1

Bécart (A.-J.). — Précis d'un cours complet de rhétorique française. 1 vol. in-8. 2

Biagio Miraglia. — Cinq nouvelles Calabraises. 1 vol. Charpentier. . . 3 50

Bonau (Filip). — Les Vengeurs, roman-drame en vers, précédé d'une lettre de M. A. de Lamartine. 1 vol. in-8. . . . . 6 »

Carlén (Mme Émilie).— Une Femme capricieuse; traduit du suédois. 4 vol. in-18. Le volume. . . . . 5 »

Castelnau (A.).— Zanzara ou la Renaissance en Italie, roman historique. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »

Cazelli (H.). — Chants populaires de l'Italie. Texte et traduction. 1 vol. Charpentier. 3 50

Chassin (C.-L.). — Le Poëte de la Révolution hongroise, Alexandre Petœfi. 1 fort vol. Charpentier. 3 50

Chateaubriand (De). — Atala,— René. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

— Essai sur la littérature anglaise. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

— Moïse. Tragédie. 1 vol. in-18. . . . . » 50

— Le Paradis perdu de Milton. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

— Atala. — René. 1 vol. in-32. . . . . » 50

Digitized by Google

Chateaubriand (De).—Mélanges et poésies. 1 vol. in-32. . . . . » 50
— Mélanges littéraires. 1 vol. in-32. . . . . » 50
— Les Natchez. 2 vol. in-32. . . . . 1 »
Chavée. — Essai d'étymologie, ou Recherches sur l'origine et les variations des mots qui expriment les actes intellectuels et moraux. 1 v. in-8 2 »
Chénier (Marie-Joseph). — Poésies, 1 vol.. . . . . 2 »
Chez Victor Hugo, par un passant. 1 vol. in-8 orné de 12 eaux-fortes, grav. par Maxime Lalanne. Ouvrage artistique et littéraire. . . . . 6 »
Contes de la sœur Marie.—Traduits de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de vign. 1 »
Conversations d'un père avec ses enfants. — Traduit de l'anglais. 2 vol. in-18, ornés de gravures. . . . . 2 »
Constant (Benjamin). — Adolphe. 1 vol.. . . . . 1 »
— Mélanges de littérature et de politique. 1 vol. in-18 . . . . . 1 »
Curtis (G.-W.). — Rêveries d'un Homme marié. 2 vol. in-32. . . . . 2 50
Dash (Comtesse). — Mémoires des autres. 8 vol. Charpentier. Le vol. 3 50
Désaugiers. — Chansons et Poésies. 1 vol. . . . . 3 »
Dictionnaire (Nouveau) **en quatre langues, français-anglais-allemand-hollandais**, et vice versa, de 3,300 pages, en 2 vol. gr. in-8. . . . . 12 »
Dœring (H.).—Mozart, sa biographie et ses œuvres. 1 vol. in-18. . . . . 1 25
Dollfus (Charles). — Études sur l'Allemagne. 1 vol. Charpentier. 3 50
Ellerman (Charles-F.). — L'Amnistie, ou le duc d'Albe dans les Flandres; trad. de l'anglais. 2 vol. in-12. . . . . 2 »
Emerson (R.-W.). — Les Représentants de l'humanité. Traduction de l'anglais, par P. de Boulogne. 1 vol. Charpentier. 3 50
— Les Lois de la vie. Traduction par Xavier Eyma. 1 vol. Charp. 3 50
— Traits et Caractères. 1 vol. Charpentier. 3 50
Fauche (Hippolyte). — Le Râmâyana, poëme sanscrit de Valmiki. Édit. à l'usage des gens du monde. 2 vol. Charpentier . . . . . 7 »
Fould (fils). — Enfer des Femmes. 1 vol. in-12. . . . . 3 50
Fourdrain (aîné). — L'homme aux yeux de bœuf. Drame. 1 vol. . . . . 1 »
— Le médecin. Drame. 1 vol. . . . . 1 »
Ferrier. — La Russie. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
Frédérix (G.). — Souvenir du Banquet offert à Victor Hugo par MM. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, le 16 septembre 1862. Compte rendu et discours de Victor Hugo, Louis Blanc, Pelletan, Nefftzer, Th. de Banville, Champfleury, Cuesta, Ferrari, Bérardi, Fontainas et Alb. Lacroix. Broch. in-18. . . . . » 75
Garoin (Mme Eugène). — Léonie, essai d'éducation par le roman, précédé d'une lettre de M. A de Lamartine. 3e édit. 1 v. Charpentier. 3 »
— Charlotte. 1 vol. in-12. . . . . 3 50
Gastineau (B.).— Sottises et Scandales du temps présent. 2e édit. revue et augmentée. 1 vol. in-18. . . . . 2 »
Gatti de Gamond (Mme).—Des devoirs des femmes et des moyens propres à assurer leur bonheur. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Esquisses sur les femmes. 2 vol. in-18.. . . . . 2 »
— Réalisation d'une commune sociétaire, d'après la théorie de Charles Fourier. 1 vol. in-8. . . . . 6 »
Genlis (Mme de). — Mademoiselle de Clermont. — Cléomir. 1 vol.. . . . » 30
— Laurette et Julia. 1 vol . . . . . » 50
Giraud (Octave). — Histoire de l'homme noir. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
Gœthe.— Faust, tragédie, ornée du portrait de l'auteur. 1 vol. in-18. . . 3 »
— Le même ouvrage, orné de 26 gravures. . . . . 5 »
Grattan (Thomas Colley).— L'Héritière de Bruges. 3 vol. . . . . 3 »
Gros-Jean. Poëme en 6 chants. 1 vol. in-32. . . . . 2 50
Guénot-Lecointe.— Le Cadet de Bourgogne. 1 vol. . . . . 1 »
— La dernière Croisade. 1 vol. . . . . 1 »
Galerie des femmes de George Sand, ornée de 24 magnifiques portraits sur acier gravés par H. Robinson, d'après les tableaux de Mme Geefs, MM. Charpentier, Lepaulle, Gros-Claude, Giraldon, Lepoitevin,

Digitized by Google

Biard, etc., avec un texte, par le bibliophile Jacob, illustré de vignettes dessinées par MM. Français, Nanteuil, Morel Fatio, et gravées par Chevin. 1 vol. in-4. . . . . 20 »

Guillaume (J.). — Struensée, drame en 5 actes et en vers. 1 vol. grand in-18. . . . . 1 »

Hédouin (A.). — Gœthe. Sa vie, ses œuvres et ses contemporains. . . . 3 50

Heller (Robert). — Un Tremblement de terre. 2 vol. in-32. . . . . 3 »

Hope. — Histoire de l'architecture, traduit de l'anglais par A. Baron. 2e édition. 1 très-beau vol. in-8, accompagné d'un atlas de 90 planches gravées. . . . . 12 »

Humboldt (A. de).— Correspondance avec Varnhagen von Ense et autres contemporains célèbres. Traduit par Max Sulzberger. 1 beau et fort vol. in-12. . . . . 5 »

Hugo (Victor). — Les Misérables. 10 vol. in-8, belle édition de luxe. . . 60 »

— Le même ouvrage, en 10 vol. in-12. . . . . 35 »

— William Shakespeare. 1 beau et fort volume in-8. . . . . 7 50

Hugo (Mme Victor). — Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (Mémoires). 6e édit. 2 vol. in-8. . . . . 15 »

Hugo (Charles). — Les Misérables, drame en 2 parties, en 12 tableaux, avec prologue et épilogue. Édition de luxe in-8. . . . . 4 »

— Le même ouvrage, édition in-12. . . . . 2 »

Jacquemont (Victor). — Correspondance avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832). 2 vol. in-18. . 4 »

Kennedy (Miss Grace).— Décision. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

— Jessy Allan la Boiteuse. 1 vol. in-18. . . . . » 50

— Nouvelles protestantes. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

— La Parole de Dieu. 1 vol. in-18. . . . . » 50

— Visite d'Andrew Campbell à ses cousins d'Irlande. 1 vol. in-18. . . » 50

Labarre (Louis).— Satires et élégies. 1 vol. . . . . 1 »

— Montigny à la cour d'Espagne, drame en 5 actes, en prose. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

Lacroix (Albert). — Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théâtre français, jusqu'à nos jours. 1 vol. grand in-8. . . . . 5 »

Lacroix (Octave). — Nouvelles et Romans. 1 vol. Charpentier. 3 50

Lamennais (De). — Le Livre du Peuple. . . . . 1 »

— Les Paroles d'un Croyant. . . . . 1 »

Lamennais (De). — Amschaspands et Darvands. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Lamennais (F. de).— De l'Absolutisme et de la liberté (Dialoghetti). 1 vol. in-32. . . . . » 50

— Affaires de Rome. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

— De l'Esclavage moderne. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

— Œuvres. 2 vol. grand in-8. . . . . 32 »

La Véguay.— Inès de Montéja. 1 vol. . . . . 1 »

Laveleye (E. de).—Les Nibelungen, traduction nouvelle, précédée d'une étude sur la formation de l'épopée. 2e édition. 2 vol. Charpentier. . . 7 »

Leclercq (Emile). Histoire de deux armurières. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

Lerchy (Mme de).— Elvire Nanteuil. 1 vol. in-18. . . . . 1 25

— Un An d'épreuve. 1 vol. in-18. . . . . 1 25

— Les Courants contraires. 2 vol. in-18. . . . . 2 50

Les Rivaux, imité de l'anglais. 3 vol. in-18. . . . . 3 75

Ligne (Prince de). — Œuvres, précédées d'une introduction, par Albert Lacroix. 4 beaux et forts vol. format Charpentier. . . . . 14 »

— Mémoires, suivis de pensées et précédés d'une introduction. 1 vol. Charpentier. 3 50

Liedtz (Frédéric).— Après le couvre-feu. 2 vol. . . . . 2 »

Livre d'or des familles (Le) ou **la Terre sainte**, illustré de 58 planches rehaussées, dessinées par Haghe. 1 beau vol. in-8, orné de lettrines, de culs-de-lampe et d'une carte de la Palestine. . . . . 15 »

Loebel.— Lettres sur la Belgique. Traduit de l'allemand. 1 vol. in-18. . . 1 «

Digitized by Google

Loise (F.). — De l'influence de la civilisation sur la poésie. — Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation. 1 vol. in-8. . . . . 7 »

Logé. — Dictionnaire des pensées, ou choix de pensées et de maximes extraites des meilleurs auteurs modernes. 1 vol. in-12. . . . . 3 »

Longfellow. — Hypérion et Kavanagh. 2 vol. in-12. . . . . 5 »

Lucas (H.). — Histoire philosophique et littéraire du théâtre français depuis son origine jusqu'à nos jours. 2e édition revue et augmentée. 3 vol. format Charpentier. 10 50

Marvel (Ik.). — Rêveries d'un Célibataire. 1 vol. Charpentier. . . . . 3 »

Maudit (le). Roman en 3 vol. in-8, 9e édit. . . . . 15 »

Mayne Reid. — La Fête des Chasseurs, scènes du bivac. Traduction de l'anglais par O'Squarr Flor. 2 forts vol. in-32. . . . . 2 50

Michelet (J.). — La Sorcière. Nouvelle édition, revue et augmentée. 1 vol. Charpentier. 3 50

— La Pologne martyr. — Russie-Danube. 1 vol. grand in-18. . . . 3 50

Michiels (Alfred). — Névillac. 1 vol. . . . . 1 »

Millevoye. — Poëmes et poésies. . . . . 3 »

Moke (H.-G.). — Du sort de la Femme dans les temps anciens et modernes. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

Monnard et Gence. Méditations religieuses, en forme de discours, pour toutes les circonstances et situations de la vie, d'après l'ouvrage allemand intitulé : Stunden der Andacht. 6 vol. in-8. . . . . 45 »

Moreau de la Meltiere (Mme Charlotte). — Contes variés et tableaux de mœurs. 2 vol. . . . . 2 »

Noyer (Prosper). — Siméon, ou les Zingaris. Drame. 1 vol. . . . . 1 »

Pecchio. — Causeries d'un exilé sur l'Angleterre. Traduit de l'italien. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Pellico (Silvio). — Mes prisons. Mémoires, précédés d'une introduction biographique de Pietro Maroncelli. Traduction par Léger Noël. 1 vol. in-18, avec cartes et fac-simile. . . . . 1 »

Pfyffer de Neueck. — Esquisses de l'île de Java et de ses divers habitants. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Photographies des Misérables de Victor Hugo, d'après les dessins de G. Brion. Collection complète, 25 sujets à. 1 25
Chaque scène ou type se vend séparément.

Pfau (Louis). — Études sur l'Art. 1 vol. in-8. . . . . 5 »

Potvin (C.). — La Belgique, poëme. 1 vol. in-12. . . . . 1 »

— Jacques d'Arteveld, drame historique en 3 actes en vers. Ouvrage couronné. 1 vol. in-18. . . . . 2 »

— Le Roman du Renard, mis en vers d'après les textes originaux, précédé d'une introduction et d'une bibliographie. 1 beau vol. Charpentier. 3 50

Poupart de Wilde (A.). — Anacréon et Sapho, suivis d'autres poésies grecques et latines, traduites en vers. 1 vol. grand in-18. . . . . 1 25

Reade. — Le Manoir de Beaurepaire, imitation libre de l'anglais. 4 vol. in-18. . . . . 5 »

Rastoul de Mongeot. — Pétrarque et son siècle. 2 vol. . . . . 2 »

Racine. — Théâtre, 2 vol. ornés de treize vignettes. . . . . 6 »

Reiffenberg (De). — Histoire de l'ordre de la Toison d'or, depuis son origine jusqu'à la cessation des chapitres généraux. 1 vol. petit in-folio orné de planches coloriées. . . . . 25 »

— Résumé de l'histoire des Pays-Bas. 2 vol. in-18. . . . . 3 »

— Le Dimanche, récits de Marsilius Brunck. 2 vol. in-18. . . . . 1 »

— Le Lundi. Nouveaux récits de Marsilius Brunck. 1 vol. in-18. . . » 50

Religieuse (la). Roman en 2 vol. in-8. 9e édit. . . . . 10 »

Royer (Clémence-Aug.). — Les Jumeaux d'Hellas, roman. 2 vol. gr. in-16. 8 »

Saint-Génois (Jules de). — La cour du duc Jean IV. 2 vol. . . . . 2 »

— Hembyse. 3 vol. . . . . .

Digitized by Google

Saint-Genois (Jules de). — Histoire des avoueries en Belgique. 1 vol. in-8. 1 »
Sante-Domingo. — Tablettes romaines. 2 vol. . . . . 2 »
Séménow. — Un Homme de cœur. 2 vol. in-32. . . . . 2 50
Siret (Adolphe). — Dictionnaire historique des Peintres de toutes les écoles, depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours. 2e édit. revue et augmentée. 1 vol. in-8 à 2 col., de 1,000 à 1,200 pages. . . . . 30 »
— Gloires et misères. 2 vol. . . . . 2 »
Smith (A.). — A la Recherche d'un Mari. Roman historique, imitation libre. 2 vol. in-18 . . . . . 2 50
Souvenirs d'Italie. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
Staël (madame de). — De l'Allemagne. 3 vol. in-18 . . . . . 2 »
— Le même ouvrage. 4 vol. in-32. . . . . 1 »
— Considérations sur les principaux événements de la Révolution française. 3 vol. in-18. . . . . 2 »
— Le même ouvrage, 3 vol. in-8. . . . . 2 »
— Dix années d'exil. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Le même ouvrage. 1 vol. in-8. . . . . 1 »
— Corinne, ou l'Italie. 4 vol. in-32, avec portr. . . . . 4 »
— Essais dramatiques. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Le même ouvrage. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
— Littérature. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
— Mélanges. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
— Morceaux divers. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
— Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël. — Lettres sur J.-J. Rousseau. 1 vol. in-8. . . . . 2 »
Tennent (Emerson). — Notes d'un voyageur anglais sur la Belgique. 2 vol. in-18. . . . . 1 »
Thyes (Félix). — Marc Bruno, avec une notice sur l'auteur, par Eugène Van Bemmel. 1 vol. in-18. . . . . » 50
Tollebi. — Le denier de saint Pierre. Comédie. 1 vol. in-18. . . . . 1 25
Van Bemmel (Eug.). — De la langue et de la poésie provençales. 1 v. in-12 2 »
Van Bemmel. — L'harmonie des passions humaines, fronton du théâtre de la Monnaie à Bruxelles, par E. Simonis. Notice avec gravure. . » 75
Vie de Rossini. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
Vinet (A.). — Chrestomathie française, ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français. 3 vol. petit in-8. . . . . 13 »
Chaque volume se vend séparément.
— 1re partie. Littérature de l'enfance. . . . . 4 »
— 2e — Littérature de l'adolescence. . . . . 4 »
— 3e — Littérature de la jeunesse et de l'âge mûr. . . . . 5 »
— Résumé de l'histoire de la littérature française. 1 vol. in-18. . . . 1 »
Wacken (E.). — Le siége de Calais, tragédie lyrique en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
Wieland (C.-M.). — Musarion ou la philosophie des grâces; traduction de l'allemand par Poupart de Wilde. 1 vol. in-18. . . . . 1 25
Wiertz (A.). — Peinture mate. Procédé nouveau. 1 vol. in-8. . . . . 1 »
Zschokke (Henri). — Lettres d'Islande; traduction de l'allemand par Emile Tandel. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

NOUVEAUTÉS SOUS PRESSE

Lamartine (Alphonse de), membre de l'Académie française. — La France parlementaire pendant vingt ans (1832-1852). 8 vol. in-8. Le vol. . . 6 »
— Biographie des grands hommes. 4 vol. in-8, comprenant : Solon. — Périclès. — Mahomet. — Tamerlan. — Le sultan Djem. — Fables de l'Inde. — Michel-Ange. — Pierre le Grand. — Catherine II. — Murat. Chacune de ces biographies sera également publiée séparément. . . . . .

Paris. — Poupart-Davyl et Ce, imp. du Corps Législatif, 30, rue du Bac.

Digitized by Google

Digitized by Google

Publications de A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et Cᵉ, Éditeurs

LOUIS BLANC

LETTRES SUR L'ANGLETERRE

2 volumes in-8. — 12 francs.

LES SALONS DU XVIIIᴱ SIÈCLE

2 volumes in-8. — 12 francs.

F. PETRUCCELLI DELLA GATTINA

Membre du Parlement italien

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

CONCLAVES

Depuis Martin V (1417) *jusqu'à Pie IX*

4 volumes in-8. — 24 francs.

J.-G. FINDEL

HISTOIRE

DE

LA FRANC-MAÇONNERIE

Depuis son origine jusqu'à nos jours

Traduit de l'allemand par E. TANDEL

2 beaux volumes in-8. — 10 francs

MADAME DORA D'ISTRIA

DES FEMMES

PAR UNE FEMME

1 beau volume in-8. — 7 fr. 50 cent.

Imprimerie du Corps Législatif, Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 9015 06352 950

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google